This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
a39015 01808322 3b

S

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1815 INCLUSIVEMENT ;

PAR M. LE BARON DE CROSSARD,

MARÉCHAL-DE-CAMP, CHEVALIER DES ORDRES MILITAIRES ET ROYAUX DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR, DE MARIE-THÉRÈSE, DE SAINT-GEORGES, DU MÉRITE DE PRUSSE, DE MAXIMILIEN-JOSEPH, DE GUILLAUME Ier, DE LÉOPOLD, DE SAINT-VLADIMIR DE 3me CLASSE, DE SAINTE-ANNE DE 3me CLASSE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU DRAGON, N.° 30.

DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL,
PÉRISTYLE MALOUET.

1829.

attributed with designing the fi
a dredger, built for the city of
own power to the waters edge. T
published works by Evans.

Shay Collection: Although the S
Library, 80 photographs of the S
catalogs and other related mater
Shay, designed in Michigan, was
it power to climb steep grades a
extensively throughout the world

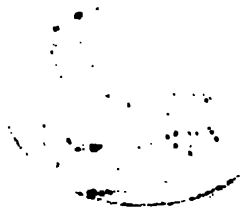
Ellet Collection: Charles Ellet
who lived from 1810-1862. The c
business manuscripts and 170 mon
vide a broad view of 19th centur
consulting engineer for several
important suspension bridge in t
the Ohio and Mississippi Rivers
on rate making and transport eco
scheme for using steamboats as r
permission to build and operate
during the Civil War.

Lincoln Highway Association: Th
teens is represented by the busi
photographs of the Lincoln Highw

MÉMOIRES

MILITAIRES ET HISTORIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DEPUIS 1792
JUSQU'EN 1815 INCLUSIVEMENT.



AVERTISSEMENT.

La grande quantité de cartes qu'ont produite tant d'ouvrages imprimés sur les guerres de la révolution, a paru devoir dispenser d'ajouter à ces Mémoires celles qui marquent le théâtre des opérations dont il y est parlé.

Nota. Tout exemplaire qui ne portera pas la griffe de l'auteur sera réputé contrefait.

MÉMOIRES

MILITAIRES ET HISTORIQUES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DEPUIS 1792
JUSQU'EN 1815 INCLUSIVEMENT;

PAR M. LE BARON DE CROSSARD, Jean Baptiste Louis,

MARÉCHAL-DE-CAMP, CHEVALIER DES ORDRES MILITAIRES ET ROYAUX DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR, DE MARIE-THÈRÈSE, DE SAINT-GEORGES, DU MÉRITE DE PRUSSE, DE MAXIMILIEN-JOSEPH, DE GUILLAUME I.er, DE LÉOPOLD, DE SAINT-VLADIMIR DE 3.me CLASSE, DE SAINTE-ANNE DE 2.me CLASSE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU DRAGON, N.° 20.

DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL,
PÉRISTYLE VALOIS.

1829.

DC
198
.C95
A3
v.5

1203666 - 336
Mishoff
2 - 15 - 77
55 6312

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME.

CHAPITRE XLV.

Koutousoff consent à recevoir un envoyé de Bonaparte. — Son armée en murmure. — Le général Wilson, commissaire anglais, veut assister à la conférence. — Arrivée du général Lauriston au camp russe. — Le prince Pierre de Wolkonski, adjudant-général, part pour Pétersbourg avec le résultat de la conférence. — Certitude que Bonaparte est perdu. — Sur quoi fondée. — Désir de faire adopter à Koutousoff le système qui paraît le mieux pensé. — Moyen pour arriver à ce but. — Lettre écrite à Sa Majesté l'empereur d'Autriche. — Rapprochement journalier entre les chefs qui commandent l'avant-garde des deux armées. — Rapports qui s'en suivent. — Description du camp occupé par les russes. Ses défauts. — Faute que commet Bonaparte de ne pas en tirer avantage. — Koutousoff prend la résolution d'attaquer l'avant-garde de Bonaparte. *Page* 1

CHAPITRE XLVI.

Koutousoff attaque l'avant-garde de Bonaparte. — Dispositions de l'attaque. — Murat est surpris dans son camp. — Le corps qu'il commande est dissous. — A quoi doit se rapporter cette défaite. — Opinion du

maréchal Koutousoff sur l'aptitude de l'armée russe pour les batailles générales. — Bonaparte quitte Moscou. — Le général Doctorow est envoyé à Malojaroslawitz. — Rencontre qu'il y fait de l'ennemi. — La cavalerie russe marche pour appuyer Doctorow. — Combat de Malojaroslawitz. — Positions prises par l'armée russe après l'affaire de Malojaroslawitz. — Bonaparte est obligé de reprendre, en se retirant, la route qu'il avait suivie en marchant sur Moscou.

Page 36

CHAPITRE XLVII.

Direction dans laquelle Koutousoff veut suivre Bonaparte. — Dispositions de Platow poursuivant Bonaparte dans sa retraite. — Examen de la conduite de Koutousoff après l'affaire de Malojaroslawetz. — Le maréchal Davoust s'arrête devant la position que Koutousoff occupe. — Les officiers russes désirent combattre dans les champs de Pultawa. — Parallèle entre les mouvemens offensifs de Bonaparte marchant sur Moscou, et ceux de Koutousoff poursuivant Bonaparte dans sa retraite. — Combat de Viasma entre l'arrière-garde de Bonaparte commandée par Davoust, et l'avant-garde russe sous les ordres de Miloradowitch. — Le maréchal Ney succède au maréchal Davoust dans le commandement de l'arrière-garde. — Le comte Ozarowski occupe Krasnoc derrière l'armée de Bonaparte. — Il est forcé de l'évacuer. — Conseil de guerre. — Il est résolu que l'armée russe attaquera Bonaparte campé à Krasnoe.

Page 62

CHAPITRE XLVIII.

Description du terrain et combat de Krasnoé. — Dispositions faites par le prince de Galitzin. — Bonaparte fait former un carré qui s'avance pour attaquer. — Il est enfoncé par les grenadiers russes. — Mouvement hardi du prince de Galitzin. — Dispositions de Bonaparte pour une attaque générale. — Il est arrêté par l'artillerie du comte de Strogonoff. — Approche de l'armée de Koutousoff. — Bonaparte se retire. — Apparition d'une nouvelle colonne ennemie. — Combat du maréchal Ney, commandant l'extrême arrière-garde de Bonaparte. — Il est forcé de se retirer. — Un officier ennemi vient proposer une capitulation. — Le prince André de Galitzin est envoyé pour la recevoir. *Page* 86

CHAPITRE XLIX.

Le moment paraît favorable pour un changement dans la politique de l'Autriche. — Nouvelle lettre adressée à Sa Majesté l'empereur. — Arrivée du grand-duc Constantin à l'armée de Koutousoff. — Son Altesse Impériale prend le commandement du corps de réserve. — Marche lente de Koutousoff suivant Bonaparte. — Quelle pouvait en être la cause. — Preuves apportées pour constater que les généraux russes avaient arrêté un plan de campagne. — Bonaparte passe la Bérézina. — Faute commise par Koutousoff. — Note remise au grand-duc Constantin et communiquée par Son Altesse Impériale au général en chef. — Entrée de Koutousoff dans Vilna. *Page* 106

CHAPITRE L.

Wilna est le terme de la campagne de 1812 pour les russes. — L'abandon que Bonaparte fait de son armée rend aux Bourbons la première marche de leur trône. — Esprit de l'armée russe et de son général en chef dans Wilna. — Crainte qui en résulte pour la cessation de la guerre. — Arrivée de l'empereur Alexandre à Wilna. — Présentation à l'empereur par le grand-duc Constantin. — Disposition de marche proposée pour porter l'armée russe à la Vistule. — Plan de défense pour la frontière de la Russie ordonné par l'empereur. — Humanité du grand-duc Constantin envers des prisonniers malades. — Négociations de l'empereur Alexandre pour détacher les souverains du parti de Bonaparte. — L'armée russe passe le Niémen et marche jusqu'à la Vistule. — Le prince de Schwarzenberg envoie le capitaine autrichien Forestier pour s'assurer de l'état de l'armée de Bonaparte. — L'armée russe passe la Vistule. *Page* 149

CHAPITRE LI.

L'empereur Alexandre se rend à Breslau auprès du roi de Prusse. — Le corps commandé par le grand-duc vient s'établir dans les environs de Kalisch. — Le baron de Lebzeltern, diplomate autrichien, arrive au quartier-général de Kalisch. — Opinion sur la politique du cabinet de Vienne, conçue à la suite d'un entretien avec ce diplomate. — Le roi de Prusse vient à Kalisch. — Sa Majesté passe en revue le corps de réserve de l'armée russe. — Le grand-duc fait manœuvrer les gardes à

cheval devant le roi. — La Prusse déclare la guerre à Bonaparte. — Résolution du roi proclamée à ses sujets, et institution de l'ordre de la croix de fer. — Les russes se mettent en marche pour se joindre aux prussiens. — Les deux armées marchent à Dresde. — Elles passent l'Elbe. *Page* 186

CHAPITRE LII.

L'armée combinée débouche dans les plaines de Lützen. — Les deux armées en viennent aux mains. — Les alliés se retirent sur Bautzen, où ils prennent une position retranchée. — Bonaparte leur livre bataille. — Combat de Reichenbach. — Armistice. *Page* 216

CHAPITRE LIII.

Epoque qui prépare la chute de Bonaparte. — Évidence d'un profond dessein caché de la part des alliés ; et de la part de Bonaparte aveu d'une pénurie de moyens. — Signe non équivoque du parti pris par l'Autriche. — L'empereur et le roi de Prusse passent en revue la cavalerie russe. — Soins que le grand-duc Constantin avait apporté à rétablir cette arme. — Caractère de ce prince. — Alexandre travaille à décider la coopération des princes de l'Allemagne. — Intérêt des rois à s'unir contre les insurrections. — Vœu général du peuple et de l'armée autrichienne pour faire cause commune avec les alliés. — Entrevue de l'empereur Alexandre avec le prince royal de Suède. — Les monarques alliés déclarent qu'ils ne marchent avec leurs armées que comme volontaires. — Ils font choix des commandans et des

officiers qui doivent entourer leur personne. — Le commandement en chef des armées alliées est décerné au prince de Schwartzenberg. — Celui de l'armée russe à Barclay de Tolli, et des prussiens à Blucher.

Page 269

CHAPITRE XLIV.

Quel put être le plan de Bonaparte pour la campagne d'automne. — Quelles sont les données qui auraient dû diriger celui des alliés. — Les deux empereurs et le roi de Prusse se réunissent au château de Postelberg. — Les prusso-russes entrent en Bohême. — Bonaparte marche en Silésie contre Blucher. — Le général prussien se retire. — La grande armée alliée marche sur Dresde. — Premier combat. — Bonaparte revient à Dresde. — Affaire générale. — Les alliés rentrent en Bohême. *Page* 299

CHAPITRE XLV.

Le prince de Schwartzenberg reconnaît qu'il s'est trompé dans sa tentative sur Dresde. — Le général Moreau est mortellement blessé. — Le corps du général Klenau est défait. — Quelle en fut la cause. — Les alliés se retirent pendant la nuit sur Tœplitz. — Le général Vandamme marchait sur cette ville. — Premier combat de Kulm. — Le général Osterman opposé à Vandamme est dangereusement blessé. — Bataille de Kulm. — Le corps de Vandamme est dissous et ce général fait prisonnier. *Page* 348

CHAPITRE LXVI.

Les monarques distribuent des récompenses. — Courte dissertation sur la nature des récompenses et sur les ordres de chevalerie. — La défaite de Vandamme n'est pas le coup le plus sensible porté à Bonaparte. — Quelques autres de ses lieutenans éprouvent des revers. — Système des alliés. — Sur quoi fondé. — Le grand-duc Constantin va reconnaître, le premier, la position de l'ennemi après la bataille de Kulm. — Les bavarois et les wirtembergeois entrent dans la coalition. — Les alliés se retranchent dans le bassin de Tœplitz. — Bonaparte marche en Silésie contre Blucher. — Celui-ci se retire. — Il menace d'attaquer les alliés dans leur camp. — Il rentre dans Dresde. — Réflexions sur les avantages et les inconvéniens de la ligne intérieure. — Bonaparte reprend le projet de marcher sur Berlin.

Page 386

MÉMOIRES

MILITAIRES ET HISTORIQUES

DU BARON

DE CROSSARD.

CHAPITRE XLV.

Koutousoff consent à recevoir un envoyé de Bonaparte. — Son armée en murmure. — Le général Wilson, commissaire anglais, veut assister à la conférence. — Arrivée du général Lauriston au camp russe. — Le prince Pierre de Wolkonski, adjudant-général, part pour Pétersbourg avec le résultat de la conférence. — Certitude que Bonaparte est perdu. — Sur quoi fondée. — Désir de faire adopter à Koutousoff le système qui paraît le mieux pensé. — Moyen pour arriver à ce but. — Lettre écrite à Sa Majesté l'empereur d'Autriche. — Rapprochement journalier entre les chefs qui commandent l'avant-garde des deux armées. — Rapports qui s'en suivent. — Description du camp occupé par les russes. Ses défauts. — Faute que commet Bonaparte de ne pas en tirer avantage. — Koutousoff prend la résolution d'attaquer l'avant-garde de Bonaparte.

Bonaparte, satisfait d'avoir fait connaître à l'Europe entière qu'il occupait en maître la capi-

tale de l'immense empire des russes ; fier d'avoir donné à ses sujets des lois datées de l'antique palais des Czars, ne pensa plus qu'à dicter la paix. Paré du manteau de la générosité, il fait proposer à Koutousoff de recevoir un de ses envoyés, chargé de lui porter des paroles de paix. Koutousoff était trop rusé pour repousser une démarche qui servait si victorieusement ses profonds desseins : il accepte. La nouvelle se répand dans le camp qu'il allait y entrer un émissaire de Bonaparte. La sensation qu'elle produit est générale. La fierté des russes blessée rejette avec indignation des offres que leur fait un vainqueur. Imperturbable au milieu de ces clameurs, Koutousoff ne cherche point à les calmer : il se contente d'y répondre par ces paroles, si propres à dévoiler la confiance qu'il avait en lui : « *Soyez tranquilles, Messieurs : Bonaparte pourra bien me battre; mais il ne me trompera jamais.*

Le général anglais sir Robert Wilson était arrivé depuis peu de jours au quartier-général. Loin de soupçonner toute la dissimulation dont Koutousoff était capable, il se livre aux plus vives déclamations; il crie à la perfidie; il pense que le généralissime va faire des concessions injurieuses à l'empereur Alexandre, flétrissantes pour son armée, et destructives pour toute l'Europe; du

moins, c'est ainsi que je pus interpréter la chaleur avec laquelle il me pressa de m'unir à lui pour détourner cette entrevue. Il me croyait tel qu'il m'avait vu en Espagne, chargé de veiller aux intérêts de l'Autriche; mais ce soin n'existait que dans ma volonté, aucun engagement ne m'y obligeait. Déchiré par mille regrets, j'avais quitté un pays où je laissais de délicieux souvenirs : une destinée plus forte que tous ces liens m'avait consacré à la cause des rois.....

Wilson, quoi qu'il arrive, veut être présent à l'entrevue de Koutousoff avec l'envoyé de Bonaparte : les intérêts de l'Angleterre l'exigent. Il se trouvera dans l'appartement du généralissime quand le mandataire se présentera; et l'anglais soutient qu'il n'en sortira pas. C'est sir Robert Wilson qui prend cette résolution; c'est le chevalier Wilson qui veut veiller au salut des rois..... Quoi de plus noblement pensé?... Est-ce donc bien le même sir Robert Wilson qui, depuis....? Mais alors il combattait pour la cause des rois.

Enfin, le 5 octobre, vers les six heures du soir, le comte de Lauriston, aide-de-camp de Napoléon, arrive au quartier-général de Koutousoff. Bonaparte avait eu à choisir pour cette mission, entre ce lieutenant-général et le comte de Caulaincourt. Tous les deux avaient été ses am-

bassadeurs à la cour d'Alexandre. Il fut sagement inspiré en faisant tomber son choix sur le premier. Caulaincourt avait généralement déplu aux grands seigneurs russes par des manières hautaines que leur fierté repoussait; de plus, il leur était odieux par les reproches qu'il avait encourus dans l'horrible assassinat du duc d'Enghien. La distinction que l'empereur affectait de lui accorder ne put jamais déterminer les courtisans à se rapprocher de cet ambassadeur.

Le général Lauriston avait trouvé plus de faveur auprès des russes, en prenant des manières opposées. Son caractère privé corrigeait tout ce que le caractère de mandataire de Bonaparte avait de défavorable à leurs yeux. En un mot, ce général avait à Pétersbourg, gagné la confiance. Je le vis arriver au quartier-général; on n'eut point à lui reprocher de ces airs qui veulent trancher du vainqueur. Il fut introduit dans l'humble cabane qu'occupait Koutousoff. Wilson s'y trouvait en effet; mais aussitôt que l'envoyé et le russe se furent réciproquement salués, le généralissime adressa ces paroles à l'anglais : « Général Wilson, » je vous souhaite le bon soir. »

Wilson, déjoué dans ses desseins, vint tout irrité se mêler au grouppe peu nombreux que l'inquiétude rassemblait devant l'habitation de Kou-

tousoff. Le plus proche de lui quand il fut descendu, je fus le premier à qui il rapporta la manière dont il avait été congédié. Je reçus donc l'expression de son mécontentement, de ses accusations contre Koutousoff et des appréhensions qui l'agitaient. Je ne pouvais pas, dans ma position, me permettre de blâmer hautement; mais je faisais, comme le général anglais, l'injure à Koutousoff de le croire, non pas traître à son maître, mais faible, timoré, prêt à sacrifier la Russie, et par conséquent l'Europe, à des sentimens peu généreux. Je le croyais au-dessous des circonstances : Quelle injure!.. quels torts!.... Combien notre erreur n'était-elle pas coupable!.. Le génie de Koutousoff était bien supérieur aux difficultés qui l'environnaient..... C'était au général Lauriston [1] qu'il appartenait, en publiant ce qui fut agité dans cette mémorable entrevue, de constater ce que je ne peux que supposer. Je ne pourrai redire que ce qui circula le lendemain parmi les généraux. On sent bien que Koutousoff ne dit que ce qu'il voulut qu'on sût, qu'on publiât et qu'on crût. Nous nous étudiâmes, il est vrai, à interpréter ce qui pouvait être traité, à l'aide de la pantomime que faisaient jouer aux deux interlocuteurs

[1] Le général Lauriston existait quand ce passage fut écrit.

les différentes sensations que produisait en eux ce que chacun d'eux disait et répondait. Pour être en mesure de comprendre cette situation, il est nécessaire de connaître la position dans laquelle étaient placés et les deux négociateurs et les témoins oculaires. Il faut avant tout, décrire la cabane du paysan russe où logeait le généralissime. Construite en bois, cette cabane était montée sur des colonnes de même nature, et fort peu élevées. L'escalier par lequel on montait à la chambre qu'occupait Koutousoff, était placé extérieurement. L'ouverture ou l'espèce de lucarne par laquelle on recevait le jour, pouvait avoir un pied carré : un seul carreau de vitre la remplissait; une table étroite sur laquelle se plaçaient, à peine, deux flambeaux, était mise devant cette lucarne; et aux deux côtés, vis-à-vis l'un de l'autre, étaient assis les deux personnages appelés à régler de si grands intérêts. L'abord avait été, de part et d'autre, amical; les antécédens le voulaient. Quand le général Lauriston en vint à l'exposé de sa mission, il nous fut aisé de voir que Koutousow l'écouta avec calme : mais, aux premiers mots de sa réponse, nous aperçûmes le général Lauriston faire un mouvement négatif qui repoussait une inculpation dont il avait lieu de s'étonner; tous les mouvemens qui succédèrent parurent nous

indiquer, de la part de Koutousoff, des reproches, et de la part de Lauriston, une justification à laquelle il semblait mettre de l'importance. Enfin, cette entrevue se termina sans s'être prolongée autant qu'on aurait pu le présumer. Elle fut sérieuse, calme; et rien ne montra qu'il s'y fût mêlé de l'aigreur. Les deux personnages se séparèrent, comme ils s'étaient joints, avec une bienveillante politesse. Mais il fut aisé de remarquer que l'émissaire du vainqueur ne parut pas persuadé qu'il avait opéré l'effet que son maître attendait de l'irrésistible suprématie qu'il croyait exercer; il parut encore moins convaincu que sa démarche avait obtenu le succès qu'il aurait voulu. Voilà les conjectures que produisit l'attention la plus soutenue à ne perdre ni geste, ni mouvement, ni nuances de physionomie : car il était impossible à une seule de ces données d'échapper. Si nous passons maintenant aux paroles qui, dit-on, furent échangées, on rapporta qu'en arrivant, le général Lauriston avait dit : « Que, pressé de » mettre un terme aux calamités que causait la » guerre, son maître offrait à l'empereur Alexandre » une franche réconciliation, et désirait la paix. » A cette ouverture, Koutousoff avait protesté que rien ne lui serait plus agréable que de procurer ce bienfait à sa patrie; et que ce serait le plus beau

jour de sa vie. Sur cette déclaration, l'aide-de-camp de Bonaparte avait proposé de suspendre les hostilités... Mais Koutousoff avait repris : « Quoi! vous, qui avez, à Pétersbourg, témoigné de l'amitié à ma famille... Vous, qui connaissez notre nation, la ponctualité avec laquelle nous devons obéir, vous voulez que je suspende les hostilités, sans en avoir reçu l'ordre!... Non-seulement il m'en coûterait la tête, mais ma mémoire deviendrait à jamais odieuse, et ma famille serait mise en pièces par le peuple. Vous ne savez pas jusqu'à quel point la nation est exaspérée de la guerre injuste et barbare que nous a déclarée et que nous fait Napoléon. « C'est alors que commencèrent les signes d'étonnement que nous avions aperçus, et que l'envoyé de Bonaparte employa les expressions qui lui parurent propres à justifier la conduite de son maître. Ce fut dans ce sens que se passa toute l'entrevue. Enfin, sans avoir stipulé aucune convention, et en se gardant aussi scrupuleusement d'accéder à des propositions que de s'en éloigner, le rusé Koutousoff resta d'accord que les propositions faites par Bonaparte allaient être envoyées à l'empereur Alexandre. Koutousoff promit de les accompagner des observations qu'il croirait convenables aux circonstances. Il ajouta que le ciel semblait avoir amené tout à dessein,

dans son camp le prince Pierre Wolkonski, que le général Lauriston connaissait lui-même pour jouir de la faveur particulière et de toute la confiance de l'empereur Alexandre. Quant à ce qui concernait les hostilités, Koutousoff en éluda la cessation sur un point quelconque de sa ligne; mais il dut avoir dit : « Nous serons, de part et d'autre, raisonnables, et nous éviterons de nous faire grand mal. »

Que ces mots couvrissent plus ou moins d'*astuce*, c'était au génie de Bonaparte à en découvrir le sens, et à ne pas être dupe des apparences. Un général n'a pas le droit de tromper; mais il a celui de ruser : c'est une des propriétés de son talent. Tels sont les différens pourparlers que l'on publia avoir rempli toute l'entrevue qui eut lieu, le 5 octobre 1812, au camp de Taroutino, entre le généralissime russe Koutousoff et le comte de Lauriston, premier aide-de-camp de Bonaparte.

Accoutumé à n'affirmer que ce que j'ai vu ou entendu, je n'ai rapporté que ce qui fut publié; mais les autorités furent si graves, on s'accorda sur tous les points avec tant d'exactitude, que je ne pourrais croire que la vérité ait été blessée.

Le prince Volkonski partit en effet le lendemain, comme Koutousoff l'avait promis à l'en-

voyé de Bonaparte. Ce prince était chef de l'état-major géneral des armées, connu en Russie sous la dénomination de Corps des officiers de la suite de l'empereur. Il y avait introduit d'excellentes méthodes; les jeunes officiers n'y étaient admis qu'après avoir subi des examens fort étendus. On peut dire que leur choix faisait honneur au prince et rendait ce corps fort distingué.

Un grand esprit d'ordre, une application continuelle au travail, un dévouement spécial à la personne de l'empereur, avaient rendu le prince Volkonski nécessaire au monarque. C'est par suite de son excessive confiance dans ce prince, que l'empereur l'avait envoyé pour connaître et juger la situation de l'armée au moral et au physique. Des dépêches ne pouvaient pas, dans une conjoncture si critique, contenir et développer tout ce que l'empereur et son général en chef avaient à s'expliquer. Que n'eut pas le prince Volkonski à rapporter à son maitre, si ses observations avaient saisi l'esprit qui régnait au quartier-général? Deux partis y étaient en présence : l'un se prononçait pour Koutousoff, l'autre voulait lui arracher le commandement pour le placer dans les mains de Beningsen. Ce dernier parti était celui qui demandait des batailles, et il était le plus nombreux. Le prince Serge de Galitzin en

était l'actif agent ; le baron d'Anstet, chef de la diplomatie, protégeait ce parti : et certes son influence n'était pas la moins puissante. Il avait l'habitude des affaires, c'est-à-dire qu'il connaissait tous les ressorts de l'intrigue. Quelque souple, quelque rusé, quelque pénétrant que fût l'esprit naturel des russes, Anstet l'emportait encore sur celui qui, dans ces qualités, excellait parmi ses compatriotes. Il avait peut être sur tous l'avantage d'une grande érudition. Etranger chez les russes, il n'avait point la timide circonspection que gardent ceux qui, n'appartenant pas à cette nation, veulent faire fortune en Russie. Le comte de Nesselrode [1], né sur les bords du Rhin, devait, par ce rapprochement, devenir un allié naturel d'Anstet. Celui-ci le sentait, et il n'avait fait qu'ajouter, par sa conduite, aux dispositions qui, dans Nesselrode, étaient garantes de leur liaison. La correspondance d'Anstet avec le comte de Nesselrode était intime, et je pense qu'il soignait celle qui devait paraitre devant l'empereur. Il était bien moins réservé, sans être moins adroit, dans la partie confidentielle, qui ne devait être connue que de Nesselrode. Je n'ai jamais pénétré le sentiment par lequel d'Anstet se décidait en fa-

[1] Aujourd'hui premier ministre en Russie.

veur de Beningsen, au détriment de Koutousoff. Était-ce un intérêt inspiré par l'analogie qu'établissait entr'eux leur qualité d'étranger, ou le désir d'être agréable au comte de Nesselrode, sollicité lui-même par un esemblable prévention ? Était-ce enfin une condescendance adulatrice accordée à la majorité des généraux russes qui, avides de batailles, se déchainaient contre l'apathie dont ils accusaient le généralissime ? Pour moi, qui, par crainte ni par ambition, n'ai jamais composé avec mes opinions, je ne cessais de faire hautement l'apologie de la conduite que tenait le prince Koutousoff : « Ils veulent toujours, disais-je, des batailles..... « Ils ont la bouche pleine du mot *bataille*.... Ils ne « voient pas que sans affaire générale Bonaparte « sera perdu, et que livrer bataille, c'est lui offrir « un moyen de salut. » Les généraux les plus sages cédaient à cette fougue par des motifs que la prudence, il est vrai, conseillait : « Vous êtes « ici étranger, me disaient le prince Démetri- « Galitzin et le général Michel Borasdin ; vous « ne savez pas tout le mal que le séjour des en- « nemis fait sur le moral de notre peuple. Ils cor- « rompent nos paysans, ils s'efforcent de leur « persuader qu'ils ne sont plus russes : il est donc « essentiel que nous tentions la voie de la force « pour nous en défaire. »

Ces raisons, toutes plausibles qu'elles étaient, ne pouvaient me persuader; j'étais trop intimement convaincu que le système le plus infailliblement victorieux était celui d'user Bonaparte, tandis qu'il y avait tout à redouter des chances d'une affaire générale. Cette obstination dans mes opinions disposait ceux qui m'entendaient à me croire dans les intérêts de Bonaparte ou dans ceux de l'Autriche, qu'on regardait comme étroitement liée avec l'homme dont elle n'avait à attendre qu'une ruine plus ou moins retardée. Un accident concourut à augmenter l'incertitude où on était sur mes véritables intentions. Quelques généraux, au nombre desquels étaient le prince Démétri-Galitzin et le comte de Strogonoff, voulurent parcourir le camp et le reconnaître militairement : je les accompagnai. Avant de partir, j'avais étudié le plan qui avait été levé de la position, et je le gardais placé sur ma poitrine, comme on a coutume de porter une carte. Ce plan glissa sans que je m'en aperçusse. Je sus dans la suite, que sa disparition donna lieu à beaucoup de conjectures, que le prince de Galitzin combattit, et qui furent détruites le lendemain par la reproduction du plan : un cosaque l'avait retrouvé sur le terrain où je l'avais perdu. Une autre opinion que je ne cessais d'émettre avec force indisposait encore

contre moi et donnait de l'inquiétude sur mes sentimens. J'affirmais que la perte de Bonaparte ne souffrait plus de doute, et que son armée serait anéantie. Les Russes ne pouvaient pas concevoir qu'un homme sensé et de bonne foi pût envisager la situation des choses sous ce rapport, et encore moins oser le dire. Cette opinion, que je soutins au comte Jeroslas-Potoski, me peignit à ses yeux sous de fâcheuses couleurs. Nous revenions du quartier-général du prince Alexandre de Virtemberg, chez lequel nous avions passé la journée. Je ne lui dissimulai pas que Bonaparte m'avait donné une mesure désavantageuse de ses grands talens, en se mettant dans une situation qui causerait infailliblement la perte de son armée, et, par conséquent, celle de sa souveraine existence. Quoi! vous croyez, dit le comte, que Napoléon, ce grand homme, se serait exposé à sa perte?... Elle est incontestable, lui répondis-je... Son armée est perdue.... Sur quoi, me demandera-t-on, fondais-je cette assurance? Etait-ce sur la rigueur du climat? Non, je ne raisonnais que militairement.

Tous les militaires savent avec moi que quelques retraites suffisent pour désorganiser la meilleure armée; ils savent que, si le plus grand talent n'a pas, d'avance, pourvu aux subsistances, le dépérissement suit bientôt cette désorganisation...

Que ne devait-il donc pas résulter d'une retraite de trois cents lieues, pour une armée composée d'hommes d'un tempérament impétueux, dont les impressions sont vives, raisonneurs, ombrageux, susceptibles, dans le malheur, de se croire trompés et de ne voir par tout que des traîtres? que ne redouteraient pas ces hommes lorsqu'ils se verraient entourés d'étrangers que la force avait comprimés? Voilà les raisonnemens qui me démontraient la certitude d'une démoralisation et du découragement. Quant aux apperçus militaires, ils étaient plus imposans encore.

Comment une armée sans magasins, traversant un pays dénué de toute espèce de ressources, harcelée par des milliers de troupes irrégulières, pourait-elle conserver les forces physiques nécessaires pour supporter les fatigues et résister aux attaques réitérées de l'ennemi? Comment cette armée, poursuivie, pressée par des troupes infatigables à la marche, bien nourries, bien vêtues et fraîches, pouvait-elle échapper à la désorganisation et à la désunion de ses corps? Enfin, après avoir été affaiblie, énervée par le genre de guerre qu'on adoptait contre elle, pouvait-elle ne pas finir par perdre son dernier soldat? Tels sont les principes de guerre sur lesquels j'appuyais la confiance avec laquelle je protestais que la ruine totale de

l'armée de Bonaparte était inévitable, et avec elle la perte de Bonaparte lui même. Les officiers russes m'ont souvent rappelé depuis cette époque, les opinions que j'avais dans le temps, et les doutes qu'elles faisaient naître sur la droiture de mes intentions quand je soutenais qu'il fallait éviter une bataille : de nombreux témoins attesteront ce que j'avance.

J'ignore si ma manière de voir était connue du généralissime russe ; dans ce cas, elle devait lui être agréable : on doit au moins le présumer d'après la bienveillance avec laquelle il me reçut à son quartier-général de Taroutino. La cour n'envoyait point d'ordre relativement à mon incorporation dans l'armée russe. Je n'y étais donc considéré que comme volontaire, et je continuais à y porter l'uniforme de colonel espagnol. Koutousoff me dit que le courrier qu'il attendait tous les jours nous ferait connaître la volonté de l'empereur à mon égard ; que dans tous les cas, il allait écrire de nouveau à Pétersbourg. Il ajouta que, pour le moment, je pouvais continuer à demeurer avec le prince Démétri-Galitzin, puisque ce prince avait de l'amitié pour moi, et que, d'ailleurs, il n'y avait pas de logement au quartier-général ; mais qu'il voulait que je résidasse toujours dans l'endroit où il serait établi lui-même ; qu'il entendait que je ne

communiquasse qu'avec lui; que lui seul me donnerait des commissions dont je ne rendrais compte qu'à lui, et par écrit. Je ne dirai pas la satisfaction que me fit éprouver cet ordre : il me conduisait au but que je m'étais proposé, pour peu que les circonstances voulussent s'y prêter. Je revins rejoindre le prince Démétri-Galitzin [1]. Je ne pouvais pas douter qu'il ne s'interressât à mes succès : il savait bien qu'ils étaient inséparables de ceux de l'armée et de la Russie. Je ne fis donc pas mystère à ce prince des ordres que je venais de recevoir; mais il en fut le seul dépositaire.

Quoique les intentions que le général en chef venait de me manifester eussent pu me permettre de lui exposer mon opinion sur la conduite ultérieure de la guerre, je ne crus pas avoir encore le droit de l'entreprendre. Tout ce que je voyais me faisait bien supposer que mon système était celui qui convenait aux principes de Koutousoff; mais aucune indication ne m'autorisait cependant à le développer. Désireux néanmoins de le lui soumettre tout entier, dans l'espoir de mériter da-

[1] Ce prince est aujourd'hui gouverneur militaire de Moscou.

vantage sa confiance si j'entrais dans ses vues, je pris une marche oblique : elle devait me conduire à mon but, sans me faire courir les risques de déplaire au généralissime dans l'hypothèse où sa façon de voir ne s'accorderait pas avec la mienne. Je fis demander par le baron d'Anstet, aujourd'hui ministre de Russie près la confédération germanique, qu'il me fût permis d'écrire à l'empereur d'Autriche, et de faire connaître à Sa Majesté l'état dans lequel étaient les deux armées belligérantes; j'indiquai ce moyen comme devant peut-être, changer la politique de l'Autriche. Je proposai de soumettre à la sanction du généralissime la lettre que j'écrirais à Sa Majesté. Cette proposition n'offrait que des avantages : car, quoique je fusse très-décidé à ne point blesser la vérité, il était bien évident que je ne la présenterais que sous le jour le plus favorable aux russes. J'eus donc la permission d'écrire.

Je commençai par montrer l'état brillant dans lequel le général en chef avait replacé son armée, en la faisant rejoindre par de nombreuses recrues Je parlai des réparations qui, dans le matériel de l'artillerie, de l'habillement et l'équipement des troupes, ne laissaient plus apercevoir les pertes qu'on avait faites. Je ne laissai pas ignorer l'abon-

dance que les plus riches provinces de l'empire apportaient dans le camp. Enfin, je dis que la cavalerie, l'arme qui avait le moins souffert, était dans l'état le plus satisfaisant, et en tout, je disais la vérité.

Ce n'était là qu'une espèce de transition pour en venir au but que je me proposais d'atteindre. Je voulais éloigner de plus en plus les affaires générales. Pour y réussir, je supposai que tel était le plan que s'était formé Koutousoff. Après avoir dit que le généralissime était impénétrable dans ses profonds desseins, j'insinuai que les circonstances de guerre, considérées relativement à l'ennemi et relativement à l'armée russe, faisaient présumer quel pouvait être son système; il paraissait que Son Excellence allait déployer aux yeux de l'Europe militaire les plus rares talens, en usant l'ennemi et en le faisant périr d'inanition; que plein de cette grande idée, il était évident que l'expérience, la sagacité et l'extrême prudence qui caractérisaient le généralissime, lui conseilleraient d'éviter de se commettre au hasard des batailles, si favorables au caractère de l'ennemi et à l'habitude qu'il avait de ces sortes d'action. Tout ne favorisait-il pas au contraire les opérations d'une petite guerre activement et vivement conduite? L'espèce de cette multitude de troupes irrégulières sous les ordres de

Platow dont la réputation commandait à la fortune, la nature du pays, le dévouement et le caractère du paysan russe, si bien servi par la quantité de forêts et leur épaisseur, ne promettaient-ils pas, dans ce genre de guerre, un enchaînement de triomphes? Déjà l'ennemi n'était-il pas énervé par le manque de subsistances, et par les fatigues auxquelles les harcellemens des troupes légères le condamnaient; tandis que l'armée russe jouissait d'un parfait repos au milieu de l'abondance? Etait-il donc permis de douter que la ruine totale de l'armée de Bonaparte, effet infaillible d'un pareil système de guerre, ne couvrît le généralissime d'une gloire à laquelle aucun général n'était encore parvenu?

Je lus cette lettre au généralissime, en présence du prince Koudacheff, son gendre, et du baron d'Anstet. Quelques modifications me furent prescrites et le baron d'Anstet fut chargé de faire parvenir à Vienne cette longue lettre. Peut-être y est-elle encore aujourd'hui déposée : car elle dut intéresser par le tableau qn'elle renfermait. Je dirai plus tard le sort qu'elle éprouva dans le temps, les craintes qu'elle excita; et je citerai celui qui me transmit ces renseignemens.

Si nous revenons à l'intérieur de l'armée de Koutousoff, nous verrons son avant-garde, sous les ordres de Miloradowitsch, immobile devant

celle de Bonaparte, commandée par Murat; nous verrons le rapprochement s'établir entre ces deux avant-gardes au point que les généraux et les officiers des deux partis ne passaient plus de jour sans se mêler et parcourir ensemble l'intervalle qui séparait le front des deux lignes. C'était ce qu'avait produit la politesse chevaleresque du général russe. Fanfaron de gloire comme le fut Villars, Miloradowitsch, dont les camarades n'osèrent jamais être jaloux au milieu de ses succès, savait être aimable et poli au milieu même des combats. Le portrait que M. de Ségur a fait de ce général ne me laisse plus la confiance d'y ajouter un trait. Non-seulement je ne pourrais pas mieux retracer la vérité, mais mon pinceau serait trop pâle auprès de celui que M. de Ségur a manié.

L'avant-garde était placée trop près du quartier-général, pour que toutes les circonstances qui avaient accompagné les visites d'avant-postes ne fissent pas, le soir, la matière de ses joyeux entretiens. Une foule d'officiers, même des généraux, en avaient été témoins.

Les deux chefs d'avant-garde s'étaient aperçus, à une certaine hauteur; Miloradowitsch avait commencé par saluer Murat, et fait demander la permission d'offrir ses hommages à *Sa Majesté*. Le

général russe s'étant approché, suivi de son état-major, les politesses avaient été échangées de part et d'autre avec toute la grâce que chacun pouvait y mettre. Les titres de *Sire* et de *Majesté* s'étaient liés à toutes les phrases, on avait exprimé l'espoir d'être bientôt dégagé de cette réserve commandée par les situations respectives, mais repoussée par le caractère de deux nations que les mêmes nuances distinguaient. Chacun des deux partis accusait la lenteur des diplomates, et regrettait que les différends n'eussent pas été remis à la décision des militaires.

Les narrateurs parlaient ensuite de la maigreur des chevaux et de l'insuffisance des vêtemens, un peu trop légers pour le climat. Cette partie des rapports de ceux qui, dans la journée, s'étaient, à la suite de Miloradowitsch, mêlés avec celle de Murat, n'excitait pas le moins d'hilarité. La tenue de ce dernier était décrite avec la plus grande exactitude, on en détaillait toutes les parties, dont il n'en était pas une seule qui ne parût avoir été empruntée à quelque roi de théâtre. On rendait justice à la bonne mine de Murat et à l'extrême politese avec laquelle il recevait les hommages qu'on lui rendait. Au reste, dans ces démonstrations, il était impossible de feindre celles que l'estime due à une belle bravoure réclamait. Le soin que

Sa *Majesté* apportait à couvrir les os saillans et décharnés de son coursier, avec la longue et élégante polonaise dont elle était parée, n'était point omis. Cependant, tous ceux qui composaient la suite de Murat ne se faisaient point illusion sur leur position, qui devenait de jour en jour plus dangereuse; à travers l'insouciance de leur caractère national, on pouvait découvrir qu'elle ne laissait pas de leur donner quelque inquiétude. Aussi un de ces officiers, se livrant à la légèreté de ce caractère, dit-il en riant à un russe : « Eh » bien, nous donnerez-vous des passeports pour » sortir d'ici?... » Koutousoff s'applaudissait en silence du quiétisme dans lequel s'engourdissaient Bonaparte et son armée, Murat et son avant-garde. Les nombreux espions du généralissime russe, la multitude de ses partisans, lui donnaient tous les jours le thermomètre du dépérissement progressif des forces de son adversaire. Ses troupes irrégulières, jointes aux paysans qui n'avaient plus pour asyles que leurs épaisses forêts, renfermaient l'ennemi dans un cercle de dévastation; ils semaient autour de lui la mort et le désespoir, en lui enlevant et le dernier sac de farine et la dernière botte de fourrage. Koutousoff, tranquille au milieu de son quartier-général, entendait tout sans s'émouvoir. Plus pénétrant et plus profond, même

de l'aveu de tous, que ceux qui l'entouraient, il voyait son ennemi s'user et se consumer dans la proportion où ses forces s'accroissaient... Qui avait donc plus de talens ? A qui la nature avait-elle départi le plus de génie pour la guerre, ou de ceux qui demandaient à grands cris des batailles, toujours incertaines, ou de celui qui, en les évitant, anéantissait avec certitude son ennemi ?..... L'expérience a répondu. Quand la tombe aura dévoré tous ceux qui ont assisté à ces grands événemens, quand elle aura enseveli avec eux leurs souvenirs et leur exaspération ; quand toutes les passions excitées par trente ans de malheurs auront été calmées ; quand ceux enfin qui nous succéderont, ne liront plus l'histoire de nos jours que pour y chercher des modèles et des guides ; lequel choisiront-ils, de Bonaparte victime de sa fougue, de ses emportemens et de son imprévoyance, ou de Koutousoff réduisant tout aux combinaisons du caractère des deux nations, de la valeur intrinsèque, disons mieux, de la puissance connue des deux armées, de la nature et des ressources du pays, et de l'influence du climat ?... Je pense qu'ils ne balanceront pas. Mais que diront-ils quand, après avoir reconnu que Bonaparte donna tête baissée dans le piége qui lui fut tendu, ils le verront immobile devant un camp que

toutes les considérations de guerre pressaient d'attaquer ? Que penseront-ils quand ils le verront négliger d'en faire la plus petite reconnaissance ? Et que diront-ils, quand après en avoir étudié eux mêmes l'ensemble, ils en découvriront tous les défauts ?

L'avant-garde de Koutousoff était posée à peu de distance en avant de son camp, sur le front duquel coulait la Nara, rivière assez large et encaissée, mais peu rapide, et, je crois même, fort peu profonde.

A la gauche, était un vaste plateau qui dominait toute la position, et sur lequel, je ne sais par quel oubli de tous les principes, on n'avait établi aucun corps de troupes. Un ruisseau fangeux, qui allait se jeter dans la Nara au dessous du village de Taroutino, séparait le plateau du terrain où était assis le camp, entièrement adossé à des bois taillis, assez élevés et fourrés. Il manquait donc de profondeur ; les mouvemens de la cavalerie y étaient indispensablement paralysés. Ce camp ne pouvait véritablement servir que d'un camp de passage à une infanterie battue, toujours prête à dérober sa retraite à la faveur des bois situés sur les derrières, parallèlement au front : encore eût-il fallu, dans cette dernière hypothèse, multiplier dans ces bois des percées dont on ne

s'avisa pas. On construisit à la vérité, des ouvrages sur tout le front du camp jusqu'à sa gauche.

Je ne viens que d'esquisser les vices que ma mémoire me retrace après un laps de temps de quinze ans. Je n'ai même pas l'avantage d'avoir sous les yeux le plan de ce camp : en me montrant les principaux accidens, il m'en rappellerait d'autres. Je me souviens qu'un général, que l'on n'admettait pas au rang des plus distingués, me fit voir la reconnaissance qu'il avait faite de la position : il en avait, à mon avis, parfaitement saisi les défauts qu'il voulait signaler au général en chef.

Le camp avait été choisi par le colonel Toll, officier supérieur de l'état-major, auquel Koutousoff accordait toute sa confiance. Beningsen n'avait point été consulté sur l'emplacement des troupes. L'aigreur aiguise la critique : Beningsen, mécontent d'avoir été dédaigné, remarqua tous les dangers qui s'accumulaient dans la position que tenait l'armée. Il exigea impérativement que le plateau si menaçant, à la gauche, fût au moins occupé par un corps de cavalerie. C'était là que le camp aurait dû être assis, le terrain que l'armée occupait, n'aurait dû être destiné qu'à recevoir l'arrière-garde dont toute l'infanterie serait venue se ranger dans les nombreux ouvrages qui ne pou-

vaient pas être construits avec trop de soin. La droite était tellement soumise à l'empire de la gauche, que de ce dernier point dépendait le sort de l'armée; un seul obstacle avait besoin d'être levé: j'ai dit qu'un ruisseau bourbeux séparait du reste de la ligne, le plateau qui régnait à la gauche; il aurait donc fallu lier l'ensemble de cette ligne, en multipliant les communications sur ce ruisseau. Les pionniers auraient également dû adoucir la pente trop rapide par laquelle on descendait du plateau sur la rive gauche du ruisseau.

Le plateau de la gauche, destiné à recevoir la cavalerie, aurait dû être hérissé d'ouvrages propres à protéger les mouvemens de cette arme, et d'épaulemens capables de la couvrir. On aurait pu parvenir au moyen de ces améliorations, à rendre la position capable d'arrêter l'ennemi; du moins, lui aurait-on fait courir de grands dangers et causé de grandes pertes quand il serait venu l'attaquer.

Si cette description est exacte, n'aura-t-on pas le droit de s'étonner de voir Bonapatre rester immobile lorsque la fortune l'invitait à profiter des fautes d'un ennemi qui se livrait à ses coups? Comment caractériser tant d'aveuglement, quand on remarquera que Bonaparte, en forçant cette position, où passaient les chemins de Kalouga, s'ouvrait les provinces les plus fertiles de la Russie?

Ces provinces lui donnaient la route la plus courte pour rentrer dans la Pologne Autrichienne, dont il eût été trop dangereux de vouloir lui fermer l'entrée. Quelle cause produisit donc cette imprévoyance; car je n'oserais pas dire l'absence de talens, on m'accuserait de penser que le génie de Bonaparte put un moment sommeiller. On croira peut-être le justifier en répondant qu'il voulait la paix, qu'il attendait la paix; que, devenu prudent par l'effet des circonstances, il évitait toute action qui aurait pu éloigner cette paix, dont il sentait la nécessité tout en voulant cacher qu'il la désirait. Mais si Bonaparte voulait la paix, ne l'accusera-t-on pas d'avoir perdu de vue le principe familier aux hommes les plus ordinaires : « Celui qui veut « la paix doit y contraindre par la guerre? » Eh jamais la fortune en fournit-elle à Bonaparte de plus heureuses occasions! Ne lui offrit-elle pas tous les avantages qui pouvaient concourir à détruire l'armée de son adversaire? Non, je ne crains pas de me trouver en opposition avec les militaires qui ont vu le camp de Taroutino : l'enlèvement de ce camp par sa gauche ne laissait plus à l'armée de Koutousoff, la possibilité de se soustraire à une désastreuse défaite... et Bonaparte l'a ignoré! Bonaparte a négligé de tenter cette attaque! Murat a été frappé de la même paralysie de vues mili-

taires ! ni l'un ni l'autre n'ont même cherché à reconnaître ce camp !.. Eh voilà les hommes qui, pendant vingt-deux ans, ont tenu les Bourbons hors de leurs palais et se sont assis sur leur trône ! Voilà les hommes devant qui tous les rois ont baissé leur sceptre !

Sur ces entrefaites, le colonel Michaud, que le général en chef avait expédié à Pétersbourg, pour y porter à l'empereur la nouvelle de l'abandon de Moscou, était de retour au quartier-général. Cet officier rapportait que l'empereur, affligé sans doute du malheur qui venait de lui faire perdre la capitale de son empire, se montrait toujours supérieur à l'adversité. Il racontait qu'après avoir satisfait aux questions de l'empereur sur l'état et l'esprit de l'armée, il avait dit à Sa Majesté : « L'ar-« mée, Sire, ne craint rien tant que la paix.... » L'empereur lui avait répondu : « Est-ce que l'on « fait la paix quand on a l'ennemi au milieu de son « pays? Non, mon cher Michaud; rassurez ma « brave armée. Il n'y aura pas de paix : plutôt se « laisser croître la barbe jusqu'à la ceinture et « aller cultiver des pommes de terre en Sibérie ! » Ces paroles, répétées, et connues de l'armée, lui donnèrent une nouvelle énergie. Peu éloignés de Pultava, si fameux dans les fastes de la Russie, tous les officiers demandaient à grands cris qu'on

les conduisit sur ce même terrain; qu'ils sauraient y vaincre Bonaparte, comme leurs ancêtres y avaient vaincu Charles XII. Cet enthousiasme était beau, sans doute; j'en voyais avec plaisir éclater les élans; mais je ne croyais pas qu'il fût prudent d'aller à Pultava, comme ailleurs, livrer la bataille que tous les vœux appelaient; j'aurais douté de la victoire, et je ne doutais plus de l'entière dissolution de l'ennemi.

Cependant, l'atmosphère refusait à Koutousoff l'accomplissement de l'espérance qu'il avait crue la mieux fondée. A l'époque où nous étions, la saison, qui était toujours celle des glaces, offrait un ciel presque aussi doux que celui sous lequel on vivait au milieu de l'Europe. Koutousoff se voyait donc contraint de tenter de détruire par les armes l'ennemi dont il avait cru que la rigueur du climat consommerait la perte. J'avais, à plusieurs reprises, entendu, sans les comprendre, les généraux russes se dire entre eux : « Notre fidèle allié n'arrive » pas. » J'en demandai l'explication au prince Démétri Galitzin; il m'apprit que cet allié était l'hiver, qui, à cette époque de l'année, ne manquait jamais d'exercer toute son âpreté. Il n'était pas de russe qui ne pensât que le froid excessif qui allait survenir, ne fît, dans les rangs ennemis, les plus cruels ravages. Toute la Russie le savait :

comment le conquérant avait-il pu l'ignorer? Le premier talent, à la guerre, n'est-il pas de connaître physiquement et moralement le pays où l'on veut la porter? La première tâche du génie n'est-elle pas de parer à tous les accidens que cette connaissance a démontré possibles? Comment Bonaparte put-il ignorer que, dans les temps rigoureux, les soldats russes étaient enveloppés de fourrures? et comment put-il négliger de préserver les siens contre un fléau que combattaient ces mêmes soldats russes, qu'il aurait dû croire naturalisés avec les frimats? Quand on aspire au titre de grand homme, on ne doit laisser échapper rien de ce qui est saisi par les autres hommes; on est au contraire dans l'obligation d'apercevoir ce qui surpasse l'étendue de leurs lumières.

Koutousoff, trop habile pour mépriser son ennemi, trop clairvoyant pour supposer cet ennemi frappé d'aveuglement, avait à redouter que celui-ci ne prévît enfin les maux qui le menaçaient. Dans ce cas, il était indubitable qu'il chercherait à les conjurer par une bataille ou par une retraite. L'un et l'autre parti ne pouvaient que contrarier Koutousoff dans ses vues, et lui porter préjudice.

Si Bonaparte se retirait sans y avoir été contraint par les armes, l'honneur de l'armée russe était obscurci; son moral perdait l'exaltation qui résulte

de l'opinion de la force, et l'armée de Bonaparte, ne conservant pas l'idée de la supériorité de son ennemi, ne se laissait point aller au désordre inséparable d'une retraite.

Si, au lieu de se retirer, Bonaparte se décidait à venir chercher l'armée russe, Koutousoff se voyait obligé ou de se retirer lui-même ou d'accepter le combat. Dans le premier cas, le désavantage qu'il voulait causer à l'ennemi, retombait sur lui : dans le second, s'il s'engageait avec toute son armée; il se désistait de son système. Etait-il forcé de combattre sur le terrain où il était campé, il ne pouvait éviter une défaite, si l'ennemi s'emparait du point qui provoquait toutes ses forces : je parle de la gauche du camp. Enfin, il se trouvait, en se défendant, dans la position la plus fâcheuse, celle de céder à l'ennemi le choix de son point d'attaque et la liberté de ses mouvemens. Dans cette alternative, tout conseille à Koutousoff de prendre l'initiative. En se décidant à combattre, il se concilie encore la faveur de cette foule de militaires qui ne voyaient de salut que dans une affaire générale. Ceux-ci, n'ayant pour guide que leur bouillant courage, ignoraient que le grand capitaine qui gagne des batailles, est bien moins grand que celui qui sait vaincre son ennemi par de savantes manœuvres; puisque c'est

un axiôme : *Que la guerre la plus sanglante est la plus ignorante.* Quand il arrive à celui-ci d'en venir aux mains avec toute son armée, c'est que toutes les probabilités de la victoire se réunissent en sa faveur. Or, tant de confiance était interdite aux russes, vis-à-vis de Bonaparte.

Koutousoff prend donc la résolution d'attaquer et de défaire le corps que commandait Murat. En attaquant l'ennemi, le russe se donnait l'avantage de modifier la forme du combat, de concilier son système avec l'apparence de s'en départir. Il marche au combat avec toutes ses forces, dans le dessein cependant de ne combattre qu'avec une partie. Il portera le coup décisif par des corps détachés qu'il liera à l'ensemble de l'armée, dont ils seront soutenus. Cette dernière mesure lui ménagera tous les avantages qui résultent du succès dans une bataille générale, et ne l'exposera point aux désastres qui en suivent les revers. Un pareil projet ne peut échouer qu'à défaut de connaître le terrain sur lequel l'ennemi est placé, et celui par lequel on arrive à lui. Avant de dire comment les russes surent éviter de tomber dans ces fautes, il est bon de faire observer que la manœuvre qui avait amené Koutousoff sur les derrières de Bonaparte, avait forcé ce dernier à établir son avant-garde loin du gros de son armée. Koutousoff n'eut

donc besoin ni de beaucoup de réflexions ni d'une grande sagacité pour concevoir le plan dont il pouvait attendre la défaite de l'ennemi qu'il allait attaquer, ou pour donner son assentiment à ce plan. Tout le secret consistait à faire glisser un corps entre l'avant-garde de Bonaparte et son armée. Mais il fallait du talent pour dérober le mouvement; il en fallait peut-être bien plus pour lier avec le gros de l'armée les corps chargés d'attaquer l'ennemi; il fallait encore empêcher que ces corps ne fussent séparés de l'armée ou attaqués eux-mêmes à dos, par les troupes que Bonaparte devait nécessairement envoyer aux secours de son avant-garde. Cette dernière combinaison dépendait du calcul rigoureux du temps et des distances. Il fallait être moralement certain que l'affaire serait terminée avant que ces secours ne pussent arriver. Le plan de Koutousoff une fois bien conçu, nous répéterons que le succès résidait dans l'exactitude de la reconnaissance du pays par lequel se ferait la marche, et du terrain sur lequel se passerait l'action. Il ne fallait donc pas un talent médiocre pour en être chargé. Ce soin fut remis au comte Orlow-Denizow, général des cosaques de la garde. Jeune, brave, doué du plus agréable extérieur, le comte n'avait peut-être qu'un seul défaut; mais c'est ce défaut qui fait les héros : on lui reproch ait une trop inquiète ambition.

Si l'on doit en croire Beningsen, le plan de l'attaque dont il va être parlé fut dû à Orlow-Denizow. J'ai entendu Beningsen dire après l'événement : « C'est le général Orlow qui est venu » me proposer d'attaquer l'ennemi ; c'est lui qui » a fait la reconnaissance du terrain, et qui a » tracé la marche des corps de Bagavout et d'Os- » terman. » Personne ne refusera avec moi d'en croire le général Beningsen : car, malgré l'abandon avec lequel il cédait au véritable propriétaire la gloire que lui-même n'avait point acquise, il n'était pas homme à parer un autre de la sienne.

prince commandait. Il n'en fallut pas davantage pour m'empêcher d'accepter la proposition d'Osterman, que j'aurais préférée à tout autre si les convenances et un attachement particulier ne m'avaient retenu auprès du prince Galitzin.

Bagavout et Osterman eurent donc la mission d'attaquer l'ennemi en flanc, pendant qu'Orlow, le prenant à dos avec un corps de cosaques et de cavalerie légère, lui couperait la retraite. On voit que la plus belle tâche avait été remise à ces trois généraux : car il est évident que toute l'affaire dépendait du succès de leur entreprise. Leur marche fut adroitement dérobée à la faveur des bois qui la masquèrent : l'ennemi n'en eut aucun soupçon.

Murat surpris à la pointe du jour, se vit attaquer brusquement et avec impétuosité. Brave, éclairé par l'expérience, peut-être eût-il pu réparer le désordre que cette surprise causa dans ses troupes, et arrêter les maux que ce premier succès prépara; mais, pour y réussir, il eût fallu plus de forces physiques dans ses soldats et dans les chevaux de sa cavalerie et de son artillerie. Tous étaient épuisés, la disette avait tout énervé : le courage devenait inutile.

Les russes, au contraire, loin d'avoir souffert la disette, avaient joui de l'abondance; leurs pertes

CHAPITRE XLVI.

Koutousoff attaque l'avant-garde de Bonaparte. — Dispositions de l'attaque. — Murat est surpris dans son camp. — Le corps qu'il commande est dissous. — A quoi doit se rapporter cette défaite. — Opinion du maréchal Koutousoff sur l'aptitude de l'armée russe pour les batailles générales. — Bonaparte quitte Moscou. — Le général Doctorow est envoyé à Malojaroslawitz. — Rencontre qu'il y fait de l'ennemi. — La cavalerie russe marche pour appuyer Doctorow. — Combat de Malojaroslawitz. — Positions prises par l'armée russe après l'affaire de Malojaroslawitz. — Bonaparte est obligé de reprendre, en se retirant, la route qu'il avait suivie en marchant sur Moscou.

Le 18 octobre avant le jour, toute l'armée prit les armes; elle sortit du camp, n'y laissant que la garde des ouvrages. Long-temps avant qu'elle commençât son mouvement, deux de ses corps, l'un aux ordres de Bagavout et l'autre sous ceux du compte Osterman, étaient partis pour tourner la gauche de l'ennemi. Le comte Osterman m'avait proposé de l'accompagner; mais le prince Démétri Galitzin, avec lequel je logeais, dit fort obligeamment : « Non : il faut qu'il reste avec le « corps des cuirassiers » : C'était celui que le

pouvait pas être un moment incertain. Mais le russe savait aussi que, si les corps détachés échouaient dans leur entreprise, le reste des forces qu'il ne voulait que déployer devant l'ennemi, les préserverait des malheurs qu'un engagement général peut produire. Cette manière de penser et d'agir de Koutousoff, qui commandait une armée neuve, nécessairement affectée par des retraites, ne porte pas le cachet de la médiocrité. Ce généralissime paraît avoir parfaitement jugé sa position : il était persuadé qu'il ne pouvait pas, avec son armée, hazarder une affaire générale. Le propos que je vais rapporter, mettra cette opinion dans toute son évidence.

Le soleil nous éclairait déjà, et les dispositions n'avaient probablement pas été exécutées avec l'exactitude ou la célérité que Koutousoff avait prescrite. Le général Michel Borasdin vint joindre le prince Démétri-Galitzin, avec lequel j'étais ; il lui dit : « Le maréchal a de l'humeur; il vient de me « dire, nous ne sommes pas mûrs pour les batail- « les générales » ... Je crois que les vues du maréchal étaient justes, et que l'impatience de ceux qui demandaient des batailles ne signalait ni le génie ni le talent de l'homme de guerre. On ne s'étonnera donc point si l'attaque formée par Koutousoff avec les troupes qu'il fit sortir du camp,

fut molle. Cette attaque ne fut faite que pour appuyer celles des corps détachés, ou pour empêcher l'ennemi de les poursuivre en cas qu'ils eussent échoué. Quand ils eurent complètement réussi, l'action de Koutousoff n'eut plus d'autre but que d'augmenter le désordre qui se met parmi des troupes battues. Ce désordre manque rarement de dégénérer en déroute si ces troupes voient déployer devant elles des forces supérieures qui n'ont point encore pris part au combat. Or, tous ceux qui ont fait la guerre savent qu'en pareil cas, le nombre des vainqueurs devient inutile pour consommer la ruine d'une troupe qui fuit : il ne faut que de la chaleur, de la rapidité et de la hardiesse dans les soldats qui poursuivent; et dans les chefs qui les conduisent, de l'attention et de la sévérité pour maintenir l'ordre. Des troupes légères suffisent donc pour poursuivre un ennemi en déroute, surtout quand on a grand soin de les faire suivre par d'autres troupes qui gardent bien leur ensemble. Ces principes n'échappèrent point au général Beningsen, qui dirigeait les attaques : il y mit l'habileté et le sang-froid qui le caractérisaient. Je l'avais joint durant le combat, et j'eus occasion de connaître de nouveau la justesse de son coup d'œil et l'aplomb de son expérience. Sous lui commandait le général Yermoloff, plein d'ardeur sous des

dehors calmes et froids, il ne voulait point prescrire de terme à la poursuite; il voulait continuer à gagner le terrain que l'ennemi ne disputait plus; il voulait toujours que l'armée suivît une troupe qui était en fuite et trop désunie pour opposer la résistance dont l'ordre et l'ensemble sont les premiers élémens.

Après une assez longue poursuite, je vis qu'en la prolongeant, on s'éloignerait du seul point où l'armée avait intérêt de se porter. Montrant donc au général Béningsen une chapelle à droite, qui me parut un excellent appui, et sur la gauche, un bois dont le prince Serge-Dolgorouki s'était emparé avec autant de bravoure que d'habileté. « Je pense dis-je à ce général, que vous allez arrêter votre ligne entre ces deux points et laisser aux cosaques le soin d'achever le reste. Le général Beningsen répondit que telle était son intention. Mais le général Yermoloff ne fut point de cet avis : il voulait que l'armée continuât de poursuivre. » Que prétendez-vous faire, lui demandai-je? — Leur arracher tout ce qu'ils ont, répondit-il, et les anéantir. — Il ne faut pas, repris-je, d'effort pour leur arracher ce qu'ils ont; ils vous l'abandonnent.... Mais les anéantir présente deux considérations :

« Ou leur armée est proche d'eux, ou elle est éloignée;

« Si elle n'est pas loin, ils pourront en recevoir un prompt secours ; cette armée sera disposée à nous recevoir, et vous allez être engagé dans une action à laquelle vous n'êtes pas préparé.

« Si au contraire, l'armée ennemie est éloignée, les troupes que vous avez battues, effrayées de la distance qui les en sépare, vont en redoublant de vitesse, augmenter leur désordre ; c'est alors que vos cosaques suffiront pour les ramasser, et vous n'aurez pas inutilement porté l'armée plus loin. Le général Yermoloff n'aura certainement point oublié les circonstances que je viens de rappeler. Ce fut la seule fois que je n'eus point l'avantage d'avoir partagé ses avis; mais, depuis l'ouverture de la campagne, ce général n'avait pas vu de succès aussi positif que celui que nous venions d'obtenir : la plus noble ardeur pouvait un moment l'emporter sur le calme qui se réunit en lui au génie de la guerre. Le corps d'avant-garde que commandait Murat fut en effet, entièrement dissous par la poursuite des troupes légères et des cosaques. Alors on vit combien il eût été inutile de porter l'armée plus en avant.

On aurait commis une faute bien plus grave, si, le lendemain de la défaite de Murat, toute l'armée de Koutousoff se fût avancée pour combattre celle de Bonaparte. La marche aurait très-

certainement eu le caractère de l'audace, sans se dépouiller cependant de celui de l'incapacité. Pouvait-on supposer que Bonaparte, considéré à juste titre, comme le plus illustre des généraux de son temps, irait accepter le combat en mettant Moscou derrière lui? Et, dans le cas où il aurait voulu choisir son champ de bataille en arrière de cette ville, pouvait-il croire que son adversaire irait le combattre sur un terrain qu'il avait déjà jugé impropre à devenir le théâtre d'une action générale? Ainsi le mouvement de Koutousoff, en avant vers Moscou, n'aurait servi qu'à faire quitter à son armée la position qu'elle avait si heureusement prise derrière Bonaparte; il n'aurait eu d'autre résultat que de faire perdre aux russes le fruit d'une manœuvre qui fut, dans la suite si décisive. Ce faux mouvement aurait livré à Bonaparte les avantages qu'il aurait dû chercher à se procurer par les plus habiles manœuvres. Si ces raisonnemens sont justes, que pensera-t-on de ceux qui voulaient des batailles? L'état dans lequel on avait trouvé le corps commandé par Murat, la facilité avec laquelle il avait été défait, n'attestaient pas seulement la justesse du système de Koutousoff, mais en prescrivaient impérieusement la continuation. On venait d'acquérir la preuve qu'en harcelant chaque jour davantage l'armée de Bonaparte, en

lui enlevant ses subsistances, on la jetterait dans une désorganisation complète. La dissolution du corps de Murat n'avait pas prouvé moins évidemment, qu'en poursuivant sans relâche cette armée aussitôt qu'elle commencerait sa retraite, on la verrait tomber d'inanition. Ce résultat était celui que promettait le succès remporté sur Murat. N'était-ce pas à l'épuisement des forces auquel on avait eu l'adresse de réduire ses troupes, qu'il fallait rapporter ce succès? Mais l'épuisement des forces devait avoir encore bien plus d'influence sur l'armée de Bonaparte, par la stupeur dont la défaite de Murat allait le frapper. Certes, cette armée en était au point où son caractère national devait lui grossir tous les dangers dont elle allait être environnée : distance énorme à parcourir; privation longue et soutenue des choses nécessaires aux besoins de la vie; genre de guerre jusqu'alors inconnu pour elle, et si contraire à son impétuosité naturelle; ennemis nouveaux auxquels elle n'avait point d'armes de même espèce à opposer et qui lui portaient des coups, sans attendre les siens; enfin, désorganisation des corps et épuisement général des individus : tous ces maux se montraient à la fois à l'imagination vive et pénétrante du soldat de Bonaparte, aussi, ce soldat, en quittant Moscou, était-il vaincu avant d'avoir combattu. Si je

n'ai pas su donner à ce tableau les couleurs qu'il aurait reçues d'une main plus habile, au moins ne lui refusera-t-on pas d'être tracé avec la plus exacte vérité.

Le succès des russes avait été complet sur toute la ligne que Murat commandait. Les polonais qui, sous le prince Poniatowski, avaient la droite de ce corps, furent également obligés d'abandonner le terrain. Un de leurs généraux, tué, fit croire que le prince Poniatowski avait perdu la vie. Koutousoff envoya le comte Jéroslas Potoski pour reconnaître le cadavre. Je rencontrai Potoski quand il venait de remplir cet ordre, et je sus par lui que le général tué n'était pas Poniatowski. On avait trop lon-temps fait la guerre contre Bonaparte pour ne pas prévoir la conduite que, dans d'autres temps et dans une autre situation, il eût tenue après l'échec que Murat avait éprouvé. Transporté de rage, entraîné par son orgueil si vivement humilié, il serait accouru avec toutes ses forces pour combattre Koutousoff; mais alors, tout lui montrait l'impuissance de ses efforts. L'état dans lequel était tombée son armée, ne lui laissait plus d'illusion; il n'y avait plus à hésiter : il fallait abandonner Moscou.

Prévoir cette retraite ne pouvait pas beaucoup enorgueillir celui qui aurait prétendu se l'attribuer

comme une inspiration du génie. Le prince Koudacheff fut le premier que je rencontrai en rentrant au quartier-général. J'étais si pénétré de la nécessité où Bonaparte était de commencer sa retraite, que mon premier mot fut de dire au prince : « Il faut, sans perdre un moment, marcher avec l'armée à Borowsk. — Nous n'y » marcherons pas avec toute l'armée, répondit le » prince, mais nous allons détacher un gros corps » de ce côté-là. » Pour prononcer sur l'une et l'autre idée, il faudrait savoir si la marche que je proposais de faire sur-le-champ n'eût pas donné à Bonaparte le moyen d'atteindre Kalouga. Les événemens ont démontré que ce fut le port de salut qu'il voulait gagner, et j'avoue que, dans le moment où je parlais, je n'avais point cet aperçu : je n'attachais mes yeux que sur la route qu'il avait parcourue, parce qu'elle le reportait plus directement sur sa base d'opérations.

Si donc, par le mouvement que je proposais, nous eussions laissé la route de Kalouga libre, j'avais tort, et les vues du prince étaient sages : mais, si nous restions en mesure de fermer à l'ennemi le passage dans les provinces méridionales, il était bien plus avantageux de porter l'armée encore plus loin derrière Bonaparte, en la rapprochant toujours davantage de la route qu'il devrait suivre.

La journée qui suivit la défaite de Murat fut perdue pour les russes : ils restèrent dans l'inaction. Il n'en fut pas ainsi dans le camp de Bonaparte : l'échec que son beau-frère venait d'éprouver était trop décisif pour ne pas le tirer de tous ses rêves de domination et d'invincibilité : il fallut céder à l'irrésistible nécessité; et ses historiens ont écrit que, le 19 octobre, il quitta en vaincu la ville de Moscou, où il était entré en triomphateur.

Le général Doctorow reçut l'ordre de marcher avec trente mille hommes vers Borowsk, et de couvrir les routes par lesquelles Bonaparte pouvait arriver à Kalouga. Doctorow acquit bientôt la certitude qu'une colonne ennemie s'avançait sur Molojaroslawetz; il se hâte de l'y prévenir, et en donne avis au maréchal Koutousoff. Le généralissime crut d'abord que Bonaparte faisait, par la nouvelle route de Kalouga, un faux mouvement sur le flanc gauche de l'armée russe. Il supposait qu'il avait l'intention de lui faire abandonner l'ancienne route de Kalouga, afin de s'en emparer lui-même et d'arriver plus promptement dans cette ville. Le projet que Koutousoff prêtait à son adversaire était d'autant plus probable, que les avant-postes de Bonaparte, replacés dans la direction de Taroutino, masquaient, en y restant, son départ de Moscou. Le

généralissime se borna donc à détacher un corps de cavalerie pour soutenir Doctorow. Ce corps marcha sous les ordres du prince Démétri Galitzin. Mais Koutousoff, informé que Bonaparte se dirigeait avec toute son armée sur Malojaroslawitz, par la nouvelle route de Kalouga, suivit le prince bientôt après. Doctorow, dont le combat de Smolensk avait rehaussé la réputation de rare intrépidité, soutenait avec éclat l'honneur du choix que Koutousoff avait fait de lui pour arrêter Bonaparte. Quand il nous vit arriver, il accourut à nous avec l'hilarité qu'on ne voit pas dans l'homme que l'approche des dangers inquiète. Il nous apprit qu'au moment où ses premières troupes pénétraient dans Malojaroslawitz, les premières troupes de l'ennemi y entraient aussi du côté opposé. Ainsi, au rapport de ce général, il serait constant qu'aucune troupe ennemie n'avait même pris possession des premières maisons de la ville, avant l'entrée des russes. La manœuvre par laquelle Bonaparte avait espéré de se saisir de la nouvelle route de Kalouga avait donc pleinement échoué par la prévoyance que le généralissime avait eue de détacher le corps que Doctorow commanda.

L'affaire de Malojaroslawitz n'était pas destinée à signaler les talens des généraux des deux partis : il n'était réservé qu'au courage d'en déterminer

l'issue. C'était un passage que les troupes de Bonaparte devaient forcer : c'était ce passage dont les russes devaient empêcher leur ennemi de s'emparer. J'ai dit que, dans cette action, le talent ne pouvait prétendre qu'à la moindre part, parce que la position ne permettait point au talent de développer toutes ses ressources. L'ennemi avait une rivière à franchir pour gagner la route dont la possession ne lui laissait plus d'obstacles à surmonter. Il avait devant lui des défilés à forcer et des hauteurs à gravir. Il ne faut pas le dissimuler : le terrain, en circonscrivant l'ennemi dans un cercle au-delà duquel il ne pouvait plus se déployer, était tout à l'avantage des russes. La nature les avait encore favorisés en disposant en amphithéâtre la position qu'ils occupaient. Les troupes de Bonaparte ne pouvaient pas espérer de déloger leur ennemi en lui donnant des inquiétudes sur ses flancs ou en menaçant ses derrières : il fallait culbuter par la force ce qui était devant elles. Les russes avaient, au contraire, l'avantage de pouvoir battre d'écharpe ceux qui voulaient s'avancer au-delà de Malojaroslawitz, après avoir passé le pont de la Luga : car nous venons de dire que le terrain était, de leur côté, disposé en amphithéâtre, et l'extrémité de l'arc, à la droite des russes, aurait débordé la gauche des troupes de Bonaparte, au

sortir de la ville. Ce fut dans cette situation que nous trouvâmes Doctorow. Tous ses efforts et toutes ses combinaisons s'étaient réduites, depuis quatre heures du matin, à diriger ses feux d'artillerie et de mousqueterie : des charges à la bayonnette s'étaient cependant souvent renouvelées. Tout l'art qui pouvait être employé dans le combat était celui du tirailleur, dont l'adresse devait chercher la maison ou le repli du terrain qui lui offrait le plus sûr abri. La cavalerie des russes leur devenait inutile : ils n'auraient pu en faire usage qu'après avoir traversé la ville et être entrés dans la plaine au-delà de la Luga. Une pareille tentative eût été aussi insensée qu'opposée à leurs intérêts. Empêcher l'ennemi de déboucher au-delà de la ville, sur laquelle ils devaient constamment s'efforcer de le refouler : voilà quelle était la tâche des russes, ou plutôt, celle de leur artillerie et de leur infanterie. Si cependant l'ennemi parvenait à forcer les troupes qu'on lui opposait, et à gravir sur le plateau où l'armée russe était rangée, c'était alors à la cavalerie à fondre sur les troupes qui auraient voulu s'y former, et à les rejeter dans les fonds d'où elles seraient sorties. Mais encore l'action de cette cavalerie eut elle été gênée par des bois qui régnaient derrière la position des russes. Il eût fallu, à tout événement, que cette cavalerie réussît dans ses charges : un

mouvement rétrograde l'aurait trop dangereusement compromise.

Tout concourait à protéger les russes contre les efforts de leurs ennemis. Plusieurs points avantageusement situés demandaient à être retranchés; ces nouvelles dispositions auraient multiplié les obstacles devant les troupes de Bonaparte, et rendu impénétrable la position dont il lui était si important de s'emparer.

Les deux partis continuaient à se disputer le terrain, lorsque, vers le soir, Koutousoff arriva avec toute son armée. J'allai au-devant de lui dès que je le vis paraître. « Ce n'est, lui dis-je, « monseigneur, qu'une affaire de poste: l'ennemi « veut forcer un défilé, et il n'y parviendra « pas. — Ah! me répondit le généralissime, d'un « air assez mécontent, ces Messieurs ont engagé « une affaire générale dont je ne voulais pas. » Je lui renouvelai mon opinion, en ajoutant que nous avions deux ou trois points qu'il était urgent de retrancher; que ce travail achevé dans la nuit, corrigerait tout ce que la position pouvait avoir de défectueux. Le maréchal me dit alors : « Restez auprès de moi; quelque silencieux « que je vous paraisse, vous n'en resterez pas « moins toujours auprès de moi. » Obéissant à cet ordre, je retirai mon cheval pour le laisser

dépasser par celui de son Excellence ; mais le généralissime m'ordonna de nouveau de m'approcher et de demeurer absolument à côté de sa personne. Aussitôt que Koutousoff eut mis pied à terre sur la position, il me montra les deux points que je lui avais désignés : « C'est sans doute là, dit-il, que vous voulez construire des redoutes ? » Sur ma réponse affirmative, il fit appeler le général Forster, chef des ingénieurs, et lui ordonna de se mettre sur le champ au travail. Il lui imposa, d'une manière assez sévère, d'avoir achevé l'ouvrage à la pointe du jour. Le général obéit. Je reconnus avec lui le tracé, d'après les ordres du maréchal ; mais ni le général ni moi ne prîmes garde à un défaut qui aurait eu de grands inconvéniens si on se fût défendu dans ces redoutes. Trop rapprochées l'une de l'autre, leurs feux se fussent réciproquement nui. Nous ne nous aperçûmes de cette faute grave, que lorsque nous revîmes le terrain après l'affaire. On fait donc rarement bien ce que l'on conçoit et ce qu'on exécute trop précipitamment. Il est heureux de concevoir rapidement ; mais l'exécution de la pensée veut être méditée, à la guerre surtout, où les fautes se réparent difficilement devant un ennemi habile. Cependant, cette réflexion ne doit s'appliquer qu'aux opérations méditées à l'avance ; car, dans

une action, l'exécution doit suivre rapidement l'inspiration, parce que là le temps ne doit pas échapper, et que la rapidité de l'exécution empêche l'ennemi d'en apercevoir le vice.

Le généralissime se contenta de faire soutenir par des troupes fraîches celles qui s'opposaient à ce que l'ennemi ne débouchât de la ville. Ce projet qui l'occupait uniquement le laissa libre d'inquiétude, dès qu'il fut convaincu de l'inutilité des efforts que son adversaire faisait pour arriver à ses fins. La nuit survint, et un assez beau clair de lune ne permit plus de jeu qu'à quelques coups de canon tirés au hasard.

La nuit donne conseil : Koutousoff réfléchit sur la position qu'il occupait, et il vit, qu'acculé à des bois, le plateau sur lequel était rangée son armée laissait trop peu d'espace au développement de ses armes, et que sa cavalerie serait embarrassée dans ses mouvemens. Le généralissime mettait la plus grande confiance dans cette arme, supérieure par le nombre et par la qualité, à celle de l'ennemi presque entièrement épuisée. De plus, Koutousoff sentit que, quelque dominante et de difficile abord que fût sa position, elle pourrait pourtant être enlevée. Il ne se dissimula pas que l'ennemi, pour être plutôt maître de la route de Kalouga, devait réunir ses efforts sur la gauche de la position des

russes ; et ce point était faible. D'après ces réflexions, le général russe, inébranlable dans la résolution de disputer le terrain pied-à-pied sans en venir à une affaire générale, alla se placer derrière les bois. La nouvelle route de Kalouga, dont Bonaparte voulait s'emparer, formait avec l'ancienne un angle dont cette ville pouvait être considérée comme le sommet : or le généralissime, en se rapprochant du sommet, resserrait le terrain qu'il avait à garder pour rester maître des deux routes. Cette nouvelle position avait encore l'avantage d'offrir, en arrière, un terrain en apparence moins hasardeux pour tous les mouvemens de la cavalerie. Ce nouveau choix fait, sous tous les rapports, l'éloge du coup d'œil de Koutousoff; car, chasser l'infanterie russe d'un bois où elle s'était postée, ne pouvait avoir lieu de la part de l'ennemi, qu'avec des pertes considérables; ces bois étaient-ils conquis, les vainqueurs se voyaient, en débouchant, chargés par une cavalerie qui aurait eu d'avance ses mesures prises. De pareils combats ne pouvaient que prodigieusement accroître les pertes déjà souffertes par l'ennemi. On voit enfin, par la description du terrain, que les obstacles qu'il reproduisait permettaient à Koutousoff de ne s'engager que dans des affaires de poste, et de se refuser à une action générale.

Cependant, un ruisseau fangeux, quoique assez loin en arrière, rendait dangereuse la position que venait d'occuper l'armée russe. Le général en chef me fait appeler, je le trouvai se promenant devant le front du camp. Il m'ordonna de partir, et d'aller choisir, en arrière, une position plus favorable à ses desseins. Après m'avoir donné ses ordres il me prit sous le bras, et, tout en promenant me dit: « Je sais que vous vous êtes toujours beaucoup « occupé des affaires publiques, et jamais des « vôtres. Avez-vous de l'argent?.... Non, Monsei- « gneur.... Je n'avais pas un écu.... Et bien, allez « chez Gangrène (l'intendant général de l'armée); « il a l'ordre de vous donner de l'argent; et pre- « nez-en tant que vous voudrez ». Telles furent les expressions du généralissime. Le prince n'existe plus; mais M. de Gangrène, aujourd'hui ministre des finances de l'empereur, me délivra lui-même la somme que je demandai. Je partis pour remplir ma mission, accompagné de deux jeunes officiers de l'état-major, MM. Mensdorff et Glassoff, *assez mal styles*, ou du moins peu disposés à bien faire. Ce ne fut qu'assez loin de la première position, que je crus avoir trouvé un terrain qui réunissait les qualités que le généralissime exigeait. Un large vallon, dans lequel coulait une eau assez profonde et rapide, régnait sur le front; la droite était ap-

puyée à un bois marécageux sur lequel le terrain s'inclinait par une pente escarpée ; les arbres ébranchés dans une grande étendue, semblaient avoir été disposés pour démasquer tous les mouvemens qu'aurait faits l'ennemi ; enfin, la gauche se déployait sur un terrain plat et uni où la cavalerie pouvait hardiment manœuvrer. C'était donc à la cavalerie et aux ingénieurs à donner à la gauche toute la force dont elle avait besoin pour vaincre. Les efforts de ces deux armes devaient se combiner avec d'autant plus d'application, que l'on découvrait au premier coup-d'œil que l'ennemi dirigerait tous ses coups contre cette gauche. Ce danger prévu, il n'était plus difficile d'y parer au moyen de la fortification de campagne et des manœuvres de cavalerie, étudiées à l'avance d'après tous les mouvemens que l'ennemi aurait pu faire.

Quand j'eus bien dépouillé le terrain, et assis dans mon imagination les dispositions qui lui étaient applicables, j'ordonnai au lieutenant Glassoff de prendre un croquis de la position. Je ne lui demandai que de figurer le front, la nature de la droite et celle de la gauche : je me réservai d'exprimer la profondeur ainsi que l'espèce du terrain qui régnait sur les derrières. Cet officier me répondit qu'il n'avait point apporté de crayon. J'en étais également dépourvu ; et s'il était dans les obliga-

tions de cet officier d'en être muni, je pouvais me dispenser d'en avoir. Les détails ne sont pas dans les attributions d'un chef d'état-major : et dans le moment j'en faisais les fonctions : je n'exigeai plus de ce lieutenant que de noter les points qui déterminaient la ligne ; je ne fus pas plus satisfait. Cette dernière dénégation, qu'il motiva sur l'impossibilité d'écrire, faillit produire le lendemain de graves inconvéniens, dans lesquels ma qualité d'étranger et la confiance que me témoignait le généralissime, faisaient peut-être désirer de me voir embarrassé.

Le lendemain, le colonel Toll arriva avec les fourriers pour tracer le camp. Le nom des différens endroits qui servaient à marquer la ligne, m'avait été d'autant plus difficile à retenir, que je ne savais pas la langue russe. Je n'avais donc que mes yeux pour guides. Le colonel me pressait de désigner mon terrain ; son impatience se justifiait par l'approche des troupes ; heureusement, le front du camp que j'avais projeté, et la droite étaient trop marquans pour pouvoir m'échapper, nous y arrivâmes enfin. Les campemens étaient à peine placés, que le général en chef parut avec son état-major ; je lui expliquai toute la position : le centre paraissait être commandé ; mais je m'étais assuré du contraire, par le procédé dont je m'étais déjà

servi en 1800, à Goïto [1]. Je priai le prince Koudacheff de venir avec moi au point que l'on désignait. Quand nous y fûmes, je lui demandai s'il apercevrait ceux qui seraient placés sur le côté qui nous était opposé? Il fallut conclure de la réponse négative, que le point que l'on croyait commandé était défilé du commandement. Le généralissime manda le général Forster, et lui donna l'ordre absolu d'avoir, dans vingt-quatre heures, achevé tous les ouvrages qu'il était nécessaire de construire à la gauche. Ils consistèrent en redoutes détachées, disposées en échiquier, et en épaulemens pour la cavalerie, d'une étendue égale au front d'un escadron. Tout le système de retranchement avait été combiné sur les mouvemens de cette arme; c'est pourquoi de larges débouchés avaient été pratiqués entre les différens ouvrages. Ceux-ci avaient été disposés de manière à forcer l'ennemi de faire de longs circuits, s'il adoptait sa manie de *tourner*. Dans cette supposition, on avait calculé les moyens d'appuyer les troupes qui marcheraient pour séparer de l'ensemble de leur armée, les troupes ennemies obligées de s'alonger en tournant la gauche des russes. On sait que ce fut par un pareil mouvement que Bonaparte vainquit à Austerlitz. [2]

[1] *Voyez* tome II.e, page 331.

[2] *Voyez* tome III.e; page 97.

Les bataillons reçurent l'ordre d'établir des communications entre eux, en comblant les fossés et en jetant des ponts sur les ravins qui les séparaient ; ces passages furent jalonnés. Ce travail est un élément premier du service de l'état-major ; et il serait même injurieux pour les chefs d'un régiment de penser qu'ils négligeraient cette précaution. Aussi n'est-ce pas sans doute de cette position qu'un écrivain célèbre [1] a voulu parler quand il dit : « Qu'après le « combat de Malojaroslawetz, sir Robert Wilson « voyant un ruisseau fangeux à la queue du camp « de Koutousoff, fut transporté de joie. » L'anglais ne douta plus que le général russe ne fût forcé à une bataille, que sir Robert demandait à grands cris, et que Koutousoff avait le talent de refuser. Il existait en effet un ruisseau entre la queue du camp et le village où Koutousoff avait mis son quartier-général. Mais de quel crime ne se seraient pas rendus coupables les officiers de l'état-major, le chef des pionniers et ceux du parc d'artillerie, si des ponts n'avaient pas été multipliés sur le ravin où coulait ce ruisseau ! Les travailleurs ne pouvaient pas être inquiétés dans leurs travaux, et ils avaient sous la main tous les

[1] M. le comte de Ségur, *Campagne de* 1812.

matériaux dont ils pouvaient avoir besoin. La joie de sir Robert Wilson ne put donc pas être excitée à la vue de la position que Koutousoff vint occuper le surlendemain du combat de Malojaroslawetz : elle eût été aussi chimérique que son système d'anéantir Bonaparte par une bataille me paraissait peu sûr. Peut-être sir Robert a-t-il voulu parler de la position que Koutousoff vint momentanément prendre derrière les bois, dans la nuit qui mit fin au combat; mais alors le général anglais ferait l'éloge du talent qui fit abandonner au généralissime une position dont il reconnut le danger.

Le soir, je remis au général en chef la description du camp, la manière dont il pouvait être attaqué par l'ennemi et défendu par les russes. Après en avoir entendu la lecture, il m'ordonna de porter ce rapport au général Kanownitsin, qui faisait les fonctions de major-général, pour qu'il le fît connaître aux généraux qui commandaient.

Le général Forster poussa les travaux avec tant de diligence, que, le lendemain matin, il n'y avait plus rien à y ajouter. Enfin, cette position fut reconnue capable d'opposer à l'ennemi la plus forte résistance. Je ne crains pas ici d'être désavoué par un seul général. Je ne sais si c'est d'elle,

qu'a voulu parler M. de Ségur[1], quand il rapporte que le maréchal Bessières trouva inattaquable la position prise par les russes après l'affaire de Malojaroslawetz. J'ai également entendu le prince de Schombourg répéter à Vienne, que le prince Eugène avait dit en sa présence : « Que Bonaparte avait résolu de continuer sa marche sur Kalouga après l'affaire de Malojaroslawetz ; mais que la position occupée par les russes lui avait fait craindre d'être obligé de perdre un tiers de son armée pour la forcer.... Quoi qu'il en soit, Bonaparte se désista de son premier dessein ; il abandonna la route de Kalouga, et assura sa perte en allant, par Mojaisk et Smolensk, reprendre celle qui l'avait conduit à Moscou. C'était absolument sur cette direction que Koutousoff voulait le rejeter ; c'était là que la dévastation, qui avait été si habilement organisée, devait causer à son ennemi cette inévitable destruction que l'esprit bouillant de ceux qui combinaient avec moins d'à-plomb, j'oserai dire avec moins de génie que Koutousoff, voulait produire par la chance toujours incertaine d'une bataille. Dès-lors, le plan de Koutousoff est couronné par le succès, et devient un modèle que ceux qui aspirent à la célébrité doivent méditer.

[1] Histoire de la grande-armée ; 1812.

dépasser par celui de son Excellence ; mais le généralissime m'ordonna de nouveau de m'approcher et de demeurer absolument à côté de sa personne. Aussitôt que Koutousoff eut mis pied à terre sur la position, il me montra les deux points que je lui avais désignés : « C'est sans doute là, dit-il, que vous voulez construire des redoutes ? » Sur ma réponse affirmative, il fit appeler le général Forster, chef des ingénieurs, et lui ordonna de se mettre sur le champ au travail. Il lui imposa, d'une manière assez sévère, d'avoir achevé l'ouvrage à la pointe du jour. Le général obéit. Je reconnus avec lui le tracé, d'après les ordres du maréchal ; mais ni le général ni moi ne prîmes garde à un défaut qui aurait eu de grands inconvéniens si on se fût défendu dans ces redoutes. Trop rapprochées l'une de l'autre, leurs feux se fussent réciproquement nui. Nous ne nous aperçûmes de cette faute grave, que lorsque nous revîmes le terrain après l'affaire. On fait donc rarement bien ce que l'on conçoit et ce qu'on exécute trop précipitamment. Il est heureux de concevoir rapidement ; mais l'exécution de la pensée veut être méditée, à la guerre surtout, où les fautes se réparent difficilement devant un ennemi habile. Cependant, cette réflexion ne doit s'appliquer qu'aux opérations méditées à l'avance ; car, dans

une action, l'exécution doit suivre rapidement l'inspiration, parce que là le temps ne doit pas échapper, et que la rapidité de l'exécution empêche l'ennemi d'en apercevoir le vice.

Le généralissime se contenta de faire soutenir par des troupes fraîches celles qui s'opposaient à ce que l'ennemi ne débouchât de la ville. Ce projet qui l'occupait uniquement le laissa libre d'inquiétude, dès qu'il fut convaincu de l'inutilité des efforts que son adversaire faisait pour arriver à ses fins. La nuit survint, et un assez beau clair de lune ne permit plus de jeu qu'à quelques coups de canon tirés au hasard.

La nuit donne conseil : Koutousoff réfléchit sur la position qu'il occupait, et il vit, qu'acculé à des bois, le plateau sur lequel était rangée son armée laissait trop peu d'espace au développement de ses armes, et que sa cavalerie serait embarrassée dans ses mouvemens. Le généralissime mettait la plus grande confiance dans cette arme, supérieure par le nombre et par la qualité, à celle de l'ennemi presque entièrement épuisée. De plus, Koutousoff sentit que, quelque dominante et de difficile abord que fût sa position, elle pourrait pourtant être enlevée. Il ne se dissimula pas que l'ennemi, pour être plutôt maître de la route de Kalouga, devait réunir ses efforts sur la gauche de la position des

russes ; et ce point était faible. D'après ces réflexions, le général russe, inébranlable dans la résolution de disputer le terrain pied-à-pied sans en venir à une affaire générale, alla se placer derrière les bois. La nouvelle route de Kalouga, dont Bonaparte voulait s'emparer, formait avec l'ancienne un angle dont cette ville pouvait être considérée comme le sommet : or le généralissime, en se rapprochant du sommet, resserrait le terrain qu'il avait à garder pour rester maître des deux routes. Cette nouvelle position avait encore l'avantage d'offrir, en arrière, un terrain en apparence moins hasardeux pour tous les mouvemens de la cavalerie. Ce nouveau choix fait, sous tous les rapports, l'éloge du coup d'œil de Koutousoff; car, chasser l'infanterie russe d'un bois où elle s'était postée, ne pouvait avoir lieu de la part de l'ennemi, qu'avec des pertes considérables ; ces bois étaient-ils conquis, les vainqueurs se voyaient, en débouchant, chargés par une cavalerie qui aurait eu d'avance ses mesures prises. De pareils combats ne pouvaient que prodigieusement accroître les pertes déjà souffertes par l'ennemi. On voit enfin, par la description du terrain, que les obstacles qu'il reproduisait permettaient à Koutousoff de ne s'engager que dans des affaires de poste, et de se refuser à une action générale.

Cependant, un ruisseau fangeux, quoique assez loin en arrière, rendait dangereuse la position que venait d'occuper l'armée russe. Le général en chef me fait appeler, je le trouvai se promenant devant le front du camp. Il m'ordonna de partir, et d'aller choisir, en arrière, une position plus favorable à ses desseins. Après m'avoir donné ses ordres il me prit sous le bras, et, tout en promenant me dit: « Je sais que vous vous êtes toujours beaucoup « occupé des affaires publiques, et jamais des « vôtres. Avez-vous de l'argent?.... Non, Monsei- « gneur.... Je n'avais pas un écu.... Et bien, allez « chez Gangrène (l'intendant général de l'armée); « il a l'ordre de vous donner de l'argent; et pre- « nez-en tant que vous voudrez ». Telles furent les expressions du généralissime. Le prince n'existe plus; mais M. de Gangrène, aujourd'hui ministre des finances de l'empereur, me délivra lui-même la somme que je demandai. Je partis pour remplir ma mission, accompagné de deux jeunes officiers de l'état-major, MM. Mensdorff et Glassoff, *assez mal styles*, ou du moins peu disposés à bien faire. Ce ne fut qu'assez loin de la première position, que je crus avoir trouvé un terrain qui réunissait les qualités que le généralissime exigeait. Un large vallon, dans lequel coulait une eau assez profonde et rapide, régnait sur le front; la droite était ap-

puyée à un bois marécageux sur lequel le terrain s'inclinait par une pente escarpée ; les arbres ébranchés dans une grande étendue, semblaient avoir été disposés pour démasquer tous les mouvemens qu'aurait faits l'ennemi ; enfin, la gauche se déployait sur un terrain plat et uni où la cavalerie pouvait hardiment manœuvrer. C'était donc à la cavalerie et aux ingénieurs à donner à la gauche toute la force dont elle avait besoin pour vaincre. Les efforts de ces deux armes devaient se combiner avec d'autant plus d'application, que l'on découvrait au premier coup-d'œil que l'ennemi dirigerait tous ses coups contre cette gauche. Ce danger prévu, il n'était plus difficile d'y parer au moyen de la fortification de campagne et des manœuvres de cavalerie, étudiées à l'avance d'après tous les mouvemens que l'ennemi aurait pu faire.

Quand j'eus bien dépouillé le terrain, et assis dans mon imagination les dispositions qui lui étaient applicables, j'ordonnai au lieutenant Glassoff de prendre un croquis de la position. Je ne lui demandai que de figurer le front, la nature de la droite et celle de la gauche : je me réservai d'exprimer la profondeur ainsi que l'espèce du terrain qui régnait sur les derrières. Cet officier me répondit qu'il n'avait point apporté de crayon. J'en étais également dépourvu ; et s'il était dans les obliga-

tions de cet officier d'en être muni, je pouvais me dispenser d'en avoir. Les détails ne sont pas dans les attributions d'un chef d'état-major : et dans le moment j'en faisais les fonctions : je n'exigeai plus de ce lieutenant que de noter les points qui déterminaient la ligne ; je ne fus pas plus satisfait. Cette dernière dénégation, qu'il motiva sur l'impossibilité d'écrire, faillit produire le lendemain de graves inconvéniens, dans lesquels ma qualité d'étranger et la confiance que me témoignait le généralissime, faisaient peut-être désirer de me voir embarrassé.

Le lendemain, le colonel Toll arriva avec les fourriers pour tracer le camp. Le nom des différens endroits qui servaient à marquer la ligne, m'avait été d'autant plus difficile à retenir, que je ne savais pas la langue russe. Je n'avais donc que mes yeux pour guides. Le colonel me pressait de désigner mon terrain ; son impatience se justifiait par l'approche des troupes ; heureusement, le front du camp que j'avais projeté, et la droite étaient trop marquans pour pouvoir m'échapper, nous y arrivâmes enfin. Les campemens étaient à peine placés, que le général en chef parut avec son état-major ; je lui expliquai toute la position : le centre paraissait être commandé ; mais je m'étais assuré du contraire, par le procédé dont je m'étais déjà

servi en 1800, à Goïto [1]. Je priai le prince Koudacheff de venir avec moi au point que l'on désignait. Quand nous y fûmes, je lui demandai s'il apercevrait ceux qui seraient placés sur le côté qui nous était opposé? Il fallut conclure de la réponse négative, que le point que l'on croyait commandé était défilé du commandement. Le généralissime manda le général Forster, et lui donna l'ordre absolu d'avoir, dans vingt-quatre heures, achevé tous les ouvrages qu'il était nécessaire de construire à la gauche. Ils consistèrent en redoutes détachées, disposées en échiquier, et en épaulemens pour la cavalerie, d'une étendue égale au front d'un escadron. Tout le système de retranchement avait été combiné sur les mouvemens de cette arme; c'est pourquoi de larges débouchés avaient été pratiqués entre les différens ouvrages. Ceux-ci avaient été disposés de manière à forcer l'ennemi de faire de longs circuits, s'il adoptait sa manie de *tourner*. Dans cette supposition, on avait calculé les moyens d'appuyer les troupes qui marcheraient pour séparer de l'ensemble de leur armée, les troupes ennemies obligées de s'alonger en tournant la gauche des russes. On sait que ce fut par un pareil mouvement que Bonaparte vainquit à Austerlitz. [2]

[1] *Voyez* tome II.e, page 331.

[2] *Voyez* tome III.e, page 97.

Les bataillons reçurent l'ordre d'établir des communications entre eux, en comblant les fossés et en jetant des ponts sur les ravins qui les séparaient ; ces passages furent jalonnés. Ce travail est un élément premier du service de l'état-major ; et il serait même injurieux pour les chefs d'un régiment de penser qu'ils négligeraient cette précaution. Aussi n'est-ce pas sans doute de cette position qu'un écrivain célèbre [1] a voulu parler quand il dit : « Qu'après le « combat de Malojaroslawetz, sir Robert Wilson « voyant un ruisseau fangeux à la queue du camp « de Koutousoff, fut transporté de joie. » L'anglais ne douta plus que le général russe ne fût forcé à une bataille, que sir Robert demandait à grands cris, et que Koutousoff avait le talent de refuser. Il existait en effet un ruisseau entre la queue du camp et le village où Koutousoff avait mis son quartier-général. Mais de quel crime ne se seraient pas rendus coupables les officiers de l'état-major, le chef des pionniers et ceux du parc d'artillerie, si des ponts n'avaient pas été multipliés sur le ravin où coulait ce ruisseau ! Les travailleurs ne pouvaient pas être inquiétés dans leurs travaux, et ils avaient sous la main tous les

[1] M. le comte de Ségur, *Campagne de* 1812.

matériaux dont ils pouvaient avoir besoin. La joie de sir Robert Wilson ne put donc pas être excitée à la vue de la position que Koutousoff vint occuper le surlendemain du combat de Malojaroslawetz : elle eût été aussi chimérique que son système d'anéantir Bonaparte par une bataille me paraissait peu sûr. Peut-être sir Robert a-t-il voulu parler de la position que Koutousoff vint momentanément prendre derrière les bois, dans la nuit qui mit fin au combat; mais alors le général anglais ferait l'éloge du talent qui fit abandonner au généralissime une position dont il reconnut le danger.

Le soir, je remis au général en chef la description du camp, la manière dont il pouvait être attaqué par l'ennemi et défendu par les russes. Après en avoir entendu la lecture, il m'ordonna de porter ce rapport au général Kanownitsin, qui faisait les fonctions de major-général, pour qu'il le fît connaître aux généraux qui commandaient.

Le général Forster poussa les travaux avec tant de diligence, que, le lendemain matin, il n'y avait plus rien à y ajouter. Enfin, cette position fut reconnue capable d'opposer à l'ennemi la plus forte résistance. Je ne crains pas ici d'être désavoué par un seul général. Je ne sais si c'est d'elle-

qu'a voulu parler M. de Ségur[1], quand il rapporte que le maréchal Bessières trouva inattaquable la position prise par les russes après l'affaire de Malojaroslawetz. J'ai également entendu le prince de Schombourg répéter à Vienne, que le prince Eugène avait dit en sa présence : « Que Bonaparte avait résolu de continuer sa marche sur Kalouga après l'affaire de Malojaroslawetz ; mais que la position occupée par les russes lui avait fait craindre d'être obligé de perdre un tiers de son armée pour la forcer.... Quoi qu'il en soit, Bonaparte se désista de son premier dessein ; il abandonna la route de Kalouga, et assura sa perte en allant, par Mojaisk et Smolensk, reprendre celle qui l'avait conduit à Moscou. C'était absolument sur cette direction que Koutousoff voulait le rejeter ; c'était là que la dévastation, qui avait été si habilement organisée, devait causer à son ennemi cette inévitable destruction que l'esprit bouillant de ceux qui combinaient avec moins d'à-plomb, j'oserai dire avec moins de génie que Koutousoff, voulait produire par la chance toujours incertaine d'une bataille. Dès-lors, le plan de Koutousoff est couronné par le succès, et devient un modèle que ceux qui aspirent à la célébrité doivent méditer.

[1] Histoire de la grande-armée ; 1812.

CHAPITRE XLVII.

Direction dans laquelle Koutousoff veut suivre Bonaparte. — Dispositions de Platow poursuivant Bonaparte dans sa retraite. — Examen de la conduite de Koutousoff après l'affaire de Malojaroslawetz. — Le maréchal Davoust s'arrête devant la position que Koutousoff occupe. — Le officiers russes désirent combattre dans les champs de Pultawa. — Parallèle entre les mouvemens offensifs de Bonaparte marchant sur Moscou, et ceux de Koutousoff poursuivant Bonaparte dans sa retraite. — Combat de Viasma entre l'arrière-garde de Bonaparte commandée par Davoust, et l'avant-garde russe sous les ordres de Miloradowisch. — Le maréchal Ney succède au maréchal Davoust dans le commandement de l'arrière-garde. — Le comte Ozarowski occupe Krasnoe derrière l'armée de Bonaparte. — Il est forcé de l'évacuer. — Conseil de guerre. — Il est résolu que l'armée russe attaquera Bonaparte campé à Krasnoe.

Le russe va suivre son ennemi dans une direction parallèle qui ne quittera jamais son flanc. Mais la route que tiendra le généralissime, jusqu'alors exempte de la présence des armées, lui fournira en abondance toutes les provisions dont l'ennemi sera privé. La rigueur de la saison raffermit tous les chemins, et ne lui fait point redouter d'en trouver d'impraticables. Il ne lui

reste donc plus qu'à régler le service de ses troupes irrégulières et la marche de son avant-garde. Il veut que l'ennemi, constamment harcelé, soit continuellement arrêté par des obstacles toujours renaissans : il charge de l'exécution de cette volonté les cosaques et les paysans armés.

Platow promet au généralissime que non-seulement ses cosaques ne laisseront aucun repos à l'armée de Bonaparte, mais encore que ces mêmes cosaques feront l'avant-garde de cette armée. Ils embarrasseront les routes et détruiront les hameaux où l'ennemi pourrait encore glaner quelques vivres. Pourra-t-il résister à tant de calamités qui fondront sur lui, et par conséquent, échapper à la dissolution qui l'attend ? Que semble-t-il donc avoir manqué à la gloire de Koutousoff? il se retire après l'affaire de Malojaroslawetz, et son ennemi n'ose pas le suivre ; il se poste et son adversaire n'ose pas l'attaquer. Celui-ci a intérêt de pénétrer sur un point dont il importe au russe de l'écarter, et les efforts de cet adversaire sont tout-à-coup paralysés. S'il est obligé de renoncer à la direction vers laquelle il tourne toutes ses pensées, il importe à Koutousoff qu'il suive celle où il ne trouvera que des désastres et la disette, et c'est en effet cette direction qu'il se voit contraint de prendre... Où sont donc ces fautes que l'on re-

proche avec tant d'aigreur au général en chef de l'armée russe? — « *Il devait*, dit-on, *en venir à une affaire générale après le combat de Malojaroslawetz.* » — Mais le terrain était-il à son avantage? — Si ma mémoire ne me trompe pas, les bois derrière lesquels il se posta pendant la nuit, étaient peu fourrés : n'eussent-ils donc pas été forcés par l'intelligence du tirailleur ennemi? Cet obstacle surmonté, le terrain, qui paraissait être, en arrière, marécageux et de peu de profondeur, n'aurait pas permis à la cavalerie d'agir; et nous savons que cette arme était la plus redoutable dans les mains de Koutousoff.

Les bois, au pouvoir de l'ennemi, ne seraient-ils pas devenus l'appui de toutes les manœuvres que Bonaparte aurait conçues? n'auraient-ils pas servi, de plus, à masquer toutes ces manœuvres? Enfin, si c'est vraiment dans cette position, que le général Wilson avait remarqué le ruisseau fangeux qui aurait contraint le généralissime russe à combattre jusqu'à son dernier homme, eût-il été, dans une semblable situation, de la prudence du plus médiocre général d'engager toute son armée? n'est-il pas contre tous les principes de combattre avec un obstacle à dos?... D'ailleurs, est-il bien démontré que Bonaparte eût donné bataille à Koutousoff? quel était son but?.. Il est aujour-

d'hui incontestable : Bonaparte voulait gagner Kalouga en filant sur la gauche de Koutousoff, par la nouvelle route qui y conduit. Or, à la faveur de quelques démonstrations offensives, n'aurait-il pas pu réussir à détourner l'attention du général russe, et, par une marche rapide, atteindre Kalouga? Il eût alors établi une nouvelle base d'opérations à l'abri de tous les dangers qui le menaçaient; la campagne de Koutousoff était perdue; et la Russie, accablée sous le poids de ses premiers désastres, redevenait en proie à de plus grands malheurs.

Que gagnait Koutousoff par la victoire? La destruction *plus prompte et plus entière* de son ennemi... Que perdait-il s'il était vaincu?.... Tout. D'ailleurs, la ruine de son ennemi n'était même plus problématique : tous les calculs de Koutousoff, et comme homme de guerre et comme homme d'état, la lui démontraient infaillible, sans en venir à une affaire générale. Comme homme de guerre, il savait qu'une armée désorganisée par une longue retraite, devenue incapable de résistance, succombe sous les coups des plus mauvaises troupes, si elles sont actives et ingénieuses à harceler. Or, quel peuple pouvait, en ce genre, l'emporter sur les cosaques et sur le paysan russe,

cruel, endurci, et que les dangers n'intimident pas.

Homme d'état, Koutousoff savait que les ressources épuisées sur la ligne que l'ennemi parcourait en se retirant ne lui laissaient que la famine et l'absence de tous les moyens nécessaires à la guerre; il savait que le peuple dont l'armée ennemie était composée grossissait ses pertes, ses terreurs, comme son enthousiasme, ses élans et ses triomphes; il savait que ce peuple, propre à braver tous les périls, luttait péniblement contre les privations; il connaissait (ce qu'il n'est pas permis à un général d'ignorer quand il porte la guerre chez l'étranger), l'influence qu'exercent les saisons aux époques positives : il était convaincu que l'extrême rigueur de la saison allait s'appesantir sur tous les êtres. Homme d'état, et par conséquent connaisseur profond du caractère des nations, du tempérament physique des peuples et des accidens qui agissent sur eux, il savait que le peuple qu'il combattait ne pouvait pas résister à l'intensité du froid qui allait régner : la destruction de son ennemi lui était donc démontrée sans commettre aux hasards d'une action générale des succès dont il avait la certitude. Ajoutons, enfin, qu'en se repliant vers Kalouga, Koutousoff se rapprochait de Médin, qu'il devenait utile à l'ennemi de mettre en son pouvoir.

Le général russe se retire ; et Davoust le suit [1] jusqu'à la nouvelle position qu'il prend à sept lieues en arrière de celle qu'il avait occupée la veille. Si Bonaparte n'eût eu que le projet de reprendre la première route qu'il avait suivie, pourquoi avoir inutilement fatigué un corps d'armée excédé de besoins ? La prudence, la sagesse ne lui prescrivaient que de tirer un rideau d'arrière-garde devant son ennemi, et d'en faire éclairer les mouvemens par des partis. Une conduite opposée à ces principes manifestait des projets : ces projets ne pouvaient être que de se saisir, par la force, de la route qu'on lui fermait avec tant d'acharnement. Croyons donc à la vérité du rapport que fit à Vienne le prince de Schaumbourg : Bonaparte ne fut arrêté que par la difficulté d'emporter la position dans laquelle s'était placé Koutousoff. Mais quelle est cette position que le maréchal Bessières [2] reconnut inattaquable ? Elle ne put être celle qui fut prise en avant des bois de Malojaroslawitz ; car Bonaparte n'aurait pas déclaré que la victoire s'était décidée en sa faveur.

Le maréchal ne put pareillement vouloir parler de celle où Koutousoff alla se poster après le

---

[1] Voy. *Victoires et Conquêtes*, vol. XXI, page 249.

[2] *Voy.* M. de Ségur, tome II, pag. 119.

combat, en arrière des bois. Couverte par ces bois d'un accès assez facile, sans terrain favorable pour la cavalerie, acculée, de l'aveu de sir Robert, à un ravin fangeux, dangereux à passer devant un ennemi vainqueur, cette position eût été répudiée par le plus médiocre général. De plus, Koutousoff, en se retirant dans cette position, avait abandonné à l'ennemi la facilité de déboucher sur lui. On a pu remarquer encore, qu'après que l'ennemi fut sorti de Malojaroslawetz, la gauche des russes était entièrement exposée à ses entreprises. Ce n'est donc probablement pas la position que Koutousoff prit en arrière des bois de Malojaroslawitz, qui parut inattaquable au maréchal Bessières.

Il est dit, dans les Victoires et Conquêtes[1] que, le 25, le prince d'Ecmulh se mit à la poursuite des russes. Cette version prouve encore qu'il ne s'agit point ici de la position qui fut prise dans la nuit après le combat; car la poursuite n'eût pas été longue, et il est dit qu'elle fut de six lieues. On est donc obligé de rapporter la reconnaissance militaire du maréchal Bessières à la position que l'armée russe prit le 26 au matin. Certes, si Bonaparte se croyait vainqueur devant Malojaroslawitz, il n'entrait pas dans son caractère de ne pas s'efforcer d'arracher à son ennemi,

[1] Tome XXI, page 249.

par une nouvelle victoire, la clef de la route par laquelle il espérait parvenir à rétablir ses forces. Ce dernier effort lui était d'autant plus impérieusement commandé, qu'il ne pouvait se dissimuler que son armée serait entièrement dissoute en parcourant le pays dans lequel Koutousoff voulait le jeter. Il est donc de toute évidence qu'il ne fut arrêté que par des obstacles qu'il jugea insurmontables. C'est le 26 qu'il conçut cette opinion, puisque ce n'est que le 26 qu'il mit son armée en mouvement pour reprendre la route de Mojaisk, d'où ses intérêts les plus puissans l'invitaient à s'éloigner.

Si la victoire appartient à celui qui atteint son but, pouvait-il en être de plus éclatante que celle qu'obtenait Koutousoff? Si cette victoire atteste d'autant plus le génie du vainqueur, qu'elle est acquise par des mouvemens, les talens de Koutousoff n'auront-ils pas été, dans cette occasion, supérieurs à ceux de Bonaparte, obligé de céder à son adversaire l'avantage qu'il voulait lui ravir? Voilà des faits... Qui refusera de prononcer?

La position de Gonezarowo[1], retranchée avec une incroyable diligence, parut satisfaire, ainsi que je l'ai avancé, les généraux russes; et Kou-

[1] Je crois que la position que je fus chargé de choisir se nommait ainsi.

tousoff semblait vouloir y attendre l'ennemi de pied ferme. Cependant, connaissant les impressions dont était susceptible sa nation, prompte à se laisser influencer par des idées superstitieuses, peut-être aurait-il pensé devoir décider, quelques lieues en arrière, du sort de la Russie. C'était là qu'il aurait combattu dans les champs de Pultava, où Pierre-le-Grand inscrivit la gloire des russes en caractères ineffaçables. Koutousoff ne pouvait pas ignorer que tous les officiers de son armée ne cessaient d'appeler Pultava. « C'est là, « disaient-ils, que nous sommes destinés à exter- « miner Bonaparte, ainsi que nos ancêtres y dé- « truisirent Charles XII. » Il est certain que, si l'armée eût été acculée sur ce terrain, elle aurait combattu avec un fanatisme dont l'esprit ne pourrait déterminer quels eussent été les résultats. Mais Bonaparte ne laissa pas Koutousoff indécis sur le parti qu'il avait à prendre. En le voyant se retirer sur Mojaisk, le russe ne pouvait plus hésiter que sur le choix des directions qu'il prendrait pour suivre son ennemi : sa défaite ne lui parut plus douteuse. Deux données principales devaient décider ce choix. Abondamment pourvu par les nombreux transports qui arrivaient tous les jours à son armée, c'était moins pour se procurer des vivres que pour les enlever à l'ennemi, que Koutousoff devait embrasser dans sa marche

les contrées que la guerre avait épargnées; il fallait encore que cette marche se fît à travers des pays ouverts qui se prêtassent à l'action de la cavalerie. Or, Koutousoff vit qu'une direction parallèle à celle que suivait l'armée de Bonaparte lui procurerait ce double avantage.

Ce fut le 27 d'octobre que le mouvement de Bonaparte se trouva bien caractérisé : ce fut aussi le 27 d'octobre au soir que le général russe leva son camp pour marcher par sa gauche, et s'acheminer du sud à l'ouest. Par les dispositions qu'il prescrivit à ses différens corps d'armée, Koutousoff plaça son ennemi au milieu d'un carré dont ses troupes furent les côtés. Avec le corps d'armée qu'il commandait en personne, il forma le côté gauche; l'armée de Witgenstein, suivant également par une direction parallèle, fut le côté droit; et Miloradowitsch, suivant l'armée de Bonaparte en queue, fermait le carré, dont les cosaques eurent la tête, en précédant les avant-gardes ennemies, pour entraver leur marche et multiplier les obstacles devant elles. La guerre prit donc un autre caractère. Bonaparte, d'abord aggresseur, fut réduit à se défendre, et les russes passèrent de la défense à l'attaque. Mais quelle différence entre les systèmes qui venaient de s'échanger.

Bonaparte, dans sa marche offensive, s'était efforcé d'atteindre son ennemi pour fondre sur lui avec ses masses : Koutousoff, en poursuivant Bonaparte, ne cherchait qu'à le déchirer par lambeaux, parce que l'immense étendue que cet ennemi avait à parcourir lui promettait que, en diminuant chaque jour ses rangs, il finirait par l'anéantir.

Bonaparte voulait anéantir Koutousoff d'un seul coup : le russe visait à détruire son adversaire en le morcelant.

Bonaparte voulait déployer toutes ses forces contre Koutousoff; celui-ci, en ne faisant que soutenir avec le gros de son armée les corps qu'il chargeait d'attaquer, ne compromettait jamais l'ensemble de ses forces. Quel fut donc le plan le plus savant?.... N'anticipons pas..... Les événemens se sont chargés de répondre.

Quelques jours suffirent pour donner au plan de Koutousoff toute son extension. La multitude de ses troupes irrégulières, ne connaissant ni repos ni fatigues, se jeta de toutes parts sur les longues colonnes de Bonaparte. Fatiguant ses soldats quand elles n'osaient les attaquer, et les attaquant quand elles n'avaient rien à redouter de leurs coups, elles en enlevaient et détruisaient chaque jour un grand nombre. Avides de pillage,

elles hasardaient tout pour s'emparer des bagages. Le dénuement qui résultait de cette spoliation excitait d'abord le désespoir parmi les troupes de Bonaparte, et à ce désespoir succédait le découragement. Enfin, en resserrant de plus en plus les rayons qui pouvaient encore fournir quelques alimens, les troupes irrégulières des russes enchaînaient la famine au milieu de l'armée de Bonaparte.

L'impuissance de faire cesser ces destructives manœuvres, dut d'abord irriter des hommes fougueux par caractère; mais l'irritation produit bientôt l'accablement ou du moins une espèce d'engourdissement. Une telle situation d'âme et de forces devenait un puissant auxiliaire pour le général Miloradowitsch, qui commandait l'avant-garde des russes; le seul qui fût chargé d'en venir méthodiquement aux mains avec l'armée de Bonaparte. Miloradowitsch était trop ardent et trop avide de gloire pour laisser échapper les occasions d'engager des combats. La rapidité de ses marches en avant fut en raison de la vitesse avec laquelle l'ennemi précipitait ses mouvemens rétrogrades. L'arrière-garde de Bonaparte se vit enfin forcée, le 3 novembre, de s'arrêter devant Viasma, pour amortir les poursuites trop pressantes du général russe. Les corps du prince Eugène, des maré-

chaux Davoust et Ney, se réunirent, et firent tête à Miloradowitsch. Aussitôt qu'il se vit en présence, Miloradowitsch donna avis à Koutousoff du combat qu'il allait engager. La nouvelle parvint au généralissime des russes au milieu d'une halte faite au château d'un officier de sa suite. Il détache, sans perdre de temps, toute la cavalerie qui était aux ordres du prince Démétri-Galitzin, il était à peu près quatre heures du soir quand nous parûmes en vue de Viasma. Le combat se soutenait depuis le matin; et quelque délabrés que fussent les corps auxquels Miloradoswitch avait affaire, il ne pouvait cependant pas combattre plus longtemps avec des forces aussi inégales; la journée l'avait couvert de gloire. Le terrain par lequel nous arrivâmes indiquait à notre cavalerie des manœuvres bien simples pour déposter irrésistiblement l'ennemi. C'était une côte qui dominait la plaine au milieu de laquelle s'élève le mamelon sur lequel Viasma est bâti en forme d'amphithéâtre, depuis le pied jusqu'au sommet. Quelque élevé que fût ce mamelon, le côteau par où nous venions le dominait encore. Cette situation perpendiculaire au flanc de l'ennemi qui faisait face à Miloradowitsch, et parallèle à la route qu'il suivait, prescrivait bien naturellement à la cavalerie russe le seul mouvement qu'elle eut à exécuter. Il suffisait

à cette cavalerie, qui n'avait devant elle qu'un terrain ouvert, de prolonger sa marche pour menacer tout à la fois l'ennemi de lui tomber en flanc ou de lui couper la retraite. Dans cette manœuvre, qu'avait à redouter le prince de Galitzin? L'artillerie couvrait le flanc que le prince prêtait en continuant sa marche. Mais si, bravant son artillerie, l'ennemi eût tenté d'aborder la cavalerie russe, n'était-il pas lui même pris en flanc par les troupes de Miloradowitsch? Admettons encore que, victorieux de tous ces dangers, l'ennemi fut parvenu sur le côteau où marchait le corps de Galitzin : cette cavalerie, remise par un à droite, face à l'ennemi, l'eût chargé au moment où il fût arrivé sur le plateau, et l'eût probablement renversé.

Veut-on supposer que le prince de Galitzin eût cru trop hasardeux de prolonger sa marche droit devant lui en ne couvrant que d'artillerie le flanc qu'il exposait? Il ne fût pas moins arrivé à son but, par un mouvement plus lent à la vérité, mais exempt de toute inquiétude. Prenant pour principe le passage de défilé par la droite, il eût fait face à l'ennemi, avec une partie de ses troupes : tandis que, gagnant du terrain par le derrière de la ligne, le reste serait venu se former de nouveau vis-à-vis du point où la retraite de l'ennemi aurait

été menacée d'être coupée. Cette manœuvre eût été d'autant plus dangereuse pour l'ennemi, que les troupes qui auraient couvert le mouvement de flanc, se seraient trouvées déployées sur le flanc droit de celle de l'arrière-garde de Bonaparte, qui aurait été aux prises avec Miloradowitsch. Tous ces dangers trop évidens forcèrent le prince Eugène et les deux maréchaux à une retraite précipitée. La gloire de Miloradowitsch fut grande; mais la manœuvre du prince de Galitzin fut décisive. Elle imposa tellement aux ennemis, qu'ils ne prirent que le temps de tirer quelques coups de canon sur cette cavalerie qui leur parut trop menaçante. Un jeune officier, nommé Knoring, perdit la vie; il fut mortellement blessé d'un coup de canon.

Le combat de Viasma fut meurtrier; il dut l'être : des troupes intrépides avaient long-temps combattu de part et d'autre; mais la victoire fut incontestablement aux russes. Restés maîtres du champ de bataille, ils avaient encore rempli l'objet que se proposait uniquement leur généralissime : celui de diminuer les rangs de l'armée de Bonaparte, quand les siens se recrutaient tous les jours par de nouveaux soldats. Un combat aussi opiniâtre, qui n'avait eu d'autre résultat pour l'ennemi que de lui faire céder du terrain, frappait encore son moral par de décourageantes

impressions. Après tant d'inutiles efforts de la part des troupes de Bonaparte, le généralissime russe ne présumait pas trop de sa fortune en espérant voir les retraites de l'ennemi se convertir bientôt en déroutes. Qui pouvait douter qu'alors cette armée, naguère si triomphante, ne devînt la proie de cette multitude de troupes irrégulières dont elle était environnée?

Koutousoff, qui avait suivi de près sa cavalerie, s'était avancé avec toute l'armée, sans autre projet que celui de soutenir au besoin le corps qu'il avait détaché. Il n'arriva que lorsque la nuit eut terminé cette longue affaire : les généraux de Bonaparte en profitèrent pour aller, au loin de Viasma, chercher leurs bivouacs.

L'armée russe se disposa à reprendre, avec le jour, la marche qu'elle avait tenue depuis qu'elle avait levé son camp de Taroutino. Miloradowitsch ne se disposa pas moins à suivre l'ennemi avec vigueur, dans la résolution de combattre tout ce qui s'arrêterait devant lui; ou, pour mieux dire, il résolut d'appuyer les ravages de toute nature qui avaient été imposés aux cosaques. Ceux-ci reprirent leur genre de guerre. Le généralissime continua sa marche parallèle, en réglant la hauteur à laquelle il voulait que ses colonnes se tinssent. Ce calcul fut fait d'après le temps qui

serait nécessaire à son armée pour que Miloradowitsch en reçût des renforts capables de porter à l'ennemi des coups ruineux, ou d'empêcher que ce général n'en fût lui-même maltraité.

Jusques au jour du combat de Viasma, la guerre seule, ses combinaisons et ses vicissitudes s'étaient exercées entre les deux partis. Mais dans la nuit, le terrible fléau que les russes invoquaient depuis long-temps contre leurs ennemis, ce fléau qu'ils nommaient leur grand allié, se rendit enfin à leurs vœux : l'hiver, qui, cette année, s'était montré si paresseux, se déchaîna, dans cette même nuit, avec toutes ses rigueurs. Assez d'autres sans moi ont énuméré les pertes en hommes et en chevaux, devenues, dans cette première nuit, le prélude des calamités qui, pendant un si long trajet, devaient s'apesantir sur Bonaparte et ses soldats.

Les cosaques, familiarisés avec l'hiver et ses glaces, n'en étaient que plus animés à achever les victimes que cette cruelle saison immolait. Envain un autre adversaire venait-il de succéder, contre Miloradowitsch, au maréchal Davoust : la rare intrépidité de Ney devait succomber sous les puissances qui le combattaient; Miloradowitsch, sans faire d'efforts, n'avait besoin que de tenir ses masses ensemble, pour donner aux cosaques l'ap-

pui que leur agilité et leur genre de guerre réclamaient. Mais si Miloradowitsch était ardent à poursuivre ; son adversaire n'était pas homme à céder un terrain qu'on voulait trop impérieusement lui faire quitter. Le caractère de ces généraux était donc garant qu'ils ne s'approcheraient pas sans en venir aux mains ; ils se joignirent, en effet, près de Gorki et de Dorogobouge. Là, fut engagé un combat, que la valeur des deux chefs ne pouvait manquer de rendre meurtrier. Le maréchal Ney, attaqué de toutes parts, et par Miloradowitsch, et par les milliers de cosaques que Platow conduisait, se voit enfin obligé de céder. Il ne peut même plus conserver l'espoir de prendre haleine dans la position qu'il aura choisie. Il ne reste donc plus au maréchal que son courage pour ne pas se laisser totalement anéantir par les tiraillemens qu'il devait continuellement supporter. Quel changement la fortune n'avait-elle pas amené entre les deux partis ! L'armée de Koutousoff se renforçait. Accoutumée à la rigueur de la saison, bien nourrie, cette armée n'éprouvait, des travaux de la guerre, que la fatigue des marches. Son arrière-garde avait à peine besoin de quelques faibles engagemens pour détruire : il suffisait donc aux cosaques de semer le désordre pour disperser les rangs, les abattre et les moissonner.

Koutousoff, par la direction qu'il avait choisie, conservait l'abondance, et ne foulait que des terrains intacts. C'était à lui que son adversaire avait cédé la supériorité des manœuvres; et les succès du russe, mis en regard des revers de son rival, semblaient attester que le génie du dernier s'était, avec sa fortune, réfugié chez le premier.

Cependant, toutes les attaques de Miloradowitsch ne doivent avoir d'autre but que de précipiter la retraite de l'arrière-garde ennemie. En pressant cette arrière-garde, sa marche deviendra une course désorganisatrice, si elle ne veut pas s'arrêter; et, si elle fait mine de le vouloir, Miloradowitsch cherchera à l'amuser, afin de donner à d'autres corps le moyen de l'envelopper; de semblables manœuvres et le temps consommeront la destruction qu'on s'est promise. Un pareil plan ne peut produire que des escarmouches; et le genre de guerre des cosaques ne veut être appuyé que par les escarmouches des troupes régulières. C'était le 8 novembre que le dernier combat avait eu lieu entre le maréchal Ney et un corps de l'avant-garde de Miloradowitsch.

Koutousoff, en voyant l'armée ennemie tant affaiblie, crut devoir la resserrer encore davantage. Il se rapprocha de la route que tenait Bonaparte, et menaça de lui couper totalement la retraite. Il n'entrait peut-être pas dans les desseins du

russe de tenter ce coup de force avec toute son armée; mais on aperçut que son projet était de le faire exécuter par des corps plus solides que n'étaient les pulks de cosaques. L'ennemi, accoutumé à voir ces cosaques lui barrer la route, les dispersait sans peine, en sacrifiant toutefois quelques-uns des siens, et en augmentant encore le désordre qui le rongeait.

C'est d'Elnia que Koutousoff commença le mouvement, qu'il voulut rendre plus menaçant. Déjà Ozarowski, plein d'une ardente ambition, était parvenu, avec un corps volant, à dépasser la tête des colonnes ennemies. Ses coureurs étaient entrés dans Krasnoé; il fit mine de vouloir s'y établir, quoiqu'il fût trop faible pour entreprendre de fermer le chemin, même à l'avant-garde de l'armée de Bonaparte. Le généralissime russe, par ses nouvelles dispositions, avait dirigé la cavalerie du prince Démétri Galitzin, avec le corps de grenadiers, entre la route de Bonaparte et l'armée qu'il conduisait en personne.

Le 15 novembre, à la nuit tombante, quelque temps après que les premières troupes de Bonaparte eurent forcé les éclaireurs d'Ozarowski de sortir de Krasnoé, nous vînmes prendre position sur le flanc de la ville, à une lieue à-peu-près, au sud-est. Le généralissime mettait en même temps

son quartier-général deux lieues en arrière de notre gauche, au sud-ouest. Une perpendiculaire, menée de la position qu'occupait Koutousoff sur la route que Bonaparte parcourait, l'aurait coupée bien en arrière de Krasnoé. Ainsi, l'armée désorganisée de Bonaparte pouvait, en effet, se voir obligée de renverser l'armée complète et bien organisée de Koutousoff pour continuer sa marche. Si ce parti ne fut pas pris, fut-il sage de le négliger? Une réflexion que nous ferons en temps et lieu, mettra les esprits les plus disposés à blâmer en état de prononcer.

Il était à peine minuit, que le prince Galitzin et les généraux qui étaient sous ses ordres furent mandés par Koutousoff à son quartier-général. Ils partirent, tous persuadés que nous n'avions devant nous, sous les murs de Krasnoé, que quelque arrière-garde de l'armée ennemie. Aussitôt que le prince et ses compagnons nous eurent quittés, je me mis en devoir de faire une reconnaissance en longeant les feux ennemis que nous apercevions. Je partis escorté de quelques cosaques; le jeune Landskoï, officier des chasseurs de la garde impériale, aide-de-camp du prince Galitzin, voulut me suivre. Je me dirigeai, par une ligne parallèle, au premier feu que j'avais vu, et que je considérai d'abord comme celui

d'une garde avancée. Mais à peine fus-je arrivé à sa hauteur, que j'en découvris d'autres placés sur la même ligne. Je ne pouvais donc plus me dissimuler que je longeais le front d'un camp. Le plus beau clair de lune nous faisait voir les hommes, et je présume qu'ils auraient pu nous apercevoir également. Peut-être la clarté des feux nous dérobait-elle à leurs yeux. Dans tous les cas, la rigueur du froid, dont ils souffraient plus que nous, le système de retraite auquel ils étaient résignés, ne laissaient présumer aucune tentative de leur part. Tout favorisait donc la reconnaissance, d'où je voulais rapporter les renseignemens les moins équivoques. Un seul obstacle pouvait s'y opposer : le jeune Landskoï, n'écoutant que l'entraînement d'une très-noble ardeur, bien louable à son âge sans doute, voulait faire un houra sur chaque feu devant lequel nous passions; j'eus beaucoup de peine à le contenir. Je longeai tout le front sur lequel étaient allumés les feux : rien ne me troubla dans cette opération, où je ne souffris que médiocrement du froid, par les précautions qui m'en garantissaient. Cette reconnaissance fut longue. Elle me convainquit que nous n'avions pas seulement affaire, comme on l'avait d'abord pensé, à quelques détachemens. Je jugeai, par l'étendue que j'avais parcourue, et

par le grand nombre de feux, rangés avec l'ordre qui règne parmi les grandes gardes d'un camp, que toute l'armée de Bonaparte s'était arrêtée devant Krasnoé. Je me le persuadai bien plus fortement quand j'entendis les cris et les coups de fouet des charretiers. Je ne doutai plus que l'on ne fit filer des parcs d'artillerie et d'équipages, embarrassés, de l'autre côté de la ville, par une côte difficile à gravir. Cette conjecture me fut confirmée par les renseignemens que je pris touchant les localités.

En rentrant dans la cabane qui nous renfermait tous, je trouvai le prince et les autres généraux revenus du quartier-général. Le prince m'apprit que le généralissime était informé que les corps du maréchal Davoust, d'Eugène Beauharnais, et la jeune garde de Bonaparte, passaient la nuit à Krasnoé; que, dans le conseil qui avait été tenu, il avait été résolu que le corps qu'il commandait, commencerait, au jour, à faire des démonstrations pour amuser l'ennemi; qu'ensuite, soit que l'ennemi prît le change, soit qu'il se retirât, lui, prince de Galitzin, l'attaquerait mollement, afin de donner le temps au généralissime de venir placer l'armée en arrière de Krasnoé, à cheval sur la route. Cette manœuvre, si elle réussissait, ne laissait plus à Bonaparte que l'alternative de se

faire jour l'épée à la main, ou de mettre bas les armes. Je rends assez de justice à la rectitude de sens qui distinguait Koutousoff pour croire que telle ne fut pas sa pensée. Nous arriverons à une époque où la preuve de l'extravagance de cette opinion ressortira d'une action que l'histoire conservera : mais procédons selon le temps et les choses. Le reste de la nuit fut employé à faire sortir les troupes et à leur faire prendre les positions que devaient avoir les différens corps, et chaque arme en particulier.

CHAPITRE XLVIII.

Description du terrain et combat de Krasnoé. — Dispositions faites par le prince de Galitzin. — Bonaparte fait former un carré qui s'avance pour attaquer. — Il est enfoncé par les grenadiers russes. — Mouvement hardi du prince de Galitzin. — Dispositions de Bonaparte pour une attaque générale. — Il est arrêté par l'artillerie du comte de Strogonoff. — Approche de l'armée de Koutousoff. — Bonaparte se retire. — Apparition d'une nouvelle colonne ennemie. — Combat du maréchal Ney, commandant l'extrême arrière-garde de Bonaparte. — Il est forcé de se retirer. — Un officier ennemi vient proposer une capitulation. — Le prince André de Galitzin est envoyé pour la recevoir.

Il faut, avant de parler du combat qui fut livré sous Krasnoé, et avant de décrire les différens mouvemens des troupes, donner une idée de l'ensemble du terrain sur lequel les deux partis combattirent.

Autour de Krasnoé règne un plateau faiblement onduleux, mais entrecoupé de ravins assez profonds, qu'en termes vulgaires on pourrait désigner sous la dénomination de *crevasses*. Les troupes attaquantes, sans être rigoureusement séparées, n'avaient donc pas entre elles la liaison d'où peut résulter un ensemble simultané d'efforts, quand

il s'agit de donner le choc ou d'y résister. Cette nature de terrain défavorable aux russes, qui étaient aggresseurs, devenait, par-là même, protectrice des troupes de Bonaparte, réduites à se défendre. Mais il n'est point de désavantage sans quelque compensation : les inconvéniens qui devaient nuire, pendant l'action, aux attaques des russes, les servaient dans leurs déploiemens avant qu'elle ne se fut engagée ; ils les préservaient du danger d'être pris sur le temps, par l'ennemi, pendant qu'ils faisaient leurs mouvemens préparatoires. Ils privaient donc Bonaparte d'un moyen de défense bien précieux, qui peut changer la condition du faible : car, être attaqué pendant qu'il se meut, c'est tout ce qui peut arriver de plus dangereux pour celui qui, chargé de l'offensive, manque d'expérience ou n'a pas l'habitude de se mouvoir en présence de l'ennemi. C'est par cette inexpérience des russes que Bonaparte surprit la victoire à Austerlitz.

Un ravin large et profond ne permit pas au prince de Galitzin de lier sa ligne de bataille ; le corps qu'il commandait se trouva par-là, divisé en deux parties isolées l'une de l'autre. Cette position était d'autant plus hasardée que les troupes ennemies pouvaient s'agglomérer sur le terrain où est situé Krasnoé, et écraser la portion des russes

qu'elles auraient eue devant elles. Les troupes de Galitzin, ainsi attaquées, n'auraient pu être secourues que par la droite du prince Koutousoff. On savait bien que ce maréchal devait mettre son armée en mouvement, au jour; mais on ne connaissait pas positivement la direction qu'il tiendrait, ni celle par laquelle il arriverait. On ignorait également les distances qu'il garderait et la manière dont il agirait pour appuyer les troupes de Galitzin dans l'attaque qu'elles formeraient de l'autre côté du ravin. Ces inconvéniens rendaient fort aventureuse la position du prince Galitzin, qui se voyait dans l'obligation d'attaquer Krasnoé. Cette attaque devenait indispensable pour gêner l'ennemi et retarder le mouvement de retraite qu'il méditait.

Dans cet état de choses, le prince de Galitzin déploya une longue ligne d'artillerie, et commença par canonner vivement ceux des ennemis qui étaient en avant de la ville. En même temps, il se proposa de jeter quelques troupes de l'autre côté du ravin, seulement pour se mettre en possession du débouché. A cet effet, le prince, sachant que l'ennemi n'avait point de cavalerie, y employa cette arme, à laquelle il joignit quelques bataillons d'infanterie; il fit, de plus, occuper un mamelon détaché au milieu du grand ravin. Ce point, que la nature rendait fort par lui-

même, appuyait les deux portions de la ligne, et corrigeait ce que leur séparation avait de périlleux : il devenait l'appui formidable des troupes qui voudraient descendre dans le ravin pour en franchir l'escarpement du côté de l'ennemi. La situation de ce mamelon était telle, que l'ennemi ne pouvait faire aucun mouvement en avant, sans être pris d'abord d'écharpe, et bientôt de revers, par les feux qui en seraient partis.

Le prince de Koutousoff ne tarda pas à envoyer explorer l'état de l'attaque et les dispositions que le prince avait faites. Il chargea de cette commission un officier des chasseurs de la garde qui lui servait alors d'aide-de-camp, et qui l'est devenu plus tard de l'empereur Alexandre. J'expliquai à cet officier la position des troupes de part et d'autre; je lui fis remarquer le talent avec lequel le prince avait su s'emparer du terrain et y appliquer les dispositions les plus convenables; de manière que le généralissime pouvait considérer le corps que commandait Galitzin comme le pivot de toutes les manœuvres que Son Altesse pourrait concevoir. Cependant, le côté opposé du ravin ne me laissait pas sans inquiétude. Si l'ennemi parvenait à balayer la cavalerie qui en faisait la principale force, il pouvait aisément, en s'avançant au sud de Krasnoé, prendre une position d'écharpe sur la

gauche du prince Galitzin; il pouvait aussi entourer le mamelon d'un demi-cercle de feux. Dans cette crise, il n'eut pas été possible au prince de Galitzin de conserver sa position : il eut été obligé de perdre un terrain que Koutousoff seul aurait pu reconquérir par son mouvement en avant. Ce changement de fortune eut été fort désagréable pour le prince, quelque forcé qu'il eût été par les circonstances les plus impérieuses. Le maintien de la position du prince dépendait donc, à mon avis, du point où était Koutousoff et du mouvement qu'il faisait. Cependant, l'artillerie du prince Galitzin, habilement répartie, causait d'affreux ravages aux troupes que l'ennemi tenait en avant de Krasnoé : Bonaparte s'y trouvait en personne. Trompé probablement par le petit nombre qu'il voyait devant lui, ou mû par d'autres considérations, il déploya des forces imposantes. J'ai dit que le corps du maréchal Davoust, celui du prince Eugène et la jeune garde étaient réunis. Ces dispositions, qui me parurent sérieuses, en me donnant de l'inquiétude pour la partie sud, m'engagèrent à passer le ravin, et à me rapprocher des lignes que formait Bonaparte. Je fus suivi dn lieutenant des gardes à cheval Bouschmakow, aide-de-camp du prince Galitzin, jeune officier brave, actif et intelligent. Néanmoins, quelque

désireux que j'eusse été de connaître le mouvement de Koutousoff, les circonstances ne me permettaient pas de m'éloigner du champ de bataille, de cette partie surtout, qui devait avoir le plus d'influence sur l'affaire. La position des troupes y était pénible à considérer : elle ne présentait pas de points d'appui à la faveur desquels on pût faire équilibre au nombre : la droite, appuyée au grand ravin, était, il est vrai, protégée par la ligne et par les feux du prince de Galitzin ; mais elle ne pouvait pas en être activement secourue ; la gauche ne pouvait être appuyée que par de la cavalerie, qui avait heureusement devant elle un terrain favorable à son arme : mais ces troupes se trouvaient acculées à un des contours du grand ravin. Je ne conçois pas comment Bonaparte n'aperçut pas tant d'accidens qui militaient contre les troupes qu'il avait devant lui, et pourquoi il ne se décida pas plus tôt à fondre sur elles. Cette faute ne put être commise que parce qu'il manquait de cavalerie : aussi celle des russes, qui était rangée sur le plateau, en prit-elle confiance. Elle voulut charger la ligne d'infanterie que Bonaparte formait ; mais elle ne fournit pas la carrière : elle tourna bride, ramenée par la mousqueterie. Cet échec faillit entraîner des suites fâcheuses ; il ranima l'audace de l'infanterie de Bonaparte.

Les choses en étaient là, lorsque j'aperçus le prince de Galitzin, qui, par un mouvement des plus audacieux, était descendu dans le ravin, et commençait déjà à gravir sur le plateau de Krasnoé. Le comte de Strogonoff débouchait également de ce ravin par les derrières de la position. Sous les ordres du comte, marchait le corps des grenadiers, auquel appartenaient les troupes qui étaient restées isolées depuis le commencement de l'affaire. Ce fut dans cette situation que Bonaparte se décida à faire un effort. Il crut pouvoir renverser les troupes qu'il avait devant lui, avant que celles que Galitzin et Strogonoff conduisaient fussent entièrement débouchées. S'il eût en effet réussi, il en serait résulté un désordre général.

Bonaparte, dénué de cavalerie, fait former un carré et lui ordonne d'attaquer. Un seul bataillon de grenadiers russes marche en avant pour recevoir la charge. Ce mouvement hardi était militaire ; mais la marche de ce bataillon se ralentit, et l'hésitation commence. Je m'en aperçus : heureusement un autre bataillon, conduit par un prince dont j'ignore le nom, venait de déboucher. Je le priai d'avancer rapidement. Il m'est impossible de peindre l'ardeur avec laquelle ce prince saisit ma proposition, et l'élan qu'il communiqua

à ses grenadiers. Dans le moment il fut enchâssé avec le bataillon qui le précédait ; les bayonnettes se mêlèrent, et le carré fut enfoncé ; la cavalerie revint, et acheva le reste. Tout n'était pourtant pas terminé ; les lignes que Bonaparte avait formées en arrière s'ébranlaient ; mais le comte de Strogonoff achevait de sortir du ravin, et son artillerie en était dégagée. « Vîte, mon général ; « lui dis-je, mettez vos pièces en batterie et faites « feu, car nous allons avoir du désarroi..... — « Oui, dit-il, nous aurons du fâcheux. » Et aussitôt commença un feu terrible d'artillerie. Les troupes de Bonaparte avaient paru indécises quand elles commencèrent à s'ébranler : la vivacité du feu de l'artillerie, le peu de canons que Bonaparte avait pour le faire taire, décida sa retraite. Il l'effectua, et les cosaques se jetèrent sur la queue de ses colonnes. Ainsi se termina le combat du 16 novembre. Bonaparte devança ses troupes en toute hâte. Il arriva à Liady, où les rapports dirent que, se promenant seul et à pas précipités, il avait montré la plus grande agitation. Il fit partir sur le champ tout ce qui se trouvait à Liady, hommes, équipages et matériel de guerre.

Le combat qui venait d'avoir lieu, s'était passé entre 12,000 hommes sous les ordres du prince Galitzin, et 30,000 hommes auxquels on évaluait les

débris réunis de Davoust, du prince Eugène et de la jeune garde de Bonaparte. Je ne voudrais mettre dans ce dénombrement, ni une déloyale imposture, ni une dégoûtante forfanterie : je désire être vrai. C'est aussi pour ne pas paraître froisser cette vérité, dont je ne voudrais pas m'écarter, que je dois m'empresser d'ajouter à ce rapport quelques détails indispensables. Je dirai que le prince de Galitzin avait deux mille hommes de cavalerie, et que Bonaparte n'en fit pas voir un escadron. Le prince Démetri fit jouer 75 pièces de canon, et Bonaparte n'en put mettre que sept en batterie. C'en est assez sans doute, pour que les militaires décident que la supériorité de moyens fut aux russes. Mais sans que la gloire de ceux-ci en soit diminuée, je dois encore exposer une autre considération. Bonaparte, informé du mouvement que Koutousoff faisait sur ses derrières, ne douta plus qu'il ne fût bientôt contraint de s'ouvrir le chemin l'épée à la main : or, ce parti était trop chanceux pour en courir les risques ; il se hâta de commencer sa retraite. Il était temps ; car la tête de l'avant-garde de Koutousoff, en arrivant sur la grande route, put encore canonner la queue de ses colonnes. Bonaparte ne put retirer ni son artillerie ni une partie de ses troupes, qui restèrent dans Krasnoé, au pouvoir des vainqueurs.

Le combat avait fini vers onze heures. On croyait n'avoir plus d'ennemis à combattre, lorsque, vers les deux heures, on annonça qu'une nouvelle colonne s'avançait vers Krasnoé. On crut que ce n'étaient que des traîneurs, et je pense encore qu'on avait raison; on se porta donc mollement au devant d'eux. J'étais sorti avec le général Beningsen. A la vue d'hommes marchant à la débandade, et de femmes qui se traînaient à la suite d'une colonne que le désordre alongeait, je fus affermi dans l'opinion qu'on avait conçue. Mais quand les hommes qui conservaient leurs armes et qui marchaient sans défiance virent qu'ils avaient des russes devant eux, ils se serrèrent au plus vite, et, par un simple *à gauche*, ils présentèrent une ligne que prolongeaient ceux qui se joignaient aux premiers arrivés. Ils ne pouvaient être intimidés par le peu de monde qu'on disposait contre eux : car, en vérité, on traita cette nouvelle apparition de troupes ennemies avec une bien coupable insouciance. A peine se remua-t-on dans Krasnoé, où s'établissait le quartier-général. Les premiers russes qui s'avancèrent furent un escadron du régiment du général Cretoff. Quand cet escadron fut proche de l'ennemi, et quand il aurait dû s'abandonner sur lui, il fut arrêté par le prince Serge de Galitzin. Il avança, et somma cette troupe, qui n'était

pas encore formée, de se rendre. Ces gens armés, à qui je ne peux pas donner le nom d'arrière-garde, (car ils me parurent être un composé informe de toute espèce d'hommes), firent bonne contenance. Ils armèrent et menacèrent de faire feu; mais il est faux qu'aucun parlementaire ait été tué. J'étais fort à portée de voir et d'observer. Sur le refus qui venait d'être fait au prince Serge Galitzin, la cavalerie voulut charger; mais, une décharge de mousqueterie la fit rebrousser. Cette colonne parvint ensuite à s'écouler, de manière qu'il ne resta que les moins ingambes. Les troupes régulières ne s'emparèrent que du plus petit nombre : le plus grand nombre fut ramassé par les cosaques. Quoique je pense que fort peu de gens de cette colonne rejoignirent l'armée de Bonaparte, il n'en est pas moins vrai que jamais attaque ne fut plus décousue et ne se fit avec moins de dispositions.

Un corps de trente mille hommes fut laissé à Krasnoé sous les ordres de Miloradowitsch. Les grenadiers de l'armée et la cavalerie du prince Démétri Galitzin en firent partie. On savait positivement que le maréchal Ney était encore en arrière-garde de l'armée de Bonaparte : on s'attendait donc à le voir paraître d'un moment à l'autre. Malgré cette certitude, la confiance des russes

s'était accrue au point que, trop négligens sur leur garde, ils furent au moment d'être surpris. On était à table quand le lendemain, vers les deux heures de l'après midi, l'alarme fut donnée, et l'approche du corps de Ney, signalée. Le général Rajewski, un des hommes les plus distingués de l'époque par ses connaissances, son génie pour la guerre, sa bravoure et son imperturbable sang-froid, se trouva fort heureusement prêt à recevoir l'ennemi. Il rangea sa division derrière un large et profond ravin que l'ennemi avait à franchir pour continuer sa route. Cependant Rajewski ne pouvait pas s'étendre assez pour couvrir la grande route qui débordait sa gauche. Il avait paré au danger autant que possible, en refusant cette gauche, qu'il replia à angle obtus. Un régiment d'Uhlans polonais était placé au point où il était à présumer que l'ennemi allait vouloir déboucher. Je le fis remarquer au colonel, en lui protestant que, s'il fondait vivement sur les troupes qui franchiraient le ravin les premières, non-seulement il les culbuterait, mais que l'ennemi ne chercherait plus à pénétrer de ce côté-là, et que nous n'aurions plus d'inquiétude pour notre droite. L'événement confirma cette opinion, et le colonel ne trompa point mon attente. Il fondit avec beaucoup de résolution sur les troupes qui passèrent; les

rejeta, et la droite que tenait Rajewski ne fut plus tourmentée.

Le centre devenait la partie la plus importante, puisque c'était par ce point que traversait la grande route. Le prince Serge Dolgorouki s'empressa de le fermer : ce général était le même qui s'était distingué au combat du 18 octobre contre Murat. Il n'avait avec lui qu'un régiment d'infanterie et plusieurs bataillons de milice, armés de lances ; six pièces de canon faisaient son artillerie. Il devait se lier à la droite du corps de Strogonoff, lequel était obligé d'occuper, avec la presque totalité de ses grenadiers, un terrain couvert de bois. La ligne était trop étendue pour pouvoir être gardée en forces. Je proposai au prince Dolgorouki de ne laisser sur la route que ses pièces d'artillerie, mais de disposer ses bataillons de lanciers, de manière à faire croire à l'ennemi qu'il avait une seconde ligne. Ce prince sut si bien tirer parti d'un bois situé entre Strogonoff et lui, qu'il s'en servit tout à la fois pour se lier avec Strogonoff et multiplier ses forces aux yeux de l'ennemi. Il est à présumer que celui-ci s'en laissa imposer par les démonstrations de Dolgorouki ; car il n'entreprit que faiblement contre le centre. Il jugea vraisemblablement que le terrain plus couvert sur la gauche, servirait mieux ses entreprises, et déroberait la faiblesse

de ses forces. Le maréchal Ney eut un moment l'avantage : mais les grenadiers de Pawlosk le repoussèrent, et blessèrent mortellement le général Carpentier. Mis à cheval avec peine, ce général était conduit par le prince Menzikoff. Il pria qu'on le descendit un instant ; ses paroles et sa voix n'annonçaient pas que sa blessure fût aussi grave qu'elle l'était en effet. A peine descendu de cheval, il se mit sur ses genoux, porta la main sur sa blessure, et expira devant nous, en répondant à la demande qu'on lui fit de son nom : « Je suis le baron Carpantier. « Son aide-de-camp, fait prisonnier dans la journée, nous apprit que son domicile était à la Fère : « vous avez, dit ce jeune officier, ôté la vie au père de deux bien intéressantes demoiselles... « Voilà la guerre : certes, ce ne sont pas des femmes, et des femmes intéressantes, que voudraient affliger les hommes qui la font.

Les troupes de Ney continuaient à éprouver, sur tous les points, une résistance qu'il leur eut été insensé d'espérer forcer. Le ravin qui séparait les deux partis, demeurait pour tous les deux, la barrière qui ne devait pas être franchie. Les soldats de Ney, exposés à découvert au feu d'une nombreuse artillerie et d'une mousqueterie bien nourrie, étaient encore attendus au-delà du ravin, par des troupes reposées pendant 24 heures et bien

repues. Ces soldats, en voyant leur nombre diminuer, leurs forces s'épuiser, devaient cesser d'inutiles efforts. L'apparition d'un officier ennemi venant en parlementaire, n'eut donc rien qui nous surprît. Suivi d'un canonnier de l'armée de Ney, conduit par un colonel d'artillerie de la garde impériale russe, il s'adressa à Miloradowitsch, sous qui commandaient les lieutenans-généraux Rajewski, Strogonoff, Démétri-Galitzin, et Serge-Dolgorouki. « Général, dit-il, deux colonnes de trois mille hommes chacune venaient se rendre; mais votre artillerie les a dispersées. » Eh bien, dis-je alors à Miloradowitsch, que votre Excellence envoie un officier avec un trompette; Monsieur les accompagnera, et il fera connaître à ses camarades les dispositions dans lesquelles votre Excellence est à leur égard. Miloradowitsch adhéra à cette proposition; il désigna le prince André de Galitzin, officier des gardes à cheval, qui lui était alors attaché, et se trouvait auprès de sa personne lorsque je fis la proposition. Mais l'officier chargé de la négociation refusa d'accompagner le prince, en objectant qu'il était accablé de fatigue. On fit donc monter le canonnier en croupe, derrière le trompette, et tous deux suivirent le prince André de Galitzin. Le feu cessa sur toute la ligne; la nuit survint; et les généraux allèrent dîner chez

Miloradowitsch, attendant le reste de ce qui serait fait par le prince André... Le repas fut gai, comme le sont ceux qui succèdent à d'heureux combats. Ce jour-là fut destiné à célébrer la fête du général Miloradowitsch. L'état d'agitation et de trouble dans lequel on avait vécu le jour où elle avait eu lieu et depuis cette époque, n'avait pas laissé la liberté de la fêter. Les russes sont très-religieux observateurs de ces formes... On ne pouvait pas choisir de plus beaux momens pour se livrer à la joie. Miloradowitsch admit à sa table plusieurs officiers prisonniers. Certes, aucune nuance ne leur retraça leur position; et, s'ils purent s'en apercevoir, ce ne fut que par les soins dont on redoublait pour eux. Assis à côté d'un commissaire des guerres, il ne tarda pas à exciter toute ma confiance. Tous ses compagnons, autant que lui, éclataient en imprécations contre Bonaparte. Au milieu des saillies qu'excitaient les vins, le commissaire se lève et improvise un quatrain; il compare Miloradowitsch à Saint-Michel, son patron; mais il n'hésite pas à donner la préférence au premier: « L'archange, disait-il, n'avait terrassé que l'ange « des ténèbres : le Michel que l'on fêtait avait « bien plus fait *pour le monde*, en terrassant Bo« naparte, *cet animal immonde.* » La poésie ne me parut pas extrêmement riche, mais ces mauvais

vers attestaient l'opinion d'un homme chargé de fonctions qui l'avaient mis dans le cas de connaître celle qui dominait dans l'armée et dans sa patrie. Je sus par lui jusqu'à quel point les revers avaient aliéné l'affection des soldats pour Bonaparte, et combien il était dépopularisé. Ce commissaire [1] paraissait croire à une prochaine révolution, qu'il ne serait pas au pouvoir du dominateur de comprimer quand on connaîtrait tout le mauvais état des affaires. Je voulus le pressentir sur la disposition dans laquelle il croyait que seraient les esprits en faveur des Bourbons. Il ne doutait pas que la nation ne revînt sans peine à eux, et qu'ils ne fussent préférés sans résistance à tout autre prince. Ces données ranimèrent mes espérances : je n'avais jamais douté que le système de légitimité ne dût triompher des ambitions particulières que des maisons souveraines pourraient nourrir. N'est-il pas évident que ce système est le seul capable d'empêcher la chute des trônes ? Des pays peuvent être conquis par les armes ; mais ce serait de la part des rois une bien pernicieuse erreur que de soutenir des sujets rebelles, ou d'expulser un roi pour remettre son sceptre dans les mains d'un étranger.

[1] J'ai retrouvé à Paris cet administrateur : je ne lui ai jamais demandé son nom ; il est chargé d'embonpoint.

Nous quittâmes le village où Miloradowitsch avait son quartier-général, pour retourner à Krasnoé. Nous y vîmes les maisons encombrées de prisonniers, de blessés; et nous vîmes, au feu des bivouacs, les soldats ennemis confondus, sans armes, parmi les soldats russes. Jamais situation à la guerre ne peut avoir été semblable à celle-ci. Je passerai sous silence les mouvemens, la figure, la décomposition physique de ces malheureux. Si je voulais parler au cœur, ma voix serait trop faible; et si je voulais n'être que narrateur, l'histoire n'a déjà que trop été chargée de ces déchirantes descriptions.

Le général Cretoff passa la nuit chez Miloradowitsch. Le lendemain, il nous fit un récit fort animé et fort plaisant des événemens de la nuit : il avait été impossible de se livrer au sommeil. A chaque instant des soldats du corps de Ney frappaient aux croisées, et demandaient : « Est-ce ici qu'on se rend? » Sur la réponse affirmative, ils se rangeaient autour des feux, et dès-lors ils n'étaient ni amis ni ennemis. Le prince André de Galitzin eut, dans sa mission, un succès inespéré. Les malheureux soldats de Ney, exténués de faim et de fatigues, accablés par la perspective d'une mort inévitable, étaient amoncelés autour des feux. A l'approche du premier bivouac, le

prince s'était fait précéder du canonnier. Il fit annoncer par qui sa mission avait été provoquée, et quel en était l'objet. Bientôt, entouré de ces hommes abattus qui semblèrent se ranimer, il leur promit sûreté et une distribution de vivres ; il leur représenta l'impossibilité où ils étaient de se faire jour pour rejoindre l'armée : tous consentirent à se rendre. On porta à six mille hommes le nombre que le prince recueillit dans la nuit. Toujours désireux du vrai, je ne peux affirmer que le mode qui fut employé par le prince André pour opérer la reddition des soldats qui appartenaient au corps du maréchal Ney : mais ce qui confirmerait le nombre d'hommes qui se rendit, c'est qu'il est aujourd'hui bien constant que le corps commandé par ce maréchal fut entièrement dissous. Ainsi finirent les combats près de Krasnoé, que l'on peut considérer comme les derniers que l'armée commandée par Koutousoff en personne eut à soutenir contre celle de Bonaparte. Cette armée, totalement à la débandade, avait cessé d'en être une. Ce n'était plus qu'aux cosaques et aux partisans qu'il était réservé de ramasser des hommes disséminés, exténués, et qui n'opposaient aucune résistance. C'est maintenant que l'on demandera comment Koutousoff put méconnaître cet état

d'épuisement, et pourquoi il ne chercha pas à terminer la guerre tout-à-coup, en fermant la route à Bonaparte. Il avait presque gagné les devants de cette armée quand il fut à Krasnoé : la première marche faite avec rapidité ne pouvait-elle pas le mettre à cheval sur la route? Il eût fallu que Bonaparte eût passé sur le corps de l'armée russe : or, comment eût-il pu y réussir avec des soldats exténués?... Voilà le raisonnement des hommes à grandes vues... L'occasion ne tardera pas à se présenter de répondre à ce spécieux reproche. Ne refusons pas, pour le moment, à Koutousoff la gloire qui lui est due. Cette gloire fut d'avoir su amener l'anéantissement de son ennemi, de l'avoir réduit à fuir devant lui, pendant que, loin de s'être exposé au moindre échec, il avait recruté son armée, aguerri ses soldats, et acquis une force numérique au-delà de toute proportion.

CHAPITRE XLIX.

Le moment paraît favorable pour un changement dans la politique de l'Autriche. — Nouvelle lettre adressée à Sa Majesté l'empereur. — Arrivée du grand-duc Constantin à l'armée de Koutousoff. — Son Altesse Impériale prend le commandement du corps de réserve. — Marche lente de Koutousoff suivant Bonaparte. — Quelle pouvait en être la cause. — Preuves apportées pour constater que les généraux russes avaient arrêté un plan de campagne. — Bonaparte passe la Bérézina. — Faute commise par Koutousoff. — Note remise au grand-duc Constantin et communiquée par Son Altesse Impériale au général en chef. — Entrée de Koutousoff dans Vilna.

Le moment me parut enfin venu où l'Autriche pouvait ressaisir son indépendance, rentrer dans ses véritables intérêts, et concourir à rendre à tous les rois le sceptre qu'ils avaient perdu ou qu'ils ne tenaient plus que sous le bon plaisir de Bonaparte. J'adressai à l'empereur d'Autriche une longue lettre : je peignais avec force, mais avec exactitude, l'état de dissolution dans lequel était tombée l'armée de Bonaparte. J'assurais qu'il lui deviendrait impossible de reconquérir sa puissance; et, de tout ce que j'exposais, je concluais la certitude de sa chute, si les souverains, éclai-

rés par leurs malheurs, voulaient enfin réunir leurs efforts. Je soumis, ainsi que je l'avais fait la première fois, cette dépêche à Koutousoff : rien n'y fut retranché. Le baron d'Anstet, toujours chef de la partie diplomatique au quartier-général, à qui je l'avais communiquée le premier, fut chargé de l'expédier. Cette dépêche parvint en effet à Vienne. En se référant à celle que j'avais écrite de Taroutino, elle donna au prince de Metternich de vives et justes inquiétudes. Cette première missive n'avait point été remise. Si elle avait été connue de Bonaparte, elle pouvait lui avoir causé de violens soupçons. Ces soupçons ne pouvaient être que préjudiciables, quelles qu'eussent été dans le temps les vues politiques du cabinet de Vienne, et quel que fût le système que lui dictât l'avenir. On reçut cependant, dans la suite, cette première dépêche, objet de tant de sollicitudes. Ces détails m'ont été donnés à Paris par M. Boutiaguin, secrétaire de la légation du général Pozzo di Borgo. J'ai su, pendant le congrès de Vienne, du baron d'Anstet, que le retard avait été occasionné par l'infidélité du juif polonais qui avait pris l'engagement de faire parvenir la lettre. Quant à moi, j'ai une autre opinion que je soumets au jugement du lecteur. Avant de prononcer ce jugement, on se

rappellera que je traçais dans cette dépêche le système de guerre que je désirais qui fût scrupuleusement suivi. Ce système a été trop expliqué; la manière dont je cherchai à le faire adopter a été trop souvent exposée, pour qu'il ne fût pas oiseux de le répéter ici. Je pense donc que le maréchal Koutousoff, plus ou moins disposé à adhérer aux vues militaires que j'avais proposées, ne voulut pas qu'elles fussent livrées au cabinet de Vienne, dont peut-être il ne connaissait pas bien les intentions. Mais dans le moment où son triomphe était au dernier période, il était de son intérêt de dissiper les craintes du comte de Metternich, en le laissant se convaincre par la réception de ma première dépêche, que Bonaparte n'avait pu en avoir connaissance. L'exposé du fait est vrai; le reste est conjecture : on en jugera. Avant les affaires de Krasnoé, on avait reçu de Pétersbourg les ordres de l'empereur relativement à moi. Jusque-là je n'avais suivi l'armée que sous l'uniforme de colonel espagnol. L'empereur, dérogeant aux intentions que m'avait fait connaître, en Autriche, le comte de Nesselrode, daigna me conférer le grade de colonel dans le corps de l'état-major. Devenu officier russe, le général en chef me mit au nombre de ceux qu'il proposa à l'empereur pour des récom-

penses. Je conserve encore les termes honorables dans lesquels il fit la proposition. [1]. L'empereur daigna m'accorder l'ordre de Saint-Wladimir de troisième classe. Ce début dans la carrière des honneurs militaires de la Russie me présageait que j'en sortirais plus élevé en grade et plus honoré de distinctions que je n'en suis sorti : il est à présumer que je ne le méritai pas. Au reste, ma conduite tracée fidèlement et sans morgue, mais aussi sans modestie, donnera aux militaires auxquels elle sera soumise la faculté de porter un jugement.

Après les affaires de Krasnoé, le colonel Toll, devenu général, et toujours chef de l'état-major, plus puissant que le quartier-maître-général Beningsen, me fit désigner pour être chef de l'état-major de l'avant-garde sous les ordres de Miloradowitsch. J'allais en prendre les fonctions, quand l'arrivée du grand duc Constantin changea ma destination. Son Altesse Impériale voulut que je fusse chef de son état-major, et elle daigna me retenir auprès de sa personne. Le grand duc prit le commandement du corps de réserve, composé de la garde impériale et de tous les régimens de cuirassiers de l'armée. Si le choix du grand duc

[1] *Voyez* Pièces justificatives, la note de la page 109.

flattait mon amour-propre, je n'attachais pas un moindre prix à me voir rapproché d'un prince toujours trop peu connu et, néanmoins, si digne de l'être ! Mais la reconnaissance de ceux qu'il combla de bienfaits ne laissera point ignorer ce qu'il s'efforça toujours de taire. Le temps fait justice ; et, après les avoir pesés dans son exacte balance, il met en évidence ce que furent les rois, les princes et les sujets.

Dès la première marche qu'il fit avec le corps qu'il commandait, le grand duc voulut donner à tous l'exemple de la patience à souffrir les rigueurs de la saison. On le vit constamment marcher à la tête de son régiment des gardes à cheval, moins chaudement vêtu que le simple soldat : couvert seulement de son uniforme, rarement enveloppé de son manteau, et toujours sans bottes fourrées. [1]

Koutousoff ne suivit que lentement les débris qu'il avait encore morcelés à Krasnoé. Si on peut lui décerner des éloges pour avoir évité, près de cette dernière ville, un engagement général, dans lequel Bonaparte aurait pu réunir contre lui toutes les forces qui lui restaient, même, en ha-

[1] Les cavaliers russes avaient leurs bottes fourrées de peau de mouton.

sardant tout le corps du maréchal Ney ; on ne peut s'empêcher de trouver le général russe répréhensible d'avoir perdu quatre jours à Krasnoé, et de n'avoir pas suivi plus vivement l'armée de Napoléon aux rives de la Bérézina. Là, auraient dû être, pour Bonaparte, les fourches caudines ; et on a tout lieu d'imaginer que tel avait été le plan concerté entre les russes. Car il sera permis de ne pas penser avec le colonel Butturlin, que les russes n'eurent point de plan. « Quelques per-
« sonnes, dit cet officier, [1] prétendent établir que
« le projet d'attirer l'ennemi au cœur de la Rus-
« sie était une résolution prise de longue main
« par notre gouvernement. L'on croit donner
« plus de relief à nos armes en ne voulant point
« convenir que notre retraite, depuis le Niémen
« jusqu'à Moscou, fut nécessitée par la faiblesse
« numérique de nos forces; et en soutenant, au
« contraire, que cette retraite n'avait été exécu-
« tée qu'en vertu d'un plan profondément mé-
« dité. »

Non, aucun de ceux qui ont fait la mémorable campagne de 1812 ne se persuadera que Koutousoff donna tout au hasard ; personne ne croira

---

[1] Campagne de 1812 par le colonel Butturlin, tom. II, page 453.

que ce général, de même que celui qui l'avait précédé dans le commandement de l'armée, se retira par timidité ou par un défaut de talent, auquel l'art et le génie des généraux secondaires furent incapables de suppléer. On ne pensera donc pas, avec le colonel Butturlin, que le projet d'attirer l'ennemi au cœur de la Russie ne fut pas une résolution prise de longue main par le gouvernement; on ne conviendra pas, avec cet officier, que la retraite depuis le Niémen jusqu'à Moscou n'avait pas été exécutée en vertu d'un plan profondément médité. La retraite n'avait peut-être pas été déterminée jusqu'à Moscou : mais peut-on douter que le système des russes n'eût été d'entraîner Bonaparte au loin vers l'intérieur du pays, afin de l'environner de privations et de le faire tomber, s'il est permis de s'exprimer ainsi, d'inanition? Par qui fut faite cette proposition? Je l'ignore; mais plusieurs preuves pourront démontrer au colonel Butturlin que les généraux en chef russes ne furent pas aussi inhabiles qu'il les a supposés, et qu'ils avaient adopté un système.

Pourquoi fut construit le camp de Drissa, et quel en fut le but? Il annonçait un système défensif.

Pourquoi ces villages si régulièrement incen-

diés lorsqu'ils étaient évacués ; et pourquoi les paysans étaient-ils refoulés dans l'intérieur ? Je n'ai cité que l'ordre donné sous mes yeux par le prince Menzikoff à ses vassaux..... Ces incendies ne furent-ils inspirés que par le génie du mal ? N'eurent-ils pas pour but d'entourer l'ennemi de privations ?

A quoi tendait le propos que l'on prête à l'empereur Alexandre, vis-à-vis d'un envoyé de Bonaparte ? « Votre empereur forcera facilement ma « première ligne ; mais il faudra voir s'il en sera « de même de la seconde. » Ce propos n'annoncerait-il pas un projet de mollir sur les premières résistances ?.....

Que signifiait la réponse de Miloradowitsch à Murat, citée par un auteur [1] ? Murat se plaint de la prolongation d'une guerre si funeste aux deux partis..... « La campagne est finie pour vous, ré- « pond Miloradowitsch : il est temps qu'elle com- « mence pour les russes. »

Enfin, Napoléon, condamné à s'abuser sur tous les incidens de cette mémorable campagne, se trompe donc encore sur les talens qu'il prête au cabinet et aux généraux russes. Ecoutons le baron

[1] *Voyez* Victoires et Conquêtes, vol. XXI, pag. 241.

Fain; il nous dit : [1] « Ainsi, le plan formé dès « long-temps contre nous se poursuit partout « avec persévérance, et l'empereur est obligé « d'abandonner l'opinion qu'il s'était faite sur le « système que les russes devaient suivre pour la « défense de leur pays; attaqués au cœur, ils n'y « concentrent pas toute leur résistance : ils persis- « tent à multiplier leurs efforts sur les extré- « mités. »

Bonaparte paraît donc convaincu que les russes ont formé le plan de laisser enfoncer le centre de leur armée, pour se refermer sur l'ennemi par leurs ailes.

L'erreur que commet Bonaparte en supposant aux généraux russes des talens que le colonel Butturlin leur refuse, est confirmée par l'auteur des Victoires et Conquêtes : [2] « Les instructions, « dit-il, données à chacun d'eux (les généraux « Witgenstein et Tchitchakoff, qui commandaient « les deux armées des aîles), annonçaient for- « mellement les intentions de réunir sur les der- « rières de l'armée de Napoléon, un corps nom- « breux sous le commandement d'un seul chef. » Cette opinion sera de nouveau appuyée par un

[1] Manuscrit de mil huit cent douze, vol. II, pag. 124.
[2] Tome XXI, page 132.

aveu que j'ai entendu faire au lieutenant-général Wazilzikoff, [1] au milieu d'une réunion de généraux. Il s'était plaint au premier chef d'état-major, le général Pfuhl, de ce qu'il devait faire partie de l'armée que commanda plus tard Tchitchakoff. « De quoi murmurez-vous? lui dit ce « général; vous faites partie de l'armée destinée « à jouer le plus beau rôle..... » Il en était sans doute ainsi dans le cas où cette armée fut réservée à se joindre à celle de la droite, sous les ordres de Witgenstein, pour fermer, derrière la Bérézina, le retour à l'armée de Bonaparte : et ce plan fut positif. Le général Tchitchakof est à Paris, et Witgenstein existe.

M. de Ségur ne nous dit-il pas [2] « que Napoléon » se plaignait de ce qu'une guerre irritante de » partisans voltigeait autour de lui? qu'au milieu » de toutes ces démonstrations pacifiques il sentait » des bandes de cosaques roder derrière lui sur » la route de Mojaisk, sur sa ligne d'opérations, » celle par laquelle l'armée communiquait avec » ses dépôts, ses magasins, ses renforts? » Certes, si cette conduite n'était pas la suite d'un plan,

[1] Il est chef des chasseurs à cheval de la garde.

[2] Histoire de Napoléon et de la grande-armée, t. II, page 81.

avouons qu'il y a d'heureuses improvisations ; mais, si je ne me trompe, je crois apercevoir une imitation assez bien entendue du système de guerre qui ne réussissait pas mal aux espagnols, les seuls alliés qu'eut à cette époque l'empereur Alexandre.

N'entendons-nous pas M. de Ségur [1] « Ainsi, la guerre était partout : devant, sur » nos flancs, derrière nous, l'armée s'affaiblissait, » l'ennemi devenait chaque jour plus entreprenant. » Il en allait être de cette conquête comme de » tant d'autres, qui se font en masse et se perdent » en détail. »

Certes, si la marche qui devait être tenue pour soumettre l'ennemi à cet état de guerre, n'avait pas été conçue ni combinée d'avance, il faut reconnaître que le hasard servit bien les généraux russes.

Est-ce encore sans intention, qu'au rapport de M. de Ségur [2], Koutousoff écrivait, de son camp de Taroutino, à l'empereur Alexandre : « La cam- » pagne finit pour nos ennemis, et va commencer » pour nous ? »

Est-ce donc par une inspiration subite que

---

[1] Histoire de Napoléon et de la grande-armée, t. II, page 83.

[2] *Ibid.*, tome II, page 96.

Moscou fut réduit en cendres? Non, tout fut préparé; l'auteur du manuscrit de mil-huit-cent-douze l'affirme [1]; et il en atteste le colonel Butturlin lui-même, quand il dit : « Les renseignemens les plus positifs ne permettent pas de » douter que l'incendie de Moscou n'ait été » préparé et exécuté par les autorités russes? »

D'après tant de témoignages réunis, hésiterait-on à conclure, contre l'assertion du colonel Butturlin, que les généraux russes eurent plus de talent qu'il ne leur en accorde; que ces généraux, en évitant les grandes batailles où Bonaparte savait décider du sort des empires, eurent pour but de lui ôter le moyen de terminer promptement la guerre, et qu'ils voulurent l'user et le dépecer par lambeaux? Or, ils ne pouvaient réussir dans ce vaste dessein qu'en entraînant Bonaparte au loin dans l'intérieur de leur pays, où tout leur devenait auxiliaire. Nous pensons encore que les généraux ajoutèrent à ce premier plan celui de consommer la ruine de Bonaparte en fermant aux restes épuisés de son armée le retour dans leur

---

[1] Manuscrit de mil huit cent douze, par le baron Fain, tome II, page 89.

[2] Campagne de mil huit cent douze, par le colonel Butturlin, tom. I, page 369.

pays. C'est incontestablement le but qu'eurent les ordres donnés à Tchitchakoff et à Witgenstein de réunir leurs armées derrière la Bérézina et de fermer ainsi la seule issue qu'eût Bonaparte. C'était là le sens de ces paroles du général Pfuhl à Wazilzikoff : « Vous appartenez à l'armée destinée à jouer le plus beau rôle. » Faut-il un garant de cette opinion? Le colonel Butturlin le devient lui-même [1] ; « L'événement, dit-il, ne répondit » pas aux espérances que la marche des armées » secondaires sur les communications de l'ennemi » avait inspirées aux russes, et qui n'allaient rien » moins qu'avoir toutes les issues fermées pour » le retour de Napoléon et de ses troupes. » Ici se reproduirait encore la justification de Koutousoff sur la lenteur dont on l'accusa après le combat de Krasnoé. Peut-être croirait-on qu'il ne voulut pas trop presser l'ennemi, pour donner le temps aux généraux Tchitchakoff et Witgenstein de faire leur jonction : Ce fut dans cette intention qu'il resta quatre jours stationnaire. Mais ce séjour fut trop prolongé; il suffisait de laisser à l'ennemi deux marches d'avance, pour qu'il ne précipitât pas sa retraite. Deux marches perdues ne pouvaient pas porter préjudice à Koutousoff;

[1] Camp. de 1812, tome II, page 395.

car il fallait plus de deux jours à Bonaparte pour faire les préparatifs que le passage de la Bérézina exigeait. D'ailleurs, Koutousoff ne devait-il pas prévoir que ses deux lieutenans pourraient être empêchés de faire leur jonction ? Or, dans ce fâcheux contre-temps, il était de toute importance qu'il surprît Bonaparte au milieu de ses préparatifs, pour les embarrasser, retarder son passage, et détruire ses dernières colonnes. C'est dans cette hypothèse, que la lenteur que l'on reproche au généralissime fut véritablement condamnable. Elle l'est encore sous un autre rapport : Koutousoff, en suivant de près l'armée de Bonaparte, et l'enveloppant, comme il avait toujours fait, de ses nuées de partisans, ne lui aurait pas permis de dérober son point de passage, dont il devait toujours appréhender que les généraux Witgenstein et Tchitchakoff ne s'aperçussent pas : il est si facile de tromper son adversaire sur un passage de rivière ! Frédéric-le-Grand ne nous a-t-il pas dit qu'il ne voudrait pas être chargé de garder une rivière qui aurait plus de quatre lieues de cours ? Enfin, s'il fallait une dernière preuve que les généraux russes eurent un plan d'opérations avant de commencer la campagne de 1812, j'en appellerais à M. de Méjean, secrétaire des commande-

mens du prince Eugène. Mais ce dernier témoignage repose sur une circonstance particulière, qu'il est nécessaire de rapporter. M. le baron de Mornheim, secrétaire des commandemens de Son Altesse impériale le grand-duc Constantin, avait, à Paris, réuni chez lui quelques personnes, parmi lesquelles je me trouvais. Pendant le dîner, il arriva que M. de Méjean, en parlant des opérations des russes dans la campagne de 1812, dit: « Votre plan de campagne, laissé dans un palais » à Moscou, fut trouvé par un officier, qui me » l'apporta. Je me hâtai de le remettre au vice-» roi, qui, sur-le-champ, le porta à l'empereur. » M. de Méjean existe probablement aujourd'hui, et le baron de Mornheim n'aura pas oublié cette anecdote, rapportée chez lui en très-petit comité. Comment était conçu ce plan? Ce serait à M. de Méjean à l'apprendre ou du moins à nous dire quel en fut l'esprit, si toutefois son empressement à le porter au vice-roi ne l'empêcha pas d'en prendre connaissance. Voudrait-on, dans cette occasion, douter de la véracité de M. de Méjean? Quel intérêt avait-il à émettre un fait sur lequel on ne cherchait même pas à le pressentir? Enfin, si on pouvait accorder qu'aucun plan ne fut prémédité, au moins ne pourrait-on nier qu'il y en

eût de proposé : il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au vol. IV de ces Mémoires. [1]

Mais comment ce plan, dira-t-on, se trouva-t-il oublié à Moscou ? D'abord, l'armée y passa ; et combien de généraux n'eurent pas leur résidence à Moscou ! Plusieurs, sans doute, avaient de la confiance et des rapports avec le ministre de la guerre : le comte Pierre de Tolstoy demeurait dans cette capitale ; et comme général de réputation, et comme ancien ambassadeur auprès de Bonaparte, le comte ne resta vraisemblablement pas sans être consulté sur ce qui pourrait être fait de mieux dans la guerre qu'on avait le projet d'entreprendre. S'il ne jouissait plus, dans le temps, de son ancienne faveur auprès de l'empereur Alexandre, au moins n'avait-il pas perdu la confiance de ce souverain.

Me reprochera-t-on de m'attacher trop à prouver que les succès de la campagne de 1812 furent le produit d'un plan prémédité ? Je répondrai que je servis dans l'armée russe, et que je fis partie de son état-major, c'est-à-dire, du corps auquel appartient le droit de penser pour l'armée. Pourquoi consentirais-je donc, sans m'y opposer, à ce que l'on publiât que cette armée et son gé-

[1] Pages 270 et 303.

néral en chef furent incapables des grandes conceptions de guerre ; lorsqu'on accorde le génie le plus sublime à celui qui, combattant cette armée et son général en chef, vit cependant échouer ses plans et dissoudre son armée ? Je n'admettrai point, avec le colonel Butturlin, que l'armée russe se replia pour joindre ses renforts. Avant de commencer la guerre, on avait des données positives sur les forces que Bonaparte allait mettre en campagne. Les documens apportés de Paris par le général Czernicheff lèvent toute espèce de doute sur cette vérité [1]. On sut donc si les forces qu'on avait à opposer étaient en proportion avec celles de l'ennemi, ou si elles étaient trop inégales. Dans ce dernier état de choses, n'eût-il pas été trop inhabile d'aller au-devant de l'armée de Bonaparte, pour se laisser chasser d'un terrain qu'il fallait lui abandonner, et courir le danger, en perdant tout à la fois hommes et pays, de démoraliser l'armée ? Il me semble qu'avec un médiocre talent on aurait commencé par se placer au point où l'on aurait pu réunir toutes ses forces le plus promptement. Si ce raisonnement est juste, il faut conclure d'une opération contraire qu'elle fut faite avec

[1] *Voyez* Manuscrit de 1812, par le baron Fain, vol. I, page 27.

intention. Or, si on en juge par les faits, cette intention fut d'établir la dévastation dont on voulut entourer l'ennemi, ainsi que Wellington l'avait fait contre Masséna [1] dans la vallée du Tage. Il n'est pas moins évident, par les combats qui furent livrés, qu'en attirant Bonaparte vers l'intérieur du pays, on ne voulut le laisser arriver sur un point éloigné qu'en lui tuant et faisant perdre beaucoup de monde. Ces pertes devenaient une compensation pour les sacrifices que les russes se voyaient contraints de faire, et par suite des desseins qu'ils devaient nourrir, et, disons-le encore, par l'art plus manœuvrier de l'ennemi. Je crois bien qu'on ne voulut pas livrer Moscou à Bonaparte; mais, dans l'impossibilité de sauver cette capitale par une position dont l'enlèvement eût coûté au vainqueur une grande partie de son armée, on n'hésita pas entre ce grand sacrifice et les maux que la perte d'une seconde bataille aurait infailliblement entraînés. Je n'examinerai pas si les russes, en leur supposant, comme j'en ai la conviction intime, le projet de se retirer successivement dans l'intérieur du pays, firent sur leur première ligne des dis-

[1] *Voyez* le *Moniteur*, N.°....., année 1811. Rapport de Masséna à Bonaparte, sur sa campagne de Portugal.

positions convenables. On les accusera sans doute d'avoir trop éloigné de l'armée principale le corps du prince Bagration, qui fut exposé à ne pouvoir plus la rejoindre : mais ils repousseront cette accusation en faisant observer la grande étendue de terrain qu'ils devaient feindre de vouloir garder : ils diront qu'ils dûrent se disséminer pour empêcher l'ennemi, en se disséminant lui-même, de manœuvrer contre eux avec des corps auxquels ils n'auraient pas pu faire échec.

Par tant de motifs, je ne peux me résoudre à croire avec le colonel Butturlin [1] « que les com-« binaisons ont été imaginées après coup par ceux « qui ne ressemblent pas mal à ces nouvellistes « de Montesquieu, qui, après avoir loué un « général de mille sottises qu'il n'a pas faites, « lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. » Mais je croirai que le colonel est peut-être de ceux qui ne savent pas bon gré aux autres d'avoir pensé ce qu'ils ne pensèrent pas eux-mêmes. Si pour le prouver mes raisonnemens ont été trop faibles, je les appuierai d'une autorité qui est devenue imposante en Europe : j'opposerai le témoignage de sir Walter Scott aux assertions

[1] Tome II, page 453 de l'ouvrage cité du colonel Butturlin.

du colonel Butturlin, et l'anglais nous dira : [1]

« Une longue expérience avait appris à ceux « qui étudiaient les opérations militaires à con- « naître assez bien la tactique de Napoléon. Bar- « clay de Tolly, qu'Alexandre avait nommé son « généralissime, allemand de naissance et écos- « sais d'origine, avait tracé et présenté au Czar, « dont il possédait les bonnes grâces, un plan pour « tromper Bonaparte, en employant contre lui « son propre système. Il voulait que les russes « n'opposassent d'abord sur les frontières de leur « pays qu'autant de résistance qu'il en faudrait « pour forcer l'ennemi à marcher lentement et « avec précaution; de ne rien omettre pour gêner « ses communications, et déranger la base de « ses opérations militaires; *mais d'éviter avec* « *soin tout ce qui approcherait d'une action gé-* « *nérale.* D'après ce principe, son plan était de « *reculer devant les ennemis, de refuser tout autre* « *combat que des escarmouches*, et même de n'en « livrer que quand on aurait l'avantage, jusqu'à « ce que les lignes de communication des fran- « cais, s'étendant sur une longueur incommensu- « surable, devinssent susceptibles d'être coupées,

[1] Vie de Napoléon Bonaparte, par Walter Scott, vol. VII, page 231.

« même par les paysans insurgés. Pendant ce « temps, et tandis que les français commence- « raient à manquer d'approvisionnemens, et ne « pourraient plus recevoir de recrues ni de muni- « tions, la Russie renforcerait et approvisionne- « rait son armée. Ainsi, le but de ce plan de cam- « pagne était de ne combattre les forces françaises « que lorsque les mauvaises routes, le manque « de provisions, les marches fatigantes, les ma- « ladies et les pertes essuyées dans les escar- « mouches, auraient privé l'armée d'invasion de « tous les avantages qu'elle possédait d'abord du « côté du nombre, de l'ardeur et de la discipline. « Cette tactique de temporisation systématique « convenait d'autant mieux à la Russie, que ses « préparatifs pour une guerre défensive étant « encore bien loin d'être achevée, il était impor- « tant pour elle de gagner du temps pour recevoir « d'Angleterre des armes et d'autres approvision- « nemens, et pour pouvoir, en faisant la paix « avec les turcs, disposer de la grande armée qui « était alors sur le Danube. »

Si ce n'est pas là ce qu'on appelle un plan de campagne, il faut que les militaires qui les conçoivent et les tracent cherchent une autre dénomination pour caractérisers leur conceptions et désigner leurs travaux.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte passa la Bérézina le 27 novembre, et franchit la dernière barrière qui pouvait être fermée entre son pays et lui. Il fallut combattre pour la franchir. Des hommes plus éloquens ont retracé ces combats, dont la relation me devient d'ailleurs étrangère, puisque je ne rapporte que ce que je vis. Mais le succès qu'eut Bonaparte, en se dégageant des corps qui voulurent l'arrêter sur la Bérézina, atteste que, si Koutousoff l'avait mis dans l'indispensable obligation de combattre à Krasnoé avec les forces qu'il aurait pu y réunir, la chance n'aurait peut-être pas tourné à l'avantage des russes : au moins auraient-ils été endommagés par la victoire, de manière à ne plus conserver qu'une attitude moins formidable. Cette vérité, présentée à ceux qui voulaient que Koutousoff barrât entièrement le chemin à Bonaparte, prouvera aux militaires qui méditent sur les opérations de guerre, que Koutousoff fut plus habile que ses bouillans conseillers. Ces militaires croiront difficilement que, par une bataille, l'on pût prendre d'un *coup de filet* l'armée qui traversa la Bérézina avec un tiers moins de bayonnettes qu'elle n'en eût présentées à Krasnoé. Mais cessons de répondre nous-mêmes à ceux qui voulaient une bataille générale à Krasnoé; laissons parler l'auteur des Victoires

et Conquêtes [1]. Cette autorité ne sera pas soupçonnée de partialité.

« Après le passage de la Bérézina, dit l'auteur, « la plupart des corps qui avaient encore conservé « quelque organisation se débandèrent complète- « ment. Près de trente mille hommes démorali- « sés, perclus, désarmés, marchant en masse » comme des troupeaux d'animaux timides, fu- « rent faits prisonniers avant d'arriver à Vilna : « c'était, à coup sûr, bien plus que l'ennemi ne « pouvait espérer à la *bataille générale* qu'il au- « rait voulu livrer à la Bérézina. »

Cependant, par les trois marches d'avance que Koutousoff avait données à Bonaparte sur lui, il avait vu s'évanouir l'espoir de l'arrêter au passage de la Bérézina. Le généralissime avait encore renoncé à la possibilité de concourir avec son armée au combat que ses lieutenans, Witgenstein et Tchitchakoff, ne pouvaient manquer de livrer, de concert, à Bonaparte, avant ou immédiatement après ce passage. L'amiral et le général étaient, en effet, trop près de la route que tenait Bonaparte pour que tous ses mouvemens leur échappassent. Par le principe que nous avons établi, le passage de cette rivière pouvait bien leur être dérobé; mais la suite devait être

[1] Vol. XXI, page 301.

celle qui accompagne ordinairement ces sortes d'opérations : celui qui veut empêcher le passage peut être distrait du véritable point où l'ennemi jettera ses ponts ; mais cette distraction ne peut pas durer long-temps. Bientôt, éclairé sur l'état des choses, il arrive et surprend son adversaire pendant qu'il effectue le passage ; ou bien il l'attaque au moment où il vient de le terminer. Dans ce cas, le danger de celui qui a exécuté le passage ne cesse pas d'être imminent, puisqu'il est presque toujours contraint de combattre avant la rivière à dos. C'est aussi ce qui arriva à la Bérézina : Bonaparte fut attaqué sur les deux rives par Witgenstein et Tchitchakoff, avant que le passage de toutes ses troupes fut achevé. Les pertes qu'il souffrit furent immenses : combien sa situation n'eût-elle pas été empirée si Koutousoff, survenu au moment du combat, suivi d'un équipage de ponts, eût joint son armée aux deux corps de Witgenstein et de Tchitchakoff. Dès le commencement du combat, la jetée d'un pont, protégée par les troupes de Tchitchakoff, eût mis Koutousoff en état de renforcer l'amiral sur la rive droite ; et le reste de ses troupes, unies à celles de Witgenstein, eussent infailliblement écrasé le duc de Bellune. Ici se trouve, à mon avis, la seule véritable faute qu'on puisse repro-

cher à Koutousoff : il pouvait suivre mollement Bonaparte, mais il ne fallait pas le perdre de vue. En ne lui laissant qu'une marche ou deux d'avance, il était bien certain qu'on l'atteindrait pendant les préparatifs qu'il ferait pour passer la Bérézina. D'ailleurs, il eût été sage de ne l'attaquer que lorsqu'il l'effectuerait, parce qu'il était à présumer que Tchitchakoff se jetterait sur les premières troupes qui auraient passé, et que le désordre inséparable d'un passage de rivière faciliterait la destruction des ennemis sur l'une et l'autre rives.

On peut encore reprocher au généralissime de n'avoir pas été plus en communication avec ses deux lieutenans. Il entourait Bonaparte d'un nombre prodigieux de partisans et d'une nuée de cosaques : c'était donc par lui que Tchitchakoff et Witgenstein devaient être journellement informés du point où se trouvait Bonaparte. Je pense même que c'était à Koutousoff à juger l'endroit où Bonaparte passerait la Bérézina, plutôt qu'à Tchitchakoff. Cet amiral, agissant sur la rive opposée, ne pouvait avoir que des données incertaines sur la route que Bonaparte tenait.

Privé de tout espoir d'entamer désormais son ennemi en le combattant avec toutes ses forces, Koutousoff, après avoir échoué dans le dénouement qu'il s'était promis des combinaisons qu'on

lui refuse et que je me plais à lui attribuer, ne s'occupa plus que d'arriver à Wilna. Il laissa à ses cosaques le soin de ramasser les restes d'une armée que les rapports qui lui venaient de toutes parts et les nombreux prisonniers qu'on lui amenait attestaient hors d'état de faire la moindre résistance.

Si le généralissime crut avoir assez fait pour sa gloire, le grand duc Constantin s'affligea d'avoir été contraint de rester loin des occasions qui lui en auraient acquis. Son Altesse Impériale en avait cependant déjà obtenu une bien recommandable sans doute aux yeux des russes : ce prince, incontestablement un des premiers organisateurs militaires de l'Europe, avait recomplété avec une admirable activité la nombreuse cavalerie qu'avait alors l'armée. Mais, jaloux de joindre à ses succès des succès plus brillans, le grand duc éprouvait le besoin d'être chargé d'une expédition qui ne fût confiée qu'à lui. Son Altesse impériale daigna m'en parler; et je vis ses regrets avec peine. Je désirais vivement de mériter les bontés dont ce prince me comblait, pour lesquelles je croyais n'avoir encore rien fait. Je crus donc pouvoir me les concilier en lui proposant d'aller s'emparer de Varsovie. L'expédition me parut brillante et susceptible de produire les ef-

fets les plus utiles : ainsi je ne craignis pas de soumettre au grand duc le projet que je reproduis ici.

« Si le but de l'empereur, disais-je, pouvait s'être borné à expulser l'ennemi de ses états, il est constant que le succès aurait couronné la campagne la plus glorieuse pour les armes de Sa Majesté. Ne serait-il pas en effet insensé de poser en question si les armées de Bonaparte pourront se maintenir en deçà d'une frontière au delà de laquelle les rejette toute espèce de moyens ajourd'hui irrésistibles pour elles? Mais le caractère inquiet de Bonaparte, son activité, son esprit fertile en ressources, un orgueil auquel rien ne peut être comparé, le danger de cesser de paraître victorieux et conquérant aux yeux des peuples qu'il domine, nous donnent la certitude que, dans la situation à laquelle il est réduit, Bonaparte ne consentira point à la paix. Cette paix, quelque honorable qu'elle fût pour lui, lui semblerait encore honteuse; elle compromettrait ses intérêts, froisserait son ambition, et menacerait son existence souveraine.

» Si on se pénètre bien de cette vérité, on conviendra donc que tous nos efforts, que toutes nos manœuvres doivent désormais tendre à enlever à Napoléon, les moyens qui le mettraient en état

de reproduire des armées contre nous. Ces moyens, abstraction faite des finances, consistent dans les nombreux recrutemens, dans les subsistances et les équipemens de toute nature auxquels, de gré ou de force, par séduction ou par bienveillance, il fera contribuer de nouveau, la France, l'Italie, l'Allemagne et la Pologne.

» La France et l'Italie, subjuguées par les formes et par le fait, trop étrangères à nous pour entrer dans de justes combinaisons de guerre, ne peuvent être paralysées, ou du moins embarrassées que par des intrigues intérieures et par de sourdes machinations. Mais ces intrigues politiques n'appartiennent point à mon sujet. Il m'appelle à discuter les opérations de guerre qui réduiraient l'Allemagne et la Pologne à la nécessité de livrer à l'empereur Alexandre les ressources dont Bonaparte fera sa propriété.

» Au premier énoncé du projet qui m'occupe, qu'on ne croie pas que j'aie pris à tâche d'indiquer les opérations et les manœuvres qui, nous conduisant de conquête en conquête, soumettraient successivement aux armes de Sa Majesté, la Pologne et l'Allemagne : dans la saison où nous sommes un tel projet serait insensé. C'est dans une rapidité de marches favorisée sur tous les points par le temps des gelées, c'est dans la combinaison

qui, en impliquant aux mouvemens une direction manœuvrière, délogerait l'ennemi de toutes les positions où il voudrait s'arrêter; enfin, c'est en établissant au plus vite les armées russes sur la Vistule et sur l'Oder, que j'aperçois le moyen de rattacher infailliblement la Pologne et l'Allemagne aux armes de l'empereur Alexandre.

» Je n'ai ni le loisir ni le dessein de me jetter dans une discussion que le moment rendrait oiseuse : je me contenterai de remarquer que l'établissement des russes sur l'Oder leur livrerait la Prusse; et dès lors, personne ne doutera plus de leur influence politique et militaire sur les autres pays de l'Allemagne.

» Voyons maintenant l'importance dont il est pour l'empereur d'occuper au plus tôt le duché et surtout la ville de Varsovie.

» Je laisserai à l'homme d'état le soin de découvrir et de dire les avantages qui résulteraient, en politique, de cette occupation. Je lui laisserai développer comment seraient annihilées une foule de ressources que Bonaparte saura activer : je ne veux considérer ici Varsovie et un établissement sur la Vistule que sous le rapport d'une position militaire.

» Par cette position, les russes prendraient à revers toutes celles où l'ennemi tenterait de se

rasseoir à la faveur des pays difficiles qu'offrent l'ancienne Prusse, la Prégel et les autres rivières qui coulent dans la même direction.

» Quelque route que prît l'ennemi dans sa retraite, il serait toujours prévenu, par une diagonale, sur tous les points de sa ligne.

» En parcourant par des détachemens et par des partis la corde de l'arc qui, de Varsovie, se termine à Mève, on lui ferait craindre de se voir renfermer dans un pays où tout est obstacle. Il ne lui resterait plus l'espoir de se faire une barrière de la Vistule, derrière laquelle il est impossible qu'il n'ait pas le projet de s'arrêter, sous la protection des places et des postes fortifiés qu'il y tient : car, quel que soit son état de délabrement, ne nous abusons pas, et soyons certains que Bonaparte s'est déjà préparé, derrière la Vistule, les moyens de se refaire.

» En passant sur la rive gauche de la Vistule, les russes forceraient l'ennemi à rapprocher de la mer sa direction de retraite. Ils l'obligeraient donc à parcourir les pays les plus pauvres, les plus embarrassés, lorsqu'ils maîtriseraient des contrées abondantes, où la récolte, encore en gerbe avant l'ouverture de la campagne, ne peut pas être entièrement consommée, et tomberait ainsi à leur profit.

» Par les raisons qui ont été déduites, la position sur la Vistule interdirait la jonction aux secours qui tenteraient d'arriver aux armées de Bonaparte; ou bien ces secours devraient suivre la direction qui longe la mer : et là, ils rencontreraient les empêchemens dont il a déjà été parlé.

» Si le maréchal Augereau a passé la Vistule, il serait obligé de s'arrêter et de se placer en échelons de soutien; ou, s'il voulait rétrograder, son mouvement offrirait aux russes des avantages sur lui.

» Les russes, enfin, isoleraient le corps autrichien de l'ensemble des armées alliées.

» Si tant d'avantages sont reconnus vrais, ils ne rendent plus problématique l'importance de faire au plus vîte occuper le duché de Varsovie par un corps de troupes russes : il ne s'agit donc plus que d'en examiner la possibilité. Cette possibilité doit être démontrée en calculant les forces respectives, leur répartition en corps de troupes, les marches, les manœuvres qui doivent avoir lieu de la part des deux partis. Il faut dire encore les secours directs et indirects que les corps peuvent se prêter, et le danger qui peut naître d'une dissémination de forces : en un mot, les moyens de subsistance doivent être indiqués.

» Puisqu'il est trop dangereux d'errer dans le

calcul des forces, nous ne craindrons pas de paraître exagéré en estimant à cent quarante mille combattans, y compris les milices de Pultawa et de Czernizow, les russes qui sont en présence des armées de Bonaparte. Nous supposerons ces dernières fortes de cent quinze mille hommes répartis en trois corps : Macdonald à la gauche, Bonaparte avec Augereau au centre, et Schwarzenberg à droite.

» Si, de cette répartition, nous passons à l'emploi des troupes, nous penserons qu'après avoir laissé le général Stengel jouer avec le maréchal Macdonald, on n'aurait, pour véritable armée d'exécution, que celle du centre, tandis que le corps de troupes qui envahirait le duché ne serait qu'un corps destiné à manœuvrer.

» Une force de soixante-dix mille hommes suffirait à l'armée d'exécution, d'autant plus que l'épuisement de l'ennemi s'accroît de jour en jour, et qu'il est dépourvu d'artillerie. D'ailleurs, d'après le système si sagement adopté, cette armée ne cherche qu'à heurter des portions avec des masses, en évitant soigneusement tout engagement général. Ce système ne lui rend donc ces masses nécessaires que pour faire redouter ses partis et les rendre entreprenans.

» La résolution de marcher sur Varsovie étant

et Conquêtes [1]. Cette autorité ne sera pas soupçonnée de partialité.

« Après le passage de la Bérézina, dit l'auteur, « la plupart des corps qui avaient encore conservé « quelque organisation se débandèrent complète- « ment. Près de trente mille hommes démorali- « sés, perclus, désarmés, marchant en masse » comme des troupeaux d'animaux timides, fu- « rent faits prisonniers avant d'arriver à Vilna : « c'était, à coup sûr, bien plus que l'ennemi ne « pouvait espérer à la *bataille générale* qu'il au- « rait voulu livrer à la Bérézina. »

Cependant, par les trois marches d'avance que Koutousoff avait données à Bonaparte sur lui, il avait vu s'évanouir l'espoir de l'arrêter au passage de la Bérézina. Le généralissime avait encore renoncé à la possibilité de concourir avec son armée au combat que ses lieutenans, Witgenstein et Tchitchakoff, ne pouvaient manquer de livrer, de concert, à Bonaparte, avant ou immédiatement après ce passage. L'amiral et le général étaient, en effet, trop près de la route que tenait Bonaparte pour que tous ses mouvemens leur échappassent. Par le principe que nous avons établi, le passage de cette rivière pouvait bien leur être dérobé; mais la suite devait être

[1] Vol. XXI, page 301.

celle qui accompagne ordinairement ces sortes d'opérations : celui qui veut empêcher le passage peut être distrait du véritable point où l'ennemi jettera ses ponts ; mais cette distraction ne peut pas durer long-temps. Bientôt, éclairé sur l'état des choses, il arrive et surprend son adversaire pendant qu'il effectue le passage; ou bien il l'attaque au moment où il vient de le terminer. Dans ce cas, le danger de celui qui a exécuté le passage ne cesse pas d'être imminent, puisqu'il est presque toujours contraint de combattre ayant la rivière à dos. C'est aussi ce qui arriva à la Bérézina : Bonaparte fut attaqué sur les deux rives par Witgenstein et Tchitchakoff, avant que le passage de toutes ses troupes fut achevé. Les pertes qu'il souffrit furent immenses : combien sa situation n'eût-elle pas été empirée si Koutousoff, survenu au moment du combat, suivi d'un équipage de ponts, eût joint son armée aux deux corps de Witgenstein et de Tchitchakoff. Dès le commencement du combat, la jetée d'un pont, protégée par les troupes de Tchitchakoff, eût mis Koutousoff en état de renforcer l'amiral sur la rive droite ; et le reste de ses troupes, unies à celles de Witgenstein, eussent infailliblement écrasé le duc de Bellune. Ici se trouve, à mon avis, la seule véritable faute qu'on puisse repro-

cher à Koutousoff : il pouvait suivre mollement Bonaparte, mais il ne fallait pas le perdre de vue. En ne lui laissant qu'une marche ou deux d'avance, il était bien certain qu'on l'atteindrait pendant les préparatifs qu'il ferait pour passer la Bérézina. D'ailleurs, il eût été sage de ne l'attaquer que lorsqu'il l'effectuerait, parce qu'il était à présumer que Tchitchakoff se jetterait sur les premières troupes qui auraient passé, et que le désordre inséparable d'un passage de rivière faciliterait la destruction des ennemis sur l'une et l'autre rives.

On peut encore reprocher au généralissime de n'avoir pas été plus en communication avec ses deux lieutenans. Il entourait Bonaparte d'un nombre prodigieux de partisans et d'une nuée de cosaques : c'était donc par lui que Tchitchakoff et Witgenstein devaient être journellement informés du point où se trouvait Bonaparte. Je pense même que c'était à Koutousoff à juger l'endroit où Bonaparte passerait la Bérézina, plutôt qu'à Tchitchakoff. Cet amiral, agissant sur la rive opposée, ne pouvait avoir que des données incertaines sur la route que Bonaparte tenait.

Privé de tout espoir d'entamer désormais son ennemi en le combattant avec toutes ses forces, Koutousoff, après avoir échoué dans le dénouement qu'il s'était promis des combinaisons qu'on

lui refuse et que je me plais à lui attribuer, ne s'occupa plus que d'arriver à Wilna. Il laissa à ses cosaques le soin de ramasser les restes d'une armée que les rapports qui lui venaient de toutes parts et les nombreux prisonniers qu'on lui amenait attestaient hors d'état de faire la moindre résistance.

Si le généralissime crut avoir assez fait pour sa gloire, le grand duc Constantin s'affligea d'avoir été contraint de rester loin des occasions qui lui en auraient acquis. Son Altesse Impériale en avait cependant déjà obtenu une bien recommandable sans doute aux yeux des russes : ce prince, incontestablement un des premiers organisateurs militaires de l'Europe, avait recomplété avec une admirable activité la nombreuse cavalerie qu'avait alors l'armée. Mais, jaloux de joindre à ses succès des succès plus brillans, le grand duc éprouvait le besoin d'être chargé d'une expédition qui ne fût confiée qu'à lui. Son Altesse impériale daigna m'en parler; et je vis ses regrets avec peine. Je désirais vivement de mériter les bontés dont ce prince me comblait, pour lesquelles je croyais n'avoir encore rien fait. Je crus donc pouvoir me les concilier en lui proposant d'aller s'emparer de Varsovie. L'expédition me parut brillante et susceptible de produire les ef-

fets les plus utiles : ainsi je ne craignis pas de soumettre au grand duc le projet que je reproduis ici.

« Si le but de l'empereur, disais-je, pouvait s'être borné à expulser l'ennemi de ses états, il est constant que le succès aurait couronné la campagne la plus glorieuse pour les armes de Sa Majesté. Ne serait-il pas en effet insensé de poser en question si les armées de Bonaparte pourront se maintenir en deçà d'une frontière au delà de laquelle les rejette toute espèce de moyens ajourd'hui irrésistibles pour elles? Mais le caractère inquiet de Bonaparte, son activité, son esprit fertile en ressources, un orgueil auquel rien ne peut être comparé, le danger de cesser de paraître victorieux et conquérant aux yeux des peuples qu'il domine, nous donnent la certitude que, dans la situation à laquelle il est réduit, Bonaparte ne consentira point à la paix. Cette paix, quelque honorable qu'elle fût pour lui, lui semblerait encore honteuse; elle compromettrait ses intérêts, froisserait son ambition, et menacerait son existence souveraine.

» Si on se pénètre bien de cette vérité, on conviendra donc que tous nos efforts, que toutes nos manœuvres doivent désormais tendre à enlever à Napoléon, les moyens qui le mettraient en état

de reproduire des armées contre nous. Ces moyens, abstraction faite des finances, consistent dans les nombreux recrutemens, dans les subsistances et les équipemens de toute nature auxquels, de gré ou de force, par séduction ou par bienveillance, il fera contribuer de nouveau, la France, l'Italie, l'Allemagne et la Pologne.

» La France et l'Italie, subjuguées par les formes et par le fait, trop étrangères à nous pour entrer dans de justes combinaisons de guerre, ne peuvent être paralysées, ou du moins embarrassées que par des intrigues intérieures et par de sourdes machinations. Mais ces intrigues politiques n'appartiennent point à mon sujet. Il m'appelle à discuter les opérations de guerre qui réduiraient l'Allemagne et la Pologne à la nécessité de livrer à l'empereur Alexandre les ressources dont Bonaparte fera sa propriété.

» Au premier énoncé du projet qui m'occupe, qu'on ne croie pas que j'aie pris à tâche d'indiquer les opérations et les manœuvres qui, nous conduisant de conquête en conquête, soumettraient successivement aux armes de Sa Majesté, la Pologne et l'Allemagne : dans la saison où nous sommes un tel projet serait insensé. C'est dans une rapidité de marches favorisée sur tous les points par le temps des gelées, c'est dans la combinaison

qui, en impliquant aux mouvemens une direction manœuvrière, délogerait l'ennemi de toutes les positions où il voudrait s'arrêter; enfin, c'est en établissant au plus vite les armées russes sur la Vistule et sur l'Oder, que j'aperçois le moyen de rattacher infailliblement la Pologne et l'Allemagne aux armes de l'empereur Alexandre.

» Je n'ai ni le loisir ni le dessein de me jetter dans une discussion que le moment rendrait oiseuse : je me contenterai de remarquer que l'établissement des russes sur l'Oder leur livrerait la Prusse; et dès lors, personne ne doutera plus de leur influence politique et militaire sur les autres pays de l'Allemagne.

» Voyons maintenant l'importance dont il est pour l'empereur d'occuper au plus tôt le duché et surtout la ville de Varsovie.

» Je laisserai à l'homme d'état le soin de découvrir et de dire les avantages qui résulteraient, en politique, de cette occupation. Je lui laisserai développer comment seraient annihilées une foule de ressources que Bonaparte saura activer : je ne veux considérer ici Varsovie et un établissement sur la Vistule que sous le rapport d'une position militaire.

» Par cette position, les russes prendraient à revers toutes celles où l'ennemi tenterait de se

rasseoir à la faveur des pays difficiles qu'offrent l'ancienne Prusse, la Prégel et les autres rivières qui coulent dans la même direction.

» Quelque route que prît l'ennemi dans sa retraite, il serait toujours prévenu, par une diagonale, sur tous les points de sa ligne.

» En parcourant par des détachemens et par des partis la corde de l'arc qui, de Varsovie, se termine à Mève, on lui ferait craindre de se voir renfermer dans un pays où tout est obstacle. Il ne lui resterait plus l'espoir de se faire une barrière de la Vistule, derrière laquelle il est impossible qu'il n'ait pas le projet de s'arrêter, sous la protection des places et des postes fortifiés qu'il y tient : car, quel que soit son état de délabrement, ne nous abusons pas, et soyons certains que Bonaparte s'est déjà préparé, derrière la Vistule, les moyens de se refaire.

» En passant sur la rive gauche de la Vistule, les russes forceraient l'ennemi à rapprocher de la mer sa direction de retraite. Ils l'obligeraient donc à parcourir les pays les plus pauvres, les plus embarrassés, lorsqu'ils maîtriseraient des contrées abondantes, où la récolte, encore en gerbe avant l'ouverture de la campagne, ne peut pas être entièrement consommée, et tomberait ainsi à leur profit.

» Par les raisons qui ont été déduites, la position sur la Vistule interdirait la jonction aux secours qui tenteraient d'arriver aux armées de Bonaparte; ou bien ces secours devraient suivre la direction qui longe la mer : et là, ils rencontreraient les empêchemens dont il a déjà été parlé.

» Si le maréchal Augereau a passé la Vistule, il serait obligé de s'arrêter et de se placer en échelons de soutien; ou, s'il voulait rétrograder, son mouvement offrirait aux russes des avantages sur lui.

» Les russes, enfin, isoleraient le corps autrichien de l'ensemble des armées alliées.

» Si tant d'avantages sont reconnus vrais, ils ne rendent plus problématique l'importance de faire au plus vîte occuper le duché de Varsovie par un corps de troupes russes : il ne s'agit donc plus que d'en examiner la possibilité. Cette possibilité doit être démontrée en calculant les forces respectives, leur répartition en corps de troupes, les marches, les manœuvres qui doivent avoir lieu de la part des deux partis. Il faut dire encore les secours directs et indirects que les corps peuvent se prêter, et le danger qui peut naître d'une dissémination de forces : en un mot, les moyens de subsistance doivent être indiqués.

» Puisqu'il est trop dangereux d'errer dans le

calcul des forces, nous ne craindrons pas de paraître exagéré en estimant à cent quarante mille combattans, y compris les milices de Pultawa et de Czernizow, les russes qui sont en présence des armées de Bonaparte. Nous supposerons ces dernières fortes de cent quinze mille hommes répartis en trois corps : Macdonald à la gauche, Bonaparte avec Augereau au centre, et Schwarzenberg à droite.

» Si, de cette répartition, nous passons à l'emploi des troupes, nous penserons qu'après avoir laissé le général Stengel jouer avec le maréchal Macdonald, on n'aurait, pour véritable armée d'exécution, que celle du centre, tandis que le corps de troupes qui envahirait le duché ne serait qu'un corps destiné à manœuvrer.

» Une force de soixante-dix mille hommes suffirait à l'armée d'exécution, d'autant plus que l'épuisement de l'ennemi s'accroît de jour en jour, et qu'il est dépourvu d'artillerie. D'ailleurs, d'après le système si sagement adopté, cette armée ne cherche qu'à heurter des portions avec des masses, en évitant soigneusement tout engagement général. Ce système ne lui rend donc ces masses nécessaires que pour faire redouter ses partis et les rendre entreprenans.

» La résolution de marcher sur Varsovie étant

une fois prise, trente mille hommes, dont la majeure partie serait composée de cosaques, les seuls qui fussent véritablement destinés à agir, marcheraient vers le duché, où ils pourraient arriver en vingt jours, en ne perdant pas de vue, cependant, que l'ennemi a déjà des marches sur le corps qui prendrait cette direction.

» Les deux armées principales agissant pour concourir au même but, l'une sur Vilna et l'autre sur Varsovie, éloignées l'une de l'autre de trois cents werstes, pourraient se joindre, au besoin, en sept marches; mais il serait plus judicieux qu'elles convinssent de se porter secours en manœuvrant de telle ou telle manière, dans tel ou tel cas. Ce mode d'action se soutiendrait encore quand cette distance de trois cents werstes serait diminuée par la manière de manœuvrer de l'armée d'exécution qui, refusant toujours la droite dans ses mouvemens, se rapprocherait ainsi, par la gauche, de l'armée qui agirait sur le duché. Pour mettre cette opinion dans toute son évidence, considérons la répartition des corps, et parlons de leurs mouvemens en raison de ceux de l'ennemi.

» Nous supposerons les armées russes poursuivant l'offensive contre les trois corps ennemis, de Macdonald à gauche, de Bonaparte avec Augereau au centre, et des autrichiens à la droite.

» Dans la première supposition qui a été faite, le corps de Macdonald a été jugé peu dangereux, parce que l'éloignement où il se trouve de la grande armée de Bonaparte, et l'abandon que l'on fait, pour l'occuper, du corps de Stengel, ne lui permettent de prêter à Bonaparte ni secours direct ni secours indirect; c'est à dire, de faire diversion en sa faveur. Par la même raison, ce maréchal ne peut jamais devenir inquiétant pour le général Stengel, qui a la facilité de manœuvrer sous la protection de Riga. Il est au contraire, probable que le corps de Macdonald sera tôt ou tard détruit par la prépondérance des forces que le temps et les circonstances uniront contre lui.

» Si, en suivant la ligne ennemie, nous nous arrêtons maintenant à l'armée de Bonaparte, nous concevrons que c'est à la gauche de l'armée russe qu'il appartient de manœuvrer; cette gauche doit, par conséquent, être en forces. On n'hésiterait point à assurer que l'oblique est le seul ordre qu'il faudrait employer en manœuvrant, si la droite de l'armée russe ne devait pas continuellement veiller à empêcher la jonction du maréchal Macdonald avec Bonaparte. Cette considération réduit donc au concave l'ordre que les armées russes doivent former dans leur poursuite. Cet ordre est naturellement formé en tenant le centre en arrière;

et le centre devient alors une réserve générale.

» Mais c'est en adoptant un système de pression sur les ailes et d'action derrière le centre de l'armée ennemie, qu'il est impossible de ne pas apercevoir que les résultats positifs seraient amenés par le corps qui marcherait sur Varsovie. Placé de fait, sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi, il opérerait, sans être exposé, et couvrirait tout à-la-fois le pays qu'il importe tant à la politique et à la guerre de conserver.

» Poursuivons les mouvemens offensifs, et arrivons enfin aux autrichiens : c'est alors qu'il est nécessaire de savoir si ceux-ci sont vraiment dévoués à la cause à laquelle il se prêtent, ou bien s'ils ne jouent qu'un jeu que les circonstances les ont forcés d'engager?

» Dans le premier cas, il serait difficile de croire qu'ils voulussent courir des chances hasardeuses quand ils verraient trente mille hommes se réunir contre eux au corps qui les paralyse déjà par des moyens quelconques; et il est indubitable qu'ils se mettraient hors d'atteinte.

» Dans le cas contraire, où les autrichiens ne seraient que démonstratifs, quel juste prétexte ne leur donnerait-on pas pour disparaître complètement du théâtre de la guerre, en les coupant par le fait du gros de l'armée de Bonaparte, et en opérant der-

rière eux la ruine de quelques-uns de leurs magasins? Ce serait à la politique à tracer dans ce cas, les opérations, et à dicter les conventions d'un accommodement, auquel on pourrait montrer qu'ils ont été contraints par la nécessité.

» Mais si, après avoir considéré les russes maîtrisant l'offensive, nous supposons qu'ils fussent obligés de céder cette attitude à leurs ennemis, toute action de ces derniers ne pourrait jamais devenir dangereuse. Les armées russes, en persistant à refuser le corps sur lequel l'ennemi se porterait en forces, et en renforçant elles-mêmes celle de leurs parties qui serait la plus menacée avec celle qui le serait le moins, les armées russes finiraient toujours par consommer la destruction de l'armée de Bonaparte : car, voudrait-il se porter sur la droite des russes? Il se verrait tôt ou tard acculé à la mer, dans des pays sans ressources. Chercherait-il de nouveau à pénétrer par le centre? La famine, en continuant de désoler ses armées, suffirait pour lui enlever son dernier soldat. De plus, l'armée du centre, en prenant devant lui une position fortement retranchée, donnerait loisir aux armées des ailes de faire leur jonction derrière lui.

» Enfin, si Bonaparte, en portant tous ses efforts contre la gauche des russes, parvenait à l'enfon-

cer, il serait bientôt possible aux armées russes de manœuvrer de manière à le forcer de violer le territoire autrichien, et à contraindre par là l'empereur de prendre parti contre lui. Car, dans la situation où l'esprit du peuple et celui de l'armée sont en Autriche, la cour ne consentirait jamais à faire cause commune avec Bonaparte abandonné de la fortune.

« Si on ajoute à toutes ces réflexions l'immense avantage de s'emparer des dépôts qui sont amoncelés dans Varsovie, on conviendra qu'on ne peut pas mettre trop de promptitude à se porter sur ce point. Pour peu qu'on voulût renforcer le corps du grand-duc de quelques milliers d'hommes, il serait facile à ce prince d'obtenir une gloire qu'il ambitionne.

« Je n'ai point cru devoir rechercher ici des moyens de subsistance; il me semble que la Pologne russe et le Duché, dont la récolte doit être encore vierge, écartent toute crainte de manquer de vivres. »

Depuis le retour du Grand-Duc à l'armée, le corps que Son Altesse Impériale commandait avait eu sa direction à la gauche de celle que suivait le généralissime. Le Grand-Duc était, autant que je me le rappelle, à Minsk, le jour où je lui soumis le projet que l'on vient de lire. Son Altesse Impériale se rendit au quartier-général du prince Kou-

tousoff, et lui fit connaître ce que je proposais. A son retour le Grand-Duc voulut bien me dire que, le général en chef avait approuvé les principes sur lesquels s'appuyait le mouvement qui était proposé; mais qu'il en regardait le succès comme trop subordonné aux intentions que les autrichiens pouvaient avoir dans le moment présent. S'ils étaient sincèrement disposés en notre faveur, Koutousoff reconnaissait que la marche sur Varsovie offrait, sans contredit, les résultats les plus avantageux; mais, dans le cas contraire, le généralissime regardait ce mouvement comme trop hazardeux : il voulait, avant de le tenter, s'assurer positivement des dispositions de l'Autriche.

Le Grand-Duc daigna me donner ensuite des encouragemens, en ajoutant que le généralissime l'avait prié de lui communiquer les idées que je pourrais avoir sur les opérations. J'ai été exact dans tout ce que je viens de rapporter.

Ainsi échoua un projet formé dans les vues du Grand-Duc. Si Son Altesse Impériale ne trouva pas, dans la soumission du duché par ses armes, les trophées qu'elle cherchait, au moins fut-il glorieux pour ce prince d'en avoir conçu le désir.

Sur ces entrefaites, Bonaparte et ses troupes confondues pêle-mêle, sans ordre, sans dispositions, se hâtaient de gagner Vilna, où il avait

vainement espéré de les rallier, de les refaire de leurs souffrances, et de se rétablir de ses défaites. Les armées russes marchaient également sur Vilna. Toutes en bon ordre, abondamment pourvues en munitions de bouche et de guerre, elles ne laissaient à Bonaparte et à ses soldats que la perspective de la mort ou de la captivité. Envain quelques-uns avait-ils essayé de défendre les avenues de la capitale de la Lithuanie; il fallut les abandonner à l'avant-garde de Tchitchakoff, qui y entra le 10 décembre : les dernières troupes de Bonaparte l'avaient évacuée le même jour, à trois heures du matin.

Koutousoff fit son entrée en triomphateur dans Vilna, dont il avait été le gouverneur; et ce fut là qu'il termina la campagne la plus glorieuse : car, à la guerre, ce sont les résultats qui proclament le vainqueur et font briller aux yeux de la multitude l'éclat des lauriers dont il est couvert. Qui peut, en effet, avoir assez profondément pénétré dans les secrets de ce général pour avoir connu jusqu'à quel point il avait conçu et combiné les moyens d'amener son ennemi à la ruine où il l'entraîna? Nous avons vu Koutousoff affirmer à son souverain qu'il détruirait son ennemi après l'avoir forcé à fuir devant lui; nous l'avons vu refuser des genres de combat où il savait qu'il

échouerait, et adopter ceux où il était certain de sa supériorité; nous l'avons vu se servir de l'arme que dédaignait son adversaire, et par laquelle, cependant, son armée périssait en détail; nous avons vu cet adversaire impuissant contre cet essaim de cosaques, qui paraissaient ne pas oser l'approcher, et le frappaient mortellement tout en le fuyant.

Bonaparte a dit que le climat avait été le plus cruel ennemi qu'il eût eu contre lui; mais, a-t-il su si Koutousoff n'en avait pas calculé les effets? Est-il permis à un général d'ignorer la moindre des chances qu'il courra dans le pays où il va porter la guerre? Et, dès qu'il les a prévues, ces chances, ne sera-t-il pas accusé d'incapacité s'il en est victime? Bonaparte ignorait-il que les russes comptaient sur ce redoutable agent, comme devant assurer leur triomphe? et comment ne trouva-t-il pas dans son génie des ressources plus puissantes que cet agent? Enfin, l'adoption et l'organisation de la petite guerre ne fut-elle pas pour Koutousoff une émanation de génie, quand il voyait qu'elle triomphait en Espagne; et que le génie de son adversaire, toujours victorieux, restait sans puissance contre ce genre de guerre: regardera-t-on encore comme le produit du hazard ou de la bizarrerie la résolution qui fit brûler les villages

que les russes abandonnaient, et la dévastation qu'ils laissaient après eux? On ne peut que les louer d'avoir eu l'énergie de se résoudre à de douloureux sacrifices, par lesquels ils achetaient la perte de leurs ennemis; mais on ne peut leur accorder l'honneur d'en avoir conçu l'idée : ils ne furent qu'imitateurs. Lord Wellington n'avait-il pas avant eux, brûlé la vallée du Tage, pour ne laisser à l'ennemi que des cendres? Qu'on lise le rapport[1] fait à Bonaparte par le maréchal Massena, dans sa marche sur Lisbonne; on y verra tracée la conduite que les russes et leurs généraux ont tenue en 1812. Mais Wellington, Barclay et Koutousoff, eurent eux-mêmes un maître dans ce système de destruction : le plus humain des gens de guerre, Turenne, ne réduisit-il pas en cendres le Palatinat pour mettre un désert entre ses ennemis et lui? Cessons donc d'attribuer au hazard les calculs qui amenèrent l'anéantissement des armées de Bonaparte; commençons à croire que celui qui ne prévit pas les différentes températures du climat où il portait la guerre, qui n'apperçut pas au premier coup d'œil, qu'une résolution avait été prise de tout incendier devant lui; qui n'en conclut pas que l'incendie, d'autant plus ardent à s'allu-

[1] *Voyez* le rapport, *Moniteur* de 1811.

mer qu'il n'aurait à dévorer que des maisons construites en bois, allait le placer au milieu d'un désert et l'entourer de privations dans toute l'étendue d'un pays où la volonté du maître était absolue; celui qui dans les premiers mouvemens rétrogrades de son adversaire ne découvrit pas la profondeur de ses plans : commençons à reconnaître que ce génie cessa d'être supérieur. Dans ce cas, on sera autorisé à soutenir avec le général Gourgaud que la tête de Bonaparte ne s'était point désorganisée, puisque la rigueur de la saison, à laquelle on attribue l'affaiblissement de ses organes, n'avait point encore eu de prise sur lui quand il dut avoir formé le plan de sa campagne et prévu toutes les chances qu'il allait courir.

Le prince Koutousoff et le grand duc furent enfin obligés, pour arriver à Vilna, de quitter les directions parallèles qu'ils avaient jusqu'alors gardées, et de se rapprocher de la route qui avait été abandonnée à l'armée de Bonaparte. De nombreux chariots chargés de vivres et attelés de chevaux endurcis au climat, suivaient l'armée de Koutousoff, où ils entretenaient l'abondance. Mais si la dévastation n'avait pu affamer cette armée, elle ne lui avait point laissé d'abri. Cette privation ne se fit heureusement sentir que dans les dernières marches; l'incendie avait tellement

exercé ses ravages aux approches de Vilna, que, la veille de l'entrée du grand duc dans cette ville, il n'y eut qu'une seule maison pour loger Son Altesse impériale et les généraux qui commandaient sous ses ordres. Il eût même été impossible de faire le logement du grand duc, si un pavillon composé de deux pièces ne fût resté debout au milieu d'un jardin; encore était-il encombré de cadavres, et présentait-il à la vue tout ce qui peut inspirer de l'horreur. Le grand duc avait, fort à propos, continué sa route jusqu'à Vilna pour y recevoir les ordres du généralissime. On se hâta de déblayer ce pavillon, et Son Altesse impériale ne s'aperçut même pas en y entrant des efforts qu'avaient faits les hommes employés à purifier ce lieu d'horreur.

CHAPITRE L.

Wilna est le terme de la campagne de 1812 pour les russes. — L'abandon que Bonaparte fait de son armée rend aux Bourbons la première marche de leur trône. — Esprit de l'armée russe et de son général en chef dans Wilna. — Crainte qui en résulte pour la cessation de la guerre. — Arrivée de l'empereur Alexandre à Wilna. — Présentation à l'empereur par le grand-duc Constantin. — Disposition de marche proposée pour porter l'armée russe à la Vistule. — Plan de défense pour la frontière de la Russie ordonné par l'empereur. — Humanité du grand-duc Constantin envers des prisonniers malades. — Négociations de l'empereur Alexandre pour détacher les souverains du parti de Bonaparte. — L'armée russe passe le Niémen et marche jusqu'à la Vistule. — Le prince de Schwarzenberg envoie le capitaine autrichien Forestier pour s'assurer de l'état de l'armée de Bonaparte. — L'armée russe passe la Vistule.

Vilna fut, pour les russes, le terme de la campagne de 1812 : car il ne faut pas compter au nombre de leurs travaux les courses des cosaques et des partisans, ramenant aux quartiers-généraux des hommes qui ne se défendaient plus. L'armée de Bonaparte s'était écroulée dans ses derniers fondemens. Qui le prouverait plus évidemment

que l'auteur des Victoires et Conquêtes [1], s'exprimant de cette sorte : « Il nous suffit de dire que, lors « du passage du Niémen, les débris réunis de l'ar- « mée (celle de Bonaparte), ne présentaient « plus qu'une masse de vingt-cinq à trente mille « hommes, la plupart ruinés par les privations, « affaiblis par les maladies, ou mutilés par le « froid. » M. de Ségur fait un tableau plus affligeant encore [2]. Peut-on plus positivement affirmer que l'armée de Bonaparte avait cessé d'exister? Aussi son chef s'était-il empressé d'en abandonner [3] les restes, condamnés à tous les genres d'infortune et d'humiliations. Quitter alors son armée, c'était, de la part de Bonaparte, rendre aux Bourbons la première marche de leur trône. Quel espoir ne durent pas, à cette époque, concevoir les français restés attachés à leurs antiques rois? Qui, plus que moi, devait éprouver ce sentiment? Sorti de France pour la cause de nos rois, placé sous le drapeau des frères du roi dans une position à laquelle je ne pouvais pas prétendre, l'a-

[1] Vol. XXI, page 300.

[2] Histoire de la grande-armée, par M. de Ségur, t. II, page 400.

[3] Bonaparte partit le 5 décembre pour Paris. *Voyez* Manuscrit de mil huit cent douze.

mour-propre qui aspirait au succès, peut-être même les illusions de l'ambition, tout ranimait en moi l'espérance et soufflait le feu des entreprises. Combien ne devais-je donc pas m'alarmer des dispositions dans lesquelles je voyais l'armée russe et ses chefs! Koutousoff, triomphant au milieu d'un peuple qu'il avait gouverné, flatté par les femmes auxquelles il avait, dans un âge moins avancé, offert l'encens qu'elles dédaignent rarement quand il s'élève d'une main puissante, Koutousoff, chargé de gloire aux yeux de tous, craignait de voir flétrir dans ses mains le laurier qu'il tenait en vainqueur. Ses généraux, respirant à peine d'une lutte où tant de sang avait coulé, étonnés des dangers auxquels ils venaient d'échapper, s'estimant les plus illustres d'entre les peuples de l'Europe, puisqu'ils avaient vu fuir devant eux celui dont l'Europe osait à peine soutenir les regards; les généraux de Koutousoff, enfin, croyaient avoir assez fait pour leur empereur, pour les contemporains et pour la postérité. Un seul cri se faisait entendre dans l'armée: « Soyons conséquents avec nous-mêmes : nous « avons proclamé que nous ne prenions les armes « que pour repousser une injuste aggression, que « pour chasser de notre territoire l'audacieux « qui avait osé l'insulter : aujourd'hui, non-seu-

« lement sa présence ne souille plus le sol de « notre empire, mais encore nous l'avons fait « rentrer dans le néant avec les armées qu'il « traînait à sa suite : notre tâche est remplie. « Arrêtons-nous; laissons cette Europe *pourrie* « subir le joug du dominateur; elle nous a aban- « donnés, abandonnons-la à notre tour. La leçon « que nous venons de donner à Bonaparte ne « s'effacera jamais de sa mémoire, et ses regards « n'oseront jamais s'élancer jusqu'aux barrières « de notre pays. » Tels étaient les propos que j'entendais répéter; ils n'étaient pas dénués de sens, et n'en devenaient pour moi que plus alarmans. Je pensais (et qui n'eût pas pensé avec moi?) que, si les russes s'arrêtaient, le monde était perdu. Bonaparte, furieux de la honte qui pesait sur lui, au milieu d'un peuple nombreux et si facile à émouvoir quand on lui parle de gloire, serait bientôt devenu plus formidable encore. Éclairé par ses fautes, plus docile aux conseils de ses généraux, il aurait mûri ses moyens de vengeance pour porter des coups plus assurés; l'Autriche et la Prusse fussent devenues des tributaires enchaînées : car le système désastreux qui les avait perdues, celui de s'isoler en s'estimant heureuses lorsqu'elles n'étaient point attaquées, ce système les eût laissées lutter séparé-

ment contre Bonaparte. Celui-ci, après avoir d'abord fondu sur l'une d'elles, serait plus tard revenu sur l'autre; et par conséquent elles auraient successivement succombé. Bientôt après, on aurait vu Bonaparte aller de nouveau chercher en Russie la gloire qu'il y avait perdue. Devenu par ses fautes plus profond général que conquérant téméraire, peut-être eût-il recouvré, au milieu de cet empire, l'éclat qu'il y avait laissé. Cependant, tout s'anéantissait à mes yeux; la cause à laquelle je m'étais opiniâtrément voué restait désormais sans espérance; et ma nouvelle patrie, devenue èsclave de celui que je voulais combattre à outrance, s'ensevelissait avec celle que j'avais eu l'ambition de faire renaître. Chaque homme, dit-on, est frappé d'un genre quelconque de folie; celui-ci était le mien. Puissent les rois, dans de semblables temps, avoir pour serviteurs des hommes atteints du même délire!

Cependant il était à craindre que la cour de Russie, instruite de l'esprit qui régnait dans l'armée, ne se rendît aux raisons sur lesquelles il s'appuyait. Dans cette anxiété, je ne dissimulai au grand duc Constantin ni mes craintes, ni le parti qu'il me paraissait le plus sage de suivre. « Pourquoi, disais-je, n'ai-je pas le bonheur de « voir l'empereur? Je n'hésiterais pas à dire à Sa

« Majesté tout ce que m'inspire sa gloire et le « salut du monde entier. » Le grand duc daignait m'écouter; mais il gardait le silence. Enfin, ce jour paraît où le grand duc, rentrant dans son appartement, me dit : « Dans trois heures, l'em- « pereur sera ici. » A ces mots, je ne peindrai pas les sentimens qui m'agitèrent; ils se partagèrent entre l'entraînement de parler et l'obligation de me taire.

L'empereur arrive; tous les cœurs s'ouvrent : il était trop difficile de les fermer à Alexandre..... L'empereur se montre; toutes les ambitions s'agitent; chacun brigue un regard qu'il croit avoir mérité : ce regard du souverain, si redouté, et pourtant si recherché du russe..... Le grand duc, qui chérissait l'empereur en frère le plus tendre, qui le révérait en sujet le plus fidèle, et qui lui obéissait comme le plus soumis de ses généraux, s'empressa de présenter à Sa Majesté tous les généraux et les colonels qui se trouvaient à Vilna. Je fus le seul excepté. Je ne dissimulerai ici ni l'humiliation dont je fus frappé, ni le chagrin, ou plutôt le désespoir qui m'accabla : cet état violent dura deux jours. Enfin, le troisième jour, le grand duc me dit : « Venez avec moi chez l'em- « pereur. » Il était onze heures du matin.

Arrivés chez l'empereur, nous montons, par

un escalier particulier, à l'appartement que Sa Majesté occupait : le grand duc en ouvre la porte, la referme, et reste le dos appuyé contre elle.

L'empereur, assis sur un canapé, une table portée sur des roulettes placée devant lui, écrivait. « Le colonel Crossard, dit le grand duc. » L'empereur, sans lever les yeux, mais en écartant sa table, quitte son siége, en disant : « Ah Mon-« sieur, il y a long-temps que je vous connais de « nom; je serai bien aise de vous connaître de « personne. » Et Sa Majesté vient à nous. « Dites « votre plan à l'empereur, m'ordonna le grand « duc. » Je garde le silence..... « Allons, parlez, « répète impérativement Son Altesse Impériale. « — Eh bien, puisque Sa Majesté l'ordonne, je « dirai qu'il ne faut pas balancer à porter l'armée « sur la Vistule, et à pousser un corps jusqu'à « l'Oder. Ce n'est qu'à la Vistule que l'ennemi « n'aura plus le droit de dire qu'il a été défait « par l'intempérie du climat, et qu'il ne contes-« tera plus la gloire dont Sa Majesté est couverte. « — Je pense comme vous, Monsieur, dit l'em-« pereur. — C'est aussi, continuai-je, quand les « russes paraîtront sur l'Oder, que Sa Majesté « deviendra imposante à l'Allemagne; qu'elle « ralliera le roi de Prusse à elle, si ce monarque « est bien intentionné : car, si le roi persiste dans

« le parti qu'il tient, Sa Majesté ne peut pas « prétendre aujourd'hui à le contraindre par la « force des armes à le quitter. — Non, dit l'em- « pereur. — Mais, repris-je, si le corps poussé « sur l'Oder est obligé de se replier ; en prenant « position en avant de la rive gauche de la Vis- « tule, il formera notre avant-garde et couvrira « nos conquêtes. — Des conquêtes ? dit vivement « l'empereur ; la Russie n'en a pas besoin : elle « est assez grande. Où croyez-vous, demanda Sa « Majesté, qu'il faudrait se porter sur l'Oder ? — « A Francfort, Sire, répondis-je : à ce point, « nous coupons la ligne qu'il importe le plus au « roi de Prusse de conserver, et nous donnons à « ce monarque un motif plausible pour se sépa- « rer de la cause qu'il soutient. — J'aurais cru, « reprit l'empereur, qu'il eût été préférable de « marcher sur Schwedt, afin de dégager Berlin. « Sire, répondis-je, dégager Berlin serait une « opération militaire qui exigerait de grandes « considérations ; et Votre Majesté a daigné me « dire que, dans ce moment, elle ne croyait pas « devoir en entreprendre de cette nature. Mais, « dans tous les cas, il faut profiter du temps des « gelées pour traverser un pays difficile ; et cha- « que jour perdu est un siècle perdu. — Oui, « répéta l'empereur, chaque jour perdu est un

« siècle perdu. Eh bien colonel, ce que vous dites « se fera, et sous peu de jours. Mais cela reste « entre Son Altesse, vous et moi. Je suis bien « aise de vous avoir vu et de vous avoir en- « tendu. »

Voilà, *mot à mot*, quel fut le premier entretien dont l'empereur Alexandre m'honora. Si jamais ce récit parvient jusqu'au grand duc Constantin, que la nature a doué d'une mémoire si ample et si fidèle, je ne crains point que Son Altesse Impériale m'accuse d'avoir omis ou ajouté. Omettre! La situation fut trop précieuse pour que la moindre circonstance m'ait échappé..... Ajouter! serait une lâcheté dont je me tiendrais pour flétri.

L'assentiment de l'empereur donné à mes idées ne pouvait qu'échauffer mon âme en exaltant mon imagination. Je crus donc avoir trop peu fait en exprimant ces pensées; je voulus en prouver la justesse. La bonté avec laquelle l'empereur avait daigné les écouter, me fit espérer que Sa Majesté ne les repousserait pas quand elles seraient écrites. Ainsi, rentré chez moi, je m'empressai de tracer les dispositions dans lesquelles il me semblait que l'armée devait marcher pour se porter du Niémen à la Vistule. J'ai conservé ces dispositions telles qu'elles furent écrites alors : je vais les reproduire ici. En se rappelant la manière dont les armées

russes marchèrent du Niémen à la Vistule, et de là sur l'Oder, on pourra juger du plus ou moins d'attention qui leur fut donnée.

Dispositions de marche proposée pour porter l'armée russe du Niémen à la Vistule.

« Si on me donnait pour problème de porter cent-vingt mille hommes du Niémen à la Vistule, afin de prendre sur ce dernier fleuve une position convenable aux circonstances présentes de la guerre, obligé dans ce cas, de me créer les données nécessaires à une semblable solution, je dirais :

« La marche doit se faire sur plusieurs colonnes, pour lui donner plus de célérité et rendre les moyens de subsistances plus faciles.

« Les colonnes ne doivent pas être éloignées entre elles de plus de deux meiles (quatre lieues).

« La route que tiendront ces colonnes doit être choisie de manière que les difficultés naturelles du pays, loin d'embarrasser la marche, puissent au contraire protéger ses colonnes contre les entreprises que pourrait tenter l'ennemi, quel que soit son état de délabrement.

« Les colonnes doivent encore être tellement disposées que, tout en se prêtant protection, leurs têtes ne puissent être engagées toutes à la fois. On

obtiendra cet avantage en disposant l'ordre de marche en échelons ou en coin : cet ordre se formera naturellement en ébranlant les colonnes, à jours différens.

« Les colonnes, tout en embrassant dans leur direction la position qu'elles seraient appelées à prendre sur la Vistule, devraient néanmoins menacer (tonjours sans hazarder de se compromettre), les points qu'il importerait le plus à l'ennemi de conserver; parce que, forcé de se concentrer sur ces points, que l'on n'aurait nullement le projet d'atteindre, il livrerait ainsi ceux qui seraient véritablement le but de la manœuvre.

« Enfin, je chercherai à assurer le service des subsistances sans avoir besoin de la voie des transports, que le dégel peut chaque jour entraver.

« D'après l'énoncé du problème, il est évident que la position que les armées devraient prendre sur la Vistule est la première inconnue qu'il faut dégager : or, je pense qu'une position prise entre la Narew vers Pultusk, et l'embouchure de la Drowianka dans la Vistule, réunirait toutes les qualités que le moment peut exiger.

« Cette position présenterait une étendue de vingt meiles à peu près : quarante mille hommes suffiraient donc pour en occuper tous les points en forces; et en trois marches, une masse pourrait se

réunir là où les circonstances de guerre la rendraient nécessaire.

« Si on suppose l'ennemi posté sur la rive gauche de la Vistule pour faire échec à l'armée russe, il se trouverait remplir le convexe d'un arc dont la position prise par les russes serait la corde : par conséquent, il céderait l'avantage qu'Eugène sut, aux bords du Pô, se donner sur Vendôme.

« Couverte à droite par des pays difficiles, la position de l'armée russe paraîtrait hors d'insulte ; tandis que l'ensemble de la masse donnerait aux détachemens et aux troupes légères les facultés dont ils auraient besoin tant pour aller inquiéter les forteresses, que pour acculer sur le Frisch-Haff ceux des ennemis qui viendraient de Kœnigsberg, ou bien pour renverser dans la Vistule et dans les marais de Marienwerder ceux qui, venant de Dantzick, tenteraient de déboucher contre cette même droite.

« L'occupation de Golup ou d'un poste créé près de ce point, mettrait en notre pouvoir tous les débouchés qui mènent dans la Prusse-Ducale, et couvrirait ainsi le revers de notre ligne.

« Mais des avantages plus marqués se réunissent à la gauche de l'armée russe. Cette gauche, appuyée au-dessus de Sirosk, donnerait à toute la ligne la forme de l'oblique. C'est en prenant cette

forme, que la ligne paralyserait Sirosk, Modelin et Praga. Un pont jeté sur la Narew, à l'endroit où s'appuyerait l'extrémité de cette gauche, et fortifié par une tête, nous rendrait maîtres du cours des deux rivières, et enlèverait à ces deux places les contributions du pays, qui deviendraient la propriété de l'armée. Cette propriété ne pourrait être disputée par les garnisons, toujours exposées, dans leurs sorties, à se voir couper la retraite par les corps qui manœuvreraient sur l'une ou l'autre rive.

« Masquée par des bois que de nombreux chemins traversent, assise sur le terrain le plus élevé, et abondante en cantonnemens, cette position aurait l'avantage d'économiser la cavalerie, ou de la laisser disponible ailleurs ; elle déroberait en même temps à l'ennemi les mouvemens qu'on aurait intérêt de lui cacher.

« Enfin, dirai-je qu'en nous livrant le cours de la Vistule, et en isolant les places qui semblent l'assurer à l'ennemi, cette position me paraitrait propre à donner de la force à toutes les conceptions ultérieures de la guerre et de la politique ?

« Si la position qui vient d'être proposée offre, en effet, tous les avantages qu'on lui attribue ; si, dans la discussion des attaques à laquelle elle sera soumise, il est démontré qu'aucune de ces attaques ne peut prévaloir contre elle ; il ne s'agit plus que

de tracer les marches qui devraient y conduire.

» La manière dont les troupes sont réparties derrière le Niemen m'étant inconnue, je supposerai Olita et Grodno comme devant être le point de départ d'où six colonnes se dirigeraient, en divergeant, sur Varsovie, Plosk et Thorn : chaque colonne serait donc composée de vingt mille hommes.

» Deux chaussées appartiennent à ces directions, et deviennent, par conséquent, le partage de l'artillerie; il est cependant à remarquer que la grande route qui conduit de Grodno à Varsovie, n'ayant, même en été, qu'un mauvais fonds, il serait imprudent de lui confier l'artillerie de réserve. Cette artillerie devrait suivre la route qui porte sur Thorn.

» Si l'on observe qu'en cotoyant cette dernière route par les chemins de traverse, on ne rencontre, jusqu'à la distance de huit lieues avant d'arriver à Thorn, qu'un terrain presque toujours ouvert, on n'hésiterait pas à faire prendre cette direction à la cavalerie. Elle conviendrait d'autant plus à cette arme, que bien que le terrain entre Pultusk et Grodno soit peu chargé de bois, il est néanmoins tellement embarrassé de marais, qu'il serait hasardeux de le destiner à la cavalerie.

» Quant aux deux colonnes du centre, comme il leur serait réservé de parcourir un terrain pres-

que constamment chargé d'épaisses forêts, elles ne pourraient nécessairement se composer que d'infanterie, à laquelle pourraient se joindre des hussards et des cosaques. Ce serait à l'exactitude des reconnaissances à assigner, chaque jour, l'ordre que les hussards devraient tenir dans la colonne de marche.

» La force des colonnes, leur répartition, et les directions qu'elles devraient suivre, étant une fois réglées, il faudrait fixer le terme de chaque marche, indiquer le changement de direction pour porter chaque colonne au point de sa destination; enfin, il faudrait démontrer la sûreté de chacune d'elles, en supposant que l'ennemi voulût l'entamer dans sa marche.

» Partant d'Olita en se dirigeant sur Tborn, des deux colonnes jumelles celle de la gauche suivrait la grande route qui chemine par Margrabowa, Ortelsbourg, Neidembourg et Lauterbourg, pendant que la colonne qui serait à sa droite la côtoyerait à travers les pays.

» Les reconnaissances qui auraient préparé chaque marche détermineraient les points où la nature du pays forcerait l'une ou l'autre colonne de quitter sa direction, ou de se soumettre à quelques modifications; c'est-à-dire, à faire des changemens dans l'ordre de marches des différentes armes. Ces

« Majesté tout ce que m'inspire sa gloire et le « salut du monde entier. » Le grand duc daignait m'écouter; mais il gardait le silence. Enfin, ce jour paraît où le grand duc, rentrant dans son appartement, me dit : « Dans trois heures, l'em- « pereur sera ici. » A ces mots, je ne peindrai pas les sentimens qui m'agitèrent; ils se partagèrent entre l'entraînement de parler et l'obligation de me taire.

L'empereur arrive; tous les cœurs s'ouvrent : il était trop difficile de les fermer à Alexandre..... L'empereur se montre; toutes les ambitions s'agitent; chacun brigue un regard qu'il croit avoir mérité : ce regard du souverain, si redouté, et pourtant si recherché du russe..... Le grand duc, qui chérissait l'empereur en frère le plus tendre, qui le révérait en sujet le plus fidèle, et qui lui obéissait comme le plus soumis de ses généraux, s'empressa de présenter à Sa Majesté tous les généraux et les colonels qui se trouvaient à Vilna. Je fus le seul excepté. Je ne dissimulerai ici ni l'humiliation dont je fus frappé, ni le chagrin, ou plutôt le désespoir qui m'accabla : cet état violent dura deux jours. Enfin, le troisième jour, le grand duc me dit : « Venez avec moi chez l'em- « pereur. » Il était onze heures du matin.

Arrivés chez l'empereur, nous montons, par

un escalier particulier, à l'appartement que Sa Majesté occupait : le grand duc en ouvre la porte, la referme, et reste le dos appuyé contre elle.

L'empereur, assis sur un canapé, une table portée sur des roulettes placée devant lui, écrivait. « Le colonel Crossard, dit le grand duc. » L'empereur, sans lever les yeux, mais en écartant sa table, quitte son siége, en disant : « Ah Mon-« sieur, il y a long-temps que je vous connais de « nom; je serai bien aise de vous connaître de « personne. » Et Sa Majesté vient à nous. « Dites « votre plan à l'empereur, m'ordonna le grand « duc. » Je garde le silence..... « Allons, parlez, « répète impérativement Son Altesse Impériale. « — Eh bien, puisque Sa Majesté l'ordonne, je « dirai qu'il ne faut pas balancer à porter l'armée « sur la Vistule, et à pousser un corps jusqu'à « l'Oder. Ce n'est qu'à la Vistule que l'ennemi « n'aura plus le droit de dire qu'il a été défait « par l'intempérie du climat, et qu'il ne contes-« tera plus la gloire dont Sa Majesté est couverte. « — Je pense comme vous, Monsieur, dit l'em-« pereur. — C'est aussi, continuai-je, quand les « russes paraîtront sur l'Oder, que Sa Majesté « deviendra imposante à l'Allemagne; qu'elle « ralliera le roi de Prusse à elle, si ce monarque « est bien intentionné : car, si le roi persiste dans

« le parti qu'il tient, Sa Majesté ne peut pas « prétendre aujourd'hui à le contraindre par la « force des armes à le quitter. — Non, dit l'em- « pereur. — Mais, repris-je, si le corps poussé « sur l'Oder est obligé de se replier ; en prenant « position en avant de la rive gauche de la Vis- « tule, il formera notre avant-garde et couvrira « nos conquêtes. — Des conquêtes ? dit vivement « l'empereur ; la Russie n'en a pas besoin : elle « est assez grande. Où croyez-vous, demanda Sa « Majesté, qu'il faudrait se porter sur l'Oder ? — « A Francfort, Sire, répondis-je : à ce point, « nous coupons la ligne qu'il importe le plus au « roi de Prusse de conserver, et nous donnons à « ce monarque un motif plausible pour se sépa- « rer de la cause qu'il soutient. — J'aurais cru, « reprit l'empereur, qu'il eût été préférable de « marcher sur Schwedt, afin de dégager Berlin. « Sire, répondis-je, dégager Berlin serait une « opération militaire qui exigerait de grandes « considérations ; et Votre Majesté a daigné me « dire que, dans ce moment, elle ne croyait pas « devoir en entreprendre de cette nature. Mais, « dans tous les cas, il faut profiter du temps des « gelées pour traverser un pays difficile ; et cha- « que jour perdu est un siècle perdu. — Oui, « répéta l'empereur, chaque jour perdu est un

« siècle perdu. Eh bien colonel, ce que vous dites « se fera, et sous peu de jours. Mais cela reste « entre Son Altesse, vous et moi. Je suis bien « aise de vous avoir vu et de vous avoir en- « tendu. »

Voilà, *mot à mot*, quel fut le premier entretien dont l'empereur Alexandre m'honora. Si jamais ce récit parvient jusqu'au grand duc Constantin, que la nature a doué d'une mémoire si ample et si fidèle, je ne crains point que Son Altesse Impériale m'accuse d'avoir omis ou ajouté. Omettre! La situation fut trop précieuse pour que la moindre circonstance m'ait échappé..... Ajouter! serait une lâcheté dont je me tiendrais pour flétri.

L'assentiment de l'empereur donné à mes idées ne pouvait qu'échauffer mon âme en exaltant mon imagination. Je crus donc avoir trop peu fait en exprimant ces pensées; je voulus en prouver la justesse. La bonté avec laquelle l'empereur avait daigné les écouter, me fit espérer que Sa Majesté ne les repousserait pas quand elles seraient écrites. Ainsi, rentré chez moi, je m'empressai de tracer les dispositions dans lesquelles il me semblait que l'armée devait marcher pour se porter du Niémen à la Vistule. J'ai conservé ces dispositions telles qu'elles furent écrites alors : je vais les reproduire ici. En se rappelant la manière dont les armées

russes marchèrent du Niémen à la Vistule, et de là sur l'Oder, on pourra juger du plus ou moins d'attention qui leur fut donnée.

Dispositions de marche proposée pour porter l'armée russe du Niémen à la Vistule.

« Si on me donnait pour problème de porter cent-vingt mille hommes du Niémen à la Vistule, afin de prendre sur ce dernier fleuve une position convenable aux circonstances présentes de la guerre, obligé dans ce cas, de me créer les données nécessaires à une semblable solution, je dirais :

« La marche doit se faire sur plusieurs colonnes, pour lui donner plus de célérité et rendre les moyens de subsistances plus faciles.

« Les colonnes ne doivent pas être éloignées entre elles de plus de deux meiles (quatre lieues).

« La route que tiendront ces colonnes doit être choisie de manière que les difficultés naturelles du pays, loin d'embarrasser la marche, puissent au contraire protéger ses colonnes contre les entreprises que pourrait tenter l'ennemi, quel que soit son état de délabrement.

« Les colonnes doivent encore être tellement disposées que, tout en se prêtant protection, leurs têtes ne puissent être engagées toutes à la fois. On

obtiendra cet avantage en disposant l'ordre de marche en échelons ou en coin : cet ordre se formera naturellement en ébranlant les colonnes, à jours différens.

« Les colonnes, tout en embrassant dans leur direction la position qu'elles seraient appelées à prendre sur la Vistule, devraient néanmoins menacer (tonjours sans hazarder de se compromettre), les points qu'il importerait le plus à l'ennemi de conserver ; parce que, forcé de se concentrer sur ces points, que l'on n'aurait nullement le projet d'atteindre, il livrerait ainsi ceux qui seraient véritablement le but de la manœuvre.

« Enfin, je chercherai à assurer le service des subsistances sans avoir besoin de la voie des transports, que le dégel peut chaque jour entraver.

« D'après l'énoncé du problème, il est évident que la position que les armées devraient prendre sur la Vistule est la première inconnue qu'il faut dégager : or, je pense qu'une position prise entre la Narew vers Pultusk, et l'embouchure de la Drowianka dans la Vistule, réunirait toutes les qualités que le moment peut exiger.

« Cette position présenterait une étendue de vingt meiles à peu près : quarante mille hommes suffiraient donc pour en occuper tous les points en forces ; et en trois marches, une masse pourrait se

réunir là où les circonstances de guerre la rendraient nécessaire.

« Si on suppose l'ennemi posté sur la rive gauche de la Vistule pour faire échec à l'armée russe, il se trouverait remplir le convexe d'un arc dont la position prise par les russes serait la corde : par conséquent, il céderait l'avantage qu'Eugène sut, aux bords du Pô, se donner sur Vendôme.

« Couverte à droite par des pays difficiles, la position de l'armée russe paraîtrait hors d'insulte ; tandis que l'ensemble de la masse donnerait aux détachemens et aux troupes légères les facultés dont ils auraient besoin tant pour aller inquiéter les forteresses, que pour acculer sur le Frisch-Haff ceux des ennemis qui viendraient de Kœnigsberg, ou bien pour renverser dans la Vistule et dans les marais de Marienwerder ceux qui, venant de Dantzick, tenteraient de déboucher contre cette même droite.

« L'occupation de Golup ou d'un poste créé près de ce point, mettrait en notre pouvoir tous les débouchés qui mènent dans la Prusse-Ducale, et couvrirait ainsi le revers de notre ligne.

« Mais des avantages plus marqués se réunissent à la gauche de l'armée russe. Cette gauche, appuyée au-dessus de Sirosk, donnerait à toute la ligne la forme de l'oblique. C'est en prenant cette

forme, que la ligne paralyserait Sirosk, Modelin et Praga. Un pont jeté sur la Narew, à l'endroit où s'appuyerait l'extrémité de cette gauche, et fortifié par une tête, nous rendrait maîtres du cours des deux rivières, et enlèverait à ces deux places les contributions du pays, qui deviendraient la propriété de l'armée. Cette propriété ne pourrait être disputée par les garnisons, toujours exposées, dans leurs sorties, à se voir couper la retraite par les corps qui manœuvreraient sur l'une ou l'autre rive.

« Masquée par des bois que de nombreux chemins traversent, assise sur le terrain le plus élevé, et abondante en cantonnemens, cette position aurait l'avantage d'économiser la cavalerie, ou de la laisser disponible ailleurs ; elle déroberait en même temps à l'ennemi les mouvemens qu'on aurait intérêt de lui cacher.

« Enfin, dirai-je qu'en nous livrant le cours de la Vistule, et en isolant les places qui semblent l'assurer à l'ennemi, cette position me paraitrait propre à donner de la force à toutes les conceptions ultérieures de la guerre et de la politique ?

« Si la position qui vient d'être proposée offre, en effet, tous les avantages qu'on lui attribue ; si, dans la discussion des attaques à laquelle elle sera soumise, il est démontré qu'aucune de ces attaques ne peut prévaloir contre elle ; il ne s'agit plus que

de tracer les marches qui devraient y conduire.

» La manière dont les troupes sont réparties derrière le Niemen m'étant inconnue, je supposerai Olita et Grodno comme devant être le point de départ d'où six colonnes se dirigeraient, en divergeant, sur Varsovie, Plosk et Thorn : chaque colonne serait donc composée de vingt mille hommes.

» Deux chaussées appartiennent à ces directions, et deviennent, par conséquent, le partage de l'artillerie; il est cependant à remarquer que la grande route qui conduit de Grodno à Varsovie, n'ayant, même en été, qu'un mauvais fonds, il serait imprudent de lui confier l'artillerie de réserve. Cette artillerie devrait suivre la route qui porte sur Thorn.

» Si l'on observe qu'en cotoyant cette dernière route par les chemins de traverse, on ne rencontre, jusqu'à la distance de huit lieues avant d'arriver à Thorn, qu'un terrain presque toujours ouvert, on n'hésiterait pas à faire prendre cette direction à la cavalerie. Elle conviendrait d'autant plus à cette arme, que bien que le terrain entre Pultusk et Grodno soit peu chargé de bois, il est néanmoins tellement embarrassé de marais, qu'il serait hasardeux de le destiner à la cavalerie.

» Quant aux deux colonnes du centre, comme il leur serait réservé de parcourir un terrain pres-

que constamment chargé d'épaisses forêts, elles ne pourraient nécessairement se composer que d'infanterie, à laquelle pourraient se joindre des hussards et des cosaques. Ce serait à l'exactitude des reconnaissances à assigner, chaque jour, l'ordre que les hussards devraient tenir dans la colonne de marche.

» La force des colonnes, leur répartition, et les directions qu'elles devraient suivre, étant une fois réglées, il faudrait fixer le terme de chaque marche, indiquer le changement de direction pour porter chaque colonne au point de sa destination; enfin, il faudrait démontrer la sûreté de chacune d'elles, en supposant que l'ennemi voulût l'entamer dans sa marche.

» Partant d'Olita en se dirigeant sur Tborn, des deux colonnes jumelles celle de la gauche suivrait la grande route qui chemine par Margrabowa, Ortelsbourg, Neidembourg et Lauterbourg, pendant que la colonne qui serait à sa droite la côtoyerait à travers les pays.

» Les reconnaissances qui auraient préparé chaque marche détermineraient les points où la nature du pays forcerait l'une ou l'autre colonne de quitter sa direction, ou de se soumettre à quelques modifications; c'est-à-dire, à faire des changemens dans l'ordre de marches des différentes armes. Ces

deux colonnes se trouveraient nécessairement destinées à se couvrir réciproquement.

» Quoique le pays que les deux colonnes du centre auraient à traverser en se dirigeant sur Plosk, fût le plus difficile, la composition de ces colonnes, le grand nombre de routes qui traversent ces forêts, la multitude de villages qu'on y rencontre, ne donneraient aucune inquiétude sur l'exécution de leur marche. Cependant, la prudence et la future destination de ces colonnes prescriraient de ne les mettre en mouvement que trois ou quatre jours après le départ des colonnes des ailes, en les faisant toutefois précéder d'une marche, par une tête formée de ce qu'elles auraient de plus léger.

» Le même ordre qui aurait été dicté aux colonnes de la droite, serait appliqué aux colonnes de gauche. Celle des deux dont la marche aurait moins d'obstacles à vaincre, précéderait d'un jour la marche de l'autre. Ces deux colonnes s'arrêteraient au point qui aurait été choisi pour appuyer la gauche de la position. Leur premier soin serait de faire des mouvemens sur Sirosk, Praga et Modelin, dont on publierait qu'elles ont l'intention de faire le siége.

» La même opération aurait lieu à la droite; c'est-à-dire que, dès que les colonnes auraient at-

teintle point destiné à appuyer l'extrémité de cette aile, elles enverraient également sur Thorn des reconnaissances démonstratives d'un siége.

» Il est impossible que de semblables mouvemens n'appellent pas l'attention de l'ennemi, et ne le contraignent pas à se concentrer sur les points qui seraient menacés.

» C'est alors que la masse principale, arrivant quelques jours après, par la direction qui aurait été donnée aux colonnes du centre, jetterait des ponts entre Plosk et Dobrzin. Les ponts assurés par des retranchemens, et le passage du fleuve exécuté, l'armée prendrait, en avant, la position que les circonstances de guerre exigeraient. La ligne se formerait dans l'ordre qui lui aurait été prescrit, et l'occupation de Varsovie serait déterminée, ou comme passagère, ou comme permanente, ainsi que les temps le prescriraient.

» Si l'on examine maintenant les chances qu'auraient à courir les différentes colonnes dans leurs marches, il semble qu'il n'en est pas une seule qui eût à redouter d'être inquiétée.

» Croirait-on, par exemple, que le corps du maréchal Macdonald pût entreprendre sur la droite ? Mais le calcul des distances démontre seul l'impossibilité d'une pareille entreprise. D'ailleurs, des avis particuliers disent que l'ennemi met la

plus grande importance à conserver Pillau. Ce soin n'annonce-t-il pas que le maréchal a le projet de se retirer sur Dantzick par le Frisch-Nebrung, entre le Frisch-Haff et la mer.

» Le même calcul rendrait aussi peu sensée la supposition d'une tentative que pourrait faire la garnison de Dantzick. Cette tentative serait d'ailleurs contre tous les principes, abstraction faite des difficultés du pays que le corps ennemi aurait à vaincre pour arriver sur la direction des colonnes.

» Couvertes sur leurs flancs, les colonnes du centre trouveraient dans la nature du pays, à chaque pas qu'elles feraient, de nouveaux remparts à opposer à ceux qui voudraient les attaquer. De plus, l'ordre qu'elles présenteraient à l'ennemi mettrait trop évidemment celui-ci en danger d'être coupé sur ses derrières par les colonnes des flancs, pour qu'il osât concevoir une attaque contre ces colonnes du centre. Il est donc évident que, si la marche avait quelque chose de hasardeux, ce serait peut-être pour les colonnes de gauche.

» Soutenu de près par Praga, Modelin et Sirosk, peut-être l'ennemi chercherait-il à inquiéter le flanc de ces colonnes en remontant la Narew, que l'on suppose, dans cette hypothèse, dégagée de glaces. Mais tous les moyens de forces qui pourraient être employés, aussi bien que les ma-

nœuvres qui auraient été indiquées à chaque colonne, n'ôteraient-ils pas toute apparence de danger? La dislocation de la marche ne donnerait-elle pas la facilité de se porter en nombre supérieur contre tout rassemblement ennemi probable et même possible.

» La colonne qui longerait la droite de celle qui suivrait la chaussée, en conservant une marche sur cette dernière, manœuvrerait contre l'ennemi qui chercherait à inquiéter la colonne de gauche. Que serait-ce si la position du général Sacken, position qui m'est totalement inconnue, mettait ce général en état de tenir, en manière de partisan, l'intervalle des deux rivières? C'est sans doute contre ce général que l'habileté de l'ennemi devrait diriger ses coups. C'est donc au général Sacken qu'il appartiendrait de déjouer l'ennemi par un art plus manœuvrier.

» Enfin, si l'on remarque que du point de leur départ jusqu'aux points de leur arrivée, les deux directions principales (je parle de celle qui porte de Grodno sur Varsovie. et de celle qui conduit d'Olita sur Thorn) sont jointes ensemble par six routes transversales dont la plus longue a dix meiles; que cette espace est embrassé par six colonnes, dont chacune est une masse imposante par elle-même; bien plus encore, si on observe

que ces routes sont, dans leur plus grand éloignement, distantes de douze meiles l'une de l'autre; on ne révoquera point en doute la facilité avec laquelle on pourrait marcher de la gauche à la droite; on verra combien il serait aisé de prévenir l'ennemi, en masse, sur un point quelconque, en y faisant couler des troupes que leur première direction aurait fait croire appelées à d'autres destinations. Alors, peut-être, aucune combinaison ne paraîtra plus manœuvrière.

» Arrivés à la position, ce serait le moment d'en discuter toutes les chances offensives et défensives pour en faire ressortir les avantages dont on l'a crue douée. Mais, dans l'état présent des choses, une position prise sur la Vistule par les armées russes tient essentiellement à des combinaisons politiques. C'est à celle-ci qu'il est réservé d'éclairer les combinaisons militaires qui embrasseraient des projets au-delà de la Vistule. Il ne reste donc plus qu'à exposer les moyens de subsistances.

» Je pense que c'est au pays à nourrir les troupes pendant leur marche.

» Si on a égard au grand nombre de colonnes et à celui des villages qu'elles auraient à traverser; si on ne perd pas de vue que la récolte que ces nombreux villages ont recueillie, quelque pauvres

qu'ils soient, ne peut pas être consommée, parce que l'ennemi n'en a pas profité; on adoptera sans doute, comme sage et suffisant aux besoins, l'établissement des réquisitions en nature.

« Si on admettait ce mode de service, il serait nécessaire d'envoyer, deux marches en avant de chaque colonne, les boulangers chargés de la confection du pain. Trente-cinq villages, supposés renfermer chacun douze fours, feraient cuire cent mille rations dans vingt-quatre heures.

« Les troupes recevraient le pain pour trois jours; elles marcheraient deux jours, et séjourneraient le troisième pour s'approvisionner de nouveau.

« Un fort détachement de cosaques, ou mieux, un corps de partisans se porterait en avant, et couvrirait les opérations du préposé aux vivres, chargé, en précédant les boulangers, de reconnaître et de fixer les manutentions des farines, l'usage des fours, et le rassemblement des fourrages.

« Un officier de l'état-major de l'armée suivrait le détachement, pour régler la dislocation de la colonne en raison du rassemblement des subsistances, ou du moins pour indiquer aux troupes les endroits où les distributions seraient faites.

« Il est hors de doute qu'une pareille commission peut enrichir un préposé aux vivres; mais que ne

peut pas le monarque quand il récompense celui qui le sert bien, et quand, en promettant la corde, il tient parole à celui qui le trompe »?

Je remis au grand duc les dispositions que l'on vient de lire, et j'ignorai ce qui en advint. Mais le lendemain, l'empereur daigna m'appeler à la parade, et m'adresser quelques questions sur l'opinion que j'avais des troupes. L'appel particulier que m'avait fait publiquement l'empereur est la distinction la plus flatteuse que Sa Majesté donne à un officier : je l'ignorais. Après la parade, un général me l'apprit. Cependant, je ne tardai pas à recevoir de Sa Majesté un témoignage moins éclatant, mais plus positif, de la confiance qu'elle était disposée à m'accorder.

Un autre souverain que l'empereur Alexandre, énorgueilli de ses étonnans succès, intimement persuadé que son armée ne pouvait plus être vaincue, dans l'âge surtout devant lequel tout obstacle s'applanit; un autre souverain eût méconnu peut-être les principes que dicte l'art de la guerre; il eût méprisé les règles que la prudence prescrit. Non moins sage que valeureux, malgré cette fermeté stoïque dont il venait de faire preuve au milieu de l'invasion de son empire, Alexandre, résolu de porter la guerre au-delà de ses frontières, ne se fait point illusion : il pense que son

pays peut être envahi de nouveau. Dans cette pensée, il ne se dissimule plus que son premier soin doit être d'élever une barrière capable de fermer au vainqueur l'entrée de son empire. Cette inspiration, non moins militaire que sage, décida l'empereur à former un comité auquel il ordonna de lui soumettre un plan de défense pour la frontière que l'armée allait quitter. Sa Majesté chargea de cette tâche le lieutenant-général Opperman et le major-général Forster, du corps du génie, auxquels elle voulut bien m'adjoindre. Je fus instruit de cette souveraine volonté par une lettre que m'écrivit le lieutenant-général Opperman. Il me posait en même temps les bases sur lesquelles devait être assis le travail qui nous était imposé. Nous convînmes que chacun de nous développerait séparément le mode de défense qu'il concevrait, et que nous formerions de ces travaux particuliers un ensemble qui serait remis à Sa Majesté. Mais comment concevoir et discuter avec justesse une longue ligne de défense, quand on n'a jamais reconnu le pays et qu'on est dépourvu de cartes exactes? Telle était cependant ma situation. M'avancer en tâtonnant dans une route où, pour mériter plus de confiance, j'aurais dû paraître marcher d'un pas ferme et hardi, c'était tout perdre en débutant.

Je ne commençais pas mon travail, dont le prince Volkonski, chef de l'état-major, pressait tous les jours le terme. Enfin, le hasard fit tomber entre mes mains une carte dressée sur une assez grande échelle; mais elle n'était pas seulement inexacte, elle avait encore le défaut de ne pas désigner correctement le nom des endroits ; c'est au moins ce que disait le lieutenant-général Opperman. A tout évènement, je la pris pour guide. Les principes sur lesquels j'allais établir mon système de défense, pouvaient être exposés sans le secours d'une carte. Quant à l'application de ces principes à la nature du pays, il appartenait à la connaissance plus étudiée du terrain d'en faire rectifier l'inexactitude : il suffisait donc de connaître les points où devaient s'appuyer les extrémités de la ligne à défendre, son étendue, la quantité de troupes destinées à cette défense, et la configuration du terrain en général. Je supposai les données qui me manquaient, et je raisonnai par hypothèse. Après avoir terminé mon ouvrage, je le lus au grand-duc. Je dus à Son Altesse Impériale le redressement d'erreurs graves, notamment dans la manière de m'orienter. Cette faute, j'en conviens, était humiliante.

Il n'y eut point, ainsi qu'il en avait été d'abord convenu, de compilation d'ouvrage. Mon mé-

moire fut remis isolément à l'empereur. Il en fut sans doute de même de celui des deux autres collaborateurs. Si mon travail put obtenir quelque suffrage, je dois reconnaître que je le dus aux réflexions du grand-duc Constantin ; elles servirent à l'épurer. Si on n'y eut, au contraire, aucun égard, il faut l'attribuer à des imperfections trop multipliées.

Sur ces entrefaites, l'armée se disposait à passer le Niemen et à marcher en avant. Je me hâte d'arriver à ce moment ; car sans doute on n'attendra pas de moi la description des maux dont les débris de l'armée de Bonaparte furent accablés dans Vilna. Cette ville parut avoir été destinée à devenir le tombeau de ses restes infortunés. Assez d'autres se sont chargés de ces déplorables récits : quant à moi, je ne veux parler que des événemens et des mouvemens de guerre qui conduisaient au triomphe de la cause pour laquelle j'étais armé.

Mais, s'il est affligeant de retracer les faits qui désolent l'humanité, combien n'est-il pas consolant d'avoir à publier ceux qui ne cesseront de l'honorer. Certes, les contemporains payeront un tribut d'admiration au grand duc Constantin, et la postérité proposera pour modèle aux princes de son temps l'acte de courage et de bienfaisance qui

signala Son Altesse impériale à la reconnaissance de tous les peuples.

Le fer et l'hiver n'avaient pas seuls moissonné les soldats de Bonaparte; une épidémie, suite inévitable de la famine et des fatigues qu'ils avaient endurées, ajoutait ses ravages à ceux que les combats avaient faits. A quatre lieues de Vilna, dans un vaste couvent, ancienne propriété des jésuites, avait été établi un hôpital où les malades, ou plutôt les mourans, avaient été entassés. Le grand duc Constantin veut juger par lui-même l'état de cet hôpital. Malgré les instances des gens de l'art, il s'obstine à affronter l'air pestilentiel qu'il va respirer. Le grand duc m'ordonne de le suivre; nous partons seuls. Après un rapide trajet, nous entrons dans une vaste cour où régnait le silence de la mort, sans apercevoir un seul être vivant. A peine avions-nous franchi le seuil de la porte, que le spectacle le plus horrible frappa nos regards. Deux longues files de cadavres étaient rangées dans un étroit corridor, étendus les uns sur la paille et d'autres sur des paillasses. Je conjure le grand duc de se retirer, et de ne laisser qu'à moi le soin de parcourir ces lieux, avec promesse de lui en rendre un compte fidèle: vains efforts! Son Altesse impériale ne me répond qu'en m'imposant silence; et ce prince monte avec moi

les escaliers qui conduisent aux différens étages : partout, nous n'apercevons que l'image de la mort. Il semble qu'on n'avait apporté de soin qu'à régulariser dans les dortoirs, les chambres et les corridors, les places où le dernier soupir attendait celui qui allait quitter la vie. Après avoir parcouru rapidement tous les corridors, visité toutes les chambres, le grand duc recommence avec plus de soin ses recherches. C'est alors, que j'aperçus des hommes qui essayaient de se soulever, mais que leur défaillance faisait retomber. Je vis plus encore : je découvris des paillasses, nues au premier coup-d'œil, dont la paille me parut être intérieurement agitée. J'appelai l'attention du grand duc, et bientôt nous trouvâmes, enfoncés et recouverts de paille, des hommes encore vivans : ils semblaient avoir mieux aimé mourir suffoqués que de périr par le froid. On ne conçoit pas que tant de malheureux aient été abandonnés des leurs. On ne reprochera cependant pas aux russes d'avoir dénié les secours que l'humanité réclamait. Les médecins ni les chirurgiens de l'armée de Bonaparte n'ont jamais articulé de plaintes contre des refus de cette nature. Vilna fut occupé par l'amiral Tchitchakoff dans les momens même où les dernières troupes de cette armée l'évacuaient. Ainsi, on avait eu con-

stamment des moyens de secours. Il est encore à remarquer que tous les historiens s'accordent à dire que, jusqu'au dernier moment, Vilna avait été un entrepôt de subsistances et le siége des premières administrations. Que de miasmes mortels n'eussent point exhalés ces milliers de cadavres, si le froid le plus rigoureux n'en eût produit la congélation! Cependant, cette considération ne pouvait me rassurer sur le danger que le grand duc courait; mais la force de sa volonté m'était trop connue pour essayer de l'arrêter dans son généreux dévouement. Son Altesse Impériale remarqua tous les endroits où des mourans donnent encore un signe de vie. Une porte résiste; nous l'enfonçons; et là nous trouvons, vivant encore, un officier bavarois, nommé Schoffer. J'ignore le sentiment qui l'avait porté à se renfermer de la sorte avec le soldat qui le servait. Ce dernier avait conservé plus de vie que son capitaine. J'imagine que leur intention avait été de se prémunir contre les premières recherches des cosaques; et qu'ensuite, privés de secours, tombés dans l'impuissance d'en chercher, ils s'étaient résignés à la mort.

Après toutes ces recherches, il restait au grand duc à sauver ceux qu'un souffle de vie animait encore. Mais j'ai dit que nous étions seuls; et

dans la vaste cour de cet immense bâtiment, nous n'apercevions que le cocher du prince. Une épaisse fumée nous annonce tout-à-coup qu'une extrémité du bâtiment devenait la proie des flammes; et au même instant nous en vîmes sortir quelques paysans. Le grand duc ordonne à son cocher de les arrêter et de les faire monter. Les ordres du grand duc Constantin n'ont jamais été donnés sans effet; ce prince a toujours eu l'art de les rendre décisifs. Les paysans accoururent, et vingt-trois infortunés furent rassemblés et transportés dans une espèce de fournil où était allumé un feu. Le grand duc lui-même prêta ses forces pour remplir ce pieux mais rebutant office. Son Altesse Impériale ne se borna pas à ces généreux secours : revenu en toute diligence à Vilna, il fait partir des voitures, auxquelles il joint les siennes, avec l'aide-de-camp Palitzin, pour chercher les hommes qu'il avait trouvés respirant encore. Plusieurs sont reçus dans le logement qu'il occupe, placés même près de son appartement. C'est envain que les médecins veulent s'y opposer. Un adjudant-major de la garde de Bonaparte ne tarde pas à expirer; la frayeur s'empare du vieux valet-de-chambre qui sert le grand duc depuis son enfance : « Monseigneur nous ren-« dra tous malades, s'écrie-t-il à plusieurs repri-

« ses. » Bientôt, en effet, la maladie s'empare de cet homme; il meurt..... J'atteste de ce que je viens de rapporter MM. Limonnier, lieutenant-colonel,[1] et Huzard de Beaurepaire, chef de bataillon; ils furent du nombre de ceux que le grand duc rendit à la vie. Ces officiers diront si j'ai chargé le tableau, ou si ma plume fut servilement adulatrice.

Si l'empereur Alexandre se disposait à conduire au-delà de ses frontières les armées qui devaient affranchir l'Europe des maux dont elle gémissait depuis si long-temps, sa politique n'était pas moins active à préparer les moyens qui devaient concourir au noble but qu'il se proposait. Il montrait aux souverains que leurs intérêts les plus vrais les sollicitaient à s'unir à lui; à lui, auprès duquel ils ne seraient que des alliés; tandis que, marchant à côté de Napoléon, ils n'étaient que des vassaux couronnés. Il leur insinuait le danger qu'ils couraient de se voir, chaque jour, au gré du caprice d'un dominateur violent et irascible, dépouiller du diadême qu'ils portaient. Enfin, en mettant sous leurs yeux l'état de faiblesse auquel il avait réduit Bonaparte, Alexandre leur prouvait sans peine que le temps était venu de lui

[1] Au cinquième régiment d'infanterie de ligne.

arracher une puissance déjà tant ébranlée. Ces raisons étaient trop fortes pour n'être pas persuasives. Déjà le prince de Schwarzenberg avait envoyé le major Forestier [1] pour s'assurer par ses yeux de la vérité du délabrement dans lequel était, disait-on, la grande armée de Bonaparte. Les rapports de cet officier s'étaient accordés avec la voix publique. Quant aux prussiens, ils étaient tous les jours témoins oculaires des pertes qui enlevaient à Bonaparte ses derniers soldats. L'épuisement où ils voyaient réduits ceux qui furent leurs vainqueurs ; qui, au milieu de leur victoire, les avaient traités avec tant de hauteur, sollicitait les peuples de la Prusse à secouer le joug qu'ils supportaient impatiemment. La loyauté du roi ne pouvait plus offrir de garantie contre l'exaspération de ses sujets envers ceux avec lesquels il était bien disposé à rompre, mais envers qui il voulait qu'on eût les ménagemens que la foi donnée commande.

L'armée autrichienne, qui s'était vue avec tant de répugnance contrainte de suivre le char de Bonaparte, n'aspirait qu'au moment d'en être détachée. Le peuple autrichien, si fidèle, si dévoué

[1] Frère du colonel suisse attaché à Monseigneur le duc de Bordeaux.

à son empereur, craignant toujours pour ce monarque tant qu'il le voyait soumis aux vicissitudes que Bonaparte pouvait ordonner, le peuple autrichien souhaitait ardemment l'occasion où ses efforts, unis à ceux des russes, pourraient encore tenter un changement de position. Ce peuple avait vu avec une sorte de désespoir le drapeau de ses maîtres lié aux drapeaux de Bonaparte. Cette disposition dans l'esprit des peuples promettait à l'empereur Alexandre que les souverains ne le laisseraient pas seul se livrer au hasard de la noble lutte dans laquelle il s'engageait pour le salut de tous. Déjà le succès avait couronné des négociations qu'Alexandre avait entamées, *lui seul*, avec la Suède, et auxquelles ses ministres étaient demeurés entièrement étrangers. L'éloignement des ministres, de part et d'autre, avait été la première condition stipulée entre l'empereur et le prince royal de Suède : elle fut le premier lien de leur rapprochement. Dans des conférences tenues à Abo, Alexandre, par des moyens que ses ministres ne conseillèrent ni ne connurent, parvint à rendre la Suède neutre dans un temps où l'action de cette puissance aurait pu ruiner les affaires de la Russie, et avec elles celles de l'Europe. On devine facilement la première clause proposée et convenue entre Alexan-

dre et le prince royal de Suède. Cette clause est sans doute affligeante pour ceux qui veulent les droits légitimes et la justice : mais à quoi ne contraint pas l'inexorable nécessité! Au reste, les gens de guerre, qui, dans l'intérêt de leur amour propre, ne peuvent désirer que des rois pour maîtres, doivent regretter que Bernadotte ne soit pas né sur le trône : sa conduite à la guerre en fut toujours digne.

Si la première condition à laquelle l'empereur Alexandre accéda dans les conférences d'Abo, fut celle que les temps ont dévoilée en la sanctionnant, je ne sais comment la postérité considérera la condescendance de l'empereur? Mais que ceux qui voudraient l'accuser considèrent avant tout qu'Alexandre avait sa maison impériale à sauver; qu'il avait un devoir à remplir bien plus sacré encore pour un souverain dont l'âme est élevée : il avait le salut de son peuple à assurer, des conquêtes utiles à son pays à maintenir..... Une condition indispensable, et dans le fait indifférente aux intérêts de la Russie, était exigée..... Alexandre l'accepte..... Il conserve ses conquêtes, sauve son pays, le couvre de gloire, relève des trônes renversés; et, devenu le moderne Agamemnon, après avoir affermi la tranquillité des peuples, il ramène en Europe l'humanité, qui semblait en

être bannie. Contre tant de titres, osera-t-on l'accuser? On plaindra Gustave, et on fera des vœux pour lui.

Le 22 décembre, Alexandre était arrivé à Vilna, et s'était mis à la tête de son armée; il ne voulut cependant y paraître qu'en volontaire, laissant à l'expérience de Koutousoff le commandement en chef qu'il avait habilement manié.

Alexandre, à peine arrivé, ne prenant conseil que de son énergie, se décide à continuer la guerre. Vingt jours d'un travail opiniâtre ont suffi à cet empereur pour connaître ce qu'il peut espérer ou craindre des différens cabinets; pour faire disparaître les désordres que la guerre pouvait avoir introduits dans son armée, en réparer les pertes, compléter le matériel, et résoudre les opérations ultérieures. Dans ce pénible travail, l'empereur fut utilement secondé par le grand duc Constantin : car, quel est le général qui désavouerait que l'excellente recomposition de la cavalerie fut due l'activité de Son Altesse impériale?

Enfin, le sort en est jeté : Alexandre adresse à ses soldats une proclamation par laquelle il les appelle à de nouveaux dangers. Le 1.er janvier (style russe), l'armée passe le Niémen, franchit la frontière, et arrive à la Vistule, derrière la-

quelle elle prend position, et donne le temps à Miloradowitsch d'occuper Varsovie.

Pendant que, dans sa nouvelle position, l'armée se refait de ses fatigues, et attend, pour reprendre ses opérations, que l'intensité du froid cède à une plus douce température, quelques corps détachés et les partisans nettoient l'intervalle qui sépare la Vistule de l'Oder. A gauche, le lieutenant-général Winzingerode se venge sur le général Reynier des mauvais traitemens que lui fit éprouver Bonaparte furieux d'être forcé à une retraite dont la honte devait peser sur lui, et les malheurs sur son armée.

Le colonel Tettenborn, venu comme Winzingerode du service de l'Autriche offrir à l'empereur Alexandre une utile expérience, répondait, à la droite de l'armée, aux succès que Winzingerode obtenait à la gauche. L'un et l'autre prouvaient que les revers, si long-temps supportés par l'armée autrichienne, n'avaient pas seulement servi à mettre en évidence que le vrai courage ne se laisse point abattre; mais que ces revers avaient encore, sous les drapeaux de l'empereur François, formé des officiers à l'art de vaincre.

Tout-à-coup le froid cesse, et un changement subit dans la température fait craindre un dégel trop prompt. Cet incident avait été prévu. Il avait

signala Son Altesse impériale à la reconnaissance de tous les peuples.

Le fer et l'hiver n'avaient pas seuls moissonné les soldats de Bonaparte; une épidémie, suite inévitable de la famine et des fatigues qu'ils avaient endurées, ajoutait ses ravages à ceux que les combats avaient faits. A quatre lieues de Vilna, dans un vaste couvent, ancienne propriété des jésuites, avait été établi un hôpital où les malades, ou plutôt les mourans, avaient été entassés. Le grand duc Constantin veut juger par lui-même l'état de cet hôpital. Malgré les instances des gens de l'art, il s'obstine à affronter l'air pestilentiel qu'il va respirer. Le grand duc m'ordonne de le suivre; nous partons seuls. Après un rapide trajet, nous entrons dans une vaste cour où régnait le silence de la mort, sans apercevoir un seul être vivant. A peine avions-nous franchi le seuil de la porte, que le spectacle le plus horrible frappa nos regards. Deux longues files de cadavres étaient rangées dans un étroit corridor, étendus les uns sur la paille et d'autres sur des paillasses. Je conjure le grand duc de se retirer, et de ne laisser qu'à moi le soin de parcourir ces lieux, avec promesse de lui en rendre un compte fidèle: vains efforts! Son Altesse impériale ne me répond qu'en m'imposant silence; et ce prince monte avec moi

les escaliers qui conduisent aux différens étages: partout, nous n'apercevons que l'image de la mort. Il semble qu'on n'avait apporté de soin qu'à régulariser dans les dortoirs, les chambres et les corridors, les places où le dernier soupir attendait celui qui allait quitter la vie. Après avoir parcouru rapidement tous les corridors, visité toutes les chambres, le grand duc recommence avec plus de soin ses recherches. C'est alors, que j'aperçus des hommes qui essayaient de se soulever, mais que leur défaillance faisait retomber. Je vis plus encore: je découvris des paillasses, nues au premier coup-d'œil, dont la paille me parut être intérieurement agitée. J'appelai l'attention du grand duc, et bientôt nous trouvâmes, enfoncés et recouverts de paille, des hommes encore vivans: ils semblaient avoir mieux aimé mourir suffoqués que de périr par le froid. On ne conçoit pas que tant de malheureux aient été abandonnés des leurs. On ne reprochera cependant pas aux russes d'avoir dénié les secours que l'humanité réclamait. Les médecins ni les chirurgiens de l'armée de Bonaparte n'ont jamais articulé de plaintes contre des refus de cette nature. Vilna fut occupé par l'amiral Tchitchakoff dans les momens même où les dernières troupes de cette armée l'évacuaient. Ainsi, on avait eu con-

stamment des moyens de secours. Il est encore à remarquer que tous les historiens s'accordent à dire que, jusqu'au dernier moment, Vilna avait été un entrepôt de subsistances et le siége des premières administrations. Que de miasmes mortels n'eussent point exhalés ces milliers de cadavres, si le froid le plus rigoureux n'en eût produit la congélation! Cependant, cette considération ne pouvait me rassurer sur le danger que le grand duc courait; mais la force de sa volonté m'était trop connue pour essayer de l'arrêter dans son généreux dévouement. Son Altesse Impériale remarqua tous les endroits où des mourans donnent encore un signe de vie. Une porte résiste; nous l'enfonçons; et là nous trouvons, vivant encore, un officier bavarois, nommé Schoffer. J'ignore le sentiment qui l'avait porté à se renfermer de la sorte avec le soldat qui le servait. Ce dernier avait conservé plus de vie que son capitaine. J'imagine que leur intention avait été de se prémunir contre les premières recherches des cosaques; et qu'ensuite, privés de secours, tombés dans l'impuissance d'en chercher, ils s'étaient résignés à la mort.

Après toutes ces recherches, il restait au grand duc à sauver ceux qu'un souffle de vie animait encore. Mais j'ai dit que nous étions seuls; et

dans la vaste cour de cet immense bâtiment, nous n'apercevions que le cocher du prince. Une épaisse fumée nous annonce tout-à-coup qu'une extrémité du bâtiment devenait la proie des flammes; et au même instant nous en vîmes sortir quelques paysans. Le grand duc ordonne à son cocher de les arrêter et de les faire monter. Les ordres du grand duc Constantin n'ont jamais été donnés sans effet; ce prince a toujours eu l'art de les rendre décisifs. Les paysans accoururent, et vingt-trois infortunés furent rassemblés et transportés dans une espèce de fournil où était allumé un feu. Le grand duc lui-même prêta ses forces pour remplir ce pieux mais rebutant office. Son Altesse Impériale ne se borna pas à ces généreux secours : revenu en toute diligence à Vilna, il fait partir des voitures, auxquelles il joint les siennes, avec l'aide-de-camp Palitzin, pour chercher les hommes qu'il avait trouvés respirant encore. Plusieurs sont reçus dans le logement qu'il occupe, placés même près de son appartement. C'est envain que les médecins veulent s'y opposer. Un adjudant-major de la garde de Bonaparte ne tarde pas à expirer; la frayeur s'empare du vieux valet-de-chambre qui sert le grand duc depuis son enfance : « Monseigneur nous ren-« dra tous malades, s'écrie-t-il à plusieurs repri-

« ses. » Bientôt, en effet, la maladie s'empare de cet homme; il meurt..... J'atteste de ce que je viens de rapporter MM. Limonnier, lieutenant-colonel,[1] et Huzard de Beaurepaire, chef de bataillon; ils furent du nombre de ceux que le grand duc rendit à la vie. Ces officiers diront si j'ai chargé le tableau, ou si ma plume fut servilement adulatrice.

Si l'empereur Alexandre se disposait à conduire au-delà de ses frontières les armées qui devaient affranchir l'Europe des maux dont elle gémissait depuis si long-temps, sa politique n'était pas moins active à préparer les moyens qui devaient concourir au noble but qu'il se proposait. Il montrait aux souverains que leurs intérêts les plus vrais les sollicitaient à s'unir à lui; à lui, auprès duquel ils ne seraient que des alliés; tandis que, marchant à côté de Napoléon, ils n'étaient que des vassaux couronnés. Il leur insinuait le danger qu'ils couraient de se voir, chaque jour, au gré du caprice d'un dominateur violent et irascible, dépouiller du diadême qu'ils portaient. Enfin, en mettant sous leurs yeux l'état de faiblesse auquel il avait réduit Bonaparte, Alexandre leur prouvait sans peine que le temps était venu de lui

[1] Au cinquième régiment d'infanterie de ligne.

arracher une puissance déjà tant ébranlée. Ces raisons étaient trop fortes pour n'être pas persuasives. Déjà le prince de Schwarzenberg avait envoyé le major Forestier [1] pour s'assurer par ses yeux de la vérité du délabrement dans lequel était, disait-on, la grande armée de Bonaparte. Les rapports de cet officier s'étaient accordés avec la voix publique. Quant aux prussiens, ils étaient tous les jours témoins oculaires des pertes qui enlevaient à Bonaparte ses derniers soldats. L'épuisement où ils voyaient réduits ceux qui furent leurs vainqueurs; qui, au milieu de leur victoire, les avaient traités avec tant de hauteur, sollicitait les peuples de la Prusse à secouer le joug qu'ils supportaient impatiemment. La loyauté du roi ne pouvait plus offrir de garantie contre l'exaspération de ses sujets envers ceux avec lesquels il était bien disposé à rompre, mais envers qui il voulait qu'on eût les ménagemens que la foi donnée commande.

L'armée autrichienne, qui s'était vue avec tant de répugnance contrainte de suivre le char de Bonaparte, n'aspirait qu'au moment d'en être détachée. Le peuple autrichien, si fidèle, si dévoué

[1] Frère du colonel suisse attaché à Monseigneur le duc de Bordeaux.

à son empereur, craignant toujours pour ce monarque tant qu'il le voyait soumis aux vicissitudes que Bonaparte pouvait ordonner, le peuple autrichien souhaitait ardemment l'occasion où ses efforts, unis à ceux des russes, pourraient encore tenter un changement de position. Ce peuple avait vu avec une sorte de désespoir le drapeau de ses maîtres lié aux drapeaux de Bonaparte. Cette disposition dans l'esprit des peuples promettait à l'empereur Alexandre que les souverains ne le laisseraient pas seul se livrer au hasard de la noble lutte dans laquelle il s'engageait pour le salut de tous. Déjà le succès avait couronné des négociations qu'Alexandre avait entamées, *lui seul*, avec la Suède, et auxquelles ses ministres étaient demeurés entièrement étrangers. L'éloignement des ministres, de part et d'autre, avait été la première condition stipulée entre l'empereur et le prince royal de Suède : elle fut le premier lien de leur rapprochement. Dans des conférences tenues à Abo, Alexandre, par des moyens que ses ministres ne conseillèrent ni ne connurent, parvint à rendre la Suède neutre dans un temps où l'action de cette puissance aurait pu ruiner les affaires de la Russie, et avec elles celles de l'Europe. On devine facilement la première clause proposée et convenue entre Alexan-

dre et le prince royal de Suède. Cette clause est sans doute affligeante pour ceux qui veulent les droits légitimes et la justice : mais à quoi ne contraint pas l'inexorable nécessité! Au reste, les gens de guerre, qui, dans l'intérêt de leur amour propre, ne peuvent désirer que des rois pour maîtres, doivent regretter que Bernadotte ne soit pas né sur le trône : sa conduite à la guerre en fut toujours digne.

Si la première condition à laquelle l'empereur Alexandre accéda dans les conférences d'Abo, fut celle que les temps ont dévoilée en la sanctionnant, je ne sais comment la postérité considérera la condescendance de l'empereur? Mais que ceux qui voudraient l'accuser considèrent avant tout qu'Alexandre avait sa maison impériale à sauver; qu'il avait un devoir à remplir bien plus sacré encore pour un souverain dont l'âme est élevée : il avait le salut de son peuple à assurer, des conquêtes utiles à son pays à maintenir..... Une condition indispensable, et dans le fait indifférente aux intérêts de la Russie, était exigée..... Alexandre l'accepte..... Il conserve ses conquêtes, sauve son pays, le couvre de gloire, relève des trônes renversés; et, devenu le moderne Agamemnon, après avoir affermi la tranquillité des peuples, il ramène en Europe l'humanité, qui semblait en

être bannie. Contre tant de titres, osera-t-on l'accuser? On plaindra Gustave, et on fera des vœux pour lui.

Le 22 décembre, Alexandre était arrivé à Vilna, et s'était mis à la tête de son armée; il ne voulut cependant y paraître qu'en volontaire, laissant à l'expérience de Koutousoff le commandement en chef qu'il avait habilement manié.

Alexandre, à peine arrivé, ne prenant conseil que de son énergie, se décide à continuer la guerre. Vingt jours d'un travail opiniâtre ont suffi à cet empereur pour connaître ce qu'il peut espérer ou craindre des différens cabinets; pour faire disparaître les désordres que la guerre pouvait avoir introduits dans son armée, en réparer les pertes, compléter le matériel, et résoudre les opérations ultérieures. Dans ce pénible travail, l'empereur fut utilement secondé par le grand duc Constantin : car, quel est le général qui désavouerait que l'excellente recomposition de la cavalerie fut due l'activité de Son Altesse impériale?

Enfin, le sort en est jeté : Alexandre adresse à ses soldats une proclamation par laquelle il les appelle à de nouveaux dangers. Le 1.er janvier (style russe), l'armée passe le Niémen, franchit la frontière, et arrive à la Vistule, derrière la-

quelle elle prend position, et donne le temps à Miloradowitsch d'occuper Varsovie.

Pendant que, dans sa nouvelle position, l'armée se refait de ses fatigues, et attend, pour reprendre ses opérations, que l'intensité du froid cède à une plus douce température, quelques corps détachés et les partisans nettoient l'intervalle qui sépare la Vistule de l'Oder. A gauche, le lieutenant-général Winzingerode se venge sur le général Reynier des mauvais traitemens que lui fit éprouver Bonaparte furieux d'être forcé à une retraite dont la honte devait peser sur lui, et les malheurs sur son armée.

Le colonel Tettenborn, venu comme Winzingerode du service de l'Autriche offrir à l'empereur Alexandre une utile expérience, répondait, à la droite de l'armée, aux succès que Winzingerode obtenait à la gauche. L'un et l'autre prouvaient que les revers, si long-temps supportés par l'armée autrichienne, n'avaient pas seulement servi à mettre en évidence que le vrai courage ne se laisse point abattre; mais que ces revers avaient encore, sous les drapeaux de l'empereur François, formé des officiers à l'art de vaincre.

Tout-à-coup le froid cesse, et un changement subit dans la température fait craindre un dégel trop prompt. Cet incident avait été prévu. Il avait

été ordonné que, au premier coup de canon qui se ferait entendre, toute l'armée passerait la Vistule sur les points qui avaient été désignés aux différens corps. Il était deux heures de l'après midi, lorsque le signal fut donné : au même instant l'armée s'ébranla, et le soir elle se trouvait toute entière sur la rive gauche de la Vistule : artillerie, équipages, tout avait passé.

Le corps de réserve que commandait le grand duc, composé de l'infanterie et de la cavalerie de la garde impériale, des cuirassiers et des grenadiers de l'armée, avait formé le centre depuis le Niémen jusqu'à la Vistule. Il traversa le fleuve à Plosk, et se dirigea sur Kalisch. C'est là que l'empereur fixa de nouveau son quartier-général. C'est aussi Kalisch que l'on peut considérer comme ayant été le terme de la campagne de 1812, à jamais fameuse par toutes les vicissitudes de la guerre. Marches triomphales, victoires, conquêtes, défaites, retraites précipitées, déroutes et dissolution d'armée, tout l'avait signalée... C'est en étudiant cette campagne que celui qui veut se préparer à l'art de vaincre pourra apprendre à concevoir de grands projets, à éviter de grandes fautes, à savoir en profiter, et à punir l'adversaire qui aura trop entrepris avant d'avoir assez médité et prévu. Le lendemain du jour où nous passâmes

la Vistule, je fus attaqué d'une fièvre putride. Le grand duc ne souffrit pas que je restasse en arrière : la plus commode de ses voitures me fut réservée; son jeune médecin Kuschnowski, que des talens précoces distinguaient dans son art, eut l'ordre de me prodiguer ses soins. A peine étions-nous arrivés à la station, qu'il était près de moi; plusieurs fois dans la journée il me visitait par ordre de Son Altesse Impériale, qui le mandait souvent pour se faire rendre compte des progrès de la maladie. Le grand duc lui-même ne passait pas de jour sans venir me voir. Lorsque le mal prit un caractère contagieux, je suppliai Son Altesse Impériale de cesser ses visites; mais alors il me répondait en allemand : « Ce serait beau de ma part de ne pas visiter mon ancien camarade. » Jamais Son Altesse Impériale ne revenait du grand quartier-général sans me dire : « L'empereur m'a demandé de vos nouvelles. » Cet état dura dix-sept jours; jamais les bontés du grand duc ne se ralentirent; jamais il ne fut un jour sans me voir... Pourrais-je l'oublier!...

CHAPITRE LI.

L'empereur Alexandre se rend à Breslau auprès du roi de Prusse. — Le corps commandé par le grand-duc vient s'établir dans les environs de Kalisch. — Le baron de Lebzeltern, diplomate autrichien, arrive au quartier-général de Kalisch. — Opinion sur la politique du cabinet de Vienne, conçue à la suite d'un entretien avec ce diplomate. — Le roi de Prusse vient à Kalisch. — Sa Majesté passe en revue le corps de réserve de l'armée russe. — Le grand-duc fait manœuvrer les gardes à cheval devant le roi. — La Prusse déclare la guerre à Bonaparte. — Résolution du roi proclamée à ses sujets, et institution de l'ordre de la croix de fer. — Les russes se mettent en marche pour se joindre aux prussiens. — Les deux armées marchent à Dresde. — Elles passent l'Elbe.

1813. Le grand duc leva les premiers quartiers qu'il avait pris en Pologne pour venir, avec le corps qu'il commandait, s'établir à Kalisch, près de l'empereur. Cette époque fut celle ou toute l'armée russe se concentra. Déja l'empereur Alexandre, dont la constance opiniâtre était fortifiée par d'étonnans succès, s'était abouché avec le roi de Prusse. Sa Majesté Impériale avait saisi le premier moment où le monarque prussien s'était éloigné

de sa capitale, pour joindre ce prince constamment demeuré dans le fond de son cœur, le plus fidèle allié d'Alexandre; les deux souverains s'étaient réunis à Breslau, dans les derniers jours de décembre. Ils ne restèrent que deux ou trois jours ensemble; mais ce séjour fut assez long pour régler des dispositions que dictaient l'intérêt commun et la plus franche amitié.

La veille de notre entrée dans Kalisch, le grand duc Constantin m'avait dit : « Nous y trouverons quelqu'un de vos amis, je crois qu'un autrichien nous y a précédés. » Le baron de Lebzeltern était en effet arrivé. Envoyé par la cour d'Autriche, j'ignorai sous quelle forme était colorée sa mission, mais elle ne put paraître à mes yeux que l'indice d'un projet d'union. Je connaissais ce diplomate. Je savais qu'il possédait toute la confiance du comte de Metternich; et cette confiance attestait l'habileté que le ministre mettait dans le choix de ceux qu'il employait. Le baron de Lebzeltern était doué d'une finesse très déliée; il avait de la réserve, de la prudence, les formes nécessaires aux hommes qui courent la carrière de la diplomatie. Son esprit était conciliant sans déroger à la dignité de son caractère : à cet avantage il joignait celui d'avoir été attaché à plusieurs légations, et en dernier lieu, à celle du comte de

Stadion à Pétersbourg. Ses anciennes liaisons, une fierté qui lui était naturelle, étaient garants de la sincérité avec laquelle il servirait la cause opposée à Napoléon.

L'empereur se plaça devant le logis qu'il occupait pour voir défiler les régimens de la garde à cheval, à la tête desquels marchait le grand duc; chef alors de l'état-major de Son Altesse Impériale, je précédais sa marche. En parcourant la façade de la maison ou l'empereur tenait son quartier, mes regards s'arrêtèrent sur une fenêtre derrière laquelle j'aperçus le baron de Lebzeltern. Il me parut frappé de la belle tenue des cavaliers et de l'excellent état où étaient leurs chevaux. J'avais découvert un autrichien, j'étais impatient de le joindre. Je savais bien qu'il était trop discret pour me livrer ses secrets : mais j'étais convaincu que je ne le quitterais pas sans avoir acquis des données sur la conduite que la cour de Vienne allait tenir. Déjà d'heureux pressentimens me la faisaient présager. Pour présumer cet avenir, ne me suffisait-il pas de combiner la présence du baron de Lebzeltern à Kalisch, avec l'ordre que le comte de Nesselrode m'avait transmis à Vilna, de la part de l'empereur. « Sa Majesté, me dit le ministre, « m'a ordonné de vous dire de ne plus écrire à « l'empereur d'Autriche. » On connait le sens dans

lequel j'avais écrit ; il était donc évident que les deux cours savaient alors à quoi s'en tenir vis-à-vis l'une de l'autre. Or, l'arrivée près d'Alexandre d'un diplomate investi d'une intime confiance, ne laissait point de doute sur un heureux rapprochement. Il ne pouvait y avoir d'incertitude que sur l'époque à laquelle commencerait la coopération de l'Autriche. Ce fut aussi pour découvrir cette époque que j'employais tous mes efforts avec la la mesure que me prescrivaient les circonstances. Après avoir fait l'apologie de l'état brillant dans lequel le baron voyait l'armée russe, après avoir énuméré ses succès, je lui exposai ceux qu'elle devait attendre de ses forces physiques et morales, ces dernières tant accrues par le délabrement où elle avait jetté l'armée de Bonaparte. Je ne négligeai pas de lui montrer combien une politique adroite pouvait mettre à profit les désastres que Bonaparte avait éprouvés, pour le déconsidérer parmi ses peuples : que cette déconsidération affaiblirait sa puissance, et par suite les forces qu'il essayerait désormais d'opposer aux armées de Prusse et de Russie.

Après cet exposé, il n'était plus difficile de démontrer la certitude des succès, la réintégration des monarchies, morcelées dans l'état présent, et l'Europe enfin replacée sur ses anciennes bases, aussitôt

que l'Autriche unirait ses drapeaux à ceux des deux souverains alliés. J'assurai que je ne doutai pas que le cabinet de Vienne n'eût déjà embrassé le système salutaire que lui commandait une nouvelle ère politique; mais je redoutais la lenteur qui lui était naturelle, même dans l'exécution de ses plus sages entreprises. Lebzeltern ne chercha point à écarter de moi l'idée d'une coopération de la part de l'Autriche; mais il éluda d'en prescrire l'époque. Il opposait à tous mes raisonnemens la facilité que l'Autriche conserverait toujours de déboucher derrière l'ennemi. Je ne pouvais pourtant pas lui faire cette concession. Je faisais remarquer qu'il était important de ne pas laisser Bonaparte approfondir tout le danger d'une position que, dans le moment présent, lui voilait l'irritation de son amour-propre humilié. En effet il était à présumer que, pour peu qu'il soupçonnât de vacillation dans les conseils de l'Autriche, la prudence la moins rigoureuse le porterait à se rapprocher du Rhin. Ce n'était que la proximité de ses ressources premières qui pouvait le mettre à même de faire les efforts auxquels il allait être contraint? Peut-être même, en tenant la confédération du Rhin devant lui, pouvait-il espérer de lui en imposer plus qu'en se plaçant lui-même en avant.

Je quittai le baron, très-satisfait de l'avoir vu.

J'avais retrouvé un autrichien; j'emportais la conviction que je ne combattrais point contre mes compagnons d'armes. Loin de là, j'allais voir se réaliser l'espérance que j'avais eue en me séparant d'eux, que, bientôt réunis, nous combattrions ensemble l'implacable ennemi de nos maîtres.

Sur ces entrefaites le roi de Prusse vint à Kalisch rendre à son auguste allié la visite qu'il en avait reçue à Breslau. L'empereur Alexandre présenta lui-même à Sa Majesté prussienne tous les généraux qui se trouvaient au quartier-impérial, de même que les officiers supérieurs de sa garde et ceux du corps de l'état-major. Placés en cercle, rangés par ancienneté dans un vaste appartement, Alexandre nomma successivement chacun d'eux à son valeureux ami, Frédéric Guillaume. Je ne vis pas avec indifférence, que le roi parût se rappeler mon nom quand l'empereur le prononça. Alexandre avait commencé par ses gens de guerre cette présentation qu'il termina par les chefs du ministère et de la diplomatie : tant il est vrai que, dans ce pays, tout guerrier, celui qui verse son sang pour le monarque, pour l'honneur de son trône et la défense de ses états, brille au premier rang. En Russie, comme partout ailleurs, la profession des armes n'enrichit pas : mais l'opu-

lence aime à s'allier à l'homme que l'on voit au premier rang.

Le roi passa en revue le jour même de son arrivée, le corps de réserve que le grand duc Constantin commandait. Ce corps était composé de l'infanterie et de la cavalerie de la garde impériale, des cuirassiers et des grenadiers de l'armée. L'empereur pouvait le montrer avec orgueil aux rois ses amis, et à ses ennemis.

Jamais spectacle ne fut plus imposant que celui qu'offrit cette revue; tous ceux qui ont vu ces princes à l'armée conviennent qu'aucun ne put être plus brave que l'empereur Alexandre et il est reconnu qu'il fut le plus beau de son temps. Tous les militaires qui auront vu le roi de Prusse et le grand duc Constantin à la tête des troupes conviendront que jamais stature d'homme de guerre ne fut plus majestueuse que celle du roi; ni tenue militaire plus sévèrement exacte que celle du grand duc, et que jamais cavalier ne mania mieux son cheval que ce prince.

Après avoir contemplé ces hauts personnages, l'œil se reposait avec plaisir sur l'uniforme des troupes russes, simple, mais d'une coupe élégante; on ne remarquait pas avec moins d'étonnement la haute taille du soldat, l'air martial de l'homme du nord et le bon état des chevaux. Les équipages

des généraux et des chefs de corps étaient sans magnificence, mais d'une égalité qui flattait l'œil et parlait à l'esprit. Ils annonçaient, autant que les règles militaires le permettaient, la richesse de la classe à laquelle ils appartenaient. J'ai dit la classe, parce qu'en Russie on ne reconnait de véritable noblesse que sous les drapeaux. Celle-ci obtient partout les premiers hommages; et ce n'est que secondairement qu'ils sont rendus à l'ordre qu'on désigne sous le titre de *plumitifs*. L'empereur Alexandre surtout affectait de mettre une nuance remarquable entre ses militaires et ses *plumitifs*. Je pense qu'une armée distinguée de la sorte doit tenir à son souverain, et que, par conséquent, la révolution qui tenterait d'établir un ordre de chose contraire doit être bientôt étouffée.

Quelque idée favorable qu'eût pu donner au roi de Prusse la revue qu'il venait de passer, Alexandre voulut encore ajouter à la confiance de son allié en lui montrant l'habileté avec laquelle ses troupes manœuvraient. Les rois de Prusse dès leur première jeunesse sont accoutumés au maniement des armes et à se plier à toutes les évolutions militaires, comme le dernier sous-lieutenant de l'armée. Montent-ils sur le trône, ils sont à l'instant même juges compétens

du savoir-faire de leurs troupes. Une pareille éducation avait été commune aux grands ducs Alexandre et Constantin. L'un et l'autre avaient passé par tous les grades. L'empereur, leur auguste père ne se contenta pas de les leur voir traverser. Formés à l'école rigoureuse de cet empereur, dont le génie et les qualités de l'âme étonneront les siècles quand ses malheurs les épouvanteront, les deux grands ducs pouvaient le disputer à l'officier le plus consommé dans tous les détails. L'empereur Alexandre s'était voué à l'infanterie : la cavalerie fut le partage du grand duc Constantin. Son Altesse impériale n'était cependant pas restée étrangère à l'infanterie; on peut affirmer sans redouter aucune contradiction, que ce prince possède à fond les réglemens adoptés par les grandes puissances militaires de l'Europe. Il eut commandé toutes leurs manœuvres avec la même facilité : car le grand duc Constantin parle également le russe, le français, l'allemand, le polonais et le grec; j'en ai la certitude : il parle aussi l'italien et l'anglais. Mais j'ai lieu de croire que cette dernière langue, dont je ne l'ai point entendu faire usage, ne lui est pas la plus agréable. Je sais qu'elle ne l'était pas davantage à l'empereur Alexandre : j'ignore quel est sous ce rapport le goût de l'empereur Nicolas. J'ai le malheur de

n'avoir pas connu ce monarque autant que la bienveillance qu'il me témoigna dans le peu de temps que j'eus l'honneur de l'approcher, me l'aurait fait désirer.

Il fut donc décidé qu'avant de quitter Kalisch, le roi de Prusse verrait manœuvrer les régimens des gardes à cheval. La manœuvre devait être commandée par Son Altesse impériale. Ces jours étaient pour le prince, des jours de fête. Le grand duc chargea les officiers supérieurs du régiment de choisir un terrain propre à montrer de la cavalerie. La commission était difficile à remplir, les environs jusqu'à une assez grande distance de la ville, sont montueux, le terrain est raboteux et nullement propre aux mouvemens d'un régiment de cavalerie, jaloux de paraître avec éclat. Le grand duc alla voir le champ d'exercice qui avait été marqué, et Son Altesse impériale m'ordonna de la suivre. Le coup-d'œil du prince était trop rapide, pour ne pas désapprouver dès le premier abord le choix de l'emplacement qui lui fut proposé; il me donna l'ordre d'en chercher un plus convenable: la fortune voulut me servir au-delà de mes espérances. Sans pouvoir déterminer aujourd'hui quelle fut la distance à laquelle je me portai, je découvris une surface d'une vaste étendue; elle ne se trouvait embarrassée que dans une

de ses extrémités, par une flaque d'eau; loin de nuire, cet obstacle ne pouvait que faire briller la conception des manœuvres et la précision de leur exécution. Le grand duc parut satisfait : il ne s'occupa plus que de prendre les ordres de l'empereur pour faire sortir les régimens.

Le jour fixé, le grand duc, en uniforme de colonel, reçut les deux souverains à la tête de son régiment. Après que Leurs Majestés en eurent parcouru le front, Son Altesse impériale commença les manœuvres et les fit exécuter dans tout leur ensemble. Sa Majesté prussienne et les généraux qui l'accompagnaient purent se convaincre qu'il était difficile de savoir mieux que le grand duc, manier l'arme de la cavalerie. Ils remarquèrent sans doute que ce prince ne se bornait pas à prononcer sans hésitation les commandemens; mais qu'il les appliquait au terrain et en jugeait l'exécution en officier consommé. L'exercice se termina, comme il est assez d'usage, par une charge générale; elle fut arrêtée à quelque pas de la flaque d'eau avec une admirable précision, sans avoir perdu l'alignement le plus rigoureux, et sans qu'un seul cheval dépassât le front.

L'empereur témoigna la plus vive satisfaction à son auguste frère. Ces deux princes étaient si intimément unis que la satisfaction de l'un faisait

le bonheur de l'autre. Le grand duc, toujours accoutumé à exalter au-delà de leur valeur les services qu'on lui rend, voulut bien me répéter les termes dont l'empereur s'était servi; et Son Altesse impériale ne dédaigna pas de me remercier de lui avoir procuré un terrain favorable.

Le roi de Prusse quitta Kalisch. Il retourna dans ses états accélérer les préparatifs d'une lutte dont sa sagesse lui faisait prévoir tous les dangers, et que son courage lui faisait braver; il les affrontait avec trop de fermeté pour chercher à les pallier aux yeux de ses sujets. Frédéric-Guillaume leur adresse une proclamation pour leur faire connaître la résolution qu'il a prise de combattre de nouveau Bonaparte. Il ne leur dissimule pas qu'il n'y a plus d'alternative pour la Prusse : il faut ou terrasser l'ennemi, ou cesser de compter parmi les peuples : « Il n'y a plus de milieu pour la Prusse, « dit le roi, entre vaincre ou n'être plus. « C'est alors que se livrant aux inspirations de sa chevaleresque valeur, le roi ajoute : « que pénétré « de ses devoirs comme roi, et de ce qu'il se doit « à lui-même comme guerrier, ses sujets l'appercevront toujours au plus fort des dangers. Que « ces devoirs lui seront communs avec les princes « de sa maison qui se montreront toujours combattant à ses côtés ». On verra dans la suite que

décida que l'ordre aurait pour insigne une croix de fer attachée sur la poitrine.

Tout est réglé ; Frédéric-Guillaume ne balance plus; il déclare la guerre à Bonaparte, et ses troupes sont destinées à se réunir à celles d'Alexandre, aussitôt que celles-ci reprendront les hostilités.

Cependant, le parti que l'Autriche va prendre dans cette grande querelle est encore un mystère : mais quelques données que les souverains nouvellement alliés puissent avoir sur les intentions de la cour de Vienne, ils se préparent à ouvrir la campagne.

Après toutes les mésaventures de l'expédition de Moscou, le prince Eugène avait rassemblé derrière l'Elbe les débris de l'armée de Bonaparte; c'était-là que celui-ci les faisait joindre par les nombreux conscrits dont il dit qu'il allait presser la levée quand il abandonna le 5 décembre, à Smorgoni les restes infortunés de ses compagnons d'armes. C'était donc derrière ce fleuve que les alliés devaient aller chercher des combats; je dis que c'était derrière l'Elbe qu'il fallait aller chercher des combats; car j'ignore quel fut le système de guerre que les alliés se proposèrent d'adopter en entrant en campagne. J'ignore également quel fut leur plan d'opération : mais on jugera bientôt que leur manière de voir ne fut pas la mienne.

J'en attesterai d'irrécusables témoins. Il est pourtant essentiel de reconnaître que le plan d'opérations des alliés avait été, de toute nécessité, soumis à des influences politiques qui ne laissaient pas le champ libre aux conceptions. Les souverains alliés ne pouvaient plus douter que l'Autriche ne cessât d'agir de concert avec Bonaparte: mais l'Autriche restait-elle neutre? Si sa neutralité ne portait pas de préjudice, au moins privait-elle d'un secours dont les résultats devaient être décisifs. Il était donc de toute importance d'entraîner cette puissance dans la cause des alliés. Sa position géographique relativement à celle que les armées belligérantes occupaient, était, dans l'action générale, d'un poids non moins grave que le nombre de troupes et l'état des ressources en tout genre qu'elle présentait à la coalition. Mais il était évident que l'Autriche n'accéderait à un traité offensif, qu'autant que les dangers ne lui feraient pas appérhender le retour des calamités dont elle avait été victime pour le salut de tous. Il était à présumer qu'elle exigerait, avant de se déclarer, que les alliés commençassent la campagne en attaquant Bonaparte. Une attitude offensive devait exalter l'enthousiasme que les succès de la campagne précédente avaient inspiré au peuples de l'Allemagne. De nouveaux combats, quelle qu'en fut l'issue, ne pouvaient qu'affaiblir

encore les forces effectives de Bonaparte. Je dois conclure que telles furent les conditions qu'imposa l'Autriche, si l'on en juge par les réponses du baron de Lebzeltern, à Kalisch : « Nous serons toujours à « temps de tomber sur les derrières de Bonaparte, » disait ce diplomate quand on lui démontrait les succès que produirait la coopération simultanée de l'Autriche. Cette réponse ne signifiait-elle pas ? « Commencez par attaquer : nous voulons que vous « livriez des batailles avant de nous engager avec « vous ». D'ailleurs, cette volonté n'avait-elle pas été dans l'opinion de l'archiduc Charles après la bataille d'Eylau [1] ? On sait que lorsqu'à mon retour, j'exposai à Son Altesse impériale qu'il en serait fait de Bonaparte, si l'armée autrichienne débouchant derrière lui l'attaquait avec vigueur : « Je le conçois, dit l'archiduc, mais il faudrait « qu'avant tout, les russes gagnassent une grande « bataille. »

Quel que fût le plan politique et militaire des puissances du nord, l'armée russe se mit en marche sous les auspices de la plus parfaite intelligence, pour se joindre aux prussiens, et marcher aussitôt à l'ennemi : on a déjà remarqué que Bonaparte, rejeté au-delà de l'Oder, avait pris l'Elbe

[1] *Voy.* vol. III. page 241.

rai donc pas le jour où l'armée russe leva ses quartiers de Kalisch pour s'acheminer vers l'Oder : il me serait aussi impossible d'assigner l'époque à laquelle l'armée prussienne s'ébranla pour combiner ses mouvemens avec ceux des russes. Une multitude de relations publiées jusqu'à ce jour peuvent y suppléer. Je regrette bien plus de ne pouvoir pas déterminer la cause de l'état d'inertie dans lequel l'Autriche persistait; quand la présence au quartier impérial d'un agent aussi distingué que l'était le baron de Lebzeltern ne dissimulait plus son adhésion au parti qui était dans l'intérêt général.

Ce fut dans les premiers jours d'avril que l'empereur, la grande armée russe, et son corps de réserve sous les ordres du grand duc Constantin, sortirent de leurs cantonnemens, et rentrèrent en campagne. On a vu que cette armée n'avait quitté ses frontières que le 12 janvier; et déjà, dans les premiers jours de mars, Witgenstein avait menacé Berlin, que Czernichew avait momentanément occupé avec un corps volant. La marche de Witgenstein, sur Berlin, avait forcé le prince Eugène, devenu général en chef de l'armée de Bonaparte, de replier derrière l'Elbe tous les corps qui la composaient. La jonction des russes avec les prussiens se fit donc sans être inquiétée.

Le roi s'était avancé au devant de son auguste allié, et Sa Majesté alla, avec les deux plus jeunes de ses fils, recevoir le grand duc Constantin à la frontière de ses états : elle fit l'honneur aux généraux et aux officiers supérieurs de la suite de Son Altesse Impériale de les admettre à sa table. Pendant le repas, le roi daigna me parler de l'Espagne, des généraux qui commandaient dans la Péninsule, et surtout du duc de Wellington. Sa Majesté me demanda si j'avais vu son neveu le prince d'Orange? A ma réponse négative succédèrent des questions que le roi voulut bien m'adresser sur le feu prince Frédéric d'Orange, auquel j'avais eu l'honneur d'être attaché. Ce prince m'avait souvent répété que, pendant son séjour en Prusse, où il avait fait son apprentissage des armes, il avait été étroitement lié avec le roi, qui, à cette époque, n'était que prince royal. Quelque douloureux que fussent ces souvenirs, je crus qu'ils intéresseraient le roi, et je rappelai les circonstances que j'en jugeai les plus capables. En rapportant quelques traits qui caractérisaient si militairement ce prince, d'immortelle mémoire, je crus mettre le dernier trait au tableau en disant : « Il ne se souvenait qu'il était prince d'O-« range qu'un jour de bataille; mais ce jour-là « il s'en souvenait bien. » Revenant à d'autres

sujets, je ne sais si je devrais rapporter ici un mot du roi. Je suis convaincu que ce mot ne fera pas généralement fortune; et cependant on ne pourra lui refuser le mérite d'avoir été prophétique. Quoique, à la table royale, il eût été fort peu question de la campagne qui venait de se terminer, j'eus cependant occasion de dire, en parlant de Bonaparte : « Le grand homme a perdu quelques pouces de sa taille. — J'espère, dit le roi, qu'il en perdra bien davantage. » Certes, Bonaparte, en 1814 et en 1815, cessa d'être à la hauteur à laquelle il était parvenu au commencement de 1812.

Le grand duc prit congé du roi, et nous continuâmes à traverser la Silésie prussienne pour arriver à Gorlitz, où notre marche fut suspendue. Pendant le court séjour que nous y fîmes, je reconnus assez le terrain pour désirer que, si l'on voulait donner bataille, Gorlitz en fut le théâtre : nous reprîmes notre marche en nous dirigeant sur Dresde. Avant d'entrer dans cette capitale de la Saxe, le grand duc alla séjourner deux jours au château de Pilnitz, résidence d'été de la famille royale. Les appartemens du roi avaient été préparés pour recevoir Son Altesse Impériale. Le prince souffrait depuis quelques jours d'une indisposition de plus en plus grave.

La force de son tempérament, jointe à une volonté que les contrariétés irritaient, combattait le mal; et le grand duc continuait de marcher à la tête des gardes à cheval. Il fut cependant contraint de faire la dernière journée en calèche. Son Altesse Impériale ne s'était mise en route que long-temps après le départ des troupes. J'étais déjà logé dans l'appartement qu'on m'avait donné, quand le grand duc arriva. Quoique nous fussions à la fin d'avril, le temps était froid, le grand duc en avait souffert. Le hasard fit qu'en descendant de voiture ce prince était monté dans l'appartement que j'occupais. Il déclara qu'il n'en sortirait plus, et il m'envoya prendre le quartier qui lui avait été destiné : c'était celui du roi. Certes, l'aventure ne laisse pas d'être piquante. Bonaparte, à l'âge de vingt ans, n'aurait pas cru, plus que moi, qu'il dût occuper un jour les appartemens d'un souverain : il faut cependant observer que je ne devais cette bonne fortune qu'à une soumission aux ordres qui m'avaient été donnés; et que Bonaparte, au contraire, agissait en dominateur lorsqu'il se logeait dans l'appartement des rois. Nous entrâmes enfin dans Dresde, où une fièvre régulière s'empara du grand duc. Les armées alliées étaient alors rassemblées derrière l'Elbe, et tenaient des corps détachés en avant de la rive gauche du fleuve.

Mais pendant que l'armée russe s'avançait de Kalisch sur l'Elbe, le prince de Koutousoff, surpris à Buntzlau par un mal dont les médecins ne connurent peut-être pas bien la cause, termina en huit jours son illustre carrière. Ce généralissime désapprouvait le système offensif que l'empereur avait embrassé ; peut-être croirait-on, avec quelque raison, que cette contrariété lui fit éprouver une secousse morale et physique, dont ses forces épuisées ne purent soutenir la violence. Quelle que fût la cause qui termina sa vie, il est incontestable qu'il mourut vainqueur de l'homme qui, depuis quinze ans, dictait des lois au monde. Il est encore incontestable que Koutousoff, en adoptant un système de guerre qu'il voyait triompher en Espagne, avait poussé ses succès au-delà de ceux qu'on avait obtenus dans la Péninsule : là on ne faisait que résister aux armées commandées par les lieutenans de Bonaparte, tandis que Koutousoff avait su amener la destruction des armées que Bonaparte commandait en personne. Enfin, il est incontestable que Koutousoff mourut avec une gloire au-dessus de celle de tous les généraux qui s'étaient mesurés avec Bonaparte ; puisqu'il l'avait réduit à fuir devant lui, sans armée. Quel est le contemporain qui entreprendrait de nier cette vérité, dont nous sommes tous les témoins vivans ?

Le comte de Witgenstein succéda, dans le commandement de l'armée russe, au prince de Koutousoff. Il faut cependant excepter de ce commandement les corps qui, sous différens généraux, bloquaient ou faisaient le siége des places sur la Vistule et sur l'Oder. Witgenstein ne fut donc pas, comme l'avait été Koutousoff, généralissime des armées russes employées contre Bonaparte.

Ce fut dans Dresde, où se trouvaient les deux monarques dont l'alliance allait produire de si grandes choses, que l'on put considérer les armées alliées réunies; et leur concentration, consommée. Mais quel système de guerre allaient-elles adopter? Quel plan de campagne allaient-elles exécuter? Cette connaissance n'était réservée qu'à ceux qui étaient initiés aux secrets de la politique et de la guerre.

La politique et la guerre présentaient, en effet, l'une et l'autre, d'importantes considérations. La politique ne devait pas borner ses efforts à décider l'Autriche en faveur des alliés, elle devait encore s'assurer de la coopération des autres souverains de l'Allemagne. Le parti que ces différentes puissances allaient prendre, la conduite qu'elles voulaient tenir, devaient avoir une influence trop prépondérante sur les opérations qui allaient commencer.

L'Autriche s'en tenait-elle aux apparences et à des protestations amicales? la prudence des alliés voulait qu'ils maintinssent une armée d'observation, toujours en garde contre le parti auquel les les événemens de la guerre pourraient un jour contraindre le cabinet de Vienne; cette distraction de forces affaiblissait les masses qu'on ne pouvait trop grossir contre Bonaparte, puisqu'il s'agissait de consommer sa ruine.

Les princes de la confédération du Rhin se déclaraient-ils contre l'alliance? Si leurs forces réunies ne pouvaient que médiocrement compliquer le calcul de l'action générale, il ne faut pas se dissimuler que la résolution du Wirtemberg et de la Bavière, prise en faveur des alliés, donnait au plan d'opérations une toute autre direction; car, en venait on à des batailles? si Bonaparte était battu, son armée devait difficilement échapper à une destruction, quand elle serait attaquée à dos par les bavarois et les wirtembergois, dont les troupes n'auraient point encore éprouvé les fatigues de la campagne.

Etait-ce au contraire les alliés que la victoire aurait trahis? L'armée bavaroise, en s'avançant derrière Bonaparte, [illegible]geait de ralentir sa poursuite, si elle ne l'arrêtait pas.

Enfin, s'il entrait dans le système des alliés de

rester sur la défensive, ou de reprendre le plan de ces retraites fictives, dont le succès avait si heureusement couronné les russes dans la campagne précédente, les wirtembergeois et les bavarois s'emparaient derrière Bonaparte, du rôle qui avait été abandonné aux cosaques et aux paysans russes, pendant qu'il était stationnaire dans Moscou. Cette action des bavarois avait encore l'avantage de provoquer et d'enhardir l'insurrection générale des allemands, contre l'homme dont ils supportaient le joug avec tant d'impatience : peut être même, dans le plan d'opération, eût-il été d'une haute sagesse de considérer comme base principale du système de guerre, cette insurrection qui n'est présentée ici que comme un moyen secondaire.

Il était probable que la dernière campagne n'avait pas totalement usé les vieilles bandes de Bonaparte; il était donc à présumer qu'il tirerait d'Espagne, ses anciens soldats, qu'il remplacerait par des recrues dans les corps confiés à ses lieutenans, pour se composer une armée, capable de rétablir sa réputation. S'il en était ainsi, ne devait-on pas désirer de voir reprendre, au moins pendant quelques mois, le système de la précédente campagne. Il fallait, en paralysant l'action offensive de Bonaparte au moyen de retranchemens et d'obstacles créés, s'en tenir à de grands com-

bats partiels. Ce jeu aurait permis d'espérer d'autant plus de succès, que l'armée russe, échauffée par ses triomphes, instruite par l'expérience qu'elle venait d'acquérir, aurait allié la confiance au courage. L'armée prussienne, pleine d'un amour-propre qui lui est inhérent, mêlée aux russes, n'aurait pas voulu rester inférieure : bientôt elle eût recouvré toute l'assurance que les désastres de Jena devaient avoir affaiblie. Ces réflexions conduisaient bien naturellement à penser que l'on ne devait pas se départir d'une guerre défensive quoique active, et que l'on devait ajourner le projet des batailles : je ne fus donc pas médiocrement contrarié quand je vis l'armée combinée passer l'Elbe pour aller chercher l'ennemi, lui livrer ou recevoir bataille. Cette contrariété fut suivie bientôt d'un noir pressentiment, à la vue du terrain destiné à servir de théâtre à l'action : on ne pouvait se faire d'illusion : les résultats d'une bataille livrée sur ce terrain devaient tourner contre l'armée combinée, ou du moins annuller pour elle les conséquences d'un succès. Des réflexions faites sur la valeur intrinsèque des armes qui composaient les armées belligérantes, avec un coup d'œil jeté sur la carte, inspirèrent cette juste défiance. L'artillerie et la cavalerie des alliés étaient, par le nombre autant que par la qualité, supérieures à

ces deux armes dans l'armée de Bonaparte. Si donc, après avoir passé l'Elbe, l'armée combinée devait combattre dans la plaine entre ce fleuve et la Saale, quelle chance avantageuse pouvait-elle espérer? Admettons la plus heureuse, et supposons qu'elle eût battu Bonaparte? Il est évident qu'en rentrant aussitôt dans les montagnes qui bordent la rive gauche de la rivière, il entravait la marche de l'artillerie des alliés et paralysait l'action de leur cavalerie : c'était donc une victoire sans résultat.

L'ennemi, au contraire, restait-il vainqueur? si le défaut de cavalerie l'empêchait de poursuivre, au moins pouvait-il espérer d'atteindre l'armée prusso-russe quand elle repasserait l'Elbe, et de lui faire supporter toutes les pertes qu'entraîne pour le vaincu l'inconvénient d'avoir combattu avec un fleuve à dos.

Ces aperçus me frappèrent si fortement, que je ne craignis pas de les exposer au grand duc Constantin. Je le priai de les faire valoir, et d'empêcher qu'on ne passât l'Elbe : Son Altesse Impériale, tourmentée de la fièvre qui ne la quittait plus, m'objecta l'impossibilité où elle était de s'occuper d'affaires. Après avoir échoué dans cette première démarche, j'allai chez le baron de Lebzeltern : je ne doutais pas de son crédit. J'étais persuadé que, quoiqu'il fût étranger à la profession des

armes, le besoin qu'on avait de l'Autriche ferait écouter les observations de celui qui était chargé de ses intérêts et de manifester ses intentions auprès des souverains alliés. Il est inutile de dire le soin que je mis à le pénétrer, non-seulement de la fausseté et des dangers d'une marche offensive au-delà de l'Elbe, mais encore de la nullité d'une victoire. Si je ne pus le déterminer à agir dans le sens auquel je voulais l'amener, au moins mes efforts firent-ils sur lui une impression assez forte pour qu'il n'en ait point perdu le souvenir. Souvent il m'a rappelé les termes dont je me servis alors. Je n'ai point également oublié que ce diplomate autrichien, continuant à se renfermer dans les principes qu'il avait émis à Kalisch, persista toujours à répondre avec la confiance de l'homme convaincu : « Qu'importe, quel que soit l'événement, nous serons toujours à même de leur tomber à dos. » Je concevais parfaitement la possibilité de ce mouvement : mais Bonaparte était-il victorieux? La cour de Vienne devenait bien plus flottante encore dans son irrésolution. D'ailleurs, quelle différence pour des troupes, entre tomber à dos d'une armée qui a battu, ou de celle qui vient d'être battue? Dans le premier cas, ces troupes ne peuvent espérer que d'arrêter la poursuite du vainqueur; dans le

second, elles acquièrent la certitude de détruire les débris de l'armée vaincue. Il semblait donc être de toute prudence d'éviter les chances d'une bataille où l'avantage n'était pas infaillible pour les alliés.

Désappointé de nouveau, sans organe pour appuyer mon opinion, je me bornai à en parler au général Balacheff. Ministre et général, il avait la confiance de l'empereur, et jouissait d'un libre accès auprès de Sa Majesté. Je ne parus devant ce général qu'énoncer ma manière de voir, en évitant de la revêtir d'une forme dogmatique. Je connus sans peine que j'avais trop peu d'autorité pour faire changer une résolution prise : il ne me resta plus que le sentiment intime de la justesse de mes vues; mais l'amour-propre peut-il jouir d'un mal qu'on a prévu?

L'armée ne devait commencer son mouvement que dans l'après midi. Or, la veille d'une bataille, les amitiés se resserrent : aussi le colonel Tettenborn avait-il réuni plusieurs officiers ; de ce nombre était le comte de la Ferronnais. Je le voyais pour la première fois. Je m'aperçus bien qu'il était étranger, mais je le quittai sans avoir su ni son nom ni le sujet qui l'avait conduit à Dresde.

Il eût été difficile que le repas se fût terminé sans qu'on eût formé des conjectures sur le mou-

vement que l'armée allait faire. Loin d'avoir changé d'avis, je ne m'étais que plus affermi dans celui que j'ai déjà fait connaître ; et j'étais trop peu réservé pour me taire sur les résultats auxquels je m'attendais. De tous les convives, le major Finch, frère d'un aide-de-camp du grand duc, fut celui qui parut le plus frappé de mes noirs pressentimens : il en est convenu souvent avec moi. Chacun de nous se rendit au poste où son devoir l'appelait. Le général Tormazow commanda le corps de réserve, au lieu du grand duc ; et la cavalerie de ce corps resta sous les ordres du prince Démétri Galitzin.

CHAPITRE LII.

L'armée combinée débouche dans les plaines de Lützen. — Les deux armées en viennent aux mains. — Les alliés se retirent sur Bautzen, où ils prennent une position retranchée. — Bonaparte leur livre bataille. — Les alliés se retirent. — Combat de Reichenbach. — Armistice.

L'armée combinée s'avança au-delà de l'Elster, dans la plaine de Lutzen, dans ces champs que rendirent à jamais fameux et les talens et la mort de Gustave Adolphe. Elle débouchait lentement au-delà de la rivière, et prenait ses positions sans que l'ennemi parut vouloir l'inquiéter : c'était le 2 mai. La journée s'annonçait par le plus beau ciel. Le comte de Witgenstein était, comme je l'ai dit, revêtu du commandement en chef. Quoique jusqu'alors ce général eût eu le colonel Dibitsch, officier du plus grand talent, pour son chef d'état-major, le général Toll, qu'on a vu investi de toute la confiance du prince de Koutousoff, conservait l'emploi de quartier-maître-général de l'armée combinée. C'est donc cet officier qui dut proposer les dispositions de la bataille

qu'on allait livrer. Je ne connus point le but stratégique que les manœuvres devaient atteindre. J'ignore quelles furent les dispositions que l'on fit : peut-être ne voulait-on que faire quitter à Bonaparte le terrain qu'il occupait, c'est-à-dire, peut-être ne voulait-on que l'avoir battu. Ce qu'il y a de certain, c'est que, m'étant approché du général Toll, entouré de quelques généraux, je vis qu'il se bornait à indiquer les points que les corps devaient garnir.

J'avais profité de l'inaction dans laquelle les deux armées restaient, pour parcourir le terrain qui les séparait. Après cette reconnaissance, mon jugement ne fut pas lent à se prononcer. J'aime à croire qu'il fut celui que tous les militaires porteront avec moi. Je remarquai que les montagnes qui bordent la Saale venaient se perdre dans la plaine que l'armée combinée avait choisie pour combattre, et que le pied de ces montagnes était couvert de plusieurs villages. Ces villages par leur position, pouvaient donc être considérés comme ouvrant et fermant la plaine pour l'une et l'autre armées. Or, le plan de Bonaparte pouvait-il être douteux? Il était presque sans cavalerie, comparativement à la cavalerie nombreuse et bien organisée qui lui était opposée : il commandait une armée

composée de recrues ou de vieux soldats que des défaites avaient nécessairement attiédis : il s'était établi le premier dans les villages qui, pour lui, devenaient autant de fortifications naturelles : ainsi, défendre ces villages contre l'armée qui venait les attaquer, faire *bouquer* l'ennemi, en lui détruisant le nombre d'hommes que la troupe retranchée fait toujours perdre à l'assaillant, semble être le seul plan que Bonaparte pût se proposer dans la bataille qu'il acceptait.

Maintenir un champ de bataille n'est pas, à la vérité, une victoire positive pour celui qui a été attaqué : c'est cependant un échec pour l'agresseur. Mais, dans les conjonctures où Bonaparte se trouvait placé, faire éprouver un échec à ses adversaires, était pour lui remporter un avantage signalé. Cet échec exaltait l'esprit de ses soldats, prompts à s'enflammer, et par un effet contraire, il exerçait la plus dangereuse influence sur le moral des russes qui, depuis quelque temps, s'habituaient à voir rétrograder l'ennemi qu'ils avaient devant eux. Ce ne fut donc pas sans raison qu'allant au devant de la cavalerie qui s'avançait, ayant à sa tête le général Tormazow et le prince Léopold de Cobourg, je leur dis : La journée ne peut avoir pour nous de résultats bien marquans,

elle se passera de notre part à attaquer des villages que l'ennemi disputera avec acharnement, et toute l'affaire aura consisté en villages pris et repris. Je ne sais si ces deux illustres personnages ajoutèrent foi à cette assertion; mais le général Balacheff, à qui je ne le laissai pas ignorer, redit après la bataille l'horoscope que j'avais tirée d'avance. Q'importe à l'histoire, dira-t-on, l'opinion d'un colonel avant une bataille? Je sais que la manifestation de mon sentiment n'enrichira pas l'histoire; mais il était basé sur des combinaisons: les données qui leur servirent d'élémens peuvent se reproduire: une armée peut à l'avenir se composer de recrues fournies par un peuple brave et intelligent, et tout à la fois de troupes désorganisées; elle peut en même temps être faible en cavalerie; ainsi formée, cette armée peut avoir en tête un adversaire dont la nombreuse cavalerie, supérieure encore par la qualité de l'arme, sera jointe à une infanterie également supérieure par le nombre, et dont les soldats auront vu longtemps l'ennemi leur céder le terrain ou ne leur opposer qu'une faible résistance. Dans cette hypothèse, l'opinion qui, avant la bataille de Lutzen, reposa sur les résultats que devaient produire et la nature du terrain et les circonstances de guerre; cette opinion ne pourrait-elle pas servir à éclairer

l'un et l'autre des combattans et dans le choix de leur champ de bataille et dans leur projet stratégique? Si l'on admet qu'un tel cas puisse un jour écheoir, peut-être alors m'excusera-t-on d'avoir rappelé une prévision dont j'atteste deux généraux qui comptent, l'un parmi les ministres les plus renommés [1] du temps, et l'autre au nombre des princes les plus augustes.

Le combat s'engagea. Le général Blucher le commença en cherchant à déloger l'ennemi du village Gross-Gorcken qui pouvait être regardé comme le centre de la ligne ennemie.

Je dirai avec les relations du temps que les villages Gross et Klein-Gorchen, Rahna et Kaya furent le théâtre de toute l'action. Ces villages, d'abord emportés, et maintenus pendant longtemps, finirent par être repris par les troupes de Bonaparte et demeurèrent en leur pouvoir. Mais, en remarquant que ces villages occupés par Napoléon formaient la ligne qu'il prit avant de commencer le combat, on voit que tout son plan fut de se tenir sur la défensive: la nature du terrain remettait donc le sort de l'action à l'infanterie et à l'artillerie des alliés. Leur cavalerie ne pouvait en effet y prendre part qu'autant que l'infanterie

[1] Le comte Balacheff et le prince Léopold de Cobourg.

ennemie sortirait des villages : mais à peine cette infanterie en eut-elle été délogée qu'en se rapprochant des montagnes elle arrêtait par de nouvelles dispositions, les charges que les prusso-russes auraient voulu entreprendre sur elle. La cavalerie se vit donc ainsi condamnée à rester en panne sous les boulets.

Le corps de réserve n'étant point employé, je me fixai à la division du prince Demétri-Galitzin, dont le prince Léopold de Cobourg commandait une brigade. Dans l'après-midi, nous nous apperçûmes que l'ennemi allait ouvrir une batterie contre nous. Nous avançâmes pour en juger la distance. J'étais au milieu de ces deux princes quand je vis prendre une amorce.

Voilà, leur dis-je, un coup à notre adresse. A peine achevais-je la dernière parole, qu'un boulet frappa mon cheval sans me blesser, et détermina la portée que nous jugions trop éloignée pour nous atteindre. Nous dirigeâmes aussitôt une contre-batterie dont les feux ne tardèrent pas à éteindre ceux de l'ennemi. Au reste, la cavalerie russe souffrit peu, et on doit à la vérité de publier, que presque tout le poids de la journée fut supporté par les prussiens, qui combattirent avec une grande valeur. Je ne veux citer qu'un fait : un capitaine de cavalerie, après avoir fourni plusieurs

charges qui avaient échoué, dit à ses cavaliers : « Allons, enfans, essayons encore une fois pour » le roi et pour la patrie. » C'était à la tombée de la nuit : il s'agissait de reprendre un village situé à la gauche : la charge s'exécuta avec impétuosité, et n'eut pas plus de succès que les précédentes. Elle prouvait à la vérité plus de courage que de prudence.

Les alliés, de l'aveu des historiens de Bonaparte, reprirent à la fin du combat les positions qu'ils avaient avant de le commencer. [1]

Dès que Bonaparte, dit l'auteur que l'on cite, vit que ses troupes étaient rentrées dans les villages qu'elles occupaient avant le combat, il dépêcha un officier général à Varsovie pour y annoncer qu'il avait battu l'ennemi. Cet aveu constate que les deux armées reprirent leurs positions respectives et caractérise une bataille indécise. Mais Bonaparte n'eut-il pas toujours l'art de décorer ces combats incertains, du nom de victoires formelles en sa faveur, et ses adversaires eurent la bonhomie de lui en faire la concession ! Il est cependant incontestable que les alliés se retirèrent le lendemain. Cette retraite, laissant Bonaparte maître du champ de bataille sur lequel on avait combattu

[1] *Voyez* Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 41.

la veille, lui donna en effet toute l'apparence de la victoire. Le même auteur n'hésite point à montrer cette retraite comme devenue nécessaire par la position que le prince Eugène prit en avant de Leipzig. « Cette position, dit-il, menaçait les alliés de leur enlever la communication qu'ils avaient derrière leur droite sur Pégau. Cette situation était encore agravée par le succès que le duc de Raguse avait obtenu sur Miloradowitch qui, le jour de la bataille, lui était opposé. Le maréchal, en poussant toujours le russe devant lui, allait également lui faire perdre sa communication avec Zeist. »

Mais, en raisonnant de la sorte, cet auteur oublie qu'il a accordé aux alliés, avant le combat, des forces numériquement supérieures. Il n'observe pas que ceux-ci, en repassant l'Elster, s'éloignaient des montagnes et trouvaient un terrain infiniment plus favorable à l'action de leur cavalerie, plus nombreuse et plus exercée. Or, puisque les alliés avaient l'avantage du nombre, aurait-il pu ne pas être en leur pouvoir d'arrêter les corps qui auraient voulu couper les communications derrière leurs ailes, tandis que leur cavalerie se serait jettée sur le centre de Bonaparte? Dans cette hypothèse, est-il permis de supposer que ce centre, affaibli par la distraction des forces em-

ployées pour tourner les ailes des alliés, n'eût pas été enfoncé par cette cavalerie, dont le terrain eut protégé l'action? Cette cavalerie eût-elle eu du succès au centre? Les alliés n'auraient pas seulement dégagé les communications qui auraient été enlevées derrière leurs ailes; mais ils auraient encore détruit les corps qui auraient été chargés de s'en emparer : n'est-ce pas en enfonçant le centre de la ligne ennemie, à la bataille de la Trébia, que Souvarow en détruisit toute la droite et s'assura une victoire que le maréchal Macdonald lui avait si habilement et si heureusement disputée? Croyons donc que la crainte de se voir enlever leurs communications ne décida pas la retraite des alliés. Les pertes qu'ils avaient souffertes le jour de la bataille, ne purent pas y contribuer davantage. Les historiens de Bonaparte conviennent que ces pertes ne furent pas énormes : elles durent cependant être plus considérables que celles de Bonaparte, puisque toute l'action se passa du côté des alliés, à attaquer des villages que les troupes de Napoléon défendaient avec acharnement.

Il est plus vraisemblable d'attribuer la retraite des alliés à des considérations militaires. Ils voulaient, en ouvrant la campagne, s'en assurer le succès par le gain d'une bataille. A Lützen, ils

reconnurent qu'ils s'étaient trompés dans le choix du champ de bataille : il fallut en chercher un où leur cavalerie et leur artillerie pussent, pendant le combat, servir plus efficacement, et après la victoire, prolonger la poursuite d'un ennemi vaincu, à travers des terrains plus favorables à ces deux armes. Je pense que tel fut le motif qui décida la retraite des alliés le lendemain de la bataille de Lützen. Je professe cette opinion avec d'autant plus de confiance, que les troupes qui traversèrent Pegau ne furent ni suivies ni inquiétées par l'ennemi. Les approches marécageuses de cette ville opposaient pourtant des défilés qui devaient l'inviter à entreprendre au moins contre la queue des colonnes. Parti moi-même très-tard de Pégau, je rencontrai à quelque distance en arrière, Miloradowitch qui faisait très-tranquillement repaître sa cavalerie dans une espèce de vallon. Les précautions du général contre l'ennemi me parurent néanmoins un peu trop négligées; mais elles prouvent que les russes ne croyaient pas Bonaparte assez positivement victorieux pour avoir à redouter ses poursuites. Quelque hasardeux que fut Miloradovitch, il pourrait être dans cette circonstance accusé d'imprudence, si une réflexion faite par l'auteur des Victoires et Conquêtes, n'en écartait pas de lui jusqu'au

soupçon. « Le manque de cavalerie, dit l'auteur [1], « empêchait Napoléon d'obtenir les brillans ré- « sultats des batailles d'Austerlitz et de Jena. » Mais pour que la cavalerie de Bonaparte eût obtenu ces brillans résultats, il eût été indispensable qu'elle se fût avancée dans la plaine, loin de ces villages que son infanterie occupait, et sur lesquels la cavalerie des alliés ne pouvait pas s'abandonner. Dans cette hypothèse, où l'on suppose les deux armes en nombre égal dans les deux partis, il n'est pas démontré que la cavalerie de Bonaparte eût terrassé celle des alliés. Les faits semblaient, depuis long-temps, accréditer l'avis contraire. Faisant donc abstraction de l'influence que la politique put avoir sur la retraite des alliés, nous ne pouvons lui assigner d'autre cause que la recherche d'un champ de bataille plus propre au développement de leurs armes.

Si l'on en excepte ces affaires d'arrière-garde, de trop peu d'importance pour ceux qui sont pressés d'en venir à une affaire générale, les deux monarques repassèrent l'Elbe et rentrèrent dans Dresde sans avoir été inquiétés. J'y retrouvai le comte de la Ferronnais : j'appris alors qu'il était attaché au duc de Berri ; mais le motif qui l'avait

[1] *Voy.* vol. XXII, page 41.

amené auprès des souverains alliés fût encore un secret pour moi. Si je dois en croire quelques renseignemens qui m'ont été donnés depuis mon retour en France, Son Altesse Royale avait envoyé son aide-de-camp pour demander à l'empereur Alexandre l'agrément de suivre les opérations de l'armée russe. Cette version, toute conforme au caractère chevaleresque de ce prince, aussi infortuné que magnanime, me paraît admissible. Je ne dissimulai pas au comte de la Ferronnais que je craignais que la campagne ne fût perdue si les opérations n'en étaient pas mieux assises et si l'Autriche ne se déclarait pas. Mais M. de la Ferronnais pourrait se rappeler que, malgré ces sinistres présages, j'étais loin de désespérer de l'affranchissement de la France. Je le priai de solliciter nos princes à s'y former des partis. « Quels que soient les événemens, lui di-« sais-je, Bonaparte sera forcé de tenir ses trou-« pes éloignées : les espagnols mettront cet éloi-« gnement à profit, et ils pénétreront en France. « Leur armée deviendra auxiliaire des partisans « du roi, et la chute de Bonaparte s'opérera sans « efforts. » J'aime à croire que cette entrevue ne se sera point entièrement échappée de la mémoire de M. de la Ferronnais ; et je me plais toujours à attester des témoins qui vivent encore. Ces dé-

tails n'exciteront pas l'intérêt général, mais ils garantissent que je n'eus jamais qu'un but : le renversement de Bonaparte et un nouvel ordre de choses en France. De ce nouvel ordre de choses devaient renaître le repos en Europe et le bonheur dans mon pays. Jusqu'à ce jour, l'événement a confirmé mes espérances. Ah ! que ne puis-je épurer ce bonheur !..... Si les rois voulaient entendre celui qui les servit si activement et si fidèlement..... Que de fantômes disparaîtraient et que de calamités menaçantes seraient écartées !

Le séjour des souverains dans Dresde fut court. L'armée continua sa marche rétrograde jusqu'à Bautzen, où elle prit une position retranchée derrière la ville. Il avait été décidé qu'on y attendrait l'ennemi, et qu'on recevrait bataille derrière les retranchemens. Cette résolution prise, il ne restait plus qu'à se retirer lentement de positions en positions, afin de donner le temps aux ingénieurs de perfectionner les ouvrages. Il fallait encore pouvoir en étudier le système pour y appliquer les manœuvres dont on espérait le gain de la bataille. Les arrière-gardes des différens corps furent donc chargées de ralentir la marche de l'ennemi. Les troupes qui les formaient, d'abord éparpillées sur l'Elster et sur l'Elbe, dûrent venir,

en convergeant, s'établir, à point nommé, sur la ligne retranchée derrière laquelle on voulait combattre. Déjà l'armée combinée, à la faveur de l'Elbe, de sa nombreuse cavalerie et de ses partisans, avait eu l'avantage de masquer, pendant dant plusieurs jours, ses mouvemens à Bonaparte. [1] Le 20 mai, Miloradowitsch soutint une dernière affaire d'arrière-garde. Ce général, acculé sur Bautzen, fut obligé d'en disputer à l'ennemi la possession, afin que les troupes pussent rentrer en bon ordre derrière les retranchemens et prendre leur place. L'état de défense dans lequel on avait passagèrement mis Bautzen, l'avait rendu capable d'une assez bonne résistance, pour que l'occupation en coutât cher à l'ennemi: là se bornait le service qu'on pouvait en tirer, Bautzen ne pouvait être d'aucun secours le jour de l'affaire générale. Cette ville était trop éloignée de la position retranchée pour en être soutenue : cet inconvénient fût devenu bien plus grave si on avait prétendu faire de Bautzen, pendant la bataille, un point du système de défense. Il avait donc été sagement décidé que Bautzen serait évacué; quoiqu'il fut reconnu que si l'en-

[1] *Voyez* Spect. M.re, première livraison, tome I.er, pages 56 et 57.

nemi voulait engager l'affaire avant d'en être maître, il en serait gêné dans tous ses mouvemens, et que les russes en seraient puissamment secondés. Mais on a fait remarquer que Bautzen ne pouvait être appuyé que par l'armée, et l'on a montré l'impossibilité de cet appui.

La veille de la bataille, il fut tenu un conseil de guerre. L'empereur Alexandre en sortit le premier. Je l'entendis dire à haute voix, en fermant la porte, en présence des officiers de son état-major, de ceux de sa suite, de celle du roi de Prusse et des généraux qui n'avaient pas été appelés au conseil : « La force morale l'emporte « sur les forces physiques. »

Il est temps de parler de la position qui avait été retranchée. Cette position avait été prise derrière la rive droite de la Sprée. Sa gauche était appuyée aux montagnes de la Bohême. Elle occupait différentes hauteurs sur lesquelles des ouvrages étaient construits; le château de Wurchen, dont les environs étaient marécageux, était à une certaine distance en arrière du centre. Une plaine assez vaste, située un peu à la gauche et en avant du château de Wurschen, avait été destinée à la cavalerie de réserve. La position s'étendait ainsi au pied des hauteurs qui bordent la rive droite de la Sprée. Soumise à celles de ces hauteurs qui s'éle-

vaient le plus entre les deux rivières appelées les deux Sprées, elle consistait dans une chaîne de postes; c'était donc l'anneau principal qu'il importait de connaître et de ne pas laisser forcer par l'ennemi.

Déjà les plans de défense et d'attaque auraient pu être conçus et médités d'avance à l'aide de la conduite que deux grands capitaines, Frédéric et Daun, avaient tenue l'un contre l'autre dans la guerre de sept ans sur ce même terrain. Non-seulement les historiens du temps avaient rapporté les manœuvres de ces deux illustres adversaires, mais on les trouvait discutées dans l'ouvrage du général Jomini. Ainsi, quels qu'eussent été les projets des généraux au temps que nous rappelons; quels que fussent ceux des généraux au temps dont il s'agit, il n'est pas moins évident que les deux partis belligérans devaient être guidés, dans l'action qui allait s'engager, par les événemens qui avaient eu lieu sur le terrain destiné à lui servir de théâtre. Le général Jomini avait, de plus, éclairé son commentaire par une carte topographique annexée à l'ouvrage. Le prince Démétri Galitzin, possesseur du livre, en avait détaché cette carte, qu'il me remit : elle me fut demandée pendant la bataille par le général anglais sir Robert Wilson : il oublia de me la rendre. Elle lui fut sans doute

utile pour écrire avec précision la relation qu'il ne manqua pas de faire à son gouvernement des événemens de la journée de Bautzen. Avec d'aussi sûrs documens, il n'est personne qui n'eût pu étudier assez le terrain pour prévoir quels seraient les résultats de l'action, tels ou tels cas échéant. Mais, sans se porter sur son théâtre, si, à l'aide des cartes qui le représentent, on parcourt de la droite à la gauche la ligne défensive que les alliés formèrent, on sera stupéfait de son étendue. On ne sera pas moins frappé du nombre de troupes que le développement des ouvrages exigeait pour les garnir. Le temps que l'on avait passé dans cette position avant la bataille avait permis aux officiers de l'état-major de la reconnaître avec toute l'exactitude requise. S'ils ne l'eussent pas fait, ç'eût été commettre une négligence impardonnable. Le défaut que je viens de signaler frappait les yeux. Les officiers qui avaient levé le terrain ne firent que me le rendre plus évident en m'apprenant que de la gauche à la droite l'étendue était de quinze mille pas. Un autre vice, non moins majeur, devait être également pris en considération : aussitôt que les retranchemens construits sur les hauteurs avaient été emportés, le terrain au-delà de la ligne s'en trouvait tellement dominé, qu'aucune position prise en arrière n'était plus tenable.

Quoique le terrain fût favorable à la cavalerie, cette arme y était tellement en butte aux ravages de l'artillerie, qu'elle ne devenait pas seulement inutile, mais qu'elle était encore embarrassante. Enfin, les marais de Wurschen, situés derrière le centre, ajoutaient à tous ces dangers. Tant de défauts me firent appréhender une issue toute en faveur de l'ennemi. Tourmenté de cette pensée, je crus qu'il était de mon devoir de chercher à remplacer cette position par une autre qui, en remplissant ce but, présentât des chances moins hasardeuses : je crus l'avoir trouvée. Prise en arrière de Wurschen et de ses marais, elle s'étendait obliquement de la droite à la gauche. Un château bâti en brique sur un mamelon, d'une assez grande capacité et d'une bonne défense, fermait la gauche. Les montagnes de la Bohême commençaient à se détourner du sud vers l'est, à une grande distance de l'extrémité gauche de la position qui était proposée : il n'était donc plus nécessaire d'occuper ces montagnes. L'ennemi perdait un terrain où il devait utiliser l'intelligence innée dans ses nouveaux soldats ; et les alliés retrouvaient la faculté d'employer dans l'action le grand nombre de troupes que la défense de ces montagnes allait consommer.

En avant du centre étaient les marais et le château de Wurschen, qu'il était important de fortifier et d'occuper comme point saillant de la ligne. Ce château devait nécessairement être emporté avant que la ligne pût être abordée; ce succès devait, d'après toutes les probabilités, coûter beaucoup de monde à l'ennemi.

Un profond escarpement appuyait la droite, qui ne pouvait être tournée que de très-loin. Cette manœuvre devenait donc inutile à l'ennemi. D'ailleurs, il ne pouvait pas l'essayer sans danger, puisqu'elle l'obligeait à s'affaiblir sur les autres points de son attaque.

De petits bois, susceptibles d'être long-temps disputés, couvraient le pied de la droite, placée sur une éminence.

Toute la ligne garnissait un côteau où la cavalerie pouvait partout agir. Le terrain même, en s'inclinant du côté de l'ennemi par une pente douce, se prêtait à la rapidité des charges.

Un mamelon détaché en avant, entre la droite et le centre, était le seul point qui exigeât des réflexions. Il était démontré que, tant qu'il serait au pouvoir des russes, l'ennemi en serait foudroyé dans tous ses mouvemens offensifs : mais il pouvait être enlevé. Dans cette supposition, il fallait calculer jusqu'à quel point l'armée en souffrirait.

Il fallait surtout avoir égard aux empêchemens qu'il apporterait aux mouvemens offensifs que les russes feraient à une époque fixée dans l'attaque, mouvemens dont il sera parlé. Ce calcul ne pouvait avoir pour donnée que la distance qui séparait le mamelon de la ligne. Cependant, en tout état de choses, on fera observer que ce mamelon, qui présentait la forme d'un cône tronqué, était escarpé sur presque tout son pourtour. Il ne s'ouvrait que par une section dont la corde eut été parallèle à la position que l'armée prusso-russe aurait occupée. Les retranchemens qui auraient été construits sur ce mamelon auraient opposé une résistance que l'armée aurait entretenue par des troupes fraîches. Ces troupes qui seraient parvenues au sommet par le glacis qui y conduisait, auraient été, dans leur marche, protégées sur leurs flancs par les batteries de la ligne. Les retranchemens auraient, de plus, été à l'abri de l'attaque la plus dangereuse, celle qui prend les ouvrages par la gorge.

Enfin, couverte en avant par les deux Sprées, par un de leurs affluens, et par les marais de Wurschen, cette position rangeait tous ces obstacles derrière l'ennemi, qui, après les avoir franchis, se voyait attaqué. Un terrain libre permettait aux alliés de donner carrière à toutes les manœuvres qu'ils pouvaient concevoir.

D'heureux emplacemens de batteries sur un terrain dominant auraient préparé le choc de la cavalerie et de l'infanterie. Le même avantage n'aurait pu être conservé par l'ennemi, aussitôt qu'il serait descendu des hauteurs pour venir aborder la position des russes. C'était surtout à la droite de la position que les avantages étaient les plus décisifs : c'était aussi par la droite que les russes auraient pris l'offensive des que l'ennemi aurait eû dépassé le chateau de Wurschen et les marais.

On à fait remarquer que l'obliquité de la ligne était formée par l'extrémité de la gauche qui était refusée. La nature de la position prescrivait donc aux russes de soutenir la défensive, jusqu'à ce que l'ennemi les eût engagés sur tous les points de la ligne. Mais le moment où leur gauche était entreprise, devenait pour eux le signal de se jetter avec toute leur droite sur la gauche de l'ennemi. Réussissaient-ils à l'enfoncer, comme le promettaient les avantages du terrain, ils prenaient à revers les corps ennemis qui s'étaient portés contre leur gauche, et ceux-ci échappaient difficilement à une défaite.

Si pour derniers termes de comparaison, on ajoute que cette position n'avait que cinq mille pas d'étendue, quand celle où l'on avait résolu d'accepter la bataille en avait quinze mille ; si l'on

remarque que l'ennemi, pour venir l'attaquer, devait s'éloigner des montagnes, on jugera peut-être qu'elle méritait quelque attention. Je le crus du moins, et dans cette persuasion je la montrai au lieutenant-général Yermoloff, que ses talens rendaient juge compétent. La connaissance en parvint jusqu'à l'empereur. Sa Majesté donna l'ordre de l'examiner au comte Ozarowski, l'un de ses adjudans-généraux, auquel elle témoignait de la confiance ; le prince de Wolkonski, chef de l'état-major, en fit lever le terrain par deux jeunes officiers du corps. J'ignore le rapport que fit Ozarowski ; mais la suite a démontré que mon choix ne prévalut pas. J'appris qu'on avait cru ne pas devoir perdre le temps et les peines qu'on avait employées à fortifier la première ligne. J'étais si vivement convaincu que la position choisie pour y recevoir bataille serait forcée, que je ne pus le taire en présence des lieutenans-généraux Vinzingerode, Schouwalow et Balacheff; le premier m'improuva de ce que je blâmais une disposition faite par le général en chef : Schouwalow, et surtout Balacheff, m'approuvèrent fortement. Ils soutinrent qu'il était de mon devoir d'exprimer ce que je pensais pour le bien de l'armée. Le général Balacheff n'aura pas, je l'espère, oublié cette circonstance. J'attesterai de même le général Brosin

qui, à cette époque, lieutenant-colonel de l'état-major, et aide de camp du prince de Volkonski, travaillait dans le cabinet particulier du chef de l'état-major : je lui dis, devant le major prussien Plotho : « assurez le prince que s'il ne change pas la position, nous serons battus. [1] » Il est à présumer qu'on ne le pensa pas, car on y attendit l'ennemi.

J'étais avec la cavalerie de la réserve, ployée en colonne serrée, dont les gardes à cheval avaient la tête, quand, le 20 mai, à six heures du matin, une ordonnance m'apporte l'ordre de me rendre auprès de l'empereur. Sa Majesté impériale était avec le roi de Prusse sur une éminence un peu en avant de la gauche appuyée aux montagnes qui contournent les frontières de la Bohême. Le corps de Miloradowitsch occupait ces montagnes, et formait l'extrême gauche des alliés.

Lorsque je parus devant les deux monarques que toute leur suite environnait, l'empereur me dit : « Montrez-moi la position que vous avez dé-« signée : j'espère que nous n'aurons pas besoin « de nous en servir; mais, dans le cas où Barclay « serait obligé de quitter celle qu'il occupe, vous « l'y conduiriez ». Ce général tenait la droite de

[1] Le général Brosin est à Paris. Je désire que sa mémoire soit restée la même.

l'armée combinée que le comte de Witgenstein commandait en chef. Je montrai, tant sur le plan qu'en avaient dressé les officiers de l'état-major, que sur celui qui était joint à l'ouvrage du général Jomini, la position que j'avais reconnue. L'empereur, après l'avoir examinée, dit : « Elle ne « couvre pas la route de Weissemberg ». C'était elle qui devait servir à l'armée en cas de retraite. Je fis observer à Sa Majesté que, bien que la ligne ne traversât pas la route, elle ne la gardait pas moins, puisque cette route en passait à peu de distance, et que tout le terrain dominait les environs; que, par conséquent, une colonne ennemie n'entreprendrait pas de passer outre, sans nous avoir dépostés. D'ailleurs, si on avait eu le dessein de l'occuper, il eût été facile de construire sur la route même une redoute isolée que l'artillerie de la position aurait soutenue.

Après avoir satisfait aux questions de l'empereur, je voulus me retirer; le comte Ozaroswki me dit : « L'empereur ordonne que vous restiez « ici ». Jamais officier particulier n'a pu occuper une place plus brillante que celle à laquelle il m'était ordonné de rester. Je rappelle avec complaisance l'ordre qui me fut donné. J'étais placé entre les deux monarques; Leurs Majestés demeu-

raient sur l'éminence que j'ai désignée, ayant fort peu de troupes devant elles. Le point où elles s'arrêtaient faisait même partie de la ligne; il devait appeler l'attention de l'ennemi par l'éclat dont brillait la suite nombreuse de Leurs Majestés. L'on y distinguait le grand duc Constantin, le prince royal avec les princes Frédéric de Prusse et Frédéric d'Orange. On devait donc s'attendre à tout moment que l'ennemi tirerait sur cette troupe dorée, dont il n'était qu'à très-petite portée. L'empereur et le roi, sans se mettre en peine des dangers qu'ils pouvaient courir, tenaient constamment les yeux attachés sur la position de l'ennemi; ils en interrogeaient et discutaient tous les mouvemens. Une particularité excitait l'attention de ceux qui, comme Leurs Majestés, ne s'appliquaient pas à analyser les symptômes avant-coureurs des résultats. Tous les regards étaient concentrés sur la partie du front ennemi devant laquelle on croyait apercevoir Bonaparte se promenant; toutes les lunettes d'approche étaient braquées sur l'individu que l'on disait être l'homme qui, dans le moment, remplissait toutes les pensées. En m'ordonnant de rester près de Leurs Majestés, l'empereur semblait tacitement m'autoriser à dire mon avis et sur la manière dont allait manœuvrer l'en-

nemi, et sur les manœuvres que nous pourrions lui opposer ; je me le persuadai. Je ne craindrai pas de répéter ici l'opinion que j'eus, que je soutins alors, que je soutiens encore pour avoir été la seule que l'on dût avoir : les militaires la jugeront ; mais il sera satisfaisant pour moi de pouvoir citer une autorité imposante pour tous.

Je prétendis que l'ennemi porterait tous ses efforts contre notre gauche ; qu'il sacrifierait tout pour nous déloger des montagnes et s'y établir ; qu'il était donc pour nous de toute importance de maintenir ces montagnes ; que, dans tous les cas, tant que nous en resterions maîtres, nous ne pourrions pas éprouver de revers. Telles furent, mot à mot, les termes dans lesquels j'exprimai mon avis ; je suis pressé, avant de passer aux détails de l'affaire, de rapporter l'autorité dont je veux l'appuyer.

J'étais chez le maréchal duc de Tarente, où se trouvaient plusieurs officiers généraux, entre autres le général d'artillerie Dullauloy. A l'occasion de la bataille de Bautzen, je rapportai comment j'avais soutenu que les efforts de Bonaparte se feraient par les montagnes : écoutons ce que dit le maréchal : « Telle était en effet, répondit-il, l'intention de l'empereur : mais quand je vis que vous vous en étiez aperçu et que vous disputiez

ces montagnes avec tant d'opiniatreté, je lui dis : « Ils vont nous opposer trop de résistance dans ces montagnes; ainsi, maintenant qu'ils y portent toute leur attention, il suffira de les y amuser et de tourner nos manœuvres contre leur droite : ce qui fut fait. » Le général Dullauloy, en m'adressant la parole, ajouta : « Vous aviez raison, et tout homme de guerre devait penser ainsi. Aussi, quand l'empereur eut vu le terrain par lui-même, il se repentit de n'avoir pas suivi sa première idée. « Ainsi donc, M. le maréchal, repris-je, je n'eus pas complètement tort. — Non, pas complètement, répondit le maréchal. » J'éprouve une grande satisfaction à redire ces deux témoignages qui auront tant de force sur le jugement que les militaires porteront relativement à ma manière de voir. On a voulu l'improuver en avançant que Bonaparte n'avait jamais eu l'intention que d'amuser la gauche des alliés pour concentrer tous ses efforts contre leur droite. Il sera bientôt facile de démontrer que ce plan conçu par Bonaparte, comme élément premier de l'attaque, eût été l'absence de tous principes, et qu'il ne fallait rien moins que l'acharnement que les russes, sous Miloradowitsch, mettaient à défendre ces montagnes, pour suggérer au maréchal duc de Tarente la manœuvre qu'il

proposa. Cette manœuvre eut en effet une influence majeure sur l'issue de la bataille en faveur de Bonaparte.

L'affaire commença tard; elle s'engagea dans les montagnes. Le duc de Reggio attaqua Miloradowitsch avec véhémence : celui-ci résista avec une vigueur qui ne le cédait pas à celle des assaillans. Les deux partis perdaient également beaucoup de monde, et l'un et l'autre envoyaient continuellement des troupes fraîches : tous les deux voulaient évidemment demeurer maîtres du terrain. Le duc de Reggio, le comte de Laurencez, son chef d'état-major, furent blessés et obligés de quitter le champ de bataille. L'ennemi plia sensiblement; dans ce moment, je ne pus m'empêcher de dire aux souverains : « Je crois que l'on peut féliciter Leurs Majestés sur la victoire. » N'est-il pas de toute évidence que celui qui restait en possession de ces montagnes prenait d'écharpe toute la ligne que formaient les troupes de son adversaire; que les mêmes feux les battaient de revers aussitôt qu'elles voulaien faire un mouvement en avant; et que ces feux plongeaient enfin sur ceux qui s'approchaient du pied de ces montagnes. Quel est celui qui, niant uue pareille vérité, ne craindrait pas d'être accusé d'aveuglement.

Cependant, soit que Bonaparte voulût faciliter la manœuvre que conseillait le maréchal Macdonald, soit qu'il formât le projet d'une double attaque, il fit attaquer le centre, que commandait le général Blücher, en même temps qu'il portait des masses contre la droite des russes, qui était aux ordres de Barclay de Tolly.

Quelque courage qu'aient des troupes qui se défendent, quelque habile que soit un général qui se borne à résister aux attaques de son adversaire, sans rien entreprendre lui-même, il est bien rare que ce général ne finisse pas par être enfoncé. Imbu de ce principe, et voyant que l'action des alliés n'était que défensive, je disais au prince Démétri Galitzin et à d'autres généraux : « Je vois avec peine que nous n'entreprenons rien, et que nous nous bornons à faire *belle poitrine.*

Pour entrer dans une minutieuse relation des vicissitudes que les deux partis éprouvèrent sur les différens points de leurs lignes, il serait indispensable d'avoir eu les rapports particuliers des chefs de corps : on y verrait ceux qui furent successivement victorieux et repoussés, les corps qui marchèrent, ou pour soutenir ceux qui pliaient, ou pour nourrir un succès remporté : mais ce moyen me manque. De plus, j'ai souvent déclaré

que je ne cherchais qu'à retracer les événemens qui avaient eu lieu sur le point où je me trouvais.

Je dirai donc que le centre des alliés fut d'abord victorieux sous Blucher ; que la droite, sur laquelle vinrent se réunir les efforts qui échouaient contre la gauche des russes, après avoir longtemps repoussé l'ennemi, finit par être obligée de céder. C'est alors que l'empereur Alexandre me dit à haute voix : « Rendez-vous auprès du général « Barclay, qui vient de quitter sa position, et « placez-le dans celle que vous aviez indiquée ».

Malgré la diligence que je fis pour joindre le général Barclay, je le trouvai s'établissant sur le plateau où j'avais proposé de poser l'extrême droite de l'armée. Je rendis au général l'ordre que j'avais si publiquement reçu de l'empereur. Je lui remis en même temps le plan de la position, avec le mémoire qui en expliquait le terrain, ainsi que les manœuvres offensives et défensives qui pouvaient y être appliquées : « Retournez à l'empereur, me « dit le général, et assurez Sa Majesté que je ne « serai plus forcé ici ». En quittant le général Barclay je rencontrai le comte Langeron. Il ramenait dans la position qui venait d'être prise, les dernières troupes du corps de Barclay auquel il appartenait : le comte de Langeron me dit quel-

ques mots sur la manière dont on les avait pressés.

Chemin faisant, je me portai sur le mamelon isolé qui s'élevait en avant de l'extrémité de la gauche de la nouvelle position de Barclay. Je reconnus que sa situation était avantageuse, non-seulement pour couvrir la partie devant laquelle il régnait, mais encore pour appuyer tous les mouvemens en avant, et pour paralyser ceux que l'ennemi voudrait tenter. Cependant je craignis qu'il ne parût trop éloigné pour être occupé, et dans ce cas je vis avec plaisir qu'il était au-dessous du niveau du plateau sur lequel l'extrême gauche de Barclay était placée. Les batteries que l'ennemi y aurait établies n'auraient donc point eu l'avantage du commandement sur celles qui auraient été dirigées contre elles.

Je longeai toute la ligne; le combat se soutenait partout avec succès de la part des russes; néanmoins la position que Barclay venait de faire prendre à la droite de l'armée, bien en arrière de la ligne, laissait le centre découvert sur son flanc droit : il était évident que cet inconvénient forcerait tôt ou tard Blucher à se replier. Il n'y avait qu'un seul parti à prendre pour parer à ce danger. Il fallait se hâter de retirer toute la droite du centre, dans la direction de la gauche de Barclay. La ligne, devenant alors oblique, avait toute

sa force dans les montagnes, où venaient se briser les efforts de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, Bonaparte s'était vu contraint d'abandonner à Miloradowitsch les montagnes où s'étaient portés les premiers coups. Le général russe, dont on ne peut trop exalter l'entreprenante activité, fit annoncer à l'empereur qu'il allait descendre sur la côte où Bautzen était situé et prendre à dos la droite de l'ennemi. L'empereur m'appelle : « Retournez, dit Sa Majesté, au général Barclay. Dites-lui que Miloradowitch m'annonce qu'il a fait quitter les montagnes à l'ennemi; qu'il va en descendre et prendre sa droite à dos : qu'ainsi je désire que Barclay fasse au moins des démonstrations qui puissent coïncider avec les mouvemens de Miloradowitsch en menaçant de tourner la gauche de l'ennemi. » Celui-ci mettait à profit la latitude que lui donnait l'espace évacué par le corps de Barclay; il redoublait d'efforts contre le centre, qu'il cherchait à déborder. Mais Blucher n'en continuait pas moins sa vigoureuse défense. Etait-il obligé de plier? Il revenait à la charge, et reprenait le terrain qui lui avait été enlevé.

Je trouvai le général Barclay dans un calme parfait, et ses troupes dans une grande inaction : ce n'est donc pas de la droite de l'armée combinée

que des relations ont entendu parler, quand elles ont dit que le prince de la Moskowa, s'avançant dans la direction de Wurschen, continua à déborder la droite de l'armée alliée [1]. Ce rapport est vrai si l'on parle de la droite du centre; mais il est inexact s'il s'applique à la droite de l'armée combinée, que Barclay commandait. Ce général ne fut plus inquiété dans la nouvelle position qu'il prit: peut-être même y fut-il trop immobile. Je lui rendis textuellement l'ordre que m'avait donné l'empereur. Barclay, contrarié par cet ordre, me répondit : « J'avais fait dire à Sa Majesté que je » ne serais plus forcé dans cette position; je » n'ai, pour la garder, que onze bataillons, dont » quatre sont déjà jettés dans les bois, en avant, » pour la couvrir : dites cependant à l'empereur » que je vais faire tout mon possible pour exécuter » ce que Sa Majesté désire. »

Je revins aussitôt sur mes pas en poussant mon cheval à toute bride : mais quelle ne fut pas ma surprise quand, parvenu derrière le centre, je le vis effectuer sa retraite et les tirailleurs ennemis s'approcher? Il était donc certain que les corps de Blucher et d'Yorck, qui formaient le centre, avaient perdu beaucoup de terrain. Je demandai à un sous-officier prussien ce que

[1] *Voy.* Victoires et Conquêtes, tom. XXII, pag. 53.

signifiait ce mouvement rétrograde ? Tout se retire, me répondit-il. Je crus d'abord que le centre allait s'aligner en arrière à droite, et donner ainsi à toute la ligne l'obliquité que je regardais comme la plus avantageuse disposition. J'étais d'autant plus affermi dans cette croyance que la gauche conservait son attitude, et qu'un ruisseau bordé de haies fortifiait le terrain derrière lequel je pensais que la nouvelle ligne allait se former.

Je continuais à me diriger sur l'éminence où j'avais laissé les souverains. Je la voyais chargée de troupes; tout-à-coup le cosaque qui me suivait me montra un nouvel emplacement bien en arrière du premier; les monarques y étaient arrêtés : j'y courus : j'ai su depuis que, dans le moment, le comte Ozarowski montrait à Leurs Majestés toute la ligne que j'avais reconnue. Je rapportai à l'empereur les paroles du général Barclay. « Allez le dire au général en chef, répondit Sa Majesté. »

Witgenstein était encore sur le plateau que les souverains venaient de quitter, mais il en ordonnait la retraite, et l'ennemi s'avançit assez rapidement pour le couvrir de boulets. Lorsque je redis au général en chef que Barclay allait, d'après les ordres que je lui avais apportés de la part de l'empereur, chercher à menacer l'ennemi

sur sa gauche, il me répondit : « Eh pourquoi » fait-il donc dire qu'il est forcé et obligé de se » retirer ? »

Il sera dans la suite important de se rappeler que le général en chef me fit cette observation avec humeur : elle deviendra remarquable. Je fus si vivement étonné de ce que le comte de Vitgenstein me disait, que je n'eus pas un mot à répondre. J'étais accouru avec tant de rapidité que je ne concevais pas comment celui qui avait fait ce rapport avait pu me gagner de vitesse : je concevais encore bien moins que la force, ou même une seule manœuvre démonstrative faite par l'ennemi, contre Barclay, eût pu en si peu de temps, l'avoir délogé d'une position où il avait assuré qu'il ne serait pas forcé. Ces doutes étaient fondés, et on sera surpris de l'erreur qui causait tant de bouleversement.

Néanmoins, la retraite s'opéra sur toute la ligne. L'armée combinée avait trop peu souffert, le terrain par lequel elle se retirait lui était trop avantageux, pour que l'ennemi osât la pousser avec vigueur; aussi, cette retraite fut-elle respectée. Les alliés semblaient dire à l'ennemi : nous nous en allons, parce que tel est notre bon plaisir. Comment eût-il pu en être autrement ? Miloradowitsch, maître des montagnes qui régnaient sur

la droite de l'ennemi, pouvait le cribler de feux, le battre d'écharpe et de revers dans ses mouvemens en avant. Le centre avait devant lui un terrain qui favorisait tous les mouvemens de la nombreuse cavalerie des alliés. Cette cavalerie, restée toute la journée sans agir, aurait eu sa pleine vigueur, pour renverser dans les marais de Wurschen l'ennemi victorieux, qui les aurait mis derrière lui, car il n'avait point dans cette arme de supériorité à opposer aux alliés; mais, au milieu du désordre qu'aurait causé un succès de cavalerie prusso-russe, les feux de la gauche et de la droite de l'armée combinée, partis d'emplacemens dominans, n'auraient-ils pas, en se croisant, écrasé la ligne ennemie? Pourrait-on contester que le centre de Bonaparte ne pouvait pas poursuivre ses succès au delà de Wurschen, avant que Miloradowistch n'eût quitté les montagnes, et que Barclay n'eût abandonné la position où il avait cramponné la droite de l'armée combinée? On verra plus tard que rien ne fut entrepris contre Barclay, qui ne s'en laissa même pas imposer par le mouvement que fit le général Lauriston, pour tourner la droite de l'armée russe. Cette armée se retira de toutes ses positions, tranquillement et sans être suivie. Les historiens de Bonaparte en conviennent, en plaçant le soir son quartier-général à Klein-Burschwitz. Ils

disent que Miloradowitsch se retira à Lobau ; mais ils n'indiquent pas l'heure à laquelle il commença sa retraite. Ils laissent donc incertain le moment où ce général quitta les montagnes dont il était resté maitre pendant tout le combat, et qu'il avait fini par faire abandonner aux troupes de Bonaparte. Les alliés, disent les relations du temps, commencèrent leur retraite à quatre heures du soir, et elles ajoutent que les armées victorieuses ne dépassèrent pas Wurschen ; quels puissans motifs purent donc arrêter les vainqueurs si près du champ de bataille ? L'attitude répressive que les russo-prussiens gardaient contre l'armée de Bonaparte, en tenant à gauche les montagnes, et à droite, la position dans laquelle Barclay croyait ne pouvoir pas être forcé. Il n'y avait donc véritablement que le centre de l'armée combinée qui se retirât devant Bonaparte, sans être ni pressé ni poursuivi. Mais les positions que les ailes de l'armée alliée conservaient, n'expliquent-elles pas assez la modération que l'ennemi mettait dans sa poursuite ? N'est-ce pas par la même raison que la retraite de Miloradowitsch ne dut commencer qu'à la tombée de la nuit ou dans la nuit même ? Ceux qui sont accoutumés à combiner les cas de guerre, ne croiront pas que ces troupes, victorieuses de l'ennemi qu'elles avaient repoussé, placées de ma-

nière à voir le centre de leur armée se retirer sans désordre, pussent être effrayées des dispositions que le prince de la Moskowa faisait pour venir les attaquer à dos.

Maintenant, si l'on parcourt avec attention le champ de bataille ; si l'on vérifie l'exactitude des mouvemens qui ont été décrits, si l'on a égard aux positions dans lesquelles les deux armées s'arrêtèrent après l'action, croira-t-on la victoire de Bonaparte aussi décisive que ses proclamations et les gazetiers la publièrent ? Fixons nos premiers regards sur la position que Bonaparte fit prendre à son armée après la bataille. Il est dit : [1] qu'elle s'étendit de Hochkirch à Wurschen : elle demeura donc incontestablement maitresse des retranchemens et du champ de bataille : mais nous n'accorderons pas qu'il eût été en son pouvoir de pousser plus loin les alliés, parce que là commençait un vaste champ propre au déployement de la cavalerie. Cette cavalerie, restée inactive pendant la bataille, n'avait point éprouvé de revers ; elle devait par conséquent conserver la contenance et l'aplomb que lui inspirait l'idée de la supériorité qu'elle croyait avoir sur la cavalerie ennemie.

Nous n'accorderons pas que Miloradowitsch fut

[1] *Voyez* Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 53.

délogé, parce qu'il fût menacé d'être pris à dos par le sixième corps. L'escarpement des montagnes sur lesquelles le russe était placé le protégeait contre cette attaque. Cet obstacle n'était pas le seul que le prince de la Moskowa eût eu à surmonter. N'avait-il pas à craindre, pendant qu'il aurait exécuté son mouvement, d'être pris lui-même à dos ou en flanc par une arme à laquelle il ne paraissait pas en mesure de pouvoir parer.

Il est encore à remarquer, qu'après la bataille, l'auteur place l'armée de Bonaparte, la gauche à Wurschen et la droite à Hockircke. Quelles sont donc les troupes qui furent opposées à Barclay, resté immobile dans la seconde position qu'il vint occuper après avoir quitté les hauteurs où il avait commencé le combat? Cette position était bien en arrière et sur la droite de Wurschen. Ce général commanda pendant toute la journée l'extrême droite des alliés : c'est donc inexactement que l'on a dit [1] que l'aile droite des alliés était toute composée de prussiens, et qu'elle se retirât sur Veissemberg. Il n'a pas été plus exact de dire que le prince de la Moskowa, en se dirigeant après la prise du village de Preititz dans la direction de Wurschen, continua à déborder la droite de

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 53.

l'armée combinée [1] : nous le répéterons, on n'a pu vouloir parler que de la droite du centre, que commandaient Yorck et Blucher : mais cette droite du centre n'était-elle pas couverte par la position de Barclay? Or, si le prince de la Moskowa eût pu faire craindre à Blucher de le prendre à revers en manœuvrant sur sa droite, Barclay n'eût-il pas été coupable de rester immobile, quand par un simple mouvement en avant, il fût tombé lui-même sur le flanc de ceux qui auraient tenté d'exécuter contre Blucher une semblable manœuvre? Nous ne craindrons donc pas d'avoir encouru de reproches en refusant à la victoire de Bonaparte tout l'éclat dont il a voulu l'environner; parce que nous persistons à croire qu'une armée enfoncée dans le centre, mais qui conserve ses ailes fortement établies, doit faire tourner le succès contre le vainqueur, que trop de chaleur entraînerait à poursuivre les troupes qui se retirent par le centre. Le général Nansouty n'en fit-il pas plus tard la triste expérience dans les plaines de Leipzig? Bonaparte lui ordonne de se jetter dans un intervalle qui règne entre les corps de Blucher et de Beningsen; mais bientôt Nansouty lui-même est pris en flanc par la division de Bubna, qui ap-

[1] Même ouvrage, vol. XXII, page 53.

partient au corps de Beningsen ; et la défaite de Nansouty est le résultat des ordres de Bonaparte.

L'armée continua sa retraite sur Goërlitz, où elle passa la Neiss. En revoyant l'encaissement de la Neiss et sa rapidité ; en reconnaissant combien il eût été facile de faire de Goërlitz, une tête de position succeptible d'être long-temps défendue ; enfin, en parcourant la vaste plaine qui s'étend au-delà de la rive droite de la Neiss, je ne concevais pas pourquoi les souverains alliés, résolus de livrer bataille à Bonaparte, ne l'avaient pas attendu sur ce terrain ? En continuant à le désoler par leurs troupes irrégulières et les partisans, en irritant son amour-propre, toujours si inflammable, ils l'auraient bientôt obligé à venir les y chercher. Trop resserré sur sa droite par la Bohême, Bonaparte n'aurait jamais eu que la latitude de manœuvrer par sa gauche : que de moyens n'avaient pas les alliés de le faire échouer, si tel eût été son dessein ? Le champ de bataille qu'offraient les plaines au-delà de la rive droite de la Neiss, ne put échapper ni aux souverains, ni aux généraux, ni aux chefs de leur état-major. A l'avantage du développement de celle de leurs armes qui avait de la supériorité sur l'ennemi, se joignait celui de mettre derrière lui un fleuve et des rivières, qui auraient multiplié

ses dangers s'il avait été battu. Il faut donc attribuer la marche de l'armée combinée au-delà de l'Elbe, à des considérations qui se présentaient sous un double aspect, militaire et politique. Et d'abord, on peut croire que le roi de Prusse voulut éloigner le théâtre de la guerre de ses états et l'établir en Saxe. Peut-être voulait-on faire céder l'indécision de l'Autriche, aux nouveaux succès qu'on se croyait en droit d'obtenir; peut-être l'Autriche elle-même prescrivait-elle le gain d'une bataille avant de se déclarer: mais pourquoi, dans cette supposition, s'être rapproché de l'Elbe. On voulut, répondra-t-on, couvrir par ce mouvement la Bohême : car on avait à craindre que Bonaparte n'y fît pénétrer quelque corps si l'on ouvrait la campagne trop en avant de ses frontières. C'est aussi dans ces vues que les alliés dirigèrent leur retraite perpendiculairement au côté de la frontière qui regardait la Silésie. Par cette direction, ils se tenaient en garde contre les attaques que Bonaparte pouvait faire sur la Bohême, et ils fortifiaient l'inclination que le cabinet de Vienne avait de s'unir à eux. Depuis la mission du baron de Lebzeltern, ce cabinet s'était mis trop à découvert pour pouvoir désormais éviter de rompre avec Bonaparte. La cour de Vienne ne pouvait plus se dissimuler que tôt ou

tard éclaterait un ressentiment trop envenimé, et qu'il entraînerait la ruine de l'Autriche si Bonaparte conservait sa puissance.

La retraite des alliés put encore avoir lieu parce que l'Autriche, trop lente à prendre son parti, et trop circonspecte pour accélérer ses dispositions en les faisant ostensiblement, n'était pas prête à agir. Quel que soit le motif qui eût décidé les alliés à se retirer, il est indubitable que les renforts qu'ils reçurent après l'affaire de Bautzen les auraient mis en état de livrer, dans les plaines de la Silésie, une bataille qu'il n'eût été, ni dans la volonté, ni dans les intérêts, ni même au pouvoir de Bonaparte, de refuser. C'est alors que l'emploi de toutes leurs armes leur eût donné une grande chance de succès. S'ils avaient échoué, l'Oder, sur lequel leurs points de passage étaient assurés, opposait une puissante barrière à la première fougue de l'ennemi victorieux. Loin de là, les alliés, au lieu de suivre la direction qui les portait sur ce fleuve, la quittent, et, par une direction secondaire, viennent se placer derrière Schweidnitz. Dans cette nouvelle position, la Bohême, déclarée pays neutre, les couvre encore davantage : les places fortes restées au roi de Prusse les soutiennent; et, dans le cas où des défiances porteraient Bonaparte à marcher sur la

capitale de la Bohême, ils se sont ménagé le moyen de l'y prévenir, ou de le resserrer dans un pays où il est si facile de renfermer celui qui ose y entrer. Le changement de direction fut donc militairement judicieux et politiquement bien vu; il devait révéler à Bonaparte les espérances des souverains alliés et les intentions de l'Autriche.

Le camp sous Schweidnitz ne me paraissait pourtant pas propre à y attendre l'adversaire auquel on avait cédé l'offensive. Il avait été choisi par le colonel Michaud, officier venu du service du roi de Sardaigne à celui de l'empereur. Cet officier avait des talens et de l'instruction; mais les qualités ne peuvent pas changer le terrain. Le colonel m'invita à reconnaître le camp après que les troupes y furent entrées, et il me pria de lui dire ce que j'en pensais: je lui répondis avec franchise à cette invitation, que ce camp, posé derrière une place qui, sans être forte, était à l'abri d'un coup de main, me paraissait très-bon si l'ennemi venait l'attaquer de front: mais le défilé dont Schweidnitz était la tête, et au milieu duquel était assis le camp, était dominé du côté d'où l'ennemi pouvait venir. Il était donc évident que, sans se mettre en peine de la place, il arriverait sur notre flanc, et nous délogerait par ce

seul mouvement. Au reste, quand on prit le camp, on était en pourparlers pour conclure un armistice; il se traitait entre le comte de Schouwalow, aide-de-camp de l'empereur de Russie, le comte de Kleist, général prussien, et M. de Caulaincourt, grand écuyer de Bonaparte. L'armistice fut conclu le 4 juin. Par qui fut-il proposé? Le roi de Prusse dit, le lendemain, dans une proclamation qu'il adressait à ses sujets : « Que la proposition avait été faite par l'ennemi, et acceptée par lui et son puissant allié. » L'auteur des Victoires et Conquêtes prétend, au contraire, que les premières ouvertures en furent faites par les alliés [1]. Quoi qu'il en soit, proposer ou accepter l'armistice fut une violence pour le caractère de Bonaparte, et devint dès-lors l'aveu de l'inégalité de la lutte dans laquelle il était engagé. Ses succès n'avaient pas coûté assez cher aux alliés, et n'avaient point assez endommagé leurs armées, surtout leur cavalerie, pour leur ôter la supériorité qu'il avait à redouter de leur force numérique. Il n'avait point altéré leurs ressources, qui grossissaient de toutes parts. Bonaparte voyait d'ailleurs se reproduire avec plus de vigueur le système auquel il avait dû en grande partie

[1] *Voy.* Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 57.

les désastres de la campagne de 1812 : je parle de la dévastation qu'étendaient autour de lui et sur les derrières de son armée les cosaques et les partisans russes, auxquels ceux des prussiens s'étaient joints. Quelle activité ne devaient-ils pas mettre, et quels succès ne pouvaient-ils pas avoir dans ce genre de guerre? Bonaparte n'avait point de pareilles armes à opposer : les pays étaient connus des allemands dans les plus petits détails ; les habitans, totalement dévoués, multipliaient les espions et les renseignemens sans lesquels les partisans ne peuvent compter sur aucun succès. Les armées alliées, en consentant à se retirer dans l'intérieur de leur pays, donnaient plus de ressort à ce jeu. Aussi les auteurs que nous citons [1] avouent-ils que les derrières de Bonaparte avaient toutes leurs communications enlevées par les partis russes et prussiens, qu'on se trouvait hors d'état de balayer. Ils attribuaient cette impuissance à la nécessité où Bonaparte s'était vu de réunir toutes les forces dont il pouvait disposer contre les armées régulières des souverains alliés ; mais le génie des peuples n'aurait-il pas aussi beaucoup contribué à cette impuissance? Il semble que les allemands et les peuples du nord sont plus pro-

[1] *Voy.* Victoires et Conquêtes.

pres à la petite guerre, qui exige une grande contention d'esprit, une habitude de privations, une patience et un endurcissement aux fatigues qui paraissent n'être pas l'apanage du français. Celui-ci, bouillant, impétueux, impatient par caractère, ne veut point d'obstacles, ne sait ni feindre, ni temporiser; il veut joindre son ennemi, se jeter sur lui et le combattre. Aussi Villars a-t-il dit : « Que le général qui ne le ménerait pas de suite au combat et ne chercherait pas les batailles ne connaîtrait pas le soldat qu'il commanderait. » Il est surprenant de n'avoir pas vu sortir de la guerre d'Espagne plus de partisans : ce pays et le peuple qu'on y combattait auraient dû développer le génie des militaires de Bonaparte pour ce genre de guerre, et les y façonner. Or, il est bien démontré que, pendant les dernières campagnes, la supériorité dans la guerre de partis appartint aux alliés. Ils maintinrent cette supériorité, même quand ils furent sur le territoire où tous les avantages en ce genre devaient passer du côté de leurs adversaires. Il est donc certain que chaque peuple naît avec son génie particulier pour la guerre.

La retraite s'était faite jusqu'à Schweidnitz, en deux colonnes. L'armée russe avait eu la gauche; la majeure partie de la droite était composée de

prussiens. Si l'armée combinée se retirait aussi peu froissée qu'on a voulu le prouver, on croira sans peine que les arrière-gardes furent assez imposantes pour n'être pas vivement harcelées pendant leur marche rétrograde. C'est pourquoi les historiens de Bonaparte ne parlent que d'affaires d'arrière-gardes assez insignifiantes. [1] Deux seulement paraissent avoir mérité de l'attention : l'une eut lieu contre Miloradowitsch, à Reichenbach; l'autre fut soutenue par les prussiens à Hainau. On reproche à ces derniers d'avoir enflé le succès qu'on leur conteste. Je ne parlerai point de ces affaires d'arrière-garde dont je ne fus pas témoin : je sais seulement qu'elles ne firent point d'impression sur les corps d'armée. Mais il est une induction que je tirerai avec tous ceux qui liront la relation de l'affaire de Hainau : Il semble que l'ennemi qui poursuivait ne devait pas paraître trop formidable aux troupes qui, en se retirant, purent lui résister au point de prétendre l'avoir maltraité quand il voulut les inquiéter et les serrer de trop près. Le combat de Reichenbach avait été si peu pressant, que le grand quartier-général et celui du grand duc Constantin y séjournèrent quelques jours. J'éprouvai dans cette ville

[1] *Voy.* Victoires et Conquêtes, vol. XXII.

un désagrément qui me serait sensible encore aujourd'hui, si la vérité n'en eût détruit la cause au moment où elle parut exister. Je rapporterai cette circonstance; elle montrera tout le danger auquel la délicatesse d'un officier d'état-major est exposée quand il transmet des ordres.

Au moment où je revis le grand duc Constantin, Son Altesse Impériale me dit : « Vous avez « fait un faux rapport à l'empereur le jour de la « bataille ; vous lui avez dit que le général Bar- « clay vous avait ordonné de dire à Sa Majesté « qu'il ne serait pas forcé dans sa position : et « dans le même moment il l'abandonnait. » Je protestai au grand duc de la vérité de mon rapport, et je courus sur-le-champ chez le général Barclay. L'empereur venait de lui conférer le commandement en chef, et il sortait à l'instant pour se rendre chez Sa Majesté. « Lorsque, lui dis-je, j'eus trouvé Votre Excellence dans la nouvelle position qu'elle prit, n'ai-je pas reçu d'elle l'ordre de dire à l'empereur qu'elle ne serait pas forcée dans cette position? — Oui, répondit le général, je vous ai donné cet ordre. — Eh bien, repris-je, le grand duc m'inculpe d'avoir fait un faux rapport, parce que, dans le moment même où je le faisais, Votre Excellence se retirait. — On a trompé le grand duc, dit Barclay : je n'ai

quitté cette position et je ne me suis retiré que le lendemain à dix heures du matin. Soyez tranquille, je vais chez l'empereur, et je ferai connaître la vérité à Sa Majesté. » Non content d'avoir reçu cette satisfaction, dont je m'empressai de faire part au grand duc, je parlai au général Yermoloff du reproche qui m'avait été fait. Ce général m'apprit qu'il avait quitté le lendemain cette position avec les dernières troupes, et qu'il était alors plus de dix heures du matin. Il résulte de ce mal entendu, que les officiers d'état-major se voient souvent compromis par les rapports qu'on leur attribue. De plus, il est démontré par le fait, que Bonaparte ne resta pas, le jour même de la bataille de Bautzen, complètement maître du champ de bataille; puisque la droite ne fut point forcée de l'abandonner. L'improbation du grand duc avait pourtant une cause; le hasard me la fit découvrir quelques jours après : on va juger si elle peut avoir eu de l'influence sur l'issue de la bataille.

Après la conclusion de l'armistice, l'armée fut répartie dans différens quartiers; celui du grand duc fut mis en arrière de Reichenbach, où les souverains alliés s'étaient fixés. Un jour, j'allais au grand quartier-général : chemin faisant, je rencontrai le général Sivers, commandant du

corps des ingénieurs, qui s'y rendait également : la conversation ne tarda pas à s'étendre sur la position de l'armée, sur les opérations qui avaient eu lieu, et, par conséquent, sur la bataille de Bautzen. Je racontai au général tout ce que je viens de rapporter, l'ordre que j'avais reçu du général Barclay, le reproche que le grand duc m'avait fait, et la manière dont ce général en chef avait dissipé l'erreur. Le général Sivers, paraissant alors frappé d'un grand étonnement, dit : « Quoi ! cela vous est arrivé?..... Eh bien, cet événement devient pour moi un grand trait de lumière : j'étais auprès du général en chef Witgenstein au moment où il ordonna la retraite : je lui en témoignai ma surprise. — Il faut bien se retirer, me dit-il, puisque le général Barclay fait annoncer qu'il est renversé sur tous les points et obligé de se retirer. — Alors, continua toujours le comte Sivers, je me rappelle parfaitement qu'un officier d'état-major autre que vous dit à Witgenstein : je réponds à Votre Excellence qu'il n'en est rien, car je le quitte à l'instant ; il n'est pas même attaqué. — Mais, répondit Witgenstein à l'officier, c'est le général Wilson qui vient de la part de Barclay lui-même en faire le rapport à l'empereur. » Qu'on se rappelle ici que quand je vins, par ordre de l'empereur, annoncer au général en chef Wit-

genstein que Barclay m'avait chargé de dire à Sa Majesté qu'il ne serait point forcé dans la position qu'il venait d'occuper, Son Excellence m'avait répondu : « Et pourquoi fait-il donc dire qu'il est obligé de se retirer ? »

Barclay n'est plus ; on pourrait soupçonner le témoignage que j'invoque. Mais le général Yermoloff, le comte de Langeron et le prince de Scherbatoff faisaient parti du corps que Barclay commandait ; ils existent ; ils peuvent indiquer l'heure à laquelle les dernières troupes se retirèrent. En publiant des circonstances de cette nature, on ne peut invoquer trop de témoins : c'est pourquoi j'en appelle aux généraux que je cite : le comte de Witgenstein se souviendra sans doute si le général Wilson fit le rapport que le général Sivers m'a transmis, et ce dernier n'aura point oublié qu'il me le redit dans la rencontre que nous eûmes. Mais une réflexion se présente d'abord à l'esprit. Comment se fit-il que le général Wilson commît une méprise dont les résultats furent aussi fâcheux ?..... Cette méprise s'explique.

Ceux qui ont fait la guerre ont éprouvé que si, pendant une affaire, le temps peut paraître long à la troupe condamnée à rester en panne sous le feu de l'ennemi ; le temps paraît, au contraire, s'écouler avec rapidité pour celui qui,

continuellement en action, parcourt toutes les parties d'un champ de bataille, en s'occupant des vicissitudes qui s'y succèdent : telle était, dans les combats, la situation du général Wilson : c'est une justice que ceux qui l'ont connu lui rendront : rarement stationnaire, Wilson accourait partout où une action était engagée. Il me paraît donc hors de doute que, près du général Barclay, quand celui-ci se vit contraint d'abandonner sa première position, et chargé par ce général d'en faire le rapport à l'empereur, le général anglais fut arrêté sur différens points par les événemens qui s'y passaient, et qu'il ne s'acquitta de sa commission auprès d'Alexandre que long-temps après l'avoir reçue. Telle est, au reste, mon opinion particulière, qui n'altère ni ne corrobore la vérité des faits que j'ai articulés. Il y aurait un dernier cachet à apposer à ces témoignages : mais oserait-on l'invoquer?..... Les deux monarques restèrent constamment, à côté l'un de l'autre, exposés aux mêmes boulets : il est impossible que le roi de Prusse ait aujourd'hui perdu le souvenir d'un fait auquel on attribua la retraite de l'armée combinée à la bataille de Bautzen. Ici je m'arrête. On se tait devant un roi.....

CHAPITRE LIII.

Epoque qui prépare la chute de Bonaparte. — Évidence d'un profond dessein caché de la part des alliés ; et de la part de Bonaparte aveu d'une pénurie de moyens. — Signe non équivoque du parti pris par l'Autriche. — L'empereur et le roi de Prusse passent en revue la cavalerie russe. — Soins que le grand-duc Constantin avait apporté à rétablir cette arme. — Caractère de ce prince. — Alexandre travaille à décider la coopération des princes de l'Allemagne. — Intérêt des rois à s'unir contre les insurrections. — Vœu général du peuple et de l'armée autrichienne pour faire cause commune avec les alliés. — Entrevue de l'empereur Alexandre avec le prince royal de Suède. — Les monarques alliés déclarent qu'ils ne marchent avec leurs armées que comme volontaires. — Ils font choix des commandans et des officiers qui doivent entourer leur personne. — Le commandement en chef des armées alliées est décerné au prince de Schwartzenberg. — Celui de l'armée russe à Barclay de Tolli, et des prussiens à Blucher.

Nous voilà donc arrivés à cette époque qui prépara la chute de Bonaparte ; à cette époque qui permit aux monarques d'espérer : les uns, qu'ils remonteraient sur le trône de leurs pères, les autres que celui sur lequel ils étaient assis ne s'écroulerait pas. Heureux, si ces monarques ins-

truits par de long malheurs ont acquis la certitude que la faiblesse, l'hésitation perdent les rois, et qu'ils cessent bientôt de l'être dès qu'ils ont consenti à partager leur puissance avec leurs sujets. Ceux-ci devenus par les lois que le prince octroya, ses conseillers ou ses collaborateurs, verront le temps diminuer insensiblement la distance qui les séparait du trône; bientôt ils s'en croiront si rapprochés qu'ils douteront s'ils sont sujets; et bientôt enfin, se croyant égaux au maître, ils commanderont l'armée et dirigeront les administrations. Qui pourrait nier qu'ainsi commença notre horrible révolution? Ah! pourquoi des rois ont-ils voulu régner sous de pareilles formes? Et pourquoi les autres souverains l'ont-ils souffert? Cette révolution de trente ans n'a-t-elle pas prouvé que les rois étaient essentiellement solidaires les uns des autres? n'ont-ils pas vu que l'hésitation dans l'emploi des dernières mesures les avait successivement conduits à leur perte!

Si on parcourt d'un œil attentif et sans prévention les relations que les écrivains de Bonaparte ont données des batailles de Lutzen et de Bautzen; si loin d'y voir, comme par le passé, des corps anéantis, une artillerie enlevée, on y re-

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 56.

marque le peu d'avantages remportés par le vainqueur pendant et après la bataille; si on remarque encore que, pendant la retraite, un armistice fut ou proposé ou consenti par Bonaparte, sans aucune clause qui eut trait à la paix, ne croirait-on pas appercevoir chez les alliés un profond dessein caché; et de la part de Bonaparte, un aveu de faiblesse que son caractère ne permettait pas de décorer du beau nom de modération? Si à toutes ces réflexions on ajoute la présence permanente du baron de Lebzeltern au quartier-général des alliés, ne sera-t-on pas autorisé à penser avec un auteur[1], que le but des alliés, en proposant ou en acceptant l'armistice, fut de gagner du temps, de completter leur armée, et de décider enfin le cabinet de Vienne, toujours hésitant et toujours lent à se déclarer? En admettant ces raisons en politique, trouvera-t-on moins habiles des manœuvres militaires qui éloignaient des frontières de l'Autriche une armée dont le voisinage aurait gêné les délibérations des conseils du prince? Refusera-t-on des éloges à ces manœuvres qui facilitaient à l'armée autrichienne de déboucher derrière Bonaparte et de lui enlever toutes ses communications? De pareilles vues ne

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 56.

seraient-elles pas attestées par cette réponse que le baron de Lebzeltern faisait à mes pressantes sollicitations. « Nous serons toujours à temps de » déboucher derrière l'armée de Bonaparte. » Si tel était le plan de l'Autriche, n'eût-il pas été pour les souverains trop impolitique et trop peu militaire de repousser Bonaparte au-delà des frontières de l'Autriche ? Tout devait leur prescrire au contraire de l'entraîner au nord ; ils devaient rentrer, au moins momentanément, dans le système auquel les russes avaient dû dans la campagne précédente, de si prodigieux succès.

Si les combinaisons des alliés ne furent pas celles qu'on suppose ici, au moins les événemens ont-ils prouvé que cette supposition n'est pas inadmissible. L'armistice eut lieu : mais loin de penser à la paix, on ne s'appliqua plus qu'à organiser la guerre. Le roi de Prusse, délivré de deux ministres perfides, timides ou maladroits, qui avaient si longtemps enchaîné son courage, s'abandonna à ses chevaleresques impulsions. Dans la proclamation qu'il adresse à son peuple, il ne dissimule pas ses projets. Il publie qu'il n'avait accepté l'armistice que pour pouvoir développer entièrement toute la force de sa nation.[1]

[1] *Ibid.*, page 56.

Le roi fut fidèle à cet engagement : il n'est point d'expression pour peindre ses efforts, l'énergie qu'il imprima à son peuple, et les effets que sa volonté produisit dans la formation d'une nouvelle armée : car les peuples aiment les rois aventureux, dont l'intrépidité les éblouit et leur impose. Ce monarque avait dit qu'il n'y avait plus d'alternative, qu'il fallait vaincre ou mourir ; et les actions de ce monarque furent constamment en harmonie avec cette déclaration. Mais si Frédéric-Guillaume exaltait l'enthousiasme de ses sujets par sa magnanimité, Alexandre ne lui cédait ni en grandeur d'âme, ni en activité. Ces deux souverains, unis par de si puissans intérêts, ne connaissaient de rivalité que pour de nobles sacrifices, et qu'en courant l'un et l'autre à des dangers dont leur rang suprême aurait peut-être dû leur faire éviter les hasards, dans l'appréhension de compromettre l'avenir de leurs peuples et même de l'Europe ; l'empereur Alexandre redoublait d'efforts pour rassembler tous les moyens de vaincre que son immense empire lui donnait. Si les recrues accourant des extrémités de la Russie, ne pouvaient pas accélérer leur marche au gré de son impatience, au moins sa sagesse leur désignait-elle des lieux de rassemblement où leur formation en corps de réserve lui promettait des armées nouvelles, prêtes

à remplacer celles que la guerre aurait détruites. Les monarques voyaient avect satisfaction que l'union qui régnait entre eux s'établissait entre les soldats et les officiers des deux nations : il est certain que tous reconnaissaient que le même sort leur était commun. Les russes ne se dissimulaient pas que les prussiens avaient supporté tout le poids des deux dernières batailles ; que ceux-ci avaient acquis des droits à leur estime, et par leur conduite et par la résignation avec laquelle ils avaient souffert leurs pertes. Ils n'avaient pas vu sans admiration le prince royal, ses jeunes cousins Frédéric-Louis de Prusse et Frédéric d'Orange, à peine dans l'adolescence, rester exposés aux plus grands périls, avec la résolution de vieux soldats et toute l'ardeur de leur âge. L'intérêt que ces jeunes princes prenaient aux différentes chances du combat, l'avidité avec laquelle ils interrogeaient et sur les causes d'un mouvement et sur ses effets, fixaient sur eux les regards, et faisaient présager qu'ils sauraient un jour combatre des ennemis et réprimer des rebelles; enfin, on voyait qu'ils étaient pénétrés de cet axiôme incontestable : qu'un prince né pour régner ou près du trône, doit avant tout, être maitre dans l'art de vaincre; que ce n'est que par l'estime et l'amour de ses soldats qu'il pourra maintenir leur obéissance sans le secours de la sé-

vérité, et qu'il consolidera cet état de tranquillité sans lequel il n'y a point de bonheur pour les sujets, même sous le meilleur des rois. De ce principe qui ne peut être contesté, jaillit une vérité : c'est que, pour être roi, il faut réunir toutes les qualités qui constituent l'homme de guerre. Jamais le grand Frédéric n'eut de révolte à craindre ; et les hennissemens du cheval de Louis XIV auraient suffi pour comprimer ou pour étouffer une sédition. Envain les rois comptent-ils sur l'appui de la justice, si elle n'est pas soutenue par l'épée du soldat. Une compagnie de grenadiers ne mit-elle pas en fuite cinq cent *prétendus législateurs*, qui régnaient despotiquement sur notre noble et beau pays. Fortifié dans tous les principes d'un franc royaliste, je fais des vœux pour que les rois de toutes les nations se soutiennent, *matériellement*, qu'ils étouffent les complots que les ennemis de leur puissance ourdissent incessamment contre eux. Ma voix cherche à pénétrer jusqu'à eux ; connu de presque tous ceux qui règnent aujourd'hui, il n'en est aucun qui puisse douter de mes sentimens.

Pendant que l'empereur Alexandre embrassait par des ordres généraux tout ce qui pouvait constituer la force de son armée, et la mettre en état de rentrer en campagne, plus formidable qu'elle ne l'avait été au commencement des hostilités, le

grand duc Constantin, dont le quartier-général était à Aussig, prenait sur lui tous les détails qui concernaient la cavalerie. Ce prince, dont l'incroyable activité ne connait point de repos, employait tous les momens qu'il passait dans son intérieur, à calculer et à combiner les moyens qui pouvaient réparer les pertes de tout genre que cette arme avait éprouvées depuis l'ouverture de la campagne. Ses efforts furent alors couronnés du plus brillant succès; et l'armée polonaise était destinée à attester dans l'avenir les talens organisateurs de Son Altesse Impériale.

Ce n'eut point été assez pour le grand duc de ne s'occuper que de ce qui pouvait être fait dans le cabinet; la situation des corps, les répartitions, leur matériel, l'encadrement des hommes, qui, exercés dans les différens dépôts, venaient compléter ou grossir les régimens, ne suffisaient point à son esprit actif; ce travail silencieux du cabinet n'était pas celui auquel la nature l'avait le plus disposé: son esprit saisissait rapidement, sa mémoire ne laissait rien échapper, mais le mouvement était son âme, il avait besoin d'agir. Ainsi, chaque jour, un régiment de cavalerie devait manœuvrer en sa présence. Il en commandait lui-même les manœuvres. Les belles plaines de la Silésie, où était cantonnée pendant l'armistice,

la grosse cavalerie de l'armée russe, de la garde impériale et de la garde royale de Prusse, lui offrirent la carrière la plus favorable pour déployer cette rare activité.

Quand le prince crut avoir donné à ses troupes l'ensemble que leur avait fait perdre le désordre de la campagne et le grand nombre de recrues qui avaient été incorporés dans les régimens, Son Altesse impériale invita les souverains à en passer la revue. Investi alors des fonctions de chef de son état-major, je fus chargé de choisir l'emplacement. Cette tâche présentait quelques difficultés; les moissons déjà avancées couvraient les champs; et le grand duc exigeait impérieusement qu'on gardât les ménagemens qui étaient dus au pays ami. Quelques toises d'un champ furent à peine endommagées; et la générosité du prince paya grandement toute la valeur de la récolte.

Aussitôt que les troupes furent rangées, le grand duc m'ordonna d'aller quérir Leurs Majestés et de les conduire sur le terrain. La ligne se découvrait de loin; jamais coup-d'œil ne pût être ni plus flatteur, ni plus imposant. L'empereur fit les honneurs de la revue à son auguste allié. Un roi de Prusse est essentiellement militaire; les suffrages de Frédéric-Guillaume donnés à la superbe troupe que le grand duc venait de lui

montrer, furent d'autant plus agréables à Son Altesse Impériale qu'ils étaient ceux de l'homme du métier. L'empereur laissa pleinement éclater sa satisfaction. On vit que Sa Majesté ne s'était pas attendue à trouver la cavalerie dans un état aussi parfait. Ce jour-là, on assigna aux officiers de l'état-major, leurs destinations. Le colonel Kourouta, aide-de-camp et maréchal de la cour du grand duc, qui, de tout temps, avait servi dans le corps, était devenu général: il fut fait chef de l'état-major du grand duc, dont je ne fus plus que sous-chef, en conservant cependant le titre de chef de l'état-major de l'arme des cuirassiers. Presque tous les colonels du corps de l'état-major avaient été faits généraux. Si je ne fus pas compris dans cette promotion, les bontés du grand duc m'en dédommagèrent; ces bontés dont je ne perdrai jamais le souvenir, me tenaient au reste, lieu de rang et de fortune. Ceux qui connaissent véritablement ce prince, savent que plus on l'approche, plus on s'attache à sa personne. Ce n'est point à moi à entreprendre son éloge, je resterais trop au-dessous de la tâche que je m'imposerais : c'est encore moins à moi à divulguer ses défauts. S'il n'a pu échapper entièrement à la faiblesse de la condition humaine, était-ce à moi de le remarquer. Le grand duc était

dit-on, violent et emporté : d'accord; souvent je ne crains pas de le publier, ce prince s'en affligea en ma présence. « Ce n'est pas ma faute, disait-il, « si la nature m'a formé de la sorte; j'en suis « désespéré » !.... Mais que de qualités ne compensent pas ce défaut. Il s'allie généralement à un excellent cœur; et en effet qui, plus que le grand duc Constantin, connaît l'amitié ? Qui, plus que ce prince, est esclave de la justice ? Qui, plus que lui, s'astreint aux devoirs que lui imposent les fonctions dont il daigne se charger ? Qui, mieux que lui, sait rendre des services, faire valoir le mérite, lui obtenir des récompenses, en prenant le plus grand soin de cacher ses démarches ? Le vit-on jamais renvoyer celui qui lui a été attaché, sans lui procurer une condition au-dessus de celle dont il jouissait près de sa personne ? qui, plus que le grand duc est généreux, et dédaigne plus ses intérêts. N'est-ce pas son penchant à trop de largesses qui empêchait l'empereur Alexandre de lui affecter un revenu annuel ? « Je fixerais bien à mon frère, disait Sa Majesté, une somme beaucoup au-dessus de celle que réclame son état de maison, mais il donne tout, et ses coffres n'en resteraient pas moins vides ». Une prodigalité excitée par des passions vicieuses, est, sans contredit, honteuse dans un prince;

mais combien n'en relève-t-elle pas la dignité quand elle se répand en bienfaits? Quelle immense distance la nature n'a-t-elle pas mise entre le prince généreux et le prince entaché d'avarice! Le premier sera toujours honoré; et l'autre, conspué par les contemporains, sera flétri par la postérité. Enfin, le sujet le plus soumis et le frère le plus tendre, le grand duc Constantin ne vit jamais d'un œil d'envie le sceptre placé dans les mains d'un autre prince de sa maison. Une anecdote fera briller cette vérité de tout son éclat. Durant l'armistice, le grand duc, aussitôt après son dîner, faisait de ces longues promenades dont les russes ont assez l'habitude. Il m'ordonnait de l'accompagner; seul avec Son Altesse impériale, la confiance qu'elle daignait me témoigner m'enhardissait quelquefois à des questions que dans toute autre situation, je n'aurais point hazardées. Un jour je lui demandai comment était réglée la succession au trône? « Par un ukase de feu l'empereur (Paul), répondit le grand duc; l'empereur régnant peut désigner dans sa famille son successeur au trône; mais le choix tombera toujours sur celui que l'ordre naturel appelle ». Ainsi, donc monseigneur, repris-je, si nous avions le malheur de perdre l'empereur, vous lui succéderiez. « Dieu!.... dit le grand duc

avec véhémence, ne parlez pas de cela, cette idée me fait frémir..... moi, perdre mon frère !.... *D'ailleurs, je ne voudrais jamais être empereur* » ! Mais avec quelle impétuosité, avec quel accent de vérité cette exclamation ne fut-elle pas exprimée ? J'en suis encore frappé.

Le grand duc pouvait bien ostensiblement concentrer toute son application et ses idées dans le perfectionnement de son arme favorite, la cavalerie : je crois pourtant que l'empereur avait une trop haute opinion de la pénétration et des ressources de son esprit pour ne pas l'initier aux plus profonds secrets de la politique. Je dois néanmoins à la vérité d'avouer que jamais Son Altesse impériale ne laissait pénétrer la part qu'elle pouvait avoir aux affaires de cabinet. Je suis convaincu qu'il entrait dans le plan de conduite de ce prince d'en paraître éloigné, et de ne donner son avis que quand l'empereur le consultait. Un mot suffira pour attester la réserve qu'il gardait. « Un grand duc de Russie, me dit-il un jour, ne doit s'occuper que de la tenue d'une troupe. » Une autre preuve manifeste bien plus ses principes. L'empereur Alexandre et le grand duc Constantin avaient eu pour instituteur M. Laharpe, suisse de nation, doctrinaire imprégné du plus virulent républicanisme. A l'avènement de l'em-

pereur Alexandre au trône, M. Laharpe, qui avait été renvoyé de la Suisse, dont il était un des directeurs, accourut à Pétersbourg, s'attendant à y exercer l'empire qu'un ancien instituteur croit avoir acquis sur son élève. Il espérait probablement encore y servir le parti auquel il n'est que trop certain qu'il appartenait. Dans le premier entretien qu'il eut avec le grand duc, il chercha à lui démontrer qu'il était de toute importance que Son Altesse impériale prît part aux affaires de l'état. Ce prince lui laissa épuiser son éloquence, et dès qu'il eut cessé de parler, Son Altesse impériale lui répondit ce peu de mots: « M. Laharpe, j'ai pour principes que chacun doit se mêler de ses affaires; par exemple, si vous ne vous étiez pas mêlé de celles de la Suisse, on ne vous en aurait pas chassé : il est vrai que je serais aujourd'hui privé de vous voir chez moi. » Mais si le grand duc restait étranger à la politique, l'empereur Alexandre et son cabinet n'en faisaient pas moins jouer tous les ressorts. Le roi de Prusse, plein de confiance dans son auguste allié, lui livrait le soin de ses intérêts avec autant d'abandon qu'il mettait son armée à sa disposition. Que d'adresse, que de forces ne fallait-il pas employer pour détruire le prestige et la stupeur dont la puissance de Bonaparte, sa réputation de

fléau de guerre, frappaient toute l'Allemagne. A cette terreur, qui exerçait tant de contrainte sur l'esprit des souverains que Bonaparte appelait ses alliés quand ils n'étaient que ses vassaux couronnés, se joignait pour eux l'espérance de voir leur territoire s'agrandir. Ils s'étaient résignés à rester humiliés pendant la vie de Bonaparte, pour faire jouir, après sa mort, leurs successeurs d'un empire plus étendu que celui qu'ils avaient reçu de leurs ayeux. Cependant Bonaparte n'imposa pas le même joug à tous les princes. Le prince royal de Wurtemberg conservait au fond de son cœur une fierté qui le faisait frémir à l'idée que son pays était soumis à l'étranger. Le même sentiment agitait le prince destiné à monter sur le trône de Bavière. L'aversion que Son Altesse royale nourrissait contre Bonaparte était, dans le temps, l'apanage d'une ame noble, profondément blessée. D'aussi généreux mouvemens, un caractère aussi altier, ne m'auraient jamais laissé présumer que, devenus rois, ces princes eussent consenti à partager l'autorité royale avec des sujets. Cependant, n'est-il pas physiquement et moralement certain que la force réside dans le tout, et que sans la force un état ne peut être respecté au dehors, ni exempt d'agitations au dedans. Cette triste certitude ne laisse donc à l'ami de l'humanité que des

vœux à faire pour ne plus voir s'établir en Europe de gouvernemens constitutionnels. C'est alors que, serrés entre eux, les rois pourront maintenir cette unité de pouvoir par laquelle les peuples, exempts des troubles que la véhémence des *parleurs* soulève, peuvent aspirer à la prospérité. N'est-ce pas à cette solidarité réciproque des rois, trop long-temps méconnue, que l'Europe a dû le redressement de ses trônes abattus; c'est elle qu'Alexandre avait fait valoir auprès des souverains.

L'Autriche, en grossissant le torrent qui descendait du nord, devait rompre la digue que la timidité de certains princes d'Allemagne ou leur aveugle cupidité aurait tenté d'opposer à l'insurrection des peuples jusques aux rives du Rhin, et achever d'imprimer le mouvement à tous les sentimens généreux. Alexandre s'était imposé la tâche de les faire sortir de leur inaction, et l'ambition sans bornes de Bonaparte le secondait dans cette entreprise. Il était constant, en effet, que ce conquérant insatiable voulait dominer sur tous les empires, renverser tous les trônes, anéantir toutes les dynasties, devenir l'unique souverain; que tous les états qui se formeraient à l'avenir dérivassent du sien, en un mot, commencer une nouvelle ère qui datât de son règne. Pour y par-

venir, la force, la ruse, la perfidie même, tout lui était bon. Il n'y avait pas de traité possible avec lui. Il éludait ses engagemens de la manière la plus dérisoire; et d'interprétations en interprétations, tirait des clauses qui lui étaient favorables, des conséquences qui réduisaient sous son joug ses prétendus alliés, jusqu'au jour où il lui convenait de les expulser entièrement. Alexandre eut peu de peine à persuader à l'empereur François que la consommation d'un douloureux sacrifice ne préserverait pas sa maison de la ruine dans laquelle tous les anciens monarques seraient enveloppés. Ce prince en avait déjà la conviction intime; les exigeances excessives de Bonaparte lui auraient désillé les yeux, si sa pénétration naturelle lui avait permis de se faire illusion. Mille révélations avaient contribué à l'éclairer à ce sujet. Moi-même, à mon retour d'Espagne, entraîné par un zèle peut-être trop indiscret, j'avais osé lui prédire le sort que Bonaparte réservait à sa famille; et, toujours pressé par mon dévouement et ma conviction personnelle, j'avais cherché à dissiper ses doutes sur la résolution de l'empereur de Russie de déclarer la guerre, en lui affirmant que les propositions dont j'étais porteur de la part de l'Espagne achèveraient de le déterminer, s'il était vrai qu'il hésitât encore.

Mais si Alexandre avait peu d'effort pour convaincre l'empereur François que rois devaient être solidaires les uns de non-seulement contre les entreprises d parte, mais même contre celles des sectair velles doctrines qui, en s'appuyant sur l menacent la tranquillité et le bonheur ples, il était bien moins aisé de déter ministère à sortir de son inaction. Tan mités avaient pesé sur l'Autriche par guerres précédentes, elle avait tiré si pe tages de ses alliances étrangères, que résolus hésitaient à se prononcer. M. d nich avait de grands talens; peut-être c plus sur son habileté à profiter des é que sur les chances des combats. Peut-êt quoique décidé à avoir recours aux a voulait-il se déclarer que lorsque tous s tifs seraient terminés. Plusieurs circ appuient cette conjecture. Il ne pouvai à un homme d'état, doué d'autant d tion, que le rappel de l'armée du Schwartzenberg, à la fin de la derni pagne, et que l'entretien d'un envoyé tier-général des alliés étaient les équiva rupture ouverte aux yeux de Bona plus, l'exaltation des peuples était tro

et trop extrême pour qu'elle n'ait pas été favorisée et peut-être excitée par le gouvernement. Ils oubliaient jusqu'à leur ancienne rivalité et leur ancienne haine contre les prussiens, pour ne songer qu'au salut commun. Les femmes surtout se faisaient remarquer par leur enthousiasme, et particulièrement celles du plus haut rang. Aussi lorsque la guerre éclata, l'opinion publique en fit-elle honneur à l'ascendant que les charmes et l'esprit de la duchesse de *** lui donnaient sur les délibérations du ministre le plus influent. On prétendait qu'elle avait entraîné ses décisions. Il est plus vraisemblable que ce diplomate, aussi adroit que galant, ait su lui persuader qu'elle avait eu le pouvoir de l'amener à une résolution que, dans la réalité, il avait déjà prise et bien arrêtée. L'homme d'état capable de compromettre le salut des peuples pour satisfaire à une fantaisie, ne serait jamais parvenu à capter la confiance d'un prince tel que François II, ni à obtenir ce haut degré de considération dont il jouit en Europe; il fallait d'ailleurs le consentement de l'empereur, et personne n'ignore que c'est peut-être le souverain qui se laisse le moins conduire, et à qui il est le plus difficile d'en imposer, et puis l'état de guerre ne pouvait s'improviser au gré d'un simple caprice. L'entrée des armées en campagne

pour se joindre à des alliés, exigeait au préalable des négociations, des plans concertés en commun, et mille dispositions diverses relatives aux vivres, aux munitions, aux magasins de toute nature, et à la marche des corps et à leur réunion.

Quelques jours avant que l'accession de l'Autriche à la coalition fut déclarée, le comte de Latour, lieutenant-colonel de l'état-major général autrichien, fut envoyé au quartier des souverains. Leurs Majestés avaient fixé le jour de son arrivée pour passer la revue de l'armée de réserve que le grand duc Constantin commandait; quelques manœuvres accompagnèrent la revue. Cet officier fut frappé de la beauté et de l'ensemble des troupes. Elles étaient, il est vrai, l'élite de l'armée combinée; mais que ne devait-on pas présumer d'une armée qui fournissait un pareil choix? Si les intentions des souverains avaient été de donner à leurs nouveaux alliés une haute idée de leurs forces, le moyen de produire cet effet n'avait pu être mieux imaginé. Aucun organe n'était plus propre à transmettre cette impression. Le comte de Latour appartenait en Autriche à un corps dont les opinions ont du crédit dans l'armée et auprès de ses chefs. Fils d'un maréchal qui, pendant long-temps s'était distingué à la guerre

et au ministère de la guerre, le lieutenant-colonel portait un beau nom militaire. Ses manières étaient celles de l'homme bien élevé, il avait de l'esprit, et observait bien. Quoiqu'il fut calme par caractère, et qu'il eut de la mesure, il était causeur et voulait être écouté ; enfin, le comte de Latour n'était pas insensible aux chatouillemens de l'amour-propre : aussi, dût-il être reconnaissant de la bienveillance que les souverains lui témoignèrent et de la distinction qu'ils lui accordèrent en l'admettant à leur table. Au retour de la revue, nous eûmes ensemble un assez long entretien. Il se passa presque sous la fenêtre de l'appartement où l'empereur et le roi de Prusse s'étaient retirés, j'aperçus Leurs Majestés souriant en observant nos mouvemens. Les deux souverains présumaient la question dont il s'agissait entre le comte et moi; il était indubitable que j'accusais la lenteur de l'Autriche et la fatalité qui lui ferait peut-être perdre l'occasion de rentrer dans toute sa puissance. Il n'était pas moins certain que Latour se trouvait embarrassé en s'efforçant d'un côté, de me dissimuler l'objet de sa mission, c'est-à-dire la situation de l'armée autrichienne, et de l'autre, de résister aux mouvemens de son amour-propre qu'humiliait un reproche de manque d'é-

nergie dirigé contre l'Autriche; mais je ne doutai plus de la prochaine coopération de l'armée autrichienne, quand le lieutenant-colonel exposa la manière dont il conviendrait d'opérer la jonction des armées. Quoiqu'il ne fût pas clair dans l'exposition de ce problème, parce qu'il voulait user de réticences, je vis bien qu'il était arrêté que l'armée autrichienne agirait. Cette idée absorba toute mon attention, et je ne le suivis plus dans la discussion de ses moyens. D'ailleurs, pour pouvoir prononcer sur le point de jonction et sur la direction par laquelle les armées s'y rendraient, il eût fallu connaître le plan d'opérations. J'ignore si, à cette époque, il y en avait eu de formé, et si, même dans la suite, il y en eût un. Le lieutenant-colonel me nomma Chemnitz (en Bohême), en disant : « On parle de prendre la direction de Chemnitz. » Mais toutes ces données étaient trop vagues pour que je pusse concevoir ce qu'on voulait, et encore moins répondre. J'écoutai tout, sans émettre une seule réflexion. Cependant, si j'avais pu prévoir qu'on avait le projet de faire filer presque la totalité des armées russes et prussiennes à travers les défilés de la Bohême, il m'eut été bien difficile de me taire. J'aurais appuyé mes observations sur le principe que je tenais du prince Frédéric d'Orange, lorsqu'en

1799[1], je lui proposai d'envoyer un corps d'armée tomber à dos de l'armée du directoire, en passant entre les lacs d'Idro et d'Iséo, en Italie. Ce prince, que la nature avait si bien organisé pour la guerre, répondit : « D'accord, pour un corps de troupes : mais serait-il sage d'aller enfoncer toute une armée dans des défilés ? » on verra bientôt les risques que les alliés coururent en s'écartant de ce principe. Le comte de Latour quitta le quartier-général prusso-russe; il n'y eut d'inconnu que le jour où commenceraient les mouvemens de l'armée.

Alexandre ne s'était pas borné à négocier avec l'Autriche : les obstacles avaient accru son ardeur, et les succès avaient étendu son esprit d'entreprise. Flatté du beau rôle que le destin lui conférait, moderne Agamemnon au milieu des rois de l'Europe, il avait résolu de les rallier tous à sa cause. Les évènemens de 1812 lui avaient acquis trop d'autorité auprès du prince royal de Suède, pour qu'il n'espérât pas de le faire agir, lorsque, dans des temps peu reculés, il l'avait décidé, contre l'apparence de ses intérêts, à demeurer inactif. L'estime due à la gloire des armes, l'amour-propre flatté d'un soldat qui

[1] *Voy.* vol. II.e de ces Mémoires, page 40.

traitait en égal avec un empereur, l'heureuse issue de ses négociations, dont le cours et l'objet avaient été voilés aux ministres, tracèrent à l'empereur Alexandre la marche à suivre dans celles qu'il allait nouer. Les précédentes avaient puissamment concouru au succès de la dernière campagne; celles qui allaient être entamées devaient concourir à assurer le triomphe d'une lutte trop long-temps prolongée.

L'empereur assigne au prince royal une entrevue qui, autant que je crois le savoir, eut lieu à Cosel. Ils ne furent pas longs à s'entendre : bientôt ils convinrent que les suédois entreraient activement dans la coalition. J'ignore quels nouveaux engagemens devinrent le gage de l'adhésion du prince royal : mais l'expérience montra qu'un commandement d'armée et la réunion de la Norvège à la Suède durent en être la suite et le prix. Quant au commandement des armées, il ne pouvait être mieux confié qu'à un général entouré d'une des plus brillantes réputations militaires : mais la cession de la Norvège ne parait pas avoir également réuni tous les suffrages. J'ai entendu un grand prince improuver l'acte qui l'avait enlevée à un parent, pour en enrichir le général Bernadotte. Je ne me permis aucune réflexion : d'ailleurs je connaissais assez le caractère du prince pour

apercevoir quand des réflexions pouvaient être émises devant lui; et ce n'était pas le moment.

Si l'on en excepte le Danemarck, destiné à payer les frais de cette monarchique croisade, voilà donc tout le nord armé à la voix d'Alexandre ! Rien ne manquait plus à sa gloire politique; il restait à sa sagesse à préparer celle qui l'attendait par les armes. Bonaparte avait long-temps trainé derrière ses aigles tous les peuples de l'Europe; Alexandre allait voir ces mêmes peuples n'avoir qu'un même camp avec ses soldats. Bonaparte ne s'était servi des armes de ses peuples que pour rendre plus pesant le joug qu'il leur imposait : Alexandre ne les armait que comme des alliés. Il voulait que leurs rois n'eussent plus qu'à commander par eux-mêmes, au lieu de n'être que des truchemens pour exprimer à leurs sujets, les ordres qu'ils étaient chargés de leur transmettre au gré de leur dominateur. L'armement général du nord de l'Europe, résultat du triomphe de ses armées, garantissait à Alexandre que les princes du midi s'armeraient de même à sa voix, dès que son cri de guerre serait appuyé par la victoire. Mais si la politique de cet empereur travaillait à retirer les rois de Wirtemberg et de Bavière de la dépendance dans laquelle ils étaient, ses combinaisons de guerre devaient indiquer à ces

Les généraux Toll et Diebitz se partageaient la confiance de l'empereur Alexandre et de Barclay de Tolli. Je ne prononcerai point sur le degré de talent qui pouvait marquer la supériorité de l'un de ces officiers sur l'autre : je pense pourtant que la conception des opérations de guerre était plus vive dans Diebitz, et il sembla qu'il avait plus particulièrement fixé l'attention d'Alexandre.

Quant au roi de Prusse, le coup-d'œil de ce monarque lui avait désigné avec justesse le général Gneiseneau pour en faire le chef de l'état-major de Blücher, Gneiseneau, à qui personne ne contestait d'être de tous les généraux le plus profondément instruit dans la science de la guerre. Il combinait une opération avec beaucoup de sagesse; il exécutait avec rapidité; de plus, il était doué d'une grande vivacité de pénétration : cette dernière qualité se peignait dans ses regards; on découvrait qu'il pénétrait celui qu'il avait devant lui, en méditant sur ce qui l'occupait. Nul n'avait été plus propre à modérer par ses talens et par son caractère le bouillant emportement de Blücher, plus disposé à se jeter sur l'ennemi qu'à calculer le résultat de ses déterminations. Peut-être pourrait-on dire qne dans Blücher on eût retrouvé l'audace de Villars, tandis que Gneiseneau aurait représenté la prudence de Turenne.

Après avoir pourvu au commandement de leurs armées, les souverains crurent devoir s'entourer d'hommes capables d'éclairer leurs jugemens, et de prononcer sur les opérations qui seraient proposées.

L'empereur d'Autriche retint près de lui le général Duca. Je n'ajouterai point à ce que j'en ai dit [1] : Le temps et plus d'expérience ne pouvaient qu'avoir étendu des connaissances que son éloignement du monde le forçait à chercher dans le silence du cabinet.

Alexandre accordait une confiance intime, dans les affaires d'importance, au comte Arachew. Ce général était chef de l'artillerie : cet emploi supposait des connaissances positives. Le comte était silencieux, retiré; quelques nuances sombres dans une physionomie noble annonçaient un penseur de cabinet; il était en grande considération parmi les russes, toujours soumis devant l'homme qui a du crédit auprès du maître.

Parmi ses généraux, le roi de Prusse fit choix du général Knesbeck, qu'il parut avoir investi du caractère de son conseiller confidentiel pour les affaires de guerre et de politique. Ce général avait la réputation d'homme à grands talens, et

[1] *Voyez* vol. I.er, prge 214.

la confiance de son roi le constatait. Cependant je ne fus jamais assez heureux pour m'en convaincre par moi-même, quoique je l'eusse vu dans les plus grandes occasions. Mais il possédait le plus grand talent qu'on puisse avoir auprès des rois, celui de dissimuler ceux que l'on a. C'était l'opinion qu'avait conçue du général Knesbeck un grand prince, appréciateur des hommes quand il prend la peine de les juger, et d'autant plus à redouter dans ses jugemens, qu'il paraît s'occuper fort peu de découvrir leurs qualités et leurs défauts.

CHAPITRE LIV.

Quel put être le plan de Bonaparte pour la campagne d'automne. — Quelles sont les données qui auraient dû diriger celui des alliés. — Les deux empereurs et le roi de Prusse se réunissent au château de Postelberg. — Les prusso-russes entrent en Bohême. — Bonaparte marche en Silésie contre Blucher. — Le général prussien se retire. — La grande armée alliée marche sur Dresde. — Premier combat. — Bonaparte revient à Dresde. — Affaire générale. — Les alliés rentrent en Bohême.

La plus haute sagesse avait réglé la marche de la politique, réparti les commandemens, composé les entours des souverains; mais la même sagesse avait-elle présidé aux conseils de guerre? Avait-on, avant de reprendre les hostilités, bien considéré la position des armées dans leurs corps particuliers et dans leur ensemble? avait-on eu un but? avait-on bien balancé les moyens qui pouvaient y conduire, en réfléchissant sur tout ce que ferait l'ennemi pour s'opposer à ce que les alliés n'atteignissent ce but? avait-on ensuite examiné celui que, d'après son caractère ou les circonstances de guerre, Bonaparte se proposerait? et avait-on bien vu les moyens qu'il avait pour y réussir? enfin, avait-on, de toutes ces considéra-

tions, conclu et arrêté un plan de campagne? Je l'ignore. Je pense même qu'il fut prouvé par les résultats que ces considérations ne furent pas vues sous leur véritable aspect, et, par conséquent, que le plan de campagne fut mal conçu.

Revenons aux différentes données qui sembleraient avoir dû régler le plan de la campagne d'automne. La première de ces données serait la position respective des armées avant la reprise des hostilités. Mais, privé de notes recueillies dans le temps, il n'est pas en mon pouvoir d'en présenter ici le tableau. Au reste, il suffit de connaître la ligne de démarcation que l'armistice traça aux armées belligérantes, et de prendre cette ligne pour la base sur laquelle chacune d'elles assit ses nouvelles opérations. Afin de simplifier cette démarcation, j'établirai que Bonaparte s'étendait de Dresde à l'Oder, près de Liegnitz, d'où il se prolongeait par le bas Elbe jusqu'à la mer, couvert par les forteresses de l'Elbe et de l'Oder. Je ferai observer que Dresde fut mis dans un tel état de défense, que Bonaparte la regardait comme capable de faire la plus vigoureuse résistance [1].

La Neiss pouvait être regardée comme la base première des prusso-russes; elle comprenait l'embouchure de cette rivière dans l'Oder, et se con-

[1] *Voy.* le Spectat. milit., I.er vol., 1.re livraison.

tinuait par la rive droite de l'Elbe jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans la mer.

La Saxe appuyait ainsi la droite de Bonaparte, dont la mer couvrait la gauche. On aperçoit au premier coup-d'œil la faiblesse de ces points d'appui. Bonaparte, sans marine, livrait sa gauche aux maîtres de la mer, et sa droite était sans appui dès que les autrichiens ne la protégeaient plus.

Cherchons maintenant à connaitre quel pouvait être le plan de Bonaparte, et quel fut celui des alliés.

Puisque Bonaparte persistait à garder la ligne qu'il s'était donnée, quoique les extrémités en fussent aussi faussement appuyées, il était évident que son projet n'était pas d'y rester sur la défensive, mais qu'en prenant l'offensive il allait commettre sa destinée au sort d'une bataille. A la faveur des places qu'il occupait sur l'Elbe, il s'y croyait établi assez fortement pour courir les hasards d'une affaire générale sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Il savait que gagner des batailles était le propre de ses soldats, et il avait besoin d'en gagner une pour rattacher à sa fortune les peuples qui allaient lui échapper. Tout était perdu s'il reculait sous leurs yeux.

Si tel fût le plan que Bonaparte se forma à la

reprise des hostilités, celui des alliés était fait depuis long-temps : le baron de Lebzeltern me l'avait fait connaître à Kalisch par ces mots : « Nous serons toujours à temps de tomber à dos « de Bonaparte. » Certes, la manœuvre était commandée par la position respective des deux armées : le saillant que la Bohême donnait sur le revers de la base d'opérations de Bonaparte ne laissa pas d'alternative : mais les alliés saisirent-ils le véritable point par lequel ils auraient dû déboucher? Et les forces qu'ils employèrent en débouchant furent-elles dans la proportion qu'indiquaient les principes de guerre, d'accord avec la topographie? Cette question mériterait d'être approfondie.

J'ai dit qu'il était évident que le système de Bonaparte était de signaler la reprise des hostilités par une affaire générale. Ce n'était, en effet, que par de nouvelles victoires qu'il pouvait entièrement reconquérir une réputation perdue dans Moscou : ce n'était que par de nouvelles victoires qu'il pouvait confirmer l'assertion qu'il avait donnée au monde : que le climat, et non l'art et le courage, avait fait triompher les armées russes. Par la victoire, il replongeait les peuples dans la crainte, dont ils n'avaient pas la force de se dégager; il rattachait à lui des alliés et des vassaux

qui hésitaient à secouer le joug. En marchant au combat, il utilisait le caractère bouillant de ses soldats, dont l'inaction et les privations refroidissaient l'ardeur, pour y faire succéder le découragement, qui rend les armées susceptibles de toutes les terreurs paniques. Une affaire générale devenait encore nécessaire pour ne pas laisser le temps aux alliés de faire coïncider les débarquemens anglais avec les opérations du nord. Peut-être paraissait-il hasardeux de livrer une bataille avec une armée composée de recrues : mais ces recrues étaient restées maîtresses des champs de bataille de Lutzen et de Bautzen : leur chef avait encore pour lui l'espoir que lui donnait le caractère national de ces jeunes soldats, capables de ces efforts soudains qui, le jour d'une affaire générale, deviennent décisifs ; enfin, la confiance fondée dans la longue expérience des généraux se joignait à tant de motifs. Mais quelles pouvaient être les raisons des alliés pour chercher une bataille ? C'est après l'avoir examiné qu'on pourra asseoir un jugement comparatif, et prononcer quel fut le plan conçu avec le plus de justesse.

Les rois coalisés ne pouvaient avoir en vue que de détruire les armées de Bonaparte, auxquelles s'attachait toute sa puissance, ou du moins, de

repousser ces armées au-delà de leurs frontières. Mais comment arriver à ce but? Fallait-il adopter le système des batailles, ou bien fallait-il s'en tenir à l'art de les éviter, à cet art par lequel on avait vu Wellington triompher en Espagne, et Koutousoff en Russie? Des raisons également puissantes militaient en faveur de l'un et de l'autre système.

Les alliés devaient rechercher les affaires générales, s'ils observaient que l'armée de Napoléon était composée d'hommes nouveaux, faiblement exercés, mécontens, inconnus des généraux; que son artillerie était dénuée de cannoniers façonnés à leur arme; que sa cavalerie avait de nouveaux chevaux et des cavaliers encore inexercés; enfin, en admettant pour principe qu'il faut aller au devant de l'ennemi, au lieu de s'en laisser prévenir; qu'il importe, au commencement d'une campagne, d'établir la réputation de ses armes par un grand succès: toutes ces considérations devaient engager les alliés à courir sur l'armée de Bonaparte et à la combattre, avant qu'elle eût le temps de bien s'organiser et d'acquérir l'expérience et la force morale dont une armée a besoin pour vaincre. Mais combien tous ces motifs n'étaient-ils pas combattus par ceux qui portaient Bonaparte à chercher les batailles!

Si son intérêt le plus pressant était de s'engager dans une affaire générale, l'éviter ne devenait-il pas celui des alliés, par le principe incontestable qu'il ne faut jamais faire ce que l'ennemi désire qu'on fasse? C'est au talent de tracer le plan qu'il veut faire suivre à son adversaire, et de rendre inexécutable celui que l'adversaire eut préféré.

Pour résoudre plus positivement la question qui se discute, il suffit de balancer les avantages que les deux partis trouvaient dans le gain d'une bataille, avec les malheurs qui résultaient pour l'un et pour l'autre, de leur défaite.

Les avantages que Bonaparte retirait d'une victoire ont été développés par l'exposé des motifs qui l'obligeaient à la chercher; tandis qu'une défaite ne faisait qu'accélérer le parti qu'il avait déjà prévu, de se retirer derrière le Rhin, où il était persuadé qu'il ne serait pas forcé. Cette résolution prise par Bonaparte, et la confiance qu'il avait dans la barrière que le Rhin opposerait aux alliés, avaient été manifestés au milieu d'un épanchement qu'il avait eu avec le comte de Bubna. « Je sais bien, avait-il dit en parlant des alliés, qu'ils peuvent me jetter derrière le Rhin : mais alors je trouverai dans ma nation assez de ressources pour soutenir ce fleuve et les Alpes; et là j'attendrai tout du temps ». Qu'entendait Bonaparte par ces

derniers mots ?.... Il voulait dire que, poussé dans ses dernières positions, il y attendrait que la coalition fût dissoute par la tendance de tout ce qui est compliqué, à se détraquer. Ces dernières paroles, nous le répéterons, en révélant aux alliés tout le plan de Napoléon, leur dictait celui qu'ils devaient adopter à la reprise des hostilités. Il était bien évident que, puisque Bonaparte s'était résigné au sort le plus fâcheux qu'il pût éprouver, il était dans son caractère de tenter un événement qui, par un succès, lui rendait et son éclat et sa puissance.

Si nous passons maintenant à l'examen des avantages qui pouvaient résulter pour les alliés d'une première bataille gagnée, nous y reconnaîtrons celui d'obliger Bonaparte à précipiter sa retraite derrière le Rhin. Nous verrons les wirtembergois et les bavarois forcés à mettre un terme à leur hésitation et à se déclarer en faveur des alliés. Enfin, nous ne douterons pas qu'une victoire remportée par les alliés ne fît plus promptement éclater la révolte à laquelle on travaillait depuis long-temps, et soulever les peuples de l'Allemagne contre Bonaparte. Or, le temps devait tôt ou tard produire ces effets : l'accélération de ces résultats pouvait-elle compenser pour les alliés la perte de leur réputation, le rétablissement du crédit et de

l'autorité de Bonaparte, que leur défaite eût nécessairement produit s'ils eussent été vaincus? D'aussi puissantes raisons prescrivaient aux alliés de s'abstenir d'aller au devant de Bonaparte, pour lui arracher par la victoire des avantages qu'ils pouvaient infailliblement acquérir par des manœuvres. Dans ce cas, il était facile de tracer ces manœuvres et de faire choix du terrain qui se prêtait à ce système. Les manœuvres étaient connues : elles devaient être celles qui avaient rempli le cours de la précédente campagne. Tout leur art consistait à paralyser Bonaparte par des positions retranchées sur les points où il était en force, et à l'attaquer sur ceux où il était faible; surtout en continuant de se rendre maître de ses communications par des essaims de partisans et de troupes irrégulières. Le pays devenu le théâtre des nouvelles opérations, présentait partout des positions que la nature avait déjà fortifiées, ou qui, pour être formidables, n'exigeaient de l'ingénieur que peu de temps et de travaux. La nature, en variant le terrain, permettait de ne laisser aucune arme inutile; il favorisait également l'offensive et la défensive, élémens l'une et l'autre du système qui, jusqu'alors, avait été suivi. Ainsi, tandis qu'en saisissant l'avantage d'une arme, on arrêtait l'ennemi sur un point, on pouvait profiter de la

supériorité d'une autre arme, et l'attaquer ailleurs. Tels étaient les bienfaits que la nature offrait aux alliés dans le pays où ils venaient porter la guerre; mais ils les méconnurent ou les dédaignèrent. Confians dans la supériorité de leur nombre, les alliés crurent que, pour écraser Bonaparte, ils n'avaient qu'à le chercher et à le combattre : on voulut des batailles; et, pour les livrer, les armées se hâtèrent de se réunir. Le prince royal de Suède menace en Silésie les forces de Bonaparte; et l'armée russo-prussienne, profitant de ces démonstrations, vient faire près de Schlaun sa jonction avec les autrichiens, que le prince de Schwartzenberg commande. Cette jonction s'opère par Chemnitz (en Bohême), à travers de longs et dangereux défilés. Car il importe de savoir que la Bohême est un entonnoir, dans lequel on ne pénètre que par d'étroits passages, et d'où il est peut-être encore plus difficile de sortir qu'il ne l'est d'y entrer. Le château de Postelberg, appartenant au prince de Schwartzenberg, fut le premier quartier-général où les trois souverains alliés se virent pour ne plus avoir qu'une seule armée et qu'un même intérêt.

J'avais reçu l'ordre de placer la cavalerie de la réserve en arrière du quartier-général. Après avoir donné le terrain aux troupes, je restais en avant

du camp avec les lieutenans d'état-major, Mensdorff, Appraxin et Moravieff, quand nous vîmes arriver l'empereur Alexandre en calèche découverte. Un personnage vêtu de bleu et portant une casquette accompagnait Sa Majesté. Arrivé vis-à-vis de nous, l'empereur fait arrêter ses chevaux, et m'ordonne par un signe d'approcher: « Où est monseigneur [1] ? Demanda Sa Majesté, les troupes sont-elles pourvues? Connaissez-vous la personne que j'ai ici auprès de moi? — Non, sire. — Le général Moreau, dit l'empereur, — Sire, repartis-je, c'est d'aujourd'hui que je crois au triomphe des honnêtes gens et au retour du bonheur dans ma patrie..... A ces mots l'empereur s'incline, en posant la main droite sur le genou de Moreau.... Celui-ci lève sa casquette et ne répond pas..... Les chevaux sont-ils en bon état? reprend l'empereur. — Sire, on croirait qu'ils ne sont pas sortis de leurs cantonnemens. — Oh! dit le général Moreau, il ne faut pas que les chevaux soient trop gras, pour faire campagne. — Cela ne nuit pas, répliqua l'empereur, avec un signe peu approbatif..... Vous direz à mon frère, reprend l'empereur, que le général Jomini est passé ce matin de notre côté: ainsi, vous voyez que cela ne va pas mal.....

[1] Le grand-duc Constantin.

et l'empereur ordonne au cocher de marcher.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse ne s'arrêtèrent que quelques heures au château de Schwartzenberg, où l'empereur François était logé. Le quartier de Leurs Majestés avait été préparé à Lowozitz. Toute l'armée se porta le même jour en avant. Je profitai du peu de temps que nous restâmes campés près du château, pour me présenter chez l'empereur d'Autriche. Je priai le comte de Wurbna, grand-chambellan, de supplier Sa Majesté de me permettre de lui rendre mes hommages. Le comte fut très-long-temps à reparaître. Il me dit d'un air peiné que l'empereur allait entrer au conseil, ce qui me privait de voir Sa Majesté. Ce refus me pénétra d'une vive douleur. J'étais attaché à l'empereur ; les bontés dont ce monarque m'avait honoré étaient toujours présentes à ma mémoire ; il faut d'ailleurs l'avouer ; mon amour-propre me flattait intérieurement que Sa Majesté donnerait quelques éloges à ma conduite : mais ce prince, si juste, si bienfaisant, si véritablement rempli d'éminentes qualités, n'oublie pas facilement les mécontentemens qu'on lui a donnés. Or, le colonel Retzey, du régiment de Jérôme Colloredo, officier que l'empereur honore d'une bienveillance particulière, m'apprit que Sa Majesté avait dit de moi : « Je

sais qu'il m'est fort attaché : il me l'a prouvé ; » et Sa Majesté parla des lettres que je lui avais adressées pendant la campagne de 1812. « Mais, continua l'empereur, je n'oublie pas qu'il a quitté mon service avant que ma politique fût entièrement décidée. » J'eus peut-être tort dans les formes, mais j'avais raison dans le fond. Jamais je ne donnai plus de preuves de dévouement à l'empereur d'Autriche et à la cause des rois. Aveuglé peut-être sur mes propres moyens, mais persuadé que je pouvais être utile, j'avais sacrifié une belle existence pour aller combattre d'une manière incertaine, dans une guerre qui allait décider du sort des rois. On aurait pu sans doute alors m'appliquer ce que le comte de Metternich m'avait dit : « Vous voulez toujours avoir votre système, et jamais celui de l'état. » Mais si j'étais convaincu que le salut de l'état était uniquement attaché au système que j'avais, c'eût été un tort d'en adopter un autre.... Je sens que cette manière de penser doit être réprouvée : quand le souverain commande, il faut obéir.

En me transmettant le refus que l'empereur faisait de me recevoir, le comte de Wurbna s'aperçut de ma profonde affliction. Le comte était un de ces preux et loyaux gentilshommes incapables de transiger avec le sentiment de leur ame.

C'était un de ces hommes que la nature forme rarement pour honorer leur pays ; il était le plus fidèle serviteur de son maître ; entièrement dévoué à sa personne, il sentit que la rigueur de l'empereur envers moi était trop sévère ; il chercha à l'adoucir en me répétant que Sa Majesté était véritablement occupée à travailler. Je sortais à peine du village, que je rencontrai le comte de Stadion et le baron de Lebzeltern. Ils quittaient l'empereur pour rejoindre les deux autres monarques. Je ne pus leur dissimuler mon chagrin. Ils m'assurèrent, comme le comte de Wurbna, que je n'étais point en disgrâce auprès de l'empereur ; que Sa Majesté avait été empêchée de me voir ; mais qu'elle n'avait pas voulu rejeter mes hommages. Je ne me fis pourtant pas illusion : j'avais perdu la bienveillance de l'empereur ; je l'avais perdue en voulant servir de mon mieux Sa Majesté. Il est donc vrai que le zèle et le dévouement peuvent par fois donner des torts.

C'était le jour même de l'expiration de l'armistice conclu en Silésie, entre les armées belligérantes, que l'Autriche avait déclaré la guerre à Bonaparte. Ce jour même, l'armée prusso-russe avait franchi les frontières de la Bohême et fait sa jonction avec celle de l'Autriche. Il semble que les desseins des alliés auraient dû être déjà fixés,

et que les troupes, au moment même de leur jonction, auraient dû, sans perdre un instant, marcher pour exécuter le plan qui aurait été adopté d'avance. Cependant, les russo-prussiens étaient entrés en Bohême le 14 juin, et les premiers coups de fusils ne furent tirés que le 25. Il y eut donc incertitude sur le parti qu'on prendrait. Cette incertitude ne pouvait avoir lieu qu'entre le système d'attaque et celui de défense. Mais, en supposant que le système offensif eut été résolu, il est évident qu'on restait incertain du point par lequel on attaquerait. Néanmoins, trop de preuves ont été apportées pour qu'on pût douter que les opérations durent avoir pour principe : d'agir sur les derrières de l'armée de Bonaparte et de la couper de sa base naturelle. Mais on arrive au but que l'on se propose par différens moyens. C'est au tact, c'est au talent à indiquer le meilleur; or, on pouvait séparer Bonaparte de sa base en s'établissant sur un point qui en fût plus ou moins rapproché. C'était à la nature du terrain à désigner ce point d'établissement. L'on devait, en le choisissant, faire entrer en considération la certitude que Bonaparte ne manquerait pas de se jetter sur l'armée qui voudrait lui enlever ses communications. Cette armée devait donc être disposée pour combattre; et dans cette

hypothèse, il était en son pouvoir de préparer le champ de l'action. Aucune hésitation ne pouvait arrêter sur les qualités qu'il devait avoir pour être tout à l'avantage de l'armée alliée. Cette armée était formidable en cavalerie : c'était, par conséquent, sur un terrain dégagé d'obstacles qu'il fallait conduire l'armée. Mais, objectera-t-on, un pareil théâtre ne pouvait se rencontrer que loin, en Saxe, et à l'ouest de l'Elbe, dont Bonaparte avait fait sa ligne d'opérations. Or, si l'armée alliée, pour se placer derrière celle de Napoléon, se portait dans cette direction, elle restait sans doute toujours adossée aux états de l'empereur d'Autriche ; mais elle s'éloignait de la Bohême, dont elle laissait l'entrée libre. Certes, Bonaparte n'aurait pas perdu un instant pour envahir cette riche province. Bonaparte l'eût fait ; c'est incontestable. Mais on vient de dire qu'il est bien plus difficile de sortir de la Bohême que d'y entrer. Il semble donc, d'après cette conformation du pays, que les alliés auraient dû, par des manœuvres, inviter Bonaparte à s'y jetter, plutôt que de viser à l'en écarter. Eût-il été engagé dans l'intérieur? Les forces nombreuses dont les alliés disposaient auraient sans peine fermé les issues. Dans cette situation, les paysans bohémiens, non moins terribles que le paysan russe, peut-être

encore plus faciles à irriter, soutenus par les troupes qui se seraient montrées sur tous les points, auraient assommé jusqu'au dernier soldat de Bonaparte. Il est inconcevable que ce plan n'ait pas été aperçu par les souverains alliés et mis à exécution. Je sais que les sacrifices qu'il aurait exigés n'étaient ni dans le caractère de l'empereur François, toujours conservateur de ses sujets, ni dans les vues du comte de Metternich : mais l'empereur Alexandre aimait-il moins ses sujets que l'empereur François ? Leur devait-il moins? Les pertes qu'ils éprouvaient affligeaient-elles moins son cœur ? Et, cependant, par suite d'un plan héroïquement adopté, des villages furent livrés aux flammes, et l'incendie dévora la capitale de l'empire. Qu'arriva-t-il ? Des trônes abattus se relevèrent; l'Europe, depuis long-temps inondée de sang, redevint calme. Ces bienfaits furent dus à la stoïque résolution d'Alexandre, et la Russie fut recommandée à la mémoire des siècles.

Cependant, si les alliés, réunis depuis dix jours, montrent, en restant stationnaires, de l'incertitude dans le parti qu'ils prendront, Bonaparte ne montre plus l'audace qui, jusqu'alors, avait marqué ses courses militaires. Loin de se livrer à cet esprit d'invasion, qui annonçait ses entrées en

campagne, il attend, et paraît céder l'initiative aux alliés. Ce n'est plus lui qui va contraindre ses ennemis à suivre le plan que leur traceront ses opérations : ce sont eux qui, par leurs opérations, lui prescriront celles qu'il devra exécuter. Il hésite..... Se jettera-t-il sur les derrières de l'armée alliée, dans le cas où elle marchera sur Dresde ? Ou bien, mettant à profit la lenteur avec laquelle cette armée s'avance, ira-t-il en Silésie fondre sur Blucher?..... Ce dernier projet, plus conforme à son caractère, obtient la préférence. Il pense qu'il aura le temps de battre Blucher et de revenir ensuite déboucher par Kœnigstein (en Saxe), ou Pirna, derrière les alliés, qui seront alors devant Dresde. Mais ceux qui, en réfléchissant sur le système de guerre que les alliés suivaient depuis 1812, étudieront la position et la topographie de la Bohême, ne croiront-ils pas que Bonaparte se trompait dans l'un et l'autre plans ?

Dans le premier cas : si les alliés restaient fidèles à leur système, Blucher devait se retirer à l'approche de Bonaparte. Le général prussien était-il poursuivi par son adversaire, celui-ci livrait sans coup férir sa base d'opérations aux alliés.

Dans la seconde hypothèse : Bonaparte entrait-il en Bohème, derrière les alliés? On a cherché à prouver que cette manœuvre était dans les inté-

rêts de l'armée alliée. Mais, pendant que Bonaparte roule dans son esprit toutes ces combinaisons, Blucher en Silésie et le prince royal de Suède près de Lukaa, remportaient de grands avantages sur les corps d'armée qui leur étaient opposés. Malgré ses succès, Blucher se hâte de se retirer aussitôt qu'il voit Bonaparte s'approcher contre lui. Sur ces entrefaites, la grande armée coalisée, sous les ordres directs de Schwartzenberg, a prononcé sa marche sur Dresde. Le parti que doit prendre Bonaparte ne peut plus être douteux. Il voit que le vieux prussien évitera de se commettre avec lui. S'il le poursuit plus loin, il rend sa position pire; il laisse, sans coup férir, les alliés s'établir derrière lui. Bonaparte fait donc ce que tout autre général eût fait : il revire de bord; et amenant avec lui sa garde avec l'élite de ses troupes, il accourt à Dresde. Il craint avec raison que les alliés n'aient eu le bon esprit de s'emparer de la capitale de la Saxe avant qu'il n'y puisse arriver. Mais les alliés n'avaient pas cette activité qui fit si souvent la fortune de Bonaparte et sera toujours l'un des attributs du grand capitaine; il faut d'ailleurs remarquer, et c'est une justice, que Bonaparte décidait *seul*, *et en souverain*, quand le Godefroy des alliés, Schwartzenberg, honoré *de l'illustre malheur* d'a-

voir des rois sous ses ordres, ne pouvait ni décider, ni prononcer seul sur ce qu'il jugeait de plus convenable. Il était obligé de référer aux trois monarques, *volontaires*, qui le reconnaissaient pour leur chef. Ce n'était qu'après que ses opinions, discutées dans les conseils de chacun de ces monarques, avaient obtenu un assentiment général, qu'il lui était permis d'agir. Quel homme serait d'assez mauvaise foi pour contester que, si le rôle de Schwartzenberg était le plus honorable auquel un sujet puisse prétendre, il était embarassant et le plus épineux pour un général en chef? Il eût fallu, pour le remplir, avoir le caractère de ces hommes élevés loin des cours, qui eussent dit aux souverains : « Vous m'avez confié vos armées; voilà mon avis, et tels sont mes ordres : sont-ils repoussés? je me retire; sujet de mon souverain, soldat de profession, je rentre dans les rangs de l'armée, et me démets du commandement en chef.... » Mais le plus doux, le plus poli des hommes, Schwartzenberg, toujours prêt à se faire tuer pour son maître, était incapable de tenir un langage qui aurait pu déplaire au monarque ou le faire soupçonner de désobéissance.

S'emparer de Dresde était sans doute l'expédition la plus avantageuse pour l'Autriche. Cette conquête déjouait le projet favori que Bonaparte

avait formé, de déboucher par Kœnigstein et Pirna sur les derrières des alliés, quand ils marcheraient sur la capitale de la Saxe [1]. Cette tentative devenait chimérique dès que Dresde était au pouvoir des alliés : car, en partant de ce point, ils fermaient à Bonaparte toutes les issues par où il eût voulu s'échapper, ils s'avançaient sur lui par un terrain toujours dominant, et pouvaient, à volonté, l'acculer sur les forteresses du pays. Enfin, la possession de Dresde, comme le font observer ceux qui ont écrit les campagnes de Bonaparte [2], établissait solidement les alliés sur le Haut-Elbe, coupait la communication de Bonaparte avec le Rhin, et le forçait à porter la guerre sur le Bas-Elbe. Ce mouvement l'isolait de tous les pays qu'il avait intérêt de conserver; mais tous ces avantages ne s'évanouissaient-ils pas à la vue du terrain où l'on portait la guerre? Les obstacles que Dresde présentait ne devaient-ils pas rendre illusoire l'espoir de s'emparer de cette ville? Il fallait déboucher de la Bohême en Saxe par un pays de montagnes, et en sortir par d'étroits défilés: on allait donc ouvrir la campagne en se privant de deux armes supérieures dans l'armée des alliés; la cavalerie

[1] *Voyez* Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 11.
[2] *Ibid.*, page 2.

et l'artillerie. La cavalerie n'avait plus de terrain pour manœuvrer; si la nature du pays fournissait à l'artillerie de favorables emplacemens pour ses batteries, elle l'embarrassait dans ses marches et entravait sa rapidité pour porter ses pièces d'un point à un autre.

Il parait que les alliés avaient cru qu'ils s'empareraient de Dresde sans livrer de bataille; parce qu'ils supposaient que Bonaparte courait sur Blucher pour l'écraser et que le général prussien l'éloignerait de la capitale de la Saxe par ses manœuvres. Cette supposition est la plus vraisemblable. Il eût été trop insensé de la part des alliés de penser, comme on le fait dire à Bonaparte [1] : « Tout leur plan (des alliés) avait été fondé sur » l'assurance que le comte de Metternich leur » avait donnée, qu'il repasserait l'Elbe.... Ils » étaient fort déconcertés de voir qu'il en était » autrement... Ils croyaient qu'il n'y avait qu'à » poursuivre. » A quoi aurait-il servi de poursuivre sans avoir battu ?.... C'était de battre et de détruire qu'il importait aux alliés : or, détruire ne pouvait être que le résultat d'une manœuvre. Mais revenons à notre hypothèse.

---

[1] *Voy.* Spect. milit., 1.er vol., 2.me livraison, p. 159.

Si on ne voulait que s'emparer de Dresde, pourquoi mener toute une armée devant cette place, et surtout une si grande quantité de cavalerie ? L'on considérait Dresde, ou comme un poste qui pouvait s'enlever de vive force, ou comme une place que l'on pouvait surprendre. Dans l'un et l'autre cas, une pareille expédition n'appartient qu'à l'infanterie et à l'artillerie. Tout l'art d'en combiner le succès se réduit à connaître la force de la garnison, le pourtour de la place, les points qui sont accessibles, et le temps qu'exigera l'action. Ce dernier calcul doit être rigoureux ; il doit être de tout évidence que l'expédition sera terminée avant que les secours aient le temps d'arriver. La cavalerie ne doit donc être là que pour protéger la retraite des assaillans, s'ils échouent, ou pour contenir celle qui peut être renfermée dans la place, en admettant toutefois que cette cavalerie aura la liberté de se mouvoir et de manœuvrer : condition difficile à obtenir devant Dresde. Eut-il été bien facile de s'emparer de cette place de vive force. Ses fortifications avaient été réparées et augmentées ; Bonaparte avait songé à la couvrir du côté de la Bohême, par un camp de cinquante mille hommes élevé près de Pirna [1] les

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 71.

faubourgs de Dresde avaient été fortifiés et couverts par des ouvrages avancés ; quelques fortifications de campagne avaient été faites entre le Parc et l'Elbe. [1] Dans une note adressée à Berthier, le 13 août, Bonaparte dit : « Dresde est fortifié, et dans une position telle qu'il peut se défendre huit jours. Je le fais couvrir par le 15.e corps. [2] (estimé fort de 20,000 hommes.) » Faut-il ajouter que le même auteur nous fait remarquer [3] que le grand Frédéric échoua en 1760 dans une attaque de vive force contre cette ville. Le général Maquière défendit pendant quinze jours, avec six mille hommes seulement, cette place qui n'avait ni ses faubourgs fortifiés ni le camp retranché que Bonaparte fit construire, dans l'intention d'y rentrer en cas que la victoire ne se déclarât pas pour lui [4].

Enfin, après une marche lente et incertaine, les alliés partagés en différentes colonnes, débouchèrent devant Dresde par les directions de Nollendorff, Marienberg, Seyda et Dipploswald. Le même jour (26 août), Bonaparte entre à dix

---

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 88.

[2] Spect. milit., deuxième livraison, page 163.

[3] *Id.*, troisième livraison, page 225.

[4] *Id.*, *id.*, page 146 et 246.

heures du matin dans la capitale de la Saxe, suivi de près par les troupes, qu'il ramène de son inutile expédition contre Blucher.

Vers quatre heures de l'après-midi, le mauvais génie des alliés l'emporte; ils attaquent Dresde dans toute sa demi-circonférence sur la rive gauche de l'Elbe. Quel pouvait être le but de cette attaque? Voulaient-ils emporter cette place de vive force? Son état de défense, soutenu par cent mille hommes, rendait ce projet illusoire.

Voulaient-ils, en attaquant Dresde, obliger Bonaparte de sortir de son camp retranché et de recevoir une bataille qu'il aurait eu l'intention d'éviter? Mais l'ardent Bonaparte n'était pas homme à éviter une bataille. Ce n'était donc pas pour le forcer à sortir de son camp, qu'on attaquait Dresde: eh! d'ailleurs, si on voulait une bataille, comment pût-on choisir un pareil terrain? Toute l'affaire allait se réduire à attaquer, à prendre, à perdre et à attaquer de nouveau des ouvrages soutenus par une armée qui en rafraichirait la défense, et remplacerait continuellement les défenseurs que le sort des combats aurait enlevés.

Le grand duc Constantin était resté campé à deux lieues en arrière de l'armée, avec toute la cavalerie de la garde, dans une vallée assez étroite, mais dont le fond était uni. Les troupes y furent

placées en colonnes : les russes préfèrent dans leurs campemens cette méthode, contre laquelle je me prononcerai toujours; car, en cas de surprise, il est impossible que les déploiemens se fassent sans désordre. Au reste, tous nos maitres nous enseignent à camper dans l'ordre où l'on doit combattre. C'est par ce principe qu'ils veulent que le champ de bataille soit choisi en avant du camp, et que les troupes puissent y arriver, rangées comme elles doivent combattre. La vallée était fermée à l'est par les montagnes sur lesquelles la forteresse de Kœnigstein était bâtie, j'avais placé une compagnie de la garde royale prussienne sur le tertre le plus élevé de cette chaine, afin de diminuer le danger de la position. Cette précaution parut assez inutile; mais la situation de la cavalerie était, à mon avis, si hasardée; l'habitude que les soldats ennemis avaient de chercher à s'emparer des hauteurs m'était si connue, que je ne doutai pas que le camp ne fût insulté avant la fin de la journée. Si cet évènement avait lieu, le point le plus élevé de la chaîne était d'autant mieux disposé pour arrêter l'ennemi, qu'il était couvert de bois.

Au premier coup de canon que l'on entendit, le grand duc m'ordonna de me rendre à l'endroit où se passait l'action, et de lui envoyer des rapports. Quelque temps après mon départ, lorsque

le bruit de l'artillerie redoublait, il arriva ce que l'on devait prévoir : l'infanterie ennemie, sortie de Kœnigstein, parut sur les hauteurs; et fit mine de s'y prolonger. L'officier prussien qui commandait le poste que j'avais placé, montra sur le champ la résolution de faire une vigoureuse résistance; le terrain protégeait sa défense, en masquant ses forces : l'ennemi se désista de son entreprise. Le général Alsuwieff avait jugé le premier ma précaution superflue; il fut aussi le premier à me parler de l'utilité dont elle avait été. C'est une nouvelle preuve que rien à la guerre ne doit être négligé; que l'ennemi vient souvent par l'endroit que l'on juge le moins pratiquable.

En arrivant devant Dresde, je ne vis plus qu'un cercle de feux : le chemin que j'avais suivi me conduisit au centre de l'attaque. En m'acheminant vers les troupes les plus avancées, je rencontrai le capitaine de chasseurs Pozzo di Borgo, qu'une blessure forçait à quitter le champ de bataille. Il m'apprit que sa compagnie venait d'enlever une redoute; mais que, n'étant pas soutenue, il craignait qu'elle ne fût obligée de l'abandonner. Comme cet officier appartenait à l'avant-garde du comte Jérôme de Colloredo, il est à présumer que la redoute qu'il avait enlevée était celle de la porte de Freyberg, dont parle

l'auteur que j'ai souvent cité. Il dit encore [1] : « Toutes les redoutes avaient été évacuées, et l'attaque se portait aux palissades et aux faubourgs ; les obus et les boulets balayaient les rues de Dresde. » Malgré les succès que l'attaque en général paraissait obtenir, je ne la considérai pas moins comme ne devant produire aucun résultat avantageux. Au moment où je rencontrai le capitaine Pozzo di Borgo, je vis paraître le prince royal de Prusse, accompagné d'un seul officier supérieur. Ce jeune prince se mêlait avec une rare contenance au milieu des troupes les plus avancées. Mais ce qui eût été très-distingué dans un officier particulier, aurait dû être réprimé dans celui qui devait régner sur une nation. « Monseigneur, dis-je à Son Altesse royale, comment peut-on attaquer des murs défendus par une armée ? Pourquoi ne pas se borner à déloger l'ennemi de la ville en y mettant le feu de tous côtés avec des obus? Je pense qu'il faudrait tenir les troupes masquées derrières les hauteurs, sur lesquelles on placerait toutes les bouches à feu pour bombarder et foudroyer la ville : l'ennemi sera bien obligé d'en sortir. » Le jeune prince daigna m'écouter avec attention, et l'officier qui l'accompagnait

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 89.

témoigna par un signe que cet avis était le sien. Cependant, plusieurs redoutes étaient au pouvoir des alliés : l'occupation de celle du centre semblait devoir influer sur la résistance du reste de la ligne fortifiée. Mais en réfléchissant bien sur la position de cet ouvrage, les principes concouraient à démontrer que cette influence était sans effet. La ligne, ou, si l'on veut, le camp retranché sous Dresde, consistait en ouvrages détachés, et présentait une forme circulaire dont les extrémités s'appuyaient à l'Elbe. Située au centre, la redoute que Pozzo di Borgo venait d'emporter formait le saillant de cette ligne vers la campagne. Celui qui l'avait attaquée avait donc trouvé l'avantage d'avoir moins de feux de la ligne dirigés sur lui, et son attaque avait été bien jugée. Mais après s'en être rendu maître, voulait-il, en se prolongeant sur la capitale de l'ouvrage, s'avancer vers l'intérieur? Il était enveloppé de feux qui, de tous les points de la ligne, se concentraient sur lui, d'où il résulte que, s'emparer d'un ouvrage qui coupe le centre d'une ligne retranchée n'est pas un avantage; car, si le système de fortifications a été bien entendu, les feux des parties rentrantes doivent être dirigés de manière à converger sur l'intérieur de l'ouvrage saillant, afin d'empêcher l'ennemi de s'y maintenir. Il semble

donc que, dans l'attaque d'une ligne ou d'un camp retranché, il faut commencer par se rendre maître des ouvrages qui en appuient les extrémités, parce qu'alors tous les autres, pris par la gorge, tombent; et, bien plus encore, l'ouvrage qui formerait l'extrême saillant de la ligne ou du camps; ce fut par une semblable attaque que le camp de Landrecies fut emporté.

Les ouvrages avancés, foudroyés par l'artillerie des alliés établie sur les hauteurs, furent abandonnés, et tombèrent en leur pouvoir. Mais il était évident que la même cause qui en avait facilité la conquête en produirait l'évacuation. Foudroyés à leur tour par les feux des ouvrages extérieurs et du corps de la place, qui n'étaient plus combattus par des feux supérieurs, les troupes des alliés qui s'étaient emparées de ces ouvrages se virent contraintes de les abandonner. Suivies de près par celles qui débouchèrent de la place, elles furent ramenées jusqu'au pied des hauteurs où les batteries des alliés étaient placées. Ceux qui les poursuivaient n'avaient rien à redouter de ces batteries, parce que, en tirant sur eux, elles auraient craint d'atteindre amis et ennemis. Mais, arrivés auprès de la position, ces mêmes hommes étaient rechassés par ces feux, qui opposaient une barrière à leur fougue. On voit donc que cette

première attaque se réduisit, de la part des alliés, à enlever les ouvrages qui formaient le camp retranché de Bonaparte sous Dresde : et de la part de l'armée de celui-ci, à reprendre les ouvrages perdus.

Si le prince Schwartzenberg avait cru pouvoir, avant l'arrivée de Napoléon et des secours qu'il amena, surprendre une place que défendait une garnison nombreuse, l'échec qu'il venait d'éprouver aurait dû l'avoir détrompé. Il venait d'acquérir la certitude que Dresde ne pouvait pas être enlevée de vive force. Il ne devait pas ignorer que cette place pouvait, en quatre heures de temps, être secourue par le maréchal Saint-Cyr, qui avait reçu l'ordre de rentrer dans le camp retranché avec les trente-six mille hommes qu'il commandait [1]. Il devait savoir encore qu'il ne fallait à Bonaparte qu'un jour et demi pour réunir soixante mille hommes de plus sous Dresde, destinés à défendre des remparts et des retranchemens. Le prince de Schwartzenberg n'en resta pas moins dans sa position, quoiqu'il ne pût pas douter que, le lendemain, il y serait attaqué par Bonaparte. On peut donc supposer que, en marchant sur Dresde avec la presque certitude qu'il

[1] *Voy.* Spect. milit., II.e vol., 2.e livraison, p. 165.

[2] *Id.*, *id.*, *id.*, page 164, note.

ne l'emporterait pas de vive force, il eut le projet d'en venir à une bataille. Il était persuadé que, s'il remportait la victoire, Dresde tomberait au pouvoir des alliés; que la Bohême, couverte par cette place, serait à l'abri de toute insulte; que Bonaparte, pleinement rejeté sur la rive droite de l'Elbe, serait entièrement coupé de sa ligne naturelle de communications. Là ne se bornaient pas les désastres que la perte de cette bataille accumulait sur l'ennemi. Obligé de descendre l'Elbe, le chemin lui était barré par Blücher et le prince royal de Suède, dont l'un avait vaincu à la Katsbach, et l'autre à Grossbëren. Eut-il voulu, pour éviter ces deux généraux, passer les ponts de Torgau, Vittemberg ou Magdebourg? Blücher l'eut pris à dos, et, après avoir traversé le fleuve, il eut prêté le flanc à la grande armée, qui l'aurait suivi par la rive gauche, en observant de rester toujours à la hauteur de ses colonnes.

J'ai cherché à interpreter quel pût être le plan du prince de Schwartzenberg à l'ouverture de la campagne : celui de Bonaparte fut écrit dans une lettre qu'il adressa, de Lœwemberg, au prince de Neufchatel le 23 août. Il dit :[1] « Si l'ennemi « prend, le 23 ou le 24, l'offensive d'une manière

[1] Spect. milit., I.er vol., 3.me livraison, page 246.

« positive sur Dresde, mon intention est de lui « laisser l'initiative, de me rendre sur-le-champ « dans le camp retranché de Dresde, et de lui « livrer une grande bataille. Comme l'ennemi « tournera le dos au Rhin, et nous à l'Oder, dans « le cas où la victoire ne serait pas gagnée, je « rentrerai dans mon camp retranché; au pis- « aller, je repasserai l'Elbe sur la rive droite. Je « conserverai toujours mes communications avec « le maréchal Macdonald, et je prendrai le parti « que les circonstances exigeront, soit pour dé- « boucher sur Torgau, soit sur Wittemberg, soit « sur Magdebourg. » Mais je crois avoir montré que ce système n'aurait pas été très-sûr vis-à-vis des deux armées victorieuses : [1] car, si l'une avait inquiété Bonaparte au passage de l'Elbe, l'autre l'aurait empêché de déboucher par les places qu'il désignait; voilà des conjectures : ce qui est très-évident, c'est que Bonaparte voulait une bataille en commençant la campagne, et que les apparences font croire que le prince de Schwartzenberg eut le même projet. Dans cette double hypothèse, sans rechercher si les vues des deux généraux furent justes, examinons en faveur duquel pouvait être le terrain qui allait servir de théâtre à l'action.

[1] De Blucher et du prince royal de Suède.

On a vu que les alliés s'étaient placés, vis-à-vis de Dresde, sur les hauteurs qui longent la rive gauche de l'Elbe. Ces hauteurs, plus ou moins rapprochées de la place et de son camp retranché, faisaient partie de la chaîne appelée *Erzgeburge*, qui sépare la Saxe de la Bohême. Le terrain en était sinueux, embarrassé, par conséquent peu propre à lier des mouvemens.

Entre ces hauteurs et la rive gauche de l'Elbe, devait naturellement régner un terrain uni, plus ou moins étendu, sur lequel elles venaient expirer.

En se rangeant sur les hauteurs, parallèlement à l'Elbe, les alliés n'avaient plus d'appui pour leurs ailes que dans les accidens du terrain, tels que des ravins ou des éminences, que l'inégalité de la chaîne fournissait. La prudence, d'accord avec les principes, aurait voulu que ces appuis, donnés par la nature, eussent été fortifiés par quelque redoute élevée pendant la nuit qui précédait la bataille.

Si les alliés prenaient leur position en ligne droite, ils conservaient la faculté d'en borner l'étendue. Ils pouvaient encore dérober leur nombre à la vue de l'ennemi, en masquant les troupes à la faveur des ondulations du terrain, ou en les faisant descendre sur le revers, derrière les cîmes.

Mais ils perdaient ce double avantage si, pour appuyer leurs ailes, ils voulaient, de droite et de gauche, s'étendre jusqu'au fleuve. Dans ce cas, ils étaient forcés de décrire une demi-circonférence, dont le diamètre était d'autant plus alongé, que les hauteurs sur lesquelles ils mettaient leur centre étaient plus éloignées de la place. Cette grande étendue de terrain qu'embrassait alors la courbe qu'ils décrivaient ne leur laissait plus la supériorité numérique qu'ils avaient réellement sur leur adversaire. L'ordre concave qu'ils présentaient à l'ennemi ne leur procurait même pas l'avantage qui lui est inhérent, celui de pouvoir replier les ailes sur l'ennemi qui s'y engage, parce que la place, située à l'extrémité des rayons, dirigeait ses feux sur tous les points de la courbe, et devenait par là même un empêchement à la jonction des ailes. A tous ces inconvéniens attachés à la position que les alliés prenaient dans les montagnes, se joignait celui de ne pouvoir pas employer utilement leur cavalerie. Ils se condamnaient encore à garder la défensive, et cédaient à leurs adversaires le rôle qui, dans les batailles, assurait leurs triomphes. Toute leur action allait se réduire à empêcher Bonaparte, par des masses de feux, de déboucher de Dresde; à l'arrêter quand il voudrait, en gravissant sur les hauteurs, arri-

ver jusqu'à eux ; enfin, à lui faire lâcher prise et à le refouler dans la place à force de lui tuer du monde.

Au moyen de Dresde et de son camp retranché, Bonaparte était établi au centre de la ligne ennemie. Il pouvait donc manœuvrer pour séparer cette ligne. Couvert par des retranchemens derrière lesquels se faisaient ses mouvemens, il avait le choix du point de la ligne ennemie sur lequel les raisons de guerre l'invitaient à porter ses masses. La position de Bonaparte n'était cependant pas sans inconvéniens. Il combattait ayant un fleuve et une forteresse à dos ; ce qui équivalait à un défilé. Il était, de plus, obligé, pour aborder son ennemi, de gravir sur des montagnes hérissées de bouches à feu. Mais Bonaparte avait paré au premier danger en multipliant les ponts au-dessus et au-dessous de Dresde, et en couvrant par des ouvrages les issues qui favorisaient l'évacuation de la place et du camp. Cette position avait beaucoup de rapports avec celle de l'armée anglaise sous Nimègue en 1794 en présence de Pichegru, et avec celle que l'armée de Moreau tenait dans son camp retranché en avant de Kehl, contre l'archiduc Charles. Cependant, ces deux armées se retirèrent sans danger et sans perte devant un ennemi vainqueur, en traversant un fleuve

sur des ponts auxquels une forteresse et un camp retranché servaient de têtes. Ces deux armées n'avaient encore qu'un seul pont de bateaux pour se retirer ; et Bonaparte disposait de plusieurs, notamment de celui qui, construit en pierres pour l'usage des habitans, se fait remarquer par son élégance, sa solidité et sa largeur. Enfin, les troupes de Bonaparte, battues, étaient-elles contraintes à se replier sur la ville? elles étaient protégées par tous les feux dont les ouvrages du camp et du corps de la place étaient armés. Bonaparte n'avait donc véritablement contre lui que l'inconvénient d'être obligé de gravir les montagnes pour aborder son ennemi et lui donner le choc : nous répéterons que ce désavantage était compensé par le choix qu'il pouvait faire du point sur lequel il croirait devoir réunir ses efforts. Il paraît donc incontestable que sa position était la plus favorable. Mais à qui des deux adversaires le gain d'une bataille pouvait-il être le plus profitable? C'était encore à Bonaparte. S'il était victorieux, il sortait de sa situation embarrassée ; il balançait par la victoire la défaveur que les désastres de la Katzbach et de Grossbeeren avaient déversée sur son armée. S'il était vaincu, sa position n'en devenait pas plus fâcheuse.

La fortune en se déclarant pour le prince

de Schwartzenberg, ne lui accordait pas les mêmes faveurs. Ses avantages se bornaient à contenir Bonaparte sur la rive droite de l'Elbe, où la possession de Dresde donnait pleine carrière à ses manœuvres. Cramponné sur cette rive, sous la protection de la place, il aurait alarmé la Bohême. Il aurait en effet pu se joindre à Vandamme, et y pénétrer en remontant la rive droite du fleuve : il y eut même été forcé pour faire des vivres, car ses magasins de Dresde eussent été bientôt épuisés. Cette dernière considération eut décidé sans doute les alliés à tout tenter pour dégager Prague et la Bohême; ils y auraient donc suivi leur adversaire : n'eussent-ils pas alors commis une faute? Ils auraient oublié que le grand Frédéric a prononcé, que la Bohême était un pays chicannier, abondant, propre à la guerre et à l'intelligence. Bonaparte aurait donc pu s'y soutenir et y combattre avec succès, puisque la nature du pays lui aurait permis des combats partiels. Mais sans aller le chercher en Bohême avec leur armée, les alliés en étaient-ils moins assurés de la perte absolue de leur ennemi? Pour voir consommer sa ruine, ils n'avaient qu'à prendre la courageuse résolution de fermer tous les passages, de soulever la masse des paysans qui y étaient disposés, de le harceler continuellement par leur

multitude de troupes légères. Pendant que la guerre se serait ainsi conduite en Bohême, les partisans auraient accéléré l'armement général de l'Allemagne; les forces nombreuses qui composaient l'armée des coalisés auraient permis tout à la fois de fermer *hermétiquement* les passages de la Bohême, et de renforcer par un gros détachement le général Blucher. Le prussien, après avoir accablé le corps qu'il avait devant lui, se serait joint au prince royal de Suède pour détruire de même par une supériorité numérique les maréchaux qui étaient opposés à ce prince. Mais l'exécution de ce plan aurait exigé momentanément le sacrifice de la Bohême, et on ne se résigne pas facilement à la ruine d'une province. Il est donc à présumer que ce fut pour éloigner de ce pays toute espèce d'inquiétude, que le prince de Schwartzenberg se décida à donner bataille sur un terrain où tout militait contre lui en le privant de l'action simultanée de ses troupes, de celle de sa cavalerie, de la mobilité de son artillerie, et en ne présentant aucun appui pour ses ailes. La preuve de ces inconvéniens ressortira des détails de l'action.

La nuit avait mis fin au premier combat, je m'étais approché du groupe qui entourait les souverains. Leurs Majestés étaient en observation. Je fus apperçu de l'empereur Alexandre, et j'en

reçus cet ordre. « Allez dire à mon frère qu'il soit « ici demain à la pointe du jour avec les cuiras- « siers; mais, auparavant prenez les ordres du « général Barclay ».

Après avoir erré dans quelques villages, où l'on me disait que le général en chef de l'armée russe s'était logé, je le trouvai à dix heures du soir au milieu du camp, seul, étendu sous une barraque faite de branchages. Il me répondit que ma course serait fort inutile, parce que le grand duc avait l'ordre d'arriver, et que je ne ferais que rencontrer Son Altesse Impériale en route. La pluie tombait à flots, et les chevaux avaient beaucoup de peine à se dégager du terrain gras où ils enfonçaient.

Avant de m'éloigner, je priai le général en chef de me permettre de m'exprimer sur notre situation. Persuadé qu'il ne s'agissait que de s'emparer de Dresde, je répétai l'opinion que j'avais émise devant le prince royal de Prusse. « Je prie « Votre Excellence, dis-je au général en chef, « de remarquer qu'en embrâsant la ville de tous « côtés par un bombardement, et en la criblant de « boulets, nous forcerions l'ennemi à l'évacuer. « Pendant que les bouches à feu continueraient « leur jeu, nous pourrions tenir toute l'armée « couverte à la faveur de l'ondulation du terrain. « L'ennemi n'osera pas sortir de la ville pour venir

« à nous, tant qu'il ne pourra pas juger de nos « dispositions ». Il faut se rappeler que les obus et les boulets lancés de la position arrivaient dans Dresde [1]. Le général en chef voulut bien m'écouter, et ne répondit pas. C'est déjà beaucoup pour un colonel, quand un général en chef consent à l'entendre.

Les cuirassiers du grand duc arrivèrent encore avant le jour, et on n'attendit plus que le moment de l'action. La situation de l'armée alliée devant celle de Bonaparte à Dresde pouvait être comparée à celle de l'armée russe devant Eylau en 1806. Bonaparte avait dû déboucher de la ville d'Eylau, ainsi qu'il devait déboucher de celle de Dresde. La première situation avait cependant de plus avantageux pour Bonaparte, qu'il n'avait pas à combattre ayant un fleuve à dos; et qu'il pouvait encore déboucher à gauche et à droite d'Eylau : mais ses mouvemens offensifs et défensifs n'avaient point été appuyés à Eylau, par une fortification régulière et par des ouvrages de campagne, comme ils allaient l'être à Dresde.

Quant aux alliés, s'ils avaient devant Dresde l'avantage que les russes avaient eu devant Eylau, celui de pouvoir cumuler les bouches à feu sur les

[1] Victoires et Conquêtes, vol. XXII, page 89.

débouchés par où Bonaparte devait sortir de la place, ils n'avaient pas alors, comme les russes l'avaient eu, un terrain ouvert, pour agir. Leur cavalerie était donc dans l'impuissance de fondre sur les troupes de Bonaparte, quand après avoir bravé les feux qui leur disputaient le passage, elles auraient voulu se former et charger les alliés.

Bonaparte avait, dans la journée du 27 août, réuni pour la bataille toutes les troupes dont il pouvait disposer; et, à sept heures du matin, les deux armées, rangées dans l'ordre où elles devaient combattre, engagèrent leur artillerie.

La position de Dresde prescrivit à Bonaparte son ordre de bataille. Cette ville et ses fortifications furent son centre : ses ailes s'appuyèrent à l'Elbe.

Le prince de Schwartzenberg parut d'abord incertain de la disposition qu'il donnerait à la défensive à laquelle il était réduit. Il vit sa principale force dans les hauteurs qui regardaient la ville, et il les destina à recevoir son centre.

Si on veut observer que le généralissime fit abandonner des postes importans dont le corps de Kleist s'était emparé le 26, entre le pied des hauteurs et l'Elbe, on pensera que la première intention du prince fut de prendre sa position pa-

rallèlement au fleuve, sans aller par un ordre concave y chercher l'ennemi qui serait forcé de venir l'aborder de front. Ce plan paraissait le seul convenable, puisque le généralissime ne pouvait pas espérer de succès contre le centre de Bonaparte, où il avait échoué la veille. Il reconnaissait sans doute aussi qu'en étendant ses ailes jusqu'au fleuve il disséminerait ses troupes et perdrait la force de sa supériorité numérique; mais il changea bientôt d'avis. Il craignit que ses ailes ne trouvassent pas d'appui dans les accidens du terrain, et il porta sa droite jusqu'à l'Elbe. Cette droite fut confiée au général russe Witgenstein. La cavalerie du grand duc, placée dans la plaine de Dobritz, entre l'Elbe et le chemin de Pirna, fut chargée de contenir celle des ennemis. La droite des alliés se vit donc fortement appuyée et par le fleuve et par la cavalerie du grand duc, à qui il restait assez de terrain pour manœuvrer. Le généralissime put se promettre que sa défensive ne serait pas forcée sur la droite. Ses espérances n'étaient pas moins fondées au centre, où l'ennemi avait tant de difficulté à vaincre : le prince Schwartzenberg était donc autorisé à croire que si l'ennemi l'attaquait sur ces deux points, il repousserait ses efforts et le rejetterait dans la ville : c'était là son unique but, puisqu'il n'avait plus l'espoir de

s'emparer de cette capitale de vive force. Le généralissime aurait vu triompher ses desseins si la gauche eût été aussi invulnérable que son centre et sa droite. Mais la gauche était loin d'offrir les mêmes garanties. Le corps autrichien du général Klenau était destiné à former l'extrême gauche. Il venait de Marienberg, et devait déboucher par la vallée de Tharan, pour prendre la place qui lui avait été assignée par l'ordre de bataille. La difficulté des chemins avait tellement embarrassé et appesanti sa marche, que le 26 on l'avait inutilement attendu. Il n'arriva pas, et n'eut point, dans l'attaque générale sur Dresde, la part qui lui avait été réservée dans les dispositions. Cet accident aurait dû faire appercevoir au prince de Schwartzenberg qu'il était dangereux de concevoir un plan dans lequel entrait le corps que Klenau commandait. L'activité et la bravoure entreprenante de ce général étaient connues au généralissime. Si Klenau n'était pas arrivé, il ne pouvait avoir été arrêté que par des obstacles qu'il lui avait été impossible de surmonter. Le prince de Schwartzenberg ne pouvait attribuer ces obstacles qu'à la nature du pays, qui avait trompé ses calculs. L'un des plus grands propriétaires de la Bohème, le prince ne pouvait pas ignorer que la vallée de Tharan était profonde, difficile à traverser. Dans

cet état de choses, la sagesse du généralissime aurait dû lui conseiller de ne pas exposer Klenau à être rejetté, en cas de revers, dans un pays où ses pertes se multiplieraient infailliblement; il devait encore résulter de cet apperçu, que le généralissime, ne comptant plus sur le corps de Klenau pour alonger sa gauche jusqu'à l'Elbe, aurait évité une pernicieuse extension. Il n'aurait point hasardé ce corps pour obtenir le faible avantage de déborder la droite de son adversaire. Je dis que cet avantage ne méritait pas une grande considération, parce que l'appui d'une forteresse et d'un camp retranché changeaient l'application des principes. Ainsi, au lieu d'isoler le corps du général Klenau en le plaçant au-delà de la Weisseritz et de la vallée de Tharan, le prince aurait fait de la rivière et de la vallée l'appui de sa gauche, et sa ligne de bataille en serait devenue plus nerveuse. Une autre disposition pouvait encore mieux utiliser la division que commandait le général Klenau : en l'attirant à lui par une autre direction, le généralissime aurait pu envoyer un de ses corps sur la route de Pirna, derrière Vandamme; ou bien, en se procurant des moyens de passage, il aurait pu faire quelques démonstrations sur la rive droite de l'Elbe. Dans toute espèce d'hypothèse, un projet sur Dresde ne pou-

vait jamais réussir : on ne s'empare pas d'une place défendue par une armée, on n'y bloque pas davantage une armée de cent mille hommes.

La faute que le prince de Schwartzenberg avait commise n'échappe pas à l'œil exercé de Bonaparte : il voit que l'aile gauche de son adversaire s'étend au-delà de la Weisseritz et demeure sans appui. Elle était fermée par le corps du général Giulai, qui attendait toute sa force des troupes que Klénau devait pousser jusqu'à l'Elbe. Bonaparte ordonne à l'impétueux Murat de passer la Weisseritz, de déborder les troupes de Giulai, de les prendre en flanc, de les culbuter. Murat exécute vigoureusement et avec intelligence l'ordre qu'il vient de recevoir; il occupe de front le corps de Giulai, tombe sur le flanc gauche de la division de Mesko, avant-garde du corps de Klenau, qui approchait. Cette division, abandonnée à elle-même, dans l'impossibilité d'être soutenue par le corps de Giulai, dont la vallée de Tharan la séparait, fut complétement renversée et totalement ruinée, ce fut là tout le succès de la journée pour Bonaparte [1].

Le centre, fortement établi sur des hauteurs couvertes d'artillerie, ne fut pas menacé, et n'en-

[1] Spectateur M.re

treprit rien. Les deux chefs avaient compris que toute attaque sur ce point serait inutile. Bonaparte vit trop de danger à tenter d'enlever un point où il eût fallu braver tant de difficultés pour l'aborder, et où il aurait rencontré le noyau des forces alliées.

Le prince de Schwartzenberg fut convaincu qu'il ne pouvait que perdre, en quittant sa position centrale pour aller vainement heurter contre une forteresse où il avait déja éprouvé l'impuissance de ses efforts.

A la droite des alliés, les généraux Kleist et Witgenstein disputèrent aux corps qu'ils avaient devant eux quelques villages qui furent alternativement pris et repris sans qu'aucun des deux partis pût se déclarer vainqueur. Le terrain de la droite était, de toute la ligne, celui où la cavalerie eut eu plus de champ pour agir. J'ai dit que le grand duc Constantin y était placé, mais la tâche de Son Altesse Impériale ne pouvait être que d'appuyer les attaques de l'infanterie, en la mettant à l'abri des entreprises de la cavalerie, ou en arrêtant les poursuites d'une infanterie qui l'aurait ramenée. La pluie, qui ne cessait de tomber, défonçait de plus en plus la terre argilleuse d'où les meilleurs chevaux ne se tiraient qu'avec peine. Aussi ne regardions-nous que comme de fausses

démonstrations tous les mouvemens que la cavalerie qui nous était opposée paraissait vouloir essayer. La cavalerie ennemie courait d'ailleurs un danger qui ne pouvait pas nous menacer, celui d'être, en cas d'échec, renversée dans l'Elbe, deux fois cependant cette cavalerie fit mine de vouloir venir à nous. Le grand duc appela mon attention sur ce mouvement, et Son Altesse Impériale résolut d'aller au-devant de l'ennemi, pour lui donner le choc au lieu de le recevoir. Je ne craignis pas de protester au grand duc que ses mouvemens n'étaient que de feintes démonstrations, et que l'ennemi n'oserait rien entreprendre : les résultats prouvèrent que je ne me trompais pas.

Quant à notre cavalerie, elle ne pouvait marcher à celle de l'ennemi qu'autant que son infanterie eut déblayé les villages où les comtes de Witgenstein et de Kleist combattaient : mais dans ce cas, la cavalerie ennemie se serait retirée avec son infanterie sur la ville. La cavalerie russe placée sur la droite de l'armée ne prit donc, ce jour là, aucune part à l'action ; mais, chargée de couvrir cette aile, elle la maintint libre de toute inquiétude ; on peut même dire que cette cavalerie n'essuya point de perte, si on excepte quelques chevaux tués par les coups de canon qui nous furent envoyés. Au reste, le Spectateur militaire

a donné le récit de cette bataille avec autant d'exactitude que de clarté; les réflexions qu'il fait [1] émanent d'un général plus capable d'instruire que je ne le suis.

---

[1] Spectateur milit., I.er vol., 3.me livraison, p. 256.

CHAPITRE LV.

Le prince de Schwartzenberg reconnaît qu'il s'est trompé dans sa tentative sur Dresde. — Le général Moreau est mortellement blessé. — Le corps du général Klenau est défait. — Quelle en fut la cause. — Les alliés se retirent pendant la nuit sur Töplitz. — Le général Vandamme marchait sur cette ville. — Premier combat de Kulm. — Le général Osterman opposé à Vandamme est dangereusement blessé. — Bataille de Kulm. — Le corps de Vandamme est dissous et ce général fait prisonnier.

Une armée qui n'a éprouvé d'échec que dans une de ses parties, qui n'a perdu son terrain que sur un point, ne peut certainement pas être tenue pour vaincue. Aussi Bonaparte, au rapport de l'auteur que j'ai cité, dit-il, le soir, après être rentré chez lui : [1] « L'ennemi n'est point en retraite. « Son armée est nombreuse : il y aura demain « (28) une grande bataille; il est douteux que « l'ennemi se retire dans la nuit : il fera des efforts « pour reprendre la route de Freyberg. » Cette route était celle par laquelle l'armée alliée pouvait se mettre en communication avec le prince

[1] Spectateur milit., I.er vol., 3.me livraison, page 261.

royal de Suède. Bonaparte avait regardé le projet de cette jonction comme la cause de la bataille de Dresde ; il était, en effet, le plus sage qui pût être formé, mais l'exécution en fut mal conçue.

Il n'était pas dans le caractère du prince de Schwartzenberg de persister dans une erreur. Le généralissime avait un sens trop droit pour ne pas reconnaître qu'il s'était trompé dans l'opération sur Dresde. Cette faute fut-elle bien la sienne? On aura bientôt à en douter, d'après un propos que je ne tarderai pas à rapporter.

Les écrivains du temps sont étonnés de ce que le conseil des alliés n'avait pas été plus éclairé par les lumières du général Moreau : je m'en étonne moi-même... Certes, Moreau avait trop de talens pour ne pas apercevoir toute la fausseté de l'expédition : difficultés d'emporter de vive force une place défendue par une nombreuse garnison, prête à être secourue par un corps entier, et bientôt par toute une armée; terrain difficile pour marcher à l'ennemi, et dont les obstacles devaient priver les alliés de la puissance de leurs armes supérieures : tous ces vices, contraires au succès, durent frapper les yeux de ce célèbre capitaine; il est donc difficile de lui attribuer le conseil de la marche sur Dresde. Mais on peut lui reprocher de n'avoir pas employé l'ascendant

que ses talens lui donnaient pour empêcher cette dangereuse opération : c'est un manque d'énergie dans le caractère. Il est vrai que Moreau, qui avait appartenu à la cause contre laquelle on combattait, et, de plus, étranger au milieu d'une réunion dont il pouvait exciter les soupçons, devait être également déterminé à s'imposer une sage réserve, et par les scrupules de sa délicatesse, et par l'espérance que le hasard ferait ce qu'il était refusé au génie d'opérer. Mais la consternation que sa mort répandit parmi les alliés attesta qu'ils ne lui imputèrent pas l'échec qu'ils venaient de subir. L'armée avait une haute idée de l'influence qu'il exercerait sur les soldats de Bonaparte; et Moreau lui-même, à qui ses détracteurs n'ont jamais contesté de la modestie, avait eu assez de confiance dans son crédit pour dire publiquement : « Messieurs, le prince de « Suède d'un côté, et moi de l'autre : Bonaparte « verra bientôt diminuer ses rangs. » La manière dont il fut blessé ajoutait à la sensation générale que cet événement produisit : il ne quittait plus l'empereur de Russie, qui le retenait à côté de lui. Occupés ensemble à examiner les mouvemens de l'ennemi, un ruisseau fangeux les avait contraints de se séparer; l'empereur se tenait au-delà et le général Moreau en deçà; mais ils étaient

si rappprochés, qu'ils conversaient et s'entendaient sans changer le ton de leur voix; on peut dire qu'ils étaient à peine séparés de la longueur du cheval de l'empereur : un boulet de canon arrive, et prend les deux jambes de Moreau en passant horizontalement sous le ventre de son cheval. L'amputation fut faite heureusement par le docteur Véli, premier médecin de l'empereur Alexandre; mais on se vit obligé d'emporter sur le champ le blessé. Quoiqu'il fût transporté sur un brancard, la grande distance, les contrariétés d'un mauvais temps, exercèrent sur lui de funestes effets; il mourut à Laun peu de jours après. Ainsi finit un illustre guerrier. Il eût fait de plus grandes choses, si la fermeté de son caractère eût été à la hauteur de ses talens, de son courage et de la pureté de son cœur. Il ne commit qu'une faute dans sa vie : celle d'avoir combattu pour des factieux contre son roi; mais il allait contribuer à relever le trône qu'il avait concouru à renverser : la postérité l'absoudra.

La retraite fut ordonnée pendant la nuit. Toutes les troupes se mirent successivement en mouvement; elles reprirent presque toutes les directions qu'elles avaient tenues en marchant sur Dresde. Le corps de Klenau, si vivement entamé la veille, fut presque entièrement détruit. Tou-

jours engagé dans les mauvais chemins qui conduisaient sur Freyberg, séparé du reste de l'armée par l'impraticable vallée de Tharan, il ne put résister aux attaques réitérées de Murat. Le terrain était détrempé par les pluies à un tel degré que les souliers des soldats demeuraient enfoncés dans la boue. Les fusils, exposés pendant la nuit à une pluie continuelle, ne faisaient plus feu. Les soldats, dira-t-on, avaient leurs bayonnettes : j'en conviens; mais des hommes épuisés de fatigues, dans un terrain où ils ne peuvent se mouvoir, ont-ils assez de forces pour repousser de la cavalerie? Ce fut l'arme dont Murat se hâta de se servir, avant que les autrichiens fussent entrés dans les défilés qu'ils devaient traverser. Presque tous les régimens mirent bas les armes; et quelque élevée que paraisse l'évaluation que les historiens ont faite de la perte de Klenau, elle peut ne pas être exagérée.

La retraite du reste de l'armée ne fut point inquiétée, quoiqu'il n'y présidât pas un ordre parfait, et que les chemins présentassent un enchaînement d'obstacles.

Le grand duc m'ordonna de choisir le camp. Je ne fus jamais plus embarrassé. Je ne trouvais pas d'emplacement convenable pour la cavalerie; il fallait donc l'établir derrière l'infanterie, et

placer cette dernière de manière qu'il fût moralement certain qu'elle ne serait pas forcée : mais tout le terrain n'était couvert que de mamelons détachés, séparés les uns des autres par de profonds et larges ravins : chaque troupe était réduite à se défendre isolément; on n'apercevait pas de point qui pût devenir un anneau principal : il était par conséquent impossible d'admettre un système de défense.

Le lendemain, la marche se continua par des chemins non moins pénibles, à travers une grande forêt : la colonne était à chaque instant arrêtée par des canons ou par des caissons qu'il fallait réparer ou tirer d'un mauvais pas. On conçoit bien que, dans une semblable marche, la cavalerie et l'artillerie devaient avoir la tête de la colonne.

La tranquillité avec laquelle Bonaparte laissait filer l'armée était la preuve la plus éclatante qu'il n'aurait pas cru poursuivre une armée battue et démoralisée par une défaite. Ceux qui, en étudiant les campagnes de Bonaparte, auront appris à approfondir son caractère et sa manière de faire la guerre, jugeront toujours sainement du plus ou moins de supériorité qu'il crut avoir obtenu sur son ennemi dans une bataille gagnée, s'ils examinent avec attention le degré de chaleur qu'il mit à le poursuivre après la victoire.

Pendant que Bonaparte livrait une bataille, où il est incontestable que tous les avantages du terrain furent pour lui, le général Vandamme passait l'Elbe à Kœnigstein, et pénétrait en Bohême par la route de Tœplitz avec quarante mille hommes. Cette diversion, qui ne faisait qu'une faible distraction des forces de Bonaparte sous les ordres d'un général entreprenant et intrépide, fut militairement et politiquement bien pensée: militairement, parce qu'elle agissait de près sur la communication de l'armée alliée, la plus abondante en vivres et en toute espèce de ressources; politiquement, parce qu'elle portait la guerre au milieu d'une province que l'empereur d'Autriche avait le plus grand intérêt à préserver de ce fléau. L'entreprise de Vandamme devait d'autant plus sûrement réussir, que ce général n'avait d'opposition à rencontrer que dans une division d'infanterie de la garde impériale russe, à laquelle une brigade de cavalerie était jointe. Ces troupes, sous le commandement supérieur du comte Ostermann, avaient été destinées à observer le fort de Kœnigstein. Elles devaient empêcher que les troupes qui en sortiraient ne vinssent inquiéter l'expédition de Dresde ou faire des courses en Bohême.

Le général Vandamme débouche de Kœnigstein le 26 août, et vint d'abord occuper le camp retranché de Pirna. Marchant ensuite dans la direction de Tœplitz, il continua de pousser devant lui le comte Ostermann. Celui-ci, d'une intrépidité que les relations du temps ont vantée et dont l'histoire conservera la mémoire, disputa chaque pouce de terrain à son adversaire. Profitant de l'avantage de commander une troupe qui appartenait à l'élite de l'armée, Ostermann ne cédait qu'en combattant, et pas à pas. Quelque affaiblis que fussent ses rangs, il persistait dans l'intention de résister jusqu'à son dernier homme. Au milieu de cette glorieuse crise, Ostermann avait le bonheur d'être puissamment secondé. Le lieutenant-général Yermoloff, dont le nom seul est un éloge militaire, dirigeait l'infanterie; et le prince Léopold de Cobourg conduisait la cavalerie avec une bravoure qui fit l'admiration de tous. Quelque défavorable que fût pour cette arme un défilé continuel, le prince répéta plusieurs charges, à la tête desquelles on le vit toujours fondre sur l'ennemi.

Malgré tant de généreux efforts, le nombre des ennemis et la valeur éprouvée de leur chef devaient néanmoins triompher. Ostermann fut successivement rejetté sur Nollendorff et sur Kulm.

Ce village était la dernière barrière qu'Ostermann et ses braves compagnons pussent opposer à la poursuite de Vandamme : de sa conservation dépendait le salut de l'armée alliée.

J'ai dit que la retraite de l'armée se continua le lendemain par des chemins non moins mauvais que ceux de la veille. La forêt que la route traversait était si épaisse, qu'on ne pouvait pas opérer, sur les côtés, les déblayemens nécessaires, avec la promptitude qu'un mouvement rétrogradé exige. J'étais pressé d'arriver assez à temps au terme de la marche pour reconnaître un camp où les circonstances demandaient que les troupes fussent établies. Accompagné de deux officiers de l'état-major, je me frayai chemin en écartant les branches dans les parties les moins fourrées. Je parvins à dépasser la colonne et à gagner de l'avance sur elle.

La cavalerie, qui avait marché en tête, était sortie de la forêt et avait mis pied à terre au débouché du défilé ; les officiers faisaient leur halte. Quand ils me virent, le colonel Protosoff, chef d'escadron des gardes à cheval, me dit : « Eh « bien, colonel, vous allez nous donner des can- « tonnemens. — Non, répondis-je, l'ennemi est « trop proche : je vais vous chercher un camp. »

Nous avions à peine fait quelques centaines de

pas, que nous aperçûmes, sur la chaussée de Dresde à Tœplitz, un officier allant à toute bride vers cette ville, où se rendait le quartier-général. Je fis courir après lui un de ceux qui m'accompagnaient, avec ordre de me l'amener. Je courus moi-même à sa rencontre. « Dans le moment, dit « cet officier, l'ennemi va déboucher dans la « plaine si nous ne sommes pas secourus : le gé- « néral Ostermann ne peut plus tenir. » Je tournai bride, et arrivant en toute hâte à la cavalerie que je venais de quitter : « Vite, Messieurs, m'écriai-je, à cheval..... L'ennemi va paraître »..... Je ne saurais trop exalter l'empressement avec lequel les officiers déférèrent à cet avis. Le lieutenant-général Depreradowitch, qui commandait la première division de la cavalerie des gardes, montra le plus vif empressement. Ce lieutenant-général ne parlait avec moi qu'allemand; mais tout ce qu'il me dit et sa contenance ne me laissèrent aucun doute sur la résolution avec laquelle il aborderait l'ennemi : c'est une justice que j'aime à lui rendre. Aussitôt que nous arrivâmes dans le bassin de Tœplitz, je priai le lieutenant-général de faire former les escadrons. Je vis avec plaisir que nous nous retrouvions dans une vaste plaine. Elle s'étendait sur notre droite, laissant à gauche les montagnes d'où nous sortions, et dont la

grande route longeait le pied, en s'en éloignant de quelques centaines de pas à l'est.

Les généraux Ostermann et Yermoloff ne s'attendaient point à nous voir paraître si promptement. Dès que je les apperçus, je courus à eux. Le désir de connaître les forces qui leur arrivaient les avait fait approcher quelques pas au devant de moi : « Colonel, me dit le comte Ostermann, nous allons être forcés ». Mes yeux avaient déjà parcouru le terrain qu'il était aisé d'analyser. « Non, répondis-je au général, nous ne serons pas forcés; nous allons mettre en première ligne toute notre artillerie, qui concentrera ses feux sur le débouché. Toute notre cavalerie va se déployer derrière l'artillerie. Nous porterons ce que nous avons d'infanterie sur notre gauche: elle s'étendra du pied des montagnes vers les cîmes. (Il est à remarquer que ces montagnes étaient couvertes de bois). L'ennemi n'osera jamais déboucher devant ces dispositions : il cherchera à nous tourner par notre gauche; il ne trouvera pas de chemin; il perdra du temps; à chaque instant, quelques corps de l'armée nous arriveront; nous gagnerons ainsi la nuit; et demain il faudra les attaquer à la pointe du jour; tels furent, non pas seulement le sens, mais les propres termes de ma réponse. Le comte dit

quelques mots en russe au général Yermoloff, qui répondit de même. Sans les avoir compris, je ne pus pas douter que ma proposition obtenait leur suffrage. « Cher colonel, me dit le comte, en me tendant la main, restez auprès de moi; vous savez bien que j'ai toujours eu de l'amitié pour vous. — Je ne vous quitterai pas, lui répondis-je; c'est d'ailleurs mon devoir ». Je ne sais si l'ennemi devina nos projets, et s'il crut devoir faire un effort avant que nos troupes fussent déployées; mais il parut redoubler de force et vouloir entrer dans la plaine. Déjà le général Yermoloff nous avait quittés pour se rapprocher de son infanterie. Le coup de collier que donna l'ennemi parut chanceux au général Ostermann. Soyons bien tranquilles, lui dis-je : ils n'entreront pas dans la plaine. Ce ne fut en effet qu'un feu éphémère : l'ennemi ne poussa pas davantage.

Sur ces entrefaites, la division de cavalerie légère de la garde était sortie du défilé. Elle se porta au galop sur notre terrain, et prit la gauche de la grosse cavalerie; c'est-à-dire qu'elle s'approcha du pied des montagnes, qui venaient s'incliner et se perdre dans la plaine. Bientôt après parut le corps des grenadiers, commandé par le brave et habile Rajewski. Ces grenadiers se placèrent à la gauche de la cavalerie, en s'étendant

vers la cîme des montagnes. Ils se lièrent par là aux positions qu'occupait l'infanterie de Yermoloff, dont ils devinrent un formidable appui. Je fus alors plus que jamais raffermi dans l'assurance que j'avais donnée aux deux généraux dès le premier moment de notre rencontre. Il me paraissait bien certain que l'ennemi ne sortirait pas du défilé : le jour, d'ailleurs, touchait à sa fin. De nouveaux efforts de l'ennemi menacèrent pourtant de devenir décisifs. C'est alors que le général Ostermann voulut joindre ses troupes les plus avancées. Nous nous y acheminions, lorsque nous vîmes amener un officier supérieur fait prisonnier, je l'arrêtai pour lui faire les questions d'usage sur le nom du général qui commandait devant nous. Le général Ostermann continuait son chemin : il était à peine à trente pas de moi, qu'un éclat d'obus vint lui fracasser le bras. Son cheval tourna, et le calme du général montra toute la fermeté et la force de son âme. Le hazard m'avait servi ; car, sans l'apparition de cet officier, marchant près du général, du côté où il fut frappé, il est à présumer que je l'eusse été le premier. Ostermann, couvert de gloire, fut contraint de quitter un champ de bataille où il laissait son bras et son nom. La gravure s'est chargée de le transmettre à la postérité, en plaçant sous son portrait le titre

du moderne Léonidas. Il est indubitable que, si tant d'efforts ne fussent pas parvenus à empêcher Vandamme de déboucher dans la plaine, c'en était fait de l'armée combinée qui revenait de Dresde. Les dix mille hommes du comte Ostermann, soutenus par quelques escadrons que les combats avaient affaiblis, débordés de toutes parts, auraient été renversés hors du défilé. Vandamme avait à peine une demi-lieue à faire sur la chaussée qu'il avait suivie, pour arriver au débouché de celui par lequel l'armée sortait de la forêt. Afin de bien comprendre toute l'étendue du péril qui menaçait l'armée, il est nécessaire de se représenter le pays où l'on agissait.

Le général Vandamme suivait la grande route qui de Dresde va à Prague; celle par laquelle l'armée se retirait partait d'un point vis-à-vis de de Dresde, et cheminait parallèlement à la première, à travers une épaisse forêt qui les séparait l'une de l'autre. Elle était telle que la nature l'offrait : l'art ne l'avait point travaillée. Ces deux routes venaient verser dans un entonnoir que les montagnes dessinaient sous la forme d'une plaine où la petite ville de Tœplitz était située. Mais il est essentiel de remarquer que le débouché par lequel Vandamme entrait dans la plaine, était bien plus rapproché de son point de départ,

que celui par lequel l'armée descendait dans cette même plaine. Ainsi, abstraction faite de la nature des chemins, ce général avait eu une bien plus courte distance à parcourir, que l'armée, pour sortir des montagnes. En était-il débouché, rien ne pouvait plus entraver la rapidité avec laquelle il ne tenait qu'à lui de se porter, en face de la seule issue qui restait à l'armée austro-prusso-russe. Lorsqu'il eut été établi, comment aurait-on pu le forcer à céder le passage? L'armée n'avait pour elle que les faibles ressources de la tiraillerie. Si Vandamme eut placé ses batteries dans la direction du prolongement de la colonne, encore engagée dans le défilé, quel désordre n'y aurait-il pas causé, et quel ravage n'y aurait-il pas fait? Pour comble de désastre, on avait dû donner à la cavalerie la tête de cette colonne. Veut-on admettre que l'armée eût trouvé à s'écouler sur sa droite? Mais à travers l'aspérité des montagnes, sans route frayée, elle eut été comdamnée à abandonner son matériel, à perdre sa cavalerie, et à livrer la queue de sa colonne à la merci des ennemis qui la suivaient. Reconnaissons donc toute l'immensité du service que rendit le comte Ostermann; que les alliés ne perdent jamais de vue ce que firent et les généraux qui combattirent sous lui et ses dix mille hommes de la garde impériale.

russe : les dangers n'en imposèrent point à leur bravoure, et les pertes qu'ils essuyaient n'ébranlèrent pas un moment leur contenance.

Le général Yermoloff succéda dans le commandement au général en chef Ostermann. Il avait eu trop de part au succès de la journée pour qu'on pût craindre qu'il n'en consommât pas l'œuvre du salut et de gloire auquel il avait si puissamment concouru.

Vandamme avait laissé échapper le moment où la victoire s'offrait à lui : il ne lui restait plus d'espoir dès l'instant que les premières troupes qui revenaient de l'expédition de Dresde s'unirent à celles qui, étant seules, avaient arrêté sa marche. Nous n'eûmes plus que quelques feux de mousqueterie qui s'échangèrent, et des coups de canon qui se prolongèrent de part et d'autre. La nuit surprit les deux partis dans cet état de combat, qui ne terminait pas l'affaire, parce que les alliés ne forçaient pas le général Vandamme à se retirer, et que celui-ci ne forçait pas les troupes alliées à lui livrer passage.

Miloradowitsch commandait toute la garde impériale, sous les ordres du grand duc Constantin. A la tombée de la nuit, quand toutes les troupes furent sorties du défilé, il prit le commandement que lui remit le général Yermoloff. Ce général

reconnut la nécessité de céder à la hiérarchie des rangs; mais il ne put me dissimuler combien ce sacrifice lui était pénible. Il abandonnait le fruit d'une journée laborieuse et glorieuse à un général couvert de lauriers à la vérité, mais que son devoir avait retenu éloigné d'une action que la gloire et les travaux signalaient. Les troupes gardèrent toute la nuit la position où le combat les avait laissées. Le prince Démétri-Galitzin, qui commandait la cavalerie de la garde impériale, jugea convenable de faire mettre le feu à un village situé devant le front des chevaliers-gardes. Il était à présumer qu'il serait occupé par de l'infanterie ennemie; et la trop petite distance entre les tirailleurs et la cavalerie aurait infailliblement causé de grands ravages: plusieurs balles étaient déja venues blesser et tuer des chevaux dans les rangs. L'infanterie fut, en effet, chassée du village que je crois avoir été celui de Karvitz. Mais il en résulta un autre inconvénient : les flammes éclairèrent le tir du canon, et la troupe eut à souffrir de l'artillerie. Il était pourtant indispensable de rester en place; un mouvement rétrograde aurait pu enhardir l'ennemi à pénétrer dans la plaine, à la droite de la ligne : on sait qu'à la guerre il n'y a pas de légère concession faite à un ennemi entreprenant et expérimenté. Quand le calme fut bien établi, et que,

fatigué de tirer des coups incertains, les deux partis se furent résignés au repos, le général Miloradowitsch m'ordonna de l'accompagner à son quartier, où je passai la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, le général se rendit sur le champ de bataille de la veille. Toutes les troupes étaient entrées dans la plaine; à l'exception de l'énorme perte que le général Klenau avait faite, l'armée alliée en avait assez imposé aux ennemis pour qu'ils eussent respecté sa retraite. Bonaparte était fort éloigné de penser qu'il avait remporté une de ces victoires qui mettent le vaincu à la merci du vainqueur. On connaît l'aveu qu'il en fit. L'opinion de Napoléon sur la nullité de sa victoire est confirmée par celle de l'auteur lui-même, dont les jugemens sont une autorité. [1]

Les revers éprouvés par Klenau, doivent avertir des dangers que l'on court en ne liant pas toutes les troupes ensemble un jour de bataille. Ils nous prouvent que les troupes doivent s'appuyer réciproquement, sans mettre toute leur confiance dans les appuis que fournissent les accidens du terrain, qu'il ne faut pourtant pas dédaigner : mais, si la nature n'a point offert le moyen d'appuyer un flanc, et si la fortification n'a point eu le temps

[1] Spectateur milit., I.er vol., p. 261.

de créer cet appui, il faut cependant y pourvoir. La ruine de la division de Mesko nous a prouvé qu'un flanc découvert entraine une défaite. Ne pourrait-on pas suppléer à l'absence de ces moyens en plaçant des troupes en colonnes derrière l'extrémité d'un flanc découvert? N'y suppléerait-on pas encore en refusant ce flanc par l'oblique? Enfin, par un dernier moyen, ne couvrirait-on pas un flanc en plaçant une troupe à une certaine distance en arrière, de manière que le dernier homme de la ligne couvrît le premier homme de la troupe qui formerait le prolongement. Mais, dans ces différentes suppositions, il ne faudrait pas rester inactif quand l'ennemi fait un mouvement offensif. Il faudrait avoir prévu ce mouvement, et se porter soi-même rapidement sur un point de la ligne ennemie. Si on adoptait ce système, il faudrait moins s'occuper d'étendre sa ligne que de la rendre nerveuse sur tous les points et principalement aux extrémités. Je ne conçois pas comment on redoute tant de voir enfoncer le centre, et pourquoi on ne fait pas trouver à l'ennemi sa perte, quand il croit avoir trouvé la victoire, dans ce centre enfoncé; il est bien plus dangereux, à mon avis, de voir l'ennemi enfoncer une aîle, ainsi que l'archiduc Charles le fit à Wurzbourg contre Jourdan : car alors toute la li-

g ne est prise à revers. C'est donc avec raison que e général Pelet, dont tous les raisonnemens signalent l'homme capable de donner des leçons, reproche au prince de Schwartzenberg d'avoir, le jour de la bataille, entassé derrière son centre des troupes qui lui devinrent non seulement inutiles, mais encore à charge. On pourrait lui objecter que ce généralissime savait que la manœuvre favorite de Bonaparte était d'enfoncer le centre de la ligne ennemie par un masse de forces et de la séparer. On pourrait faire observer au général que, par la position de Bonaparte dans Dresde, le pivot de sa force était vis-à-vis du centre de l'armée alliée. Or, les efforts qu'il pouvait faire sur ce point étaient d'autant plus à redouter que, s'ils échouaient, sa position n'en restait pas moins la même : les feux de la forteresse et du camp retranché protégeaient le retour des troupes qui auraient été renversées, et arrêtaient la poursuites des plus forts. Le prince de Schwartzenberg avait donc tout à craindre à son centre, et rien à espérer. La sureté de son aile droite lui était garantie par la supériorité de sa cavalerie, inutile au centre. Mais en accumulant ses troupes derrière le centre, le prince se privait des moyens d'agir contre les flancs des corps qui seraient venus l'y attaquer; et dont le mouvement aurait fait taire

les feux de la place : voilà sans doute la faute qui a fait encourir au généralissime le reproche que le général Pelet lui adresse. [1] Ce prince peut bien moins se disculper du tort que le même général lui impute, sur l'isolement ou il laissa le général Klenau.

Quoique les historiens de Bonaparte nous le peignent [2] réduit, au milieu de sa victoire, à s'occuper de nouvelles mesures de défense ; quoique les revers que ses armées venaient d'éprouver en Silésie et aux portes de Berlin eussent autorisé à lui supposer de l'incertitude entre attaquer ou attendre son ennemi ; lui prêter une pareille hésitation eût été chez son adversaire le cachet de l'incapacité. La retraite que les alliés venaient d'effectuer devant Bonaparte après un combat et une bataille, les humiliations que la fortune venait de faire subir à ceux de ses corps qu'il ne commandait pas en personne, révélaient la conduite que son caractère allait lui tracer : il eût fallut être frappé de toute privation de sens pour croire un instant que Bonaparte ne se hâterait pas de venir attaquer l'armée alliée, quel-

---

[1] Spectateur milit., I.er vol., 3.me livraison, page 261.

[2] *Ib.*, *ib.*, *ib.*, page 159.

[3] *Ib.*, *ib.*, page 168.

que part qu'elle fut postée. Il pouvait se persuader que les alliés, obligés de se retirer dès le premier combat qu'ils avaient soutenu depuis leur réunion, persistaient à le croire invincible. Il était autorisé à penser qu'ils auraient besoin de quelques jours pour rétablir le désordre qui devait s'être infailliblement glissé dans leurs rangs : que leur restait-il donc à faire, à ceux qui avaient encore plus de forces que Bonaparte ne pouvait en déployer devant eux ? Il fallait le prévenir, il fallait attaquer soi-même le corps qu'on avait en présence, avant qu'il pût se grossir. Cet expédient était trop naturel et trop conforme aux principes, pour qu'il échappât aux alliés. Il fut donc résolu que, dès le 30, Vandamme serait attaqué. Quelque proche que Bonaparte fût de son lieutenant, il n'était pas vraisemblable qu'il pût le joindre avant la fin de l'action ; mais si Vandamme, après avoir été battu, était forcé de se retirer par un défilé, il était indubitable que le désordre de ses troupes se communiquerait à celles qui seraient envoyées à son secours par le même défilé. Il n'y avait donc pas de temps à perdre : il fallait attaquer le général Vandamme avec une vigueur capable d'opérer la dissolution de son corps avant qu'il pût être soutenu. L'attaque aurait dû commencer à la pointe du jour :

vers la cîme des montagnes. Ils se lièrent par là aux positions qu'occupait l'infanterie de Yermoloff, dont ils devinrent un formidable appui. Je fus alors plus que jamais raffermi dans l'assurance que j'avais donnée aux deux généraux dès le premier moment de notre rencontre. Il me paraissait bien certain que l'ennemi ne sortirait pas du défilé : le jour, d'ailleurs, touchait à sa fin. De nouveaux efforts de l'ennemi menacèrent pourtant de devenir décisifs. C'est alors que le général Ostermann voulut joindre ses troupes les plus avancées. Nous nous y acheminions, lorsque nous vîmes amener un officier supérieur fait prisonnier, je l'arrêtai pour lui faire les questions d'usage sur le nom du général qui commandait devant nous. Le général Ostermann continuait son chemin : il était à peine à trente pas de moi, qu'un éclat d'obus vint lui fracasser le bras. Son cheval tourna, et le calme du général montra toute la fermeté et la force de son âme. Le hazard m'avait servi ; car, sans l'apparition de cet officier, marchant près du général, du côté où il fut frappé, il est à présumer que je l'eusse été le premier. Ostermann, couvert de gloire, fut contraint de quitter un champ de bataille où il laissait son bras et son nom. La gravure s'est chargée de le transmettre à la postérité, en plaçant sous son portrait le titre

du moderne Léonidas. Il est indubitable que, si tant d'efforts ne fussent pas parvenus à empêcher Vandamme de déboucher dans la plaine, c'en était fait de l'armée combinée qui revenait de Dresde. Les dix mille hommes du comte Ostermann, soutenus par quelques escadrons que les combats avaient affaiblis, débordés de toutes parts, auraient été renversés hors du défilé. Vandamme avait à peine une demi-lieue à faire sur la chaussée qu'il avait suivie, pour arriver au débouché de celui par lequel l'armée sortait de la forêt. Afin de bien comprendre toute l'étendue du péril qui menaçait l'armée, il est nécessaire de se représenter le pays où l'on agissait.

Le général Vandamme suivait la grande route qui de Dresde va à Prague; celle par laquelle l'armée se retirait partait d'un point vis-à-vis de de Dresde, et cheminait parallèlement à la première, à travers une épaisse forêt qui les séparait l'une de l'autre. Elle était telle que la nature l'offrait : l'art ne l'avait point travaillée. Ces deux routes venaient verser dans un entonnoir que les montagnes dessinaient sous la forme d'une plaine où la petite ville de Tœplitz était située. Mais il est essentiel de remarquer que le débouché par lequel Vandamme entrait dans la plaine, était bien plus rapproché de son point de départ,

que celui par lequel l'armée descendait dans cette même plaine. Ainsi, abstraction faite de la nature des chemins, ce général avait eu une bien plus courte distance à parcourir, que l'armée, pour sortir des montagnes. En était-il débouché, rien ne pouvait plus entraver la rapidité avec laquelle il ne tenait qu'à lui de se porter, en face de la seule issue qui restait à l'armée austro-prusso-russe. Lorsqu'il eut été établi, comment aurait-on pu le forcer à céder le passage? L'armée n'avait pour elle que les faibles ressources de la tiraillerie. Si Vandamme eut placé ses batteries dans la direction du prolongement de la colonne, encore engagée dans le défilé, quel désordre n'y aurait-il pas causé, et quel ravage n'y aurait-il pas fait? Pour comble de désastre, on avait dû donner à la cavalerie la tête de cette colonne. Veut-on admettre que l'armée eût trouvé à s'écouler sur sa droite? Mais à travers l'aspérité des montagnes, sans route frayée, elle eut été comdamnée à abandonner son matériel, à perdre sa cavalerie, et à livrer la queue de sa colonne à la merci des ennemis qui la suivaient. Reconnaissons donc toute l'immensité du service que rendit le comte Ostermann; que les alliés ne perdent jamais de vue ce que firent et les généraux qui combattirent sous lui et ses dix mille hommes de la garde impériale.

russe : les dangers n'en imposèrent point à leur bravoure, et les pertes qu'ils essuyaient n'ébranlèrent pas un moment leur contenance.

Le général Yermoloff succéda dans le commandement au général en chef Ostermann. Il avait eu trop de part au succès de la journée pour qu'on pût craindre qu'il n'en consommât pas l'œuvre du salut et de gloire auquel il avait si puissamment concouru.

Vandamme avait laissé échapper le moment où la victoire s'offrait à lui : il ne lui restait plus d'espoir dès l'instant que les premières troupes qui revenaient de l'expédition de Dresde s'unirent à celles qui, étant seules, avaient arrêté sa marche. Nous n'eûmes plus que quelques feux de mousqueterie qui s'échangèrent, et des coups de canon qui se prolongèrent de part et d'autre. La nuit surprit les deux partis dans cet état de combat, qui ne terminait pas l'affaire, parce que les alliés ne forçaient pas le général Vandamme à se retirer, et que celui-ci ne forçait pas les troupes alliées à lui livrer passage.

Miloradowitsch commandait toute la garde impériale, sous les ordres du grand duc Constantin. A la tombée de la nuit, quand toutes les troupes furent sorties du défilé, il prit le commandement que lui remit le général Yermoloff. Ce général

fatigué de tirer des coups incertains, les deux partis se furent résignés au repos, le général Miloradowitsch m'ordonna de l'accompagner à son quartier, où je passai la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, le général se rendit sur le champ de bataille de la veille. Toutes les troupes étaient entrées dans la plaine; à l'exception de l'énorme perte que le général Klenau avait faite, l'armée alliée en avait assez imposé aux ennemis pour qu'ils eussent respecté sa retraite. Bonaparte était fort éloigné de penser qu'il avait remporté une de ces victoires qui mettent le vaincu à la merci du vainqueur. On connaît l'aveu qu'il en fit. L'opinion de Napoléon sur la nullité de sa victoire est confirmée par celle de l'auteur lui-même, dont les jugemens sont une autorité. [1]

Les revers éprouvés par Klenau, doivent avertir des dangers que l'on court en ne liant pas toutes les troupes ensemble un jour de bataille. Ils nous prouvent que les troupes doivent s'appuyer réciproquement, sans mettre toute leur confiance dans les appuis que fournissent les accidens du terrain, qu'il ne faut pourtant pas dédaigner : mais, si la nature n'a point offert le moyen d'appuyer un flanc, et si la fortification n'a point eu le temps

[1] Spectateur milit., I.er vol., p. 261.

de créer cet appui, il faut cependant y pourvoir. La ruine de la division de Mesko nous a prouvé qu'un flanc découvert entraine une défaite. Ne pourrait-on pas suppléer à l'absence de ces moyens en plaçant des troupes en colonnes derrière l'extrémité d'un flanc découvert? N'y suppléerait-on pas encore en refusant ce flanc par l'oblique? Enfin, par un dernier moyen, ne couvrirait-on pas un flanc en plaçant une troupe à une certaine distance en arrière, de manière que le dernier homme de la ligne couvrît le premier homme de la troupe qui formerait le prolongement. Mais, dans ces différentes suppositions, il ne faudrait pas rester inactif quand l'ennemi fait un mouvement offensif. Il faudrait avoir prévu ce mouvement, et se porter soi-même rapidement sur un point de la ligne ennemie. Si on adoptait ce système, il faudrait moins s'occuper d'étendre sa ligne que de la rendre nerveuse sur tous les points et principalement aux extrémités. Je ne conçois pas comment on redoute tant de voir enfoncer le centre, et pourquoi on ne fait pas trouver à l'ennemi sa perte, quand il croit avoir trouvé la victoire, dans ce centre enfoncé; il est bien plus dangereux, à mon avis, de voir l'ennemi enfoncer une aîle, ainsi que l'archiduc Charles le fit à Wurzbourg contre Jourdan : car alors toute la li-

gne est prise à revers. C'est donc avec raison que e général Pelet, dont tous les raisonnemens signalent l'homme capable de donner des leçons, reproche au prince de Schwartzenberg d'avoir, le jour de la bataille, entassé derrière son centre des troupes qui lui devinrent non seulement inutiles, mais encore à charge. On pourrait lui objecter que ce généralissime savait que la manœuvre favorite de Bonaparte était d'enfoncer le centre de la ligne ennemie par un masse de forces et de la séparer. On pourrait faire observer au général que, par la position de Bonaparte dans Dresde, le pivot de sa force était vis-à-vis du centre de l'armée alliée. Or, les efforts qu'il pouvait faire sur ce point étaient d'autant plus à redouter que, s'ils échouaient, sa position n'en restait pas moins la même : les feux de la forteresse et du camp retranché protégeaient le retour des troupes qui auraient été renversées, et arrêtaient la poursuites des plus forts. Le prince de Schwartzenberg avait donc tout à craindre à son centre, et rien à espérer. La sureté de son aile droite lui était garantie par la supériorité de sa cavalerie, inutile au centre. Mais en accumulant ses troupes derrière le centre, le prince se privait des moyens d'agir contre les flancs des corps qui seraient venus l'y attaquer; et dont le mouvement aurait fait taire

les feux de la place : voilà sans doute la faute qui a fait encourir au généralissime le reproche que le général Pelet lui adresse. [1] Ce prince peut bien moins se disculper du tort que le même général lui impute [2], sur l'isolement ou il laissa le général Klenau.

Quoique les historiens de Bonaparte nous le peignent [3] réduit, au milieu de sa victoire, à s'occuper de nouvelles mesures de défense ; quoique les revers que ses armées venaient d'éprouver en Silésie et aux portes de Berlin eussent autorisé à lui supposer de l'incertitude entre attaquer ou attendre son ennemi ; lui prêter une pareille hésitation eût été chez son adversaire le cachet de l'incapacité. La retraite que les alliés venaient d'effectuer devant Bonaparte après un combat et une bataille, les humiliations que la fortune venait de faire subir à ceux de ses corps qu'il ne commandait pas en personne, révélaient la conduite que son caractère allait lui tracer : il eût fallut être frappé de toute privation de sens pour croire un instant que Bonaparte ne se hâterait pas de venir attaquer l'armée alliée, quel-

---

[1] Spectateur milit., I.er vol., 3.me livraison, page 261.

[2] *Ib.*, *ib.*, *ib.*, page 159.

[3] *Ib.*, *ib.*, page 168.

que part qu'elle fut postée. Il pouvait se persuader que les alliés, obligés de se retirer dès le premier combat qu'ils avaient soutenu depuis leur réunion, persistaient à le croire invincible. Il était autorisé à penser qu'ils auraient besoin de quelques jours pour rétablir le désordre qui devait s'être infailliblement glissé dans leurs rangs : que leur restait-il donc à faire, à ceux qui avaient encore plus de forces que Bonaparte ne pouvait en déployer devant eux ? Il fallait le prévenir, il fallait attaquer soi-même le corps qu'on avait en présence, avant qu'il pût se grossir. Cet expédient était trop naturel et trop conforme aux principes, pour qu'il échappât aux alliés. Il fut donc résolu que, dès le 30, Vandamme serait attaqué. Quelque proche que Bonaparte fût de son lieutenant, il n'était pas vraisemblable qu'il pût le joindre avant la fin de l'action ; mais si Vandamme, après avoir été battu, était forcé de se retirer par un défilé, il était indubitable que le désordre de ses troupes se communiquerait à celles qui seraient envoyées à son secours par le même défilé. Il n'y avait donc pas de temps à perdre : il fallait attaquer le général Vandamme avec une vigueur capable d'opérer la dissolution de son corps avant qu'il pût être soutenu. L'attaque aurait dû commencer à la pointe du jour :

le pays était bien connu, et la nuit avait donné le temps de bien combiner les dispositions et de les distribuer aux troupes. Cependant le soleil était levé quand les généraux Toll et Diebitch arrivèrent sur le terrain pour y décider le mode de l'attaque. Le général Toll était attaché particulièrement à la personne de l'empereur Alexandre; et le général Diebitch remplissait les fonctions du chef de l'état-major. Le général Barclay de Tolli assistait à cette reconnaissance, à laquelle je ne crois pas que se trouvât le généralissime, prince de Schwartzenberg. Je doute même que son chef d'état-major, le lieutenant-général comte de Radetsky, y fût. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que Toll prononça le premier, et Diebitch adopta et appuya la résolution d'attaquer l'ennemi sur sa gauche. J'avais trop étudié le terrain pour ne pas reconnaître toute la gravité de la faute; et il y avait trop peu de temps que ces deux généraux avaient cessés d'être colonels avec moi pour que, franc parleur par caractère, je pusse garder le silence. Je dis donc, à très-haute voix, qu'il était impossible de concevoir une manœuvre plus fausse, et que toute la force de l'attaque devait se porter contre la droite de l'ennemi. Je ne manquai pas de faire observer qu'il allait garnir d'artillerie un mamelon isolé entre son centre et sa gauche. Ce

Ce général l'avait conquis bien certainement, si on a égard à la présence d'esprit et à l'énergie qui dirigèrent ses coups dans un moment où sa situation était telle, qu'il devait regarder sa perte inévitable. Il est évident, par le fait, qu'il était résolu de vendre chèrement sa vie; qu'il n'écoutait que la première impulsion de l'honneur, sans même délibérer sur les dispositions qu'il convenait de faire. Sa conduite fut à la fois hardie et courageuse; la gloire en fut la récompense. Que l'on cesse cependant de répandre que sa marche avait été calculée; il n'en est rien. Il fut vainqueur, ou plutôt il porta le dernier coup au corps de quarante mille hommes que le général Vandamme commandait : mais son succès fut improvisé, et sa manœuvre n'avait point été prévue. Quelle manie ont donc les généraux d'armée, de prétendre avoir combiné l'heureux résultat que le hasard leur procure! Croit-on qu'il soit donné au faible talent de voir au premier coup-d'œil ce qu'il importe de faire dans telle ou telle occurrence? Croit-on que l'homme timide ou incertain prendra le parti qui convient à la circonstance? Il faut, dans ce cas, l'union du talent, du courage et du caractère. Il n'est pas très-remarquable d'obtenir le succès dans une affaire sur laquelle on a médité dans le silence : l'homme

et, après s'être successivement élargi sur la gauche, aux villages d'Arbezau et de Kulm, il vient mourir en glacis à peu de distance de ce dernier village. Là commence une plaine dont toute l'étendue se porte sur la gauche; c'est-à-dire de l'ouest à l'est, où elle est bornée par un affluent de la Bilia. Mais les montagnes continuent sur la droite de la route, qui s'en éloigne peu, du nord au sud. Ainsi en allant du nord au sud, on peut toujours cheminer par la montagne parallèlement à la route. Il n'en serait pas de même du nord au sud par la partie de l'est : on serait forcé de quitter les montagnes, qui n'offriraient plus de direction parallèle à la route. La plaine dans laquelle on descend après Kulm, peut avoir trois quarts de lieue d'étendue de l'est à l'ouest, et autant du nord au sud. Elle est bornée à l'ouest par la continuation des montagnes; à l'est, par un affluent de la Bilia; et au nord par la chaîne des montagnes, qui passe derrière le village de Karvitz et continue jusqu'à l'Elbe.

Si cette description est devenue aussi claire que j'ai voulu la rendre, on voit que Vandamme n'avait de communication avec son armée que par le défilé que les montagnes dominaient à l'ouest, dans toute sa longueur, et qu'il n'avait point d'autre retraite. Je ne crois pas qu'il fallût un

génie de guerre bien étendu pour s'apercevoir que l'on devait s'établir derrière Vandamme par les montagnes à l'ouest, en liant les troupes destinées à cette manœuvre avec celles qui occupaient la plaine. Ainsi, toute l'opération était une affaire d'infanterie. C'était à cette arme à effectuer la perte de l'ennemi en s'emparant des montagnes. La cavalerie n'était plus qu'une arme secondaire : elle devait attendre, pour agir, que l'infanterie eût déterminé le mouvement rétrograde de l'ennemi, et produit dans les masses le désordre inévitable d'une retraite qui se fait par un défilé que l'ennemi domine. Au milieu d'un tel encombrement, quelques escadrons suffisent pour fouler aux pieds de leurs chevaux et tailler en pièces une troupe qui ne tarde plus à perdre la volonté de résister et se mettre en pleine déroute. Telles sont, si je ne me trompe, les données qui devaient diriger dans l'attaque contre le général Vandamme. J'ajoutai que le mamelon qui était à l'origine de la plaine, entre la gauche et le centre de l'ennemi, serait couvert d'artillerie; que nos troupes en seraient foudroyées durant toutes leurs marches en avant. Messieurs Toll et Diebitch n'eurent aucun égard à mes représentations : on ne pourrait nier aujourd'hui que le général Toll dit : « Il faut attaquer par notre droite la gauche de « l'ennemi. »

Déjà une division d'infanterie du corps de Collorédo, soutenue par une division de grenadiers commandée par le général Bianchi, s'avançait pour engager l'attaque. J'étais trop lié avec l'un et l'autre de ces généraux pour me contraindre devant eux. Je leur ouvris mon avis, en leur affirmant que nous allions échouer. Collorédo parut le croire, et Bianchi en fut convaincu. Encouragé par ce suffrage, je me dirigeai vers le général en chef Barclay de Tolli, qui était seul et à pied sur la grande route, les yeux fixés sur les troupes autrichiennes et sur la position de l'ennemi. Je m'approchai : après un moment de silence, je dis, sans paraître y attacher de l'importance : « Il me semble que cette attaque ne réussira pas; je crois que ce n'est que par les montagnes, sur la droite de l'ennemi, qu'on devrait attaquer. » Le général en chef des russes m'écouta sans distraire ses regards, et ne répondit pas. Barclay était trop homme de guerre pour ne pas voir aussi bien que moi que telle était en effet la seule direction que dût prendre l'attaque : mais l'avis du général Toll, attaché à l'empereur, était contraire, et le général Diebitch y avait adhéré.

Cependant je ne me rebutai pas. Le prince de Schwartzenberg était à cheval sur la route, à

quelques pas en arrière du général Barclay ; je m'approchai et lui dit : « Monseigneur, comment peut-il se faire qu'on adopte une idée aussi fausse que celle qui prévaut? Cette attaque échouera ». Je le vois, me répondit le prince : mais j'ai éprouvé dernièrement du désagrément en soutenant mon opinion, et je ne les contrarierai pas. Qu'on se rappelle que j'ai promis de rapporter un propos du prince de Schwartzenberg, duquel l'on pourrait induire que l'échauffourée de Dresde était en contradiction avec son sentiment propre. Cette opération était la seule qui avait eu lieu jusqu'alors. Je désire que mon induction soit fondée, pour la mémoire de ce prince, qui fut si digne de la profonde vénération de tous les gens d'honneur.

A quelques pas du prince, et en avant, était le comte de Radetsky, également sur la route, mais à pied. Je lui fis part de ma manière de voir. Ce chef de l'état-major autrichien me prit par le bras, et, sans me dire mot, il m'entraîna vers le prince : Monseigneur, lui dit-il, demandez lui ce qu'il pense? Il vient de me le dire, répondit le prince. Ainsi, d'après tout ce que j'ai rapporté, il est évident que les généraux Toll et Diebitch étaient les seuls de leurs avis.

Sur ces entrefaites, les autrichiens avaient com-

mencé leur attaque. Ils furent foudroyés et repoussés : trop de témoins existent aujourd'hui, et ceux que j'ai cités sont trop graves pour qu'on puisse lever le moindre doute sur l'exactitude de ces faits. Cependant je ne cessais de blâmer hautement ce qui se faisait. Quand j'insistais pour qu'on portât des forces par les montagnes sur la droite de l'ennemi, le colonel Potemkin, du régiment de Prébraginski, et même le général Yermoloff, me dirent que je ne trouverais pas de chemins, que ce terrain, où ils avaient combattu la veille, leur était parfaitement connu. Je leur assurai qu'il s'en trouverait qui seraient susceptibles de nous faire gagner les cîmes. Enfin, cédant à mes importunités, Miloradowitsch dit : « Allons, soyez tranquille; je m'en vais ordonner à une brigade de s'y porter. « Voici, dis-je la brigade du prince Philippe de Hesse-Hombourg qui se dispose à marcher, dirigez-là de ce côté. Je crois que cette brigade avait ordre de s'avancer pour soutenir l'attaque qui était engagée contre la gauche de l'ennemi. Le prince pourrait, au reste, nous éclairer sur ce point ». Miloradowitsch donna, en effet, l'ordre à Son Altesse de marcher contre la droite de l'ennemi. Je connaissais le prince depuis le temps où les hollandais firent le siége de Landrecies, et, depuis cette époque, nous n'avions pas quitté les

mêmes drapeaux. Ce prince joint au plus aimable extérieur la plus belle âme et la plus brillante valeur. Il avait pour Bonaparte la haine et l'esprit de vengeance dont devait être animé un prince de l'empire digne du nom qu'il portait. Modeste, instruit, capable de tout écouter, j'étais assuré d'avance qu'il ne repousserait pas mes observations.

Au-dessus du point où aboutissait l'extrême droite de l'ennemi, s'appercevait un pavillon qui frappait les regards par sa blancheur. Le terrain qui l'environnait, paraissait chargé de bois épais. « Voyez ce pavillon, Monseigneur, dis-je au prince; c'est là qu'il faut que nous arrivions. Oh, dit le prince, ce sera difficile. — La victoire est femme, repliquai-je, elle ne vous résistera pas. » Les régimens hongrois de Jérôme Collorédo et de Hiller composaient la brigade du prince. Nous marchâmes dans le plus grand ordre et d'un pas accéléré. Mes prévisions ne furent point trompées. Nous parvînmes sans obstacles majeurs au point que j'avais indiqué. Le prince saisit des clairières, et y rangea ses troupes. A peine avait-on commencé le déploiement, que je me portai en avant, après avoir recommandé de gagner les cîmes et de faire feu sur les derrières de l'ennemi. Il était assez difficile de bien découvrir ce qui se passait devant soi à cause du terrain fourré où nous

étions. Le brave Rajewski arriva presque aussitôt avec le corps de grenadiers qu'il commandait. « Je suis bien aise de vous voir, me dit-il, en me tendant la main; et au même moment son cheval fut frappé d'une balle ».

Cependant, l'ennemi ne tarda pas à sentir tout le danger dont il était menacé; il fit, sur les grenadiers russes, qui n'étaient pas encore totalement déployés, un feu et un mouvement qui les obligea à se replier. Le général se rapprocha des autrichiens prêts à combattre. Les deux colonels étaient fort près l'un de l'autre, de manière à s'entendre. Tous deux m'étaient connus, particulièrement l'un d'eux, était le colonel de Retzey du régiment de Collorédo; j'étais bien persuadé qu'il seraient parfaitement d'accord avec moi. Aussi leur dis-je, en passant avec le général Rajewski devant le front de leur régiment : « Tenez ferme, cela ne durera pas long-temps ». En même temps, je criai aux troupes qui étaient au bas des hauteurs, en avant le centre, faites avancer le centre: cet appel aux troupes du centre ne fut point improuvé par le général Rajewski, que je ne quittai plus.

Pendant que tout se passait ainsi, une division du régiment de Collorédo était parvenue à l'extrême cîme du mamelon le plus élevé de la chaîne.

Etendue sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi, elle faisait un feu nourri et bien dirigé. Or, on sait quelle sensation causent à des troupes des masses de feux ou même des feux de tirailleurs qui partent d'un bois, parce que l'homme grossit toujours à son désavantage le danger qu'il ne peut pas juger. Il semble encore que l'écho des bois multiplie les coups en multipliant le bruit. Au même instant, un régiment de hussards et des dragons autrichiens chargèrent sur ce qu'ils avaient devant eux. L'ennemi, entièrement renversé, ne fit plus que s'amonceler et se *pelotonner* dans le défilé, et que recevoir, sans y répondre, les coups de fusil tirés par l'infanterie établie sur le penchant des montagnes qui dominent ce défilé. Les alliés n'eurent donc qu'à se préserver du désordre qu'entraîne toujours après elle une victoire aussi promptement décidée et remportée sur un pareil terrain. Un expédient qu'emploie assez ordinairement l'ennemi qui se retire avec précipitation par un défilé, contribuait à augmenter le désordre et à rendre impossible la retraite des moins diligens : il mit le feu au village de Kulm. Après être descendu de la montagne en arrière de ce village, je le traversai pour rejoindre la ligne de bataille. Mais, au moment où j'en sortais, je vis arriver les souverains, qui voulaient

y entrer. J'avertis Leurs Majestés que le feu était allumé de toutes parts, et qu'il était à présumer que les caissons de munitions qui encombraient les avenues allaient sauter. Cet avertissement ne les arrêta pas : Leurs Majestés traversèrent Kulm, et se portèrent au-delà : elles ne pouvaient plus être témoins que d'une destruction à laquelle aucune résistance n'était opposée. Ceux des ennemis qui échappaient à la poursuite étaient réservés à devenir victimes de l'un de ces coups singuliers, par lesquels la fortune se plait quelquefois à signaler sa bisarrerie et à parer du manteau du talent ce qui n'est que l'effet du hasard. Le lieutenant-général Kleist, écarté de la direction qui lui avait été prescrite dans la retraite de Dresde, errait incertain de la route qu'il suivrait pour se réunir à l'armée. Une tendance naturelle le ramena vers la grande route de Dresde à Tœplitz. Il y entrait, quand il vit, accourant dans le plus grand désordre, les troupes qui, sauves de la défaite de Kulm, cherchaient à rejoindre Péterswald, où elles savaient que le maréchal Saint-Cyr devait les recueillir. Kleist les attaque sur-le-champ avec impétuosité, et leur ferme toute issue. Il n'en fallut pas davantage pour consommer la dissolution du corps de Vandamme, et décerner au général Kleist le dernier laurier de la journée.

Ce général l'avait conquis bien certainement, si on a égard à la présence d'esprit et à l'énergie qui dirigèrent ses coups dans un moment où sa situation était telle, qu'il devait regarder sa perte inévitable. Il est évident, par le fait, qu'il était résolu de vendre chèrement sa vie; qu'il n'écoutait que la première impulsion de l'honneur, sans même délibérer sur les dispositions qu'il convenait de faire. Sa conduite fut à la fois hardie et courageuse; la gloire en fut la récompense. Que l'on cesse cependant de répandre que sa marche avait été calculée; il n'en est rien. Il fut vainqueur, ou plutôt il porta le dernier coup au corps de quarante mille hommes que le général Vandamme commandait : mais son succès fut improvisé, et sa manœuvre n'avait point été prévue. Quelle manie ont donc les généraux d'armée, de prétendre avoir combiné l'heureux résultat que le hasard leur procure! Croit-on qu'il soit donné au faible talent de voir au premier coup-d'œil ce qu'il importe de faire dans telle ou telle occurrence? Croit-on que l'homme timide ou incertain prendra le parti qui convient à la circonstance? Il faut, dans ce cas, l'union du talent, du courage et du caractère. Il n'est pas très-remarquable d'obtenir le succès dans une affaire sur laquelle on a médité dans le silence : l'homme

de génie peut seul maîtriser les chances quand il n'a pas prévu l'événement. La situation du général Kleist eut beaucoup de similitude avec celle qui fit à Hohenlinden la gloire du général Richepanse. Ce général était également égaré et séparé de son armée, quand il tomba, au milieu d'une immense forêt, sur la queue de l'armée victorieuse de l'archiduc Jean. Cette attaque imprévue changea le sort des armes. La victoire repassa du côté du général en chef Moreau, et on prétendit que ce succès, dû au hasard, avait été le résultat d'une combinaison savante. Quoi qu'il en soit, le général Kleist, en coupant toute espèce de retraite aux restes désorganisés du général Vandamme, en consomma la ruine et mit le sceau au triomphe de la journée. Ce général commença la perte absolue de Bonaparte; car on ne désavoue plus, aujourd'hui, que la destruction de ce corps, en raison du nombre et de la qualité des hommes qui le composaient, énerva les forces de Bonaparte et prépara les désastres de Leipzig. C'est donc de Kulm, que les rois, si long-temps troublés dans leur domination ou privés de leur héritage, purent dater le renouvellement de leur ère.

Le général Vandamme était tombé prisonnier au pouvoir des alliés. Il remit son épée au colonel Stahl, l'un des aides-de-camp du grand duc

Constantin. Le soir même de l'affaire, cet officier me raconta l'événement en ces termes : « Je m'é-
« tais laissé entraîner dans la charge de cavalerie.
« Nous l'avions achevée, quand j'entends crier à
« quelques pas de moi : Général russe !... général
« russe ! à moi. A ces cris, je me retourne, et
« j'aperçois un général ennemi, que deux hus-
« sards tenaient. Lorsque j'approchai, ce général
« dit : Je suis le général qui commande le corps,
« comte Vandamme; voilà mon épée. — Gardez
« votre épée, lui ai-je dit; suivez-moi, je vous
« conduirai à l'empereur. Quand nous sommes ar-
« rivés auprès de Sa Majesté : Voilà, Sire, ai-je
« dit, le général qui commandait le corps, le comte
« Vandamme.—Ah! général, lui a dit l'empereur
« avec bonté, je suis fâché de votre situation. —
« C'est le sort de la guerre, a répondu assez brus-
« quement Vandamme; ce qui m'arrive aujour-
« d'hui, peut arriver demain à un autre... — Ah!
« sans doute, a repris l'empereur. Vous avez be-
« soin de vous reposer. Conduisez le général sur
« les derrières. » Voilà le récit que le colonel Stahl me fit; et cet officier, toujours modeste, inspire aussi toujours la confiance. L'éloignement où le général Vandamme allait rester des opérations de la guerre dut profondément affliger Bonaparte. La lettre qu'il écrivait à Davoust fit con-

naître le prix qu'il mettait à ses services [1]. « Il faut avoir soin, écrit-il, de ménager Vandamme : les gens de guerre deviennent rares. »

Les monarques alliés donnèrent ordre qu'on prît soin des prisonniers, et surtout des blessés ennemis. L'empereur Alexandre ordonna, sur la demande qu'en fit le général Vandamme, et qui fut transmise à Sa Majesté par le grand duc Constantin, qu'on cherchât ses domestiques, et qu'on les lui rendît. Un officier supérieur, blessé et fait prisonnier, fut logé, par ordre du grand duc, dans ses appartemens. Le soir, Son Altesse impériale désira s'assurer par elle-même de la manière dont il était traité. Elle se fit accompagner du prince Léopold de Cobourg, et voulut que je la suivisse. La blessure était légère. L'état de cet officier lui permit de soutenir un long entretien, au milieu duquel je lui demandai ce qui avait décidé l'affaire si promptement? « C'est, répondit-il, l'attaque que vous avez faites sur notre droite, par les montagnes. » Je ne crains pas de rappeler cette réponse à la mémoire des deux augustes personnages que je viens de nommer. Le général Latour-Foissac m'a confirmé depuis, que la cause de la perte de la bataille de Kulm fut en effet

[1] Spectateur milit., vol. I.er, page 176.

celle à laquelle l'officier prisonnier l'avait attribuée. J'avais rencontré le vicomte de Foissac chez le général Dupont-Chaumont, après l'entrée des alliés dans Paris. En parlant de différentes affaires, celle de Kulm, à laquelle ce général s'était trouvé, devint plus particulièrement le sujet de notre entretien. « Ce fut, me dit-il, l'attaque faite sur notre droite qui détermina le gain de la bataille : celle qui se fit sur notre gauche était mal conçue; aussi l'avions-nous repoussée. » Je suis entré peut-être dans trop de détails; mais j'avais à justifier l'improbation que j'avais donnée trop publiquement à l'opinion militaire des généraux Toll et Diebitch, devenus l'un et l'autre, à juste titre, si renommés dans l'armée qui s'est couverte de tant de gloire.

CHAPITRE LVI.

Les monarques distribuent des récompenses. — Courte dissertation sur la nature des récompenses et sur les ordres de chevalerie. — La défaite de Vandamme n'est pas le coup le plus sensible porté à Bonaparte. — Quelques autres de ses lieutenans éprouvent des revers. — Système des alliés. — Sur quoi fondé. — Le grand-duc Constantin va reconnaître, le premier, le position de l'ennemi après la bataille de Kulm. — Les bavarois et les wirtembergeois entrent dans la coalition. — Les alliés se retranchent dans le bassin de Tœplitz. — Bonaparte marche en Silésie contre Blucher. — Celui-ci se retire. — Il menace d'attaquer les alliés dans leur camp. — Il rentre dans Dresde. — Réflexions sur les avantages et les inconvéniens de la ligne intérieure. — Bonaparte reprend le projet de marcher sur Berlin.

Le lendemain de cette mémorable journée, l'empereur se rendit au camp, et vit les troupes. Lorsque Sa Majesté arriva au corps de grenadiers, le lieutenant-général Rajewski vint à moi, et me dit : « J'espère que la journée d'hier vous sera favorable. — Oh! répondis-je, on ne m'a point encore accoutumé aux récompenses, en admettant que j'en aie mérité. — Je parlerai plutôt à l'empereur, reprit ce loyal général, toujours disposé à s'oublier lui-même pour appeler l'attention sur ceux qui servaient sous ses ordres.

Cependant, des bulletins furent publiés, et les ordres du jour furent remplis des noms des officiers qui avaient attiré les regards des monarques [1]. J'ai conservé les *précaces* russes (ordre du jour). Ce sont des souvenirs qu'on aime à retrouver sous les yeux quand on a vieilli : ils rappellent les beaux jours qu'on eut dans la vie. J'y retrouve que Sa Majesté le roi de Prusse daigna m'accorder son ordre du Mérite militaire pour la journée du 29, et, dans l'ordre du jour du 30 août pour l'armée russe, j'y vois que l'empereur Alexandre m'honora de l'ordre de Sainte-Anne enrichi de diamans. L'empereur d'Autriche ne se montra pas moins prompt à accorder des récompenses. Le général Ostermann fut fait commandeur de Marie-Thérèse, dont le général Yermoloff et le prince de Cobourg furent faits chevaliers. Cet ordre, si distingué et si difficile à conquérir, ne pouvait pas se poser sur de plus glorieuses poitrines. Il avait été dignement acquis par les chevaliers qui venaient d'en être illustrés. L'empereur d'Autriche comprit dans la promotion de l'ordre deux anglais, dont l'un en était depuis long-temps chevalier : Wilson devint commandeur, et le général

[1] Tous les officiers de la garde impériale russe furent décorés d'une croix de fer instituée par S. M. le roi de Prusse, et attachée sur la poitrine.

lord Charles Stewart fut fait chevalier. Certes, si la plus brillante valeur était un titre pour parcourir les rangs de Marie-Thérèse, les deux anglais devaient y être signalés. On dut au général lord Stewart des renseignemens recueillis dans une périlleuse reconnaissance, et des conseils savans qui en furent le résultat. Pour moi, particulièrement connu de l'empereur d'Autriche, j'eus le malheur de n'avoir rien mérité aux yeux de Sa Majesté. Cette défaveur me fut sensible; car les récompenses qu'on accorde en Autriche distinguent d'autant plus, qu'elles n'y sont pas prodiguées : celui qui les obtient a le droit d'en être fier. On n'y voit pas un ordre de chevalerie porté par un baladin ni par un pharmacien. Il était réservé à notre siècle d'allier tous les genres de bisarrerie. Je voudrais bien connaître la sensation qu'éprouverait Bayard, si, sortant du tombeau, il voyait un collier de chevalier au cou d'un *industriel*, d'un musicien, ou de l'homme livré aux pacifiques travaux du cabinet. J'ai toujours cru que les insignes de chevalerie avaient remplacé les éperons des anciens chevaliers, et ces éperons ne se gagnaient que sur les champs de bataille.

Mais, s'il est de la sagesse d'un monarque de rehausser le prix des récompenses qu'il accorde en s'abstenant de les multiplier, il est contre ses

intérêts d'attiédir l'émulation en ne les décernant pas à celui qui les a méritées. Le prince peut encore, au lieu de l'encouragement, inspirer le sentiment opposé, si la récompense est d'une espèce inférieure au mérite du service qui a été rendu. J'éprouvai un vif regret en voyant que l'officier autrichien qui n'avait pas attendu d'ordre pour porter sa troupe sur la cime la plus élevée de la montagne derrière l'ennemi, était resté sans témoignage de satisfaction de la part de son souverain. La faute en fut aux généraux, qui négligèrent de faire connaître au monarque toute la valeur de l'action. Car l'extrême justice de François II ne s'est jamais démentie. L'empereur Alexandre répara, en quelque sorte, l'oubli dans lequel était tombé ce brave officier, nommé Kuhn. Sa Majesté lui donna l'ordre de Saint Wladimir. Mais cet ordre est encore porté par des préposés aux douanes; et l'action qui l'avait acquis au lieutenant Kuhn était une action de guerre !.....

La défaite de Vandamme n'était pas le coup le plus funeste porté à Bonaparte. Ce corps faisait partie de l'armée qu'il commandait en personne, et pouvait être considéré comme l'aile gauche de cette armée : les revers qu'il venait d'éprouver, la destruction qui en était la suite, ne donnaient aux alliés que la compensation de la dissolution

qu'avait soufferte le corps de Klenau, lequel formait également l'aile gauche de l'armée combinée : mais la fortune contraire des combats s'acharnait encore à maltraiter en Silésie et en Prusse deux lieutenans que leurs talens, leur valeur et leur réputation avaient élevés aux plus hauts degré de considération dans les armées de Bonaparte. Le prince royal de Suède et le général Blucher poursuivaient leur succès contre les maréchaux ducs de Reggio et de Tarente. Bonaparte, ébranlé à l'aspect des malheurs qui le menacent, suspend sa marche contre l'armée des souverains; et, quand il projettait des conquêtes, il se voit contraint de songer à un état de défense. Les monarques alliés posent tranquillement leur quartier dans Tœplitz. Tout annonce qu'ils vont concerter un nouveau plan de guerre ; et les résultats prouveront que ce plan sera pour quelque temps assis sur le système primitif du levier. Bonaparte sera continuellement harcelé dans les positions qu'il prendra. Le corps de l'armée alliée sur lequel il portera des masses l'évitera, pendant que les autres manœuvreront contre lui. Ce système avait été dicté par des considérations militaires aux généraux qui l'avaient adopté contre Bonaparte. Ils avaient voulu insensiblement user l'instrument qu'ils n'avaient pas la force de briser ; ils avaient

voulu miner lentement ce qu'ils n'auraient pu anéantir d'un seul coup. Mais, si les mêmes considérations leur prescrivaient, au temps présent, la même conduite, les raisons de politique se joignaient aux raisons de guerre, et leur imposaient de ne pas s'en départir. Bonaparte vaincu, arrêté dans sa marche, ne comprimait plus la haine que l'on porte à l'étranger qui domine; la crainte qu'il avait inspirée s'affaiblissait tous les jours; et à chaque instant l'audace s'accroissait de tout ce que perdait la crainte. Ce thermomètre politique ne cessait pas d'être consulté par les souverains et par leurs ministres; ils virent qu'ils ne fallait plus de longues épreuves à la patience. La défection, ou plutôt l'insurrection générale contre Bonaparte était dans tous les cœurs des peuples en-deçà du Rhin : les souverains qui régnaient sur ces peuples, ceux même les plus dévoués au protecteur de la confédération du Rhin, ne se dissimulaient plus ce qu'ils avaient à redouter de leurs sujets s'ils persistaient dans leur humiliant servage. Il ne restait donc plus qu'à fixer l'époque d'une explosion générale, et à décider la manière dont elle éclaterait. Dans cet état des choses et des esprits, les alliés crurent convenable de suspendre leurs opérations offensives, tandis que Bonaparte prenait à Dresde la même

résolution. Les alliés décidèrent que la grande armée de Bohême se retrancherait sur tous les points ; qu'elle deviendrait la réserve générale des corps d'armée de Silésie et de Prusse. Mais, en même temps, ils convinrent que la multitude des partisans dont ils inondaient les pays environnants, continuerait à désoler l'ennemi sur tous les points. Ces courses devenaient d'ailleurs nécessaires pour enhardir les insurrections des peuples, en leur montrant tout à la fois l'impuissance de Bonaparte et la force des auxiliaires prêts à les soutenir.

Le lendemain de la bataille de Kulm, le grand duc Constantin voulut reconnaître la position que l'ennemi avait prise. Je fus le seul officier auquel Son Altesse Impériale ordonna de la suivre; elle ne prit avec elle que les ordonnances détachées journellement auprès de sa personne, par les régimens sous ses ordres : après avoir traversé la plaine où était assis le camp, nous entrâmes dans le long défilé qui conduit aux portes de Dresde. Par les descriptions qui ont été faites on a pu remarquer que les deux côtés du défilé sont couverts de bois, où règnent par intervalles quelques clairières. Le grand duc parcourut ce terrain avec un œil attentif et en me faisant les réflexions que lui suggérait le pays, tant pour l'attaque que pour la

défense. Il examinait les obstacles que chaque parti avait eu à surmonter dans les positions respectives où il s'était trouvé. Tout en discourant ainsi, nous arrivâmes à un embranchement de chemin, à l'ouest : le temps sans être pluvieux, était sombre et chargé ; nous aperçûmes des cavaliers qui semblaient être placés en vedettes contre nos positions. Je priai le grand duc de souffrir que je m'avançasse avec quelques cavaliers : nous reconnûmes que ces hommes étaient une patrouille à cheval qui éclairait le camp ; car il est à remarquer que le grand duc avait outrepassé les avant-postes. Quelque hasardeux que fût pour ce prince le projet qu'il avait de s'avancer à travers les bois avec une faible suite, jusqu'au point où se trouvait les premières troupes de l'ennemi, le grand duc n'en continua pas moins sa route. Cependant, nous ne tardâmes pas à voir déboucher, venant de droite (du nord-est), un fort détachement de hussards, à la tête duquel était le général comte de Merveld et le colonel prince Ferdinand de Saxe Cobourg. Ce prince s'était couvert de gloire, la veille, en chargeant à la tête de son régiment de hussards. Le général Merveld avait l'ordre de reconnaitre les positions de l'ennemi, avec certitude. Le généralissime attendait son rapport pour régler les positions qu'il convenait de faire prendre tant

à l'avant-garde des alliés qu'à l'armée elle-même. Après que nous eûmes marché quelque temps avec cette troupe, le général Merveld et le prince de Cobourg me chargèrent de dire au grand duc qu'ils le priaient de se retirer; que, dans le cas contraire, ils étaient obligés de retourner sur leurs pas; parce qu'ils avaient trop peu de monde avec eux. Nous n'avions aucune troupe devant nous; nous étions au milieu des bois, et nous n'avions pas un seul peloton d'infanterie. Il est très-certain que, si nous étions tombés dans quelque embuscade bien adroitement placée et en force, nous pouvions être enlevés : car il était impossible à un cavalier de prendre à droite ou à gauche; il fallait rester sur la route. Le grand duc m'ordonna de répondre à ces messieurs qu'il était venu jusque là sans eux; qu'ils étaient maîtres de se retirer; quant à lui, qu'il voulait aller jusques en vue de l'ennemi. Si Son Altesse Impériale avait eu de l'infanterie avec elle, la reconnaissance n'eût été que hardie; et, par là même, pouvait l'intéresser, mais sans infanterie, il y avait plus que de l'audace à l'entreprendre. Les deux généraux autrichiens, dont le but était également de trouver l'ennemi, ne furent que plus affermis dans leur dessein par la volonté que le grand duc manifestait; et nous allâmes jusqu'à Petersvald.

On fouilla cet endroit et on s'assura qu'il n'était point occupé par l'ennemi, dont les bivouacs s'apercevaient à quelque distance en arrière; nous y entrâmes. Le grand duc prit langue des habitans, et se fit conduire à la maison où le général en chef des troupes ennemies avait logé. Il y trouva des papiers dont il s'empara, je n'en ai point connu la teneur. Nous revînmes au quartier-général de Tœplitz fort tard; le grand duc alla de suite chez l'empereur Alexandre; car, depuis la retraite de l'ennemi, il était le premier qui s'en fût approché. On sut bientôt que Bonaparte, arrêté dans ses projets d'envahissement de la Bohême par les défaites que trois de ses corps d'armée venaient d'éprouver, avait ordonné à tous ses lieutenans de suspendre leur marche et de prendre des positions défensives.

De son côté, la grande armée des alliés élevait des retranchemens sur tous les débouchés de Saxe en Bohême. La principale communication, celle qui passait par Peterswald, Kulm et Nollendorff, appelait la première leur attention. Ils y employèrent tout l'art de la défense. Abstraction faite de ce système rongeur, depuis si long-temps en possession de détruire les armées de Bonaparte, par la stagnation et le refus d'en venir à une affaire générale, il était du plus grand intérêt pour les alliés

de rester stationnaires. Ils donnaient le temps d'arriver à l'armée que Beningsen amenait de la Pologne ; et le prince royal de Suède parvenait à resserrer le cercle dans lequel on voulait renfermer Bonaparte. Qu'on ne m'accuse point ici de contradiction avec les principes sur lesquels je fondai le ridicule que Bonaparte aurait encouru s'il eût prétendu renfermer, à Eylau, les russes dans un cercle, ainsi que ses dispositions semblaient l'indiquer. Les armées étaient, à cette époque en même rapport ; mais au temps dont il s'agit, cette proportion n'existait plus. Les armées dont les alliés disposaient étaient trop supérieures en nombre. D'ailleurs, *former un cercle* est une expression vicieuse. Dans l'hypothèse où nous sommes, le cercle est formé si les débouchés par lesquels l'ennemi pourrait s'écouler sont hermétiquement fermés. Ils le sont quand les forces qui les occupent se lient entre elles, et sont, prises séparément, assez compactes pour n'être pas enfoncées. L'expérience va nous prouver que telle fut la situation dans laquelle Bonaparte perdit sa puissance, en atténuant l'éclat de sa réputation. Je viens d'exposer les raisons de guerre qui invitaient les alliés à rester sur la défensive aux frontières de la Bohême. La politique ne fut pas moins pressante. La Bavière et le Wirtemberg,

que la première entraînait, étaient entrées dans la coalition. C'était à ces deux puissances de donner le signal de l'action, en faisant connaître le moment où elles seraient prêtes à agir. Or, le moment d'une défection, quand celui dont on se sépare est formidable et domine au milieu de notre pays, n'est pas toujours facile à déterminer.

Les alliés se retranchent, lors même que Bonaparte ordonne aux siens de cesser de poursuivre. Il retourne à Dresde méditer d'autres plans; mais il ne fera pas un seul mouvement qui ne soit porté à la connaissance des alliés, tant leurs intelligences sont bien pratiquées dans Dresde [1]. Cependant, il ne peut dévorer l'humiliation de rester sur la défensive. Il sent que c'est à Berlin qu'il doit marcher: soumettre cette capitale, c'est tenir l'Allemagne soumise, river les chaînes que le Wirtemberg et la Bavière vont secouer, forcer les prussiens à accourir à la défense de leur pays, faire rentrer l'Autriche dans le système dont elle avait eu tant de peine à se départir : c'est donc Berlin dont il faut s'emparer. Il charge de l'exécution un maréchal dont la rare intrépidité seconde le caractère entreprenant. Le maréchal Ney reçoit ordre d'aller emporter de vive force Berlin, que le prince royal

[1] Spectateur milit., I.er vol.

de Suède est destiné à lui disputer. Mais, avant tout, il était nécessaire d'écarter le vieux Blucher, et de faire tourner ses succès contre lui. Bonaparte ira donc dissoudre l'armée de Blucher : il l'annonce lui-même [1]. Après ce nouveau triomphe, il accourra pour appuyer Ney, qu'il doit trouver aux portes de Berlin. Il quitte en effet Dresde après avoir fait écrire par le major-général à ses généraux, qu'il donnera bataille à Bautzen le 4 septembre, qu'il battra Blucher, et qu'il reviendra sur Luchau, appuyer le maréchal Ney.

Le maréchal Macdonald attaque, en effet, Blucher le 4 septembre. Mais le prussien, fidèle au système qui lui a été tracé, se retire en combattant, passe d'abord la Neiss à Goerlitz, et ensuite la Queich.

Bonaparte voit enfin qu'il est joué. Il s'aperçoit que les alliés ont repris leur plan de fatiguer et d'exténuer ses troupes par de feintes retraites et des combats particuliers. A ce système destructeur, les alliés joindront la ressource des manœuvres. Bonaparte marche en Silésie contre Blucher, et s'éloigne de Dresde. Schwartzenberg fait passer un corps de troupes sur la rive droite de l'Elbe, et cherche à séparer Bonaparte et son ar-

[1] Spectateur milit.

mée de cette capitale. Napoléon est trop habile pour ne pas découvrir le danger; il abandonne ses projets contre Blucher, qui s'est retiré à son approche; il revient à Dresde dans le dessein de marcher sur Berlin, de concert avec Ney : mais, en arrivant, il apprend que ce maréchal a été battu. Contrarié de n'avoir pu forcer Blucher à recevoir bataille, aussi humilié que profondément affligé des revers qu'ont éprouvés deux de ses plus habiles maréchaux, Bonaparte veut s'en venger en attaquant les alliés dans leur camp de Tœplitz Il s'avance sur Ebersdorff, et donne ordre à une division de s'emparer du Geigersberg, d'où les autrichiens avaient lancé la foudre sur le général Vandamme. Toutes les troupes alliées se replient et cèdent le terrain jusqu'à ce qu'elles soient rentrées dans la plaine de Tœplitz. C'est là qu'elles attendront Bonaparte de pied ferme. Cette manœuvre ne lui laisse entrevoir que de fâcheux résultats. Il se retire, et revient à Nollendorff pour repasser à Dresde. En quittant Nollendorff, il confie au maréchal Saint-Cyr le commandement de deux corps, avec ordre d'empêcher le prince de Schwartzenberg de venir inquiéter Dresde. Mais comment pouvait-il supposer assez d'incapacité au généralissime pour croire que, éclairé par une fatale expérience, il irait attaquer Dresde par la rive gauche de l'Elbe?

Voilà donc Bonaparte, dans Dresde comme à Moscou, toujours menacé et toujours évité, constamment harcelé, fatigué, inquiété dans ses communications. Quelle irritation de pareilles manœuvres ne devaient-elles pas porter dans tous ses sens? Mais en réfléchissant sur sa position, on reconnaîtra qu'elle réunissait tous les inconvéniens qui font disparaître les avantages de la ligne intérieure. Ces défauts n'avaient point échappé à la pénétration du grand duc Constantin, qui discerne avec tant de sagacité les circonstances où l'on doit suivre les règles générales et celles où il faut y déroger. Un jour, le général Jomini était auprès de S. A. S. Ce savant tacticien est, comme on le sait, grand partisan de la ligne intérieure, et n'accorde la palme du talent qu'au capitaine qui aurait toujours l'adresse de la saisir. « Eh bien! général, lui dit le prince, Bonaparte a la ligne intérieure contre nous, et je ne vois pas qu'il en tire un grand parti. — Il faut attendre, lui répondit le général. Nous avons attendu, et il n'est rien survenu dont son héros ait eu lieu de se féliciter ». Un autre officier-général d'un mérite reconnu explique l'une des causes de cette déception. Bonaparte, écrit le général Pelet, avait la ligne intérieure: mais cet avantage est nul contre des gens qui ne veulent

pas se battre. Je suis aussi de cet avis, et de son côté, il conviendra avec moi que c'est entendre assez bien l'art de la guerre que de parvenir à rendre nuls les avantages que l'ennemi s'est créés. Un général habile juge d'un coup-d'œil sa situation, adopte sans s'y méprendre le genre de guerre qui le conduira à ses fins, et y persévère jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Si les alliés avaient intérêt à ne pas se commettre, leurs généraux montraient du talent en évitant de livrer bataille. Bonaparte en aurait fait preuve aussi, si voulant en venir aux mains, il avait su les y contraindre. Au reste le général Pelet avoue avec une noble franchise, que tout prescrivait aux alliés d'éviter une action générale avant l'arrivée des troupes qu'amenait de Pologne le général Benigsen. Il aurait pu ajouter, avant que la défection de la Bavière ne fût ouvertement déclarée : défection que Bonaparte persistait à révoquer en doute, quoiqu'il sût que l'on y travaillait. Il y avait encore une circonstance que l'on attendait, mais qui n'était que secondaire : c'était la jonction des armées du prince royal de Suède et du général Blucher avec la grande armée sous les ordres du prince de Schwartzenberg. Jusques-là on ne devait qu'inquiéter et harasser l'ennemi par des combats partiels et réitérés ; en un mot on devait

(que l'on me passe l'expression) peloter en attendant partie. C'est aussi ce que l'on fit. Nous en avons la preuve dans un aveu de Bonaparte lui-même : Il faut, dit-il des corps nombreux ; les russes ne se feront plus un jeu de les attaquer. » Il reconnaissait donc que les alliés jouaient contre lui : or le terme de jouer n'implique l'idée d'aucun acte sérieux.

Adopter le plus sage système ne suffit pas encore pour en retirer de la gloire. Il est nécessaire que les moyens d'exécution y répondent. Il faut donc examiner quels sont ceux que les alliés employèrent.

Il est démontré par le fait, qu'ils convinrent que le corps sur lequel Bonaparte se porterait se retirerait, pendant que les autres manœuvreraient contre lui. Blucher fait le premier l'essai de ce système : il se retire quand Bonaparte avance. La retraite de Blucher n'est pas la seule contrariété qui milite contre les projets de Bonaparte. Schwartzenberg sort du camp de Tœplitz avec une forte colonne, passe l'Elbe, et descend le fleuve. La marche du prince de Schwartzenberg ne menace pas seulement Dresde du côté faible ; mais le généralissime menace encore Bonaparte de venir s'établir entre lui et cette ville, où il ne pourra plus rentrer qu'en prêtant le flanc à son adversaire. Un mou-

vement rapide et rétrograde dans Dresde devient donc de toute urgence. Ainsi, Bonaparte sorti de Dresde le 4 septembre, en assurant qu'il aura défait Blucher le 5, y rentre le 6, forcé de convenir qu'il a été déjoué dans ses projets. Son imagination n'en devient que plus active, et son irascibilité plus ardente, quand il apprend que le duc de Reggio et le prince de la Moskowa ont éprouvé des revers à Dennwitz. Ces deux maréchaux ont été battus par les généraux prussiens Tauenzien et Bulow, qui combattaient sous les ordres du prince royal de Suède. Ils ont été forcés de se replier sur Vittemberg, et bientôt sous Torgau.

Au milieu du cercle dont on le vante tant d'occuper le centre, Bonaparte espère que, repoussé sur deux rayons, la fortune lui sera plus favorable sur d'autres points. C'est maintenant contre la gauche des alliés qu'il va entreprendre, et les contraindre à quitter la position qu'il ont prise en avant de Tœplitz.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

NOTE DE LA PAGE 109.

Extrait de la demande présentée par feu le feld-maréchal prince KOUTOUSOFF SMOLENSKOÏ, *pour des récompenses à accorder à ceux qui se sont distingués aux journées des* 3, 4, 5 *et* 6 *novembre* 1812 (style russe); *ladite demande confirmée par Sa Majesté Impériale.*

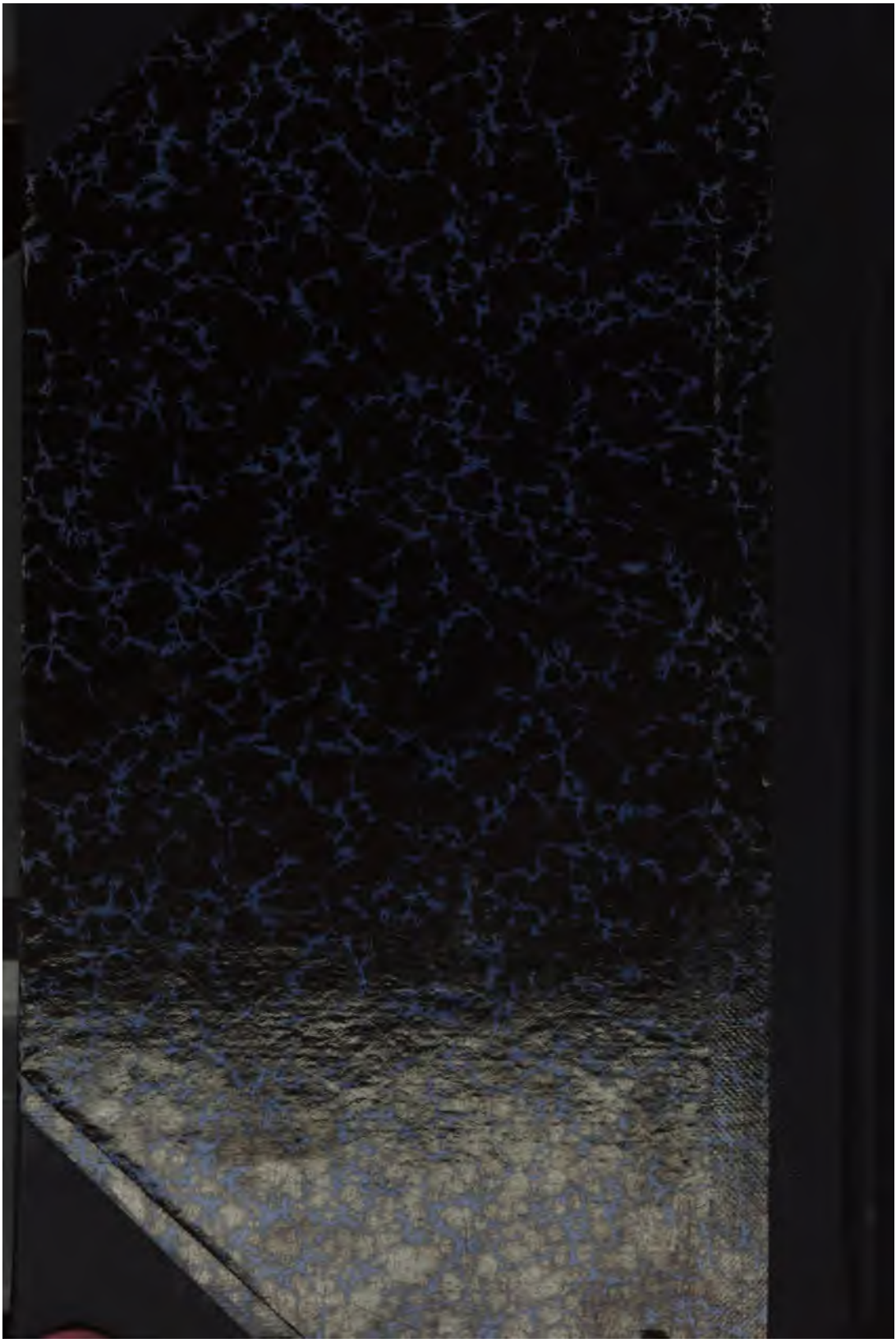
Le colonel CROSSARD, *attaché à l'état-major de Sa Majesté Impériale.*

SERVICES.

Cet officier supérieur, brave et distingué, a, sous le feu le plus violent de l'ennemi, établi des batteries dans les positions les plus avantageuses, et a, par ce moyen, causé une perte sensible à l'ennemi. Pendant tout le temps du combat, il s'est distingué par un courage et une bravoure remarquables; et particulièrement par les talens militaires qu'on lui avait déjà reconnus précédemment dans des affaires contre l'ennemi, en Espagne et en Italie, et qui lui valurent de la part de l'Autriche l'ordre de Marie-Thérèse.

Récompense accordée : l'ordre de Saint-Wladimir de troisième classe.

Certifié véritable par le conseiller de Collège,

ANDRÉEV.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05847 9786